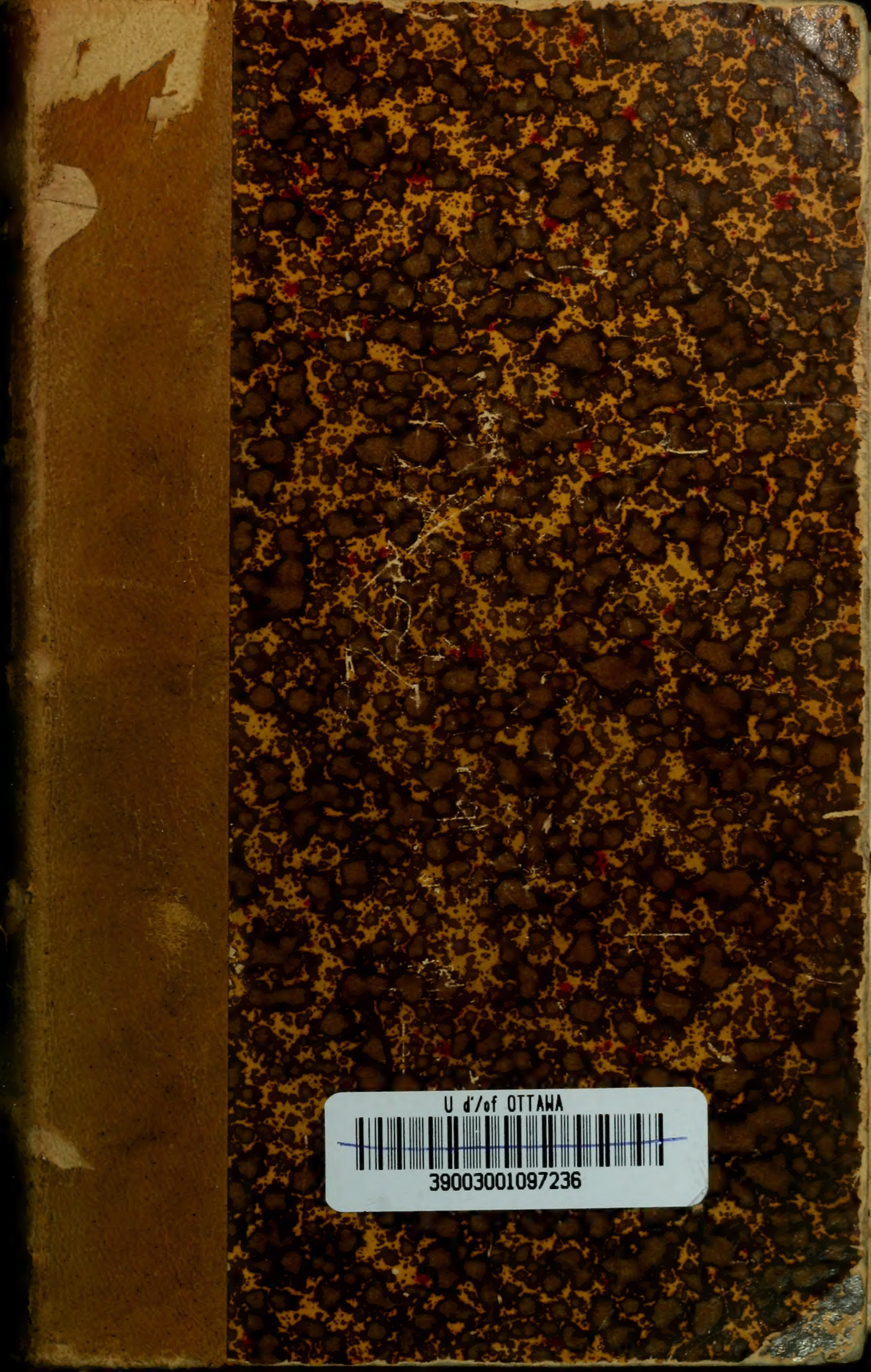
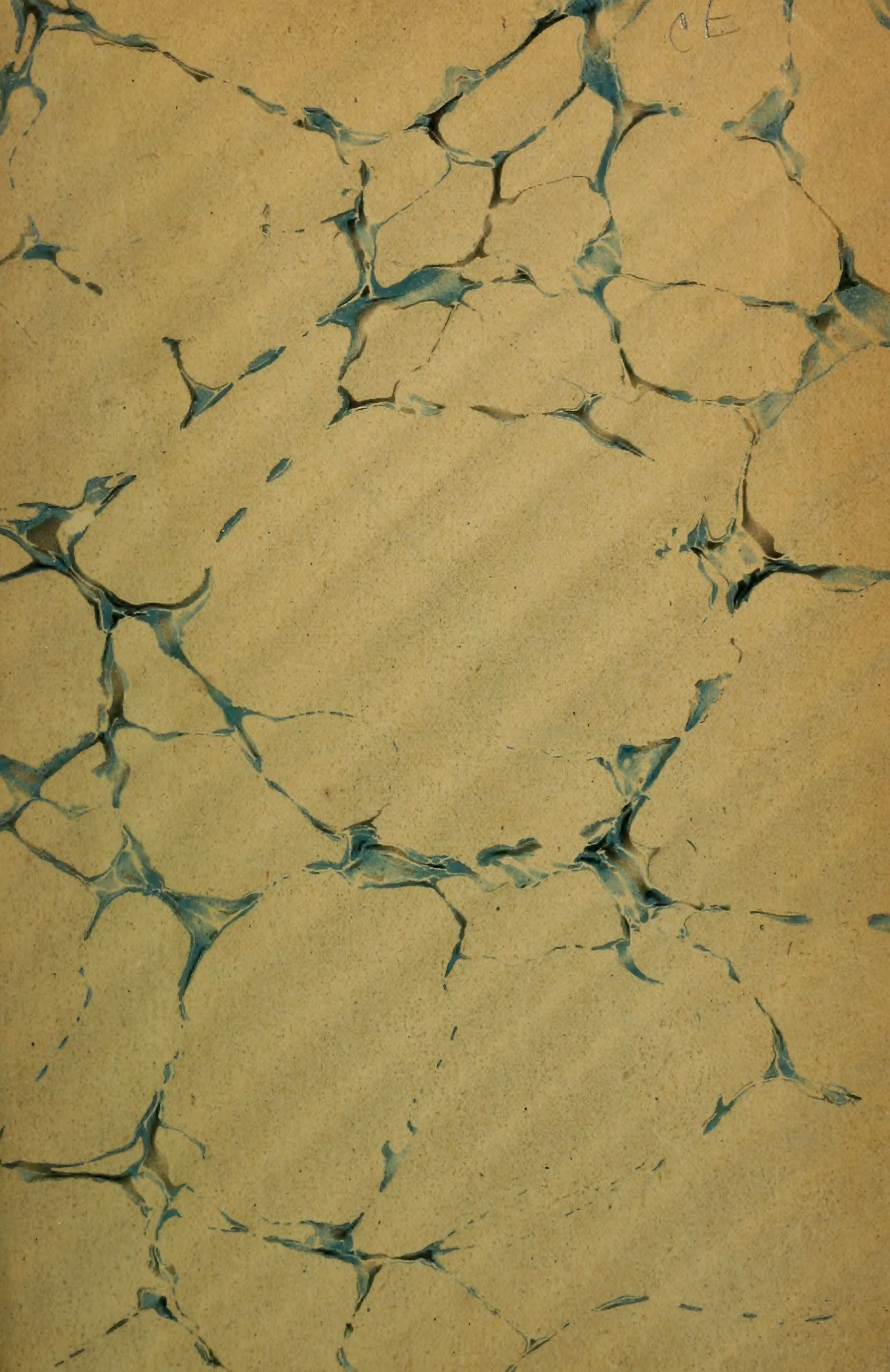
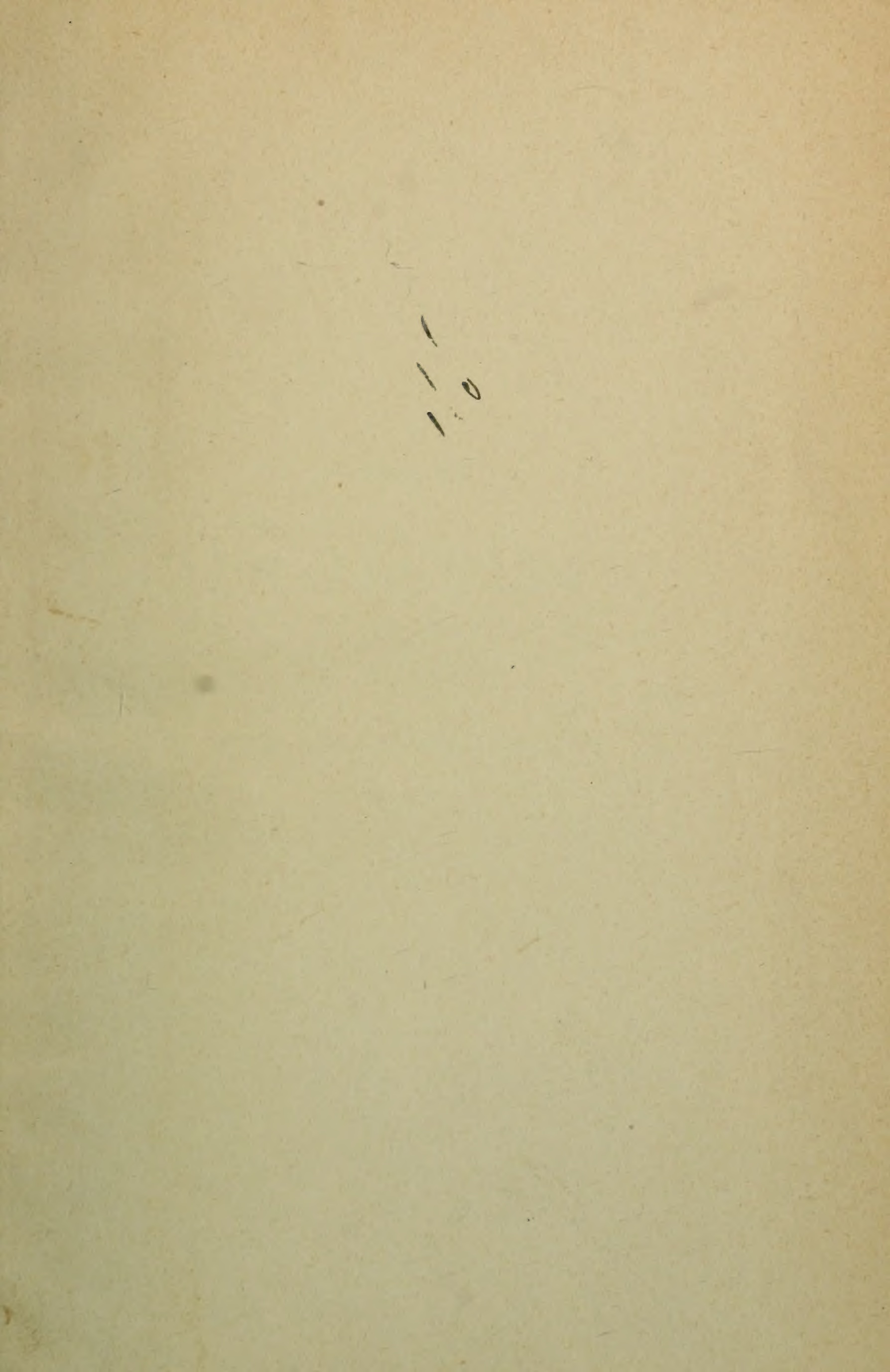



CE



MISSIONS

# DES JÉSUITES

## EN RUSSIE

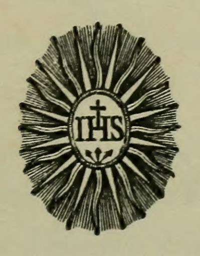
### ET DANS L'ARCHIPEL GREC

LETTRES DU PÈRE GILLES HENRY

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PUBLIÉES PAR LE P. A. CARAYON

DE LA MÊME COMPAGNIE.



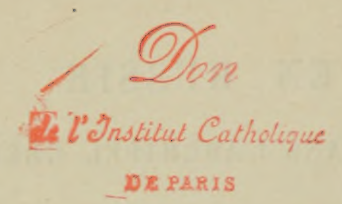



PARIS

L'ÉCUREUX, LIBRAIRE

3, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 3

1869



Le plus illustre des Prussiens — le roi Frédéric II — écrivant dans l'intimité, à ses amis les libres-penseurs, se qualifiait de « *Majesté très-hérétique* ». Le grand Prussien se permettait cette mauvaise plaisanterie, pour jeter du ridicule sur Leurs Majestés *très-chrétienne*, *très-catholique*, *très-fidèle et très-apostolique* qui, après avoir chassé ou dépouillé les Jésuites, avaient contraint le pape à les séculariser. Or donc, Sadite Majesté « *très-hérétique* », se vantait d'avoir recueilli dans ses États tous les Jésuites qu'elle avait pu, afin de leur confier l'éducation de ses sujets ; ajoutant qu'il conser-

verait cette plante précieuse, pour en donner aux États qui, repentants de l'avoir foulée aux pieds, viendraient lui en demander.

Mais cette gloire de conserver les débris de la Compagnie allait échapper à Sa Majesté *très-hérétique*, et passer à sa puissante voisine, la *très-schismatique* impératrice de Russie, comme l'appelait l'illustre Prussien.

Notons en passant le beau résultat obtenu par les libres-penseurs du dix-huitième siècle, sur leurs immortels protégés, le Grand Frédéric et Catherine la Grande. Ces deux Majestés si persévéramment enfumées par l'encens de Voltaire et de nos philosophes, et si bien excitées par eux à la haine, au mépris des Jésuites, sont précisément leurs seuls et constants protecteurs aux jours de l'universelle persécution suscitée par la philosophie. Singulier résultat de tant d'efforts et de malice !

La protection de Frédéric et surtout celle

de Catherine, accordée aux Jésuites supprimés et dispersés en 1773, est un fait providentiel. Sans cette protection et, disons-le, sans l'*entêtement* de Catherine — Frédéric avait fini par céder — la Compagnie de Jésus aurait cessé d'exister. Si donc l'Ordre fondé par saint Ignace a pu se perpétuer sans interruption jusqu'à nos jours, s'il a pu survivre au coup de foudre lancé par Clément XIV, c'est à la Russie qu'il le doit.

En effet, entre les deux brefs de 1773 et 1801; entre l'œuvre de Clément XIV et celle de Pie VII, les Jésuites, sécularisés dans le reste de l'univers, ne conservèrent leur existence canonique en aucun autre pays que dans la schismatique Russie.

Ainsi, de 1773 à 1815, c'est-à-dire durant plus de quarante années, la Russie fut comme l'arche qui sauva les Jésuites du déluge où l'on avait espéré les voir périr et disparaître à jamais.

En cette même année 1815, l'empereur de Russie, revenant de Paris, où il était allé rendre aux Français la visite qu'ils avaient eu l'imprudence de lui faire à Moscou, ternit misérablement sa gloire en subissant le joug des sociétés bibliques qui l'amenèrent à chasser les Jésuites de sa capitale, puis, cinq ans plus tard, du reste de son empire.

Un an avant la destruction de la Compagnie, c'est-à-dire en 1772, les Jésuites polonais, devenus Russes par le partage de leur malheureuse patrie, se trouvèrent providentiellement protégés et conservés par la Russie. De même aussi, un an avant leur expulsion de Saint-Pétersbourg (en 1814), ils avaient, grâce à Pie VII, reconquis le droit de vivre partout. La Russie semblait avoir attendu, pour chasser les Jésuites de sa capitale, que celle du monde catholique fût prête à les recevoir.

Voilà, en peu de mots, l'histoire de la Com-

pagnie de Jésus, durant les quarante années de son exil, au milieu de l'immense empire schismatique. L'histoire de ces quarante ans employés aux humbles travaux des colléges et des missions, aurait eu peu de retentissement dans le monde politico-religieux du dernier siècle, si la malignité ne s'était emparée du fait même de l'existence des Jésuites en Russie, pour les dénoncer au monde entier, comme des révoltés et des rebelles au Saint-Siége.

Les ennemis de la Compagnie, furieux de la voir échapper à son complet anéantissement, objet unique de leur complot, avaient sous la main un trop beau prétexte, à de nouvelles attaques, pour manquer leur coup. La calomnie se remit à l'œuvre. Durant plus de deux siècles, elle avait injurié, persécuté les Jésuites, comme défenseurs et soldats du pape ; maintenant elle allait changer la position de ses batteries et les attaquer comme rebelles à l'autorité du Saint-Siége. Cette

manœuvre, inique comme les anciennes, ne manquait pas d'une certaine habileté, car les Jésuites, placés dans une situation fausse ou du moins fort délicate, n'avaient plus la complète liberté de leurs mouvements.

Voici le fait dans sa plus brève exposition : par le Bref *Dominus ac redemptor*, daté du 21 juillet et publié le 16 août 1773, Clément XIV avait aboli la Compagnie de Jésus, et chargé une commission spéciale de signifier le Bref aux Jésuites de Rome. Les évêques catholiques devaient le promulguer aux membres de la Compagnie habitant leurs diocèses respectifs.

A Rome et partout, on vit les Jésuites se soumettre sans hésiter et avec la plus respectueuse résignation aux ordres du Saint-Siége. Mais bientôt on apprend que les anciens Jésuites polonais, devenus Russes par l'inique partage de la Pologne en 1772, continuent à porter l'habit de la Compagnie, à persévérer

dans leur ancien genre de vie, et même à conserver le nom de Jésuites, comme si Rome n'avait pas parlé !

A cette nouvelle, une immense clameur s'éleva dans le camp ennemi ; toutes les trompettes sonnèrent la charge, et sous prétexte de venger le Saint-Siége outragé, méprisé par ses anciens soldats révoltés, les nouveaux et singuliers défenseurs du pape firent un vacarme tel que l'Europe étonnée se vit encore une fois occupée de l'éternelle question des Jésuites. Ceux-ci, comme toujours, furent condamnés sans être entendus, et sur un fait dont on ne prit pas même la peine de s'informer exactement, avant de le juger.

Or ce fait le voici dans sa parfaite exactitude et simplicité :

Comme nous l'avons vu, le Souverain-Pontife — au lieu de publier son Bref en le faisant afficher, suivant la coutume usitée à Rome pour les actes du Saint-Siége — vou-

lut qu'il fût signifié à toutes et chacune des maisons de la Compagnie. Par le seul fait de cette promulgation, chacun de ceux qu'elle atteignit se trouva, *ipso facto*, sécularisé et délié de ses vœux. Tous les Jésuites le comprirent ainsi, les Jésuites russes, comme les autres; mais le Bref ne leur étant pas signifié, ils se trouvèrent dans une extrême perplexité. Enfants soumis de l'Église, ils se demandaient si la seule *connaissance* du Bref ne leur suffisait pas, et s'il fallait attendre la *promulgation* canonique de l'acte pontifical, pour se croire et se tenir déliés de leurs vœux.

Après avoir mûrement examiné la question au point de vue canonique, les Jésuites russes se tinrent pour obligés, en conscience, à rester dans le *statu quo*, en attendant que le Bref leur fût signifié et promulgué par le représentant du Saint-Siége. Mais bientôt, sachant que l'impératrice avait donné ordre

à ce même représentant du Saint-Siége de s'abstenir de toute signification et promulgation du Bref de suppression aux Jésuites de ses États, ceux-ci se trouvèrent dans la plus déplorable alternative : celle de passer pour rebelles au Saint-Siége; ou bien de se séculariser, sans avoir été canoniquement déliés de leurs vœux.

Pour sortir d'une position si fausse et si pénible, les Jésuites s'adressèrent au représentant du Saint-Siége à Varsovie ; mais le nonce garda le silence. Le Provincial des Jésuites se rendit alors à Saint-Pétersbourg, pour supplier Sa Majesté l'impératrice de révoquer ses ordres, et de permettre à l'évêque de Mallo *in partibus* de promulguer le Bref de suppression.

Dans la supplique présentée à Catherine II, le P. Czerniewicz disait à l'impératrice : « Par tout ce qu'il y a de plus sacré, nous supplions Votre Majesté de permettre que

nous rendions une publique et prompte obéissance à l'autorité spirituelle suprême qui réside, pour nous, dans la personne du Souverain-Pontife romain, et d'exécuter les ordres qu'il a donnés de l'abolition de notre Compagnie, etc.. »

Catherine répondit au Provincial : « Vous et tous les autres Jésuites devez obéir au pape, dans toutes les choses qui appartiennent au dogme. Dans le reste, vous devez obéir à vos souverains. Je m'aperçois que vous êtes scrupuleux. Je ferai écrire à mon ambassadeur à Varsovie, afin qu'il s'entende avec le nonce du pape, et qu'il vous ôte ce scrupule. Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. »

L'impératrice tint parole : elle obtint de Rome, et de Clément XIV lui-même, la permission de ne point publier le Bref de suppression, et sur ce fait capital, les pièces ne nous manquent pas. Si nous les omettons dans

ce rapide exposé, c'est que nous n'écrivons pas l'histoire des Jésuites en Russie, sous les pontificats de Clément XIV et de Pie VI. Cette histoire existe, et nous prions les lecteurs curieux de détails et de pièces officielles, de les lire dans les PP. Boero, de Ravignan, Curci, Theiner et M. Crétineau-Joly.

Pour nous, notre but se borne à rappeler le point capital de la question, et à montrer la cause de ce brouillard épais qui enveloppa si longtemps le fait des Jésuites de Russie et leur donna cette fausse apparence d'insoumission.

Mais avant de passer audit examen, prions nos lecteurs de s'arrêter un moment à cette impossible, moralement impossible supposition de révolte contre le Saint-Siége. En effet, comment imaginer une telle folie? Quoi! des centaines de religieux, de prêtres vieillis dans la pratique des conseils évangéliques, vénérés pour leurs talents et leurs bonnes œuvres, dévoués depuis tant d'années au ser-

vice de la sainte Église romaine, se lèvent tout à coup contre son chef, le Vicaire de Jésus-Christ, et lui crient du fond de la Russie le sacrilége *Non serviam* de l'ange déchu! Et tout cela pour rester porteurs d'un habit prohibé, et n'être plus que des simulacres de religieux! Et tout cela pour se donner l'abominable satisfaction de résister à l'autorité la plus vénérable qu'il y ait sur la terre! Et tout cela pour se damner comme à plaisir, en violant des promesses sacrées, et scandalisant les catholiques et même les sectaires séparés de l'Église!

Si les Jésuites russes avaient pu arriver à cet oubli d'eux-mêmes, à cet incomparable excès d'extravagance, il fallait les traiter non de rebelles, mais d'insensés; il fallait non les maltraiter, mais les enfermer, comme il convient à des gens qui ont donné des signes évidents d'aliénation mentale.

Les Jésuites russes n'étaient ni des rebelles

ni des insensés, et leurs ennemis les plus clairvoyants le savaient bien ; et voilà pourquoi ils mettaient tout en œuvre pour obtenir la promulgation du Bref de suppression ; mais tous leurs efforts vinrent se briser contre l'inébranlable résolution de l'impératrice.

Maintenant il importe de revenir à la question posée ci-dessus, c'est-à-dire : comment et pourquoi la position des Jésuites en Russie demeura-t-elle si longtemps comme enveloppée d'un nuage, et cela, non-seulement sous le règne de Clément XIV, mais durant celui de Pie VI ?

Pour tirer les Jésuites russes de la fausse position où ils se trouvaient par suite de la publication du Bref *Dominus ac redemptor*, il aurait fallu un acte non pas seulement authentique et certain, mais bien un acte public, incontestable ; or cet acte solennel ne fut publié que vingt-huit ans après celui de Clément XIV.

Ainsi, de 1773 à 1801, les Jésuites russes continuèrent à vivre, grâce à la permission du Saint-Siége, mais sans avoir en main une pièce officielle, émanant directement de lui, à montrer à leurs ennemis ; sans avoir le Bref qui devait rétracter à la face du monde catholique le Bref de destruction.

Le fait certain et maintenant démontré par les historiens et les preuves authentiques à l'appui, est que Clément XIV, lui-même, autorisa directement l'impératrice de Russie à conserver les Jésuites de ses États. Le pape avait permis la non-publication du Bref : « *Jesuitæ in iis regionbius permanebunt in statu quo, cum habitu, privilegiis et regulis usque ad novam decisionem.* » Clément XIV mourut bientôt, et son successeur conserva, protégea et bénit les Jésuites de Russie. Et pour combler les vides que la mort faisait parmi les soldats restés debout après l'extermination de 1773, Pie VI permit l'ouverture d'un noviciat.

Ainsi donc, les Jésuites russes parfaitement rassurés sur le point capital, celui de l'approbation du Saint-Siége, ne cessèrent jamais de travailler et de se dévouer au salut de la Russie, d'où ils se répandront plus tard, sur tous les champs de bataille où leurs devanciers avaient autrefois combattu.

Maintenant, nous devons aller au-devant d'une autre objection que nous voyons sur les lèvres de nos lecteurs, et cette objection la voici : Sans doute, il suffisait aux Jésuites russes, pour la tranquillité de leur conscience, de savoir leur conduite approuvée, au moins *in petto*, par le Souverain-Pontife ; mais pourquoi ne pas enlever à la malignité de leurs ennemis tout prétexte de les calomnier, en déclarant publiquement, officiellement, la régularité de leur fait, la légitimité de leur existence : en un mot, pourquoi le pape, qui approuvait secrètement les Jésuites, ne le disait-il pas hautement, laissant ainsi les Jé-

suites et le Saint-Siége lui-même exposés à la critique, aux attaques et, disons-le, au mépris des honnêtes gens, peu ou mal informés de l'état des choses ? Pourquoi, enfin, celui qui pouvait et devait parler gardait-il le silence dans une affaire aussi grave ?

Oui, sans doute, dans un cas si grave, dans une affaire où il y allait de l'honneur de la Compagnie et du Saint-Siége lui-même, oui, sans doute, on pouvait désirer que le Souverain-Pontife élevât la voix et déclarât la vérité.... Mais le pouvait-il ? Là est toute la question. Or, il est évident, après avoir examiné la situation faite au Souverain-Pontife, qu'il ne pouvait agir ouvertement, sans exposer les Jésuites et le Saint-Siége lui-même à de nouvelles persécutions ; et cela est facile à démontrer : il suffit, en effet, de ramener un moment sur la scène les acteurs qui ont joué les principaux rôles dans la suppression de la Compagnie.

Afin de complaire aux princes catholiques, Clément XIV avait pris toutes les mesures pour activer la dispersion des ex-Jésuites. Une commission créée par lui, et choisie parmi les plus emportés contre la Compagnie, devait mettre en œuvre les moyens les plus propres à hâter la prompte exécution du Bref de suppression. Le premier soin de cette commission fut naturellement de mettre la main sur les biens de la défunte Compagnie, puis d'éloigner les anciens propriétaires de ces biens, et même de mettre en lieu sûr ceux qui, ayant rempli les charges les plus importantes, pouvaient avoir une certaine influence sur leurs anciens confrères, et devenir un centre de réunion et, par là même, un centre d'action. Ces craintes, comme l'événement le prouva, étaient parfaitement chimériques ; mais la commission n'eut point de repos, que les Jésuites ne fussent éloignés et dispersés ; il lui sembla

que le moyen le plus simple, pour se préserver d'un péril imaginaire, et gratuitement supposé, était d'enfermer au château Saint-Ange tous ceux dont on avait ou feignait d'avoir peur. La plupart des prisonniers avaient, et de beaucoup, passé l'âge où l'on rêve des coups de tête. Se figure-t-on une révolte de ces quelques Religieux septuagénaires, octogénaires et même nonagénaires, contre les rois d'Espagne, de Portugal, de France, de Naples, l'empereur d'Autriche et le pape? Et cependant, c'est grâce à la frayeur qu'ils inspiraient, qu'on les retint dans ce *carcere duro*, où plusieurs ont eu le bonheur de passer à meilleure vie.

A la mort de Clément XIV, les agents de Charles III, faisant métier de sentinelles autour du château Saint-Ange, ne perdirent pas de vue le porte-clefs de la forteresse. Et le pape venait à peine d'expirer, que l'ambassadeur d'Espagne, fidèle à la consigne de

son maître Charles III, vint la signifier au doyen du Sacré-Collége ; et, de ce ton qu'il avait su prendre avec le pape défunt, il jetait cet ordre insolent au milieu du conclave : « *Le roi mon maître entend qu'on lui réponde des prisonniers du château Saint-Ange.* » Ainsi fut fait, car Charles III n'aurait pu dormir en paix, s'il avait su le P. Ricci en liberté.

Pie VI à peine monté sur le trône pontifical s'entendit faire les mêmes sommations. Moñino, Bernis et les autres agents de la plus odieuse outrecuidance vinrent s'agenouiller devant le Vicaire de Jésus-Christ, pour lui dire insolemment, comme autrefois les Juifs : Ne délivrez pas votre prisonnier, autrement vous encourrez l'indignation du roi : *si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris !*

Dans le mémorial présenté à Pie VI, le 31 mai 1775, au nom des cours — y compris celle d'Autriche — on lui rappelait les enga-

gements de son prédécesseur, et l'obligation pour lui de respecter le Bref d'abolition; puis on l'avertissait qu'il eût à se garder de rien faire en faveur des ex-Jésuites ; on alla même jusqu'à le prévenir qu'il aurait près de lui des agents en mesure de tout voir, de tout savoir et même de tout deviner! Ces insolences à demi-voilées par la phraséologie diplomatique n'étaient pas une simple menace, mais bien un programme qui fut suivi *ad litteram.*

Bernis et Moñino, pour mieux surveiller les ex-Jésuites et le nouveau pape, se crurent tout permis, et descendirent jusqu'au métier d'agents de police. Bernis, qui s'était donné la mission de conduire peu à peu son ami le pape défunt « *jusqu'au milieu de la rivière* », comme l'écrivait son complice Moñino, jouait le même rôle auprès de Pie VI, mais avec moins de succès.

Le 26 août 1778, Bernis écrivait au ministre de Louis XVI : « Sa Majesté doit être assurée

(et elle le voit journellement par ma conduite), que je serai très-attentif à déconcerter des projets (de rétablissement), qui ne pourraient que troubler l'Église et compromettre le Saint-Siége... *Je surveille sans cesse le pape comme un enfant d'un excellent naturel, mais trop vif, et qui serait capable de sauter par la fenêtre, si on n'y prenait garde.* »

Dans sa dépêche du 2 septembre 1783, Bernis disait à Vergennes : « Les réflexions que vous faites sur les affection du pape, sur sa conduite et sur la situation actuelle de la cour de Rome, sont on ne peut plus justes et plus judicieuses. Il est certain que si Pie VI ne craignait pas de se brouiller avec les grandes cours, guidé par les préjugés qu'il a, avec la crainte que lui inspire le parti des Jésuites et l'inclination secrète qu'il ne sait pas assez dissimuler, de favoriser ce parti, on pourrait craindre quelque grande imprudence de sa part, d'autant plus qu'il agit souvent sans

réflexion et qu'il n'est pas assez maître de ses premiers mouvements; mais Pie VI est plus hasardeux que hardi et plus timide encore qu'entreprenant. Il essaie de temps en temps de certaines démarches, et retourne en arrière quand on lui résiste. Vous avez dû en juger ainsi par les deux dernières lettres qu'il m'a écrites et par la révocation subite des pouvoirs de confesser et de prêcher, accordés clandestinement aux ex-Jésuites de la maison du Jésus. Ce dernier acte de vigueur a déconcerté les espérances chimériques d'une résurrection prochaine; il a attiré au Saint-Père des reproches, et peut-être des menaces; je m'attends qu'il fera en faveur du parti (des Jésuites) tout ce qui ne le compromettra pas formellement avec nos cours...

« Malgré cela, nous pouvons nous reposer sur la vigilance de la cour d'Espagne, sur la fermeté de ses principes et sur la connaissance parfaite qu'a du pape M. de Floride

Blanche (Moñino), ainsi que de l'état actuel de la cour romaine. Je crains plutôt une trop grande sévérité de la part de l'Espagne, que de l'influence ou de la faiblesse.

« ...Je voudrais bien dans ces circonstances que l'humeur ne l'emportât pas sur la réflexion. Au reste, Monsieur, il faut encore un demi-siècle pour éteindre la chaleur et la fermentation occasionnées par la suppression des Jésuites.... »

Bernis parle ici comme le persécuteur des Jésuites à Bologne. Le cardinal Malvezzi écrivait en effet à Clément XIV, peu de temps avant la suppression : « *Les liens qui unissent les Jésuites aux nations sont de telle nature que l'entreprise serait impraticable, si l'arrêt suprême ne partait du Vatican. Lorsque l'édit sera émané de Votre Sainteté, il sera encore difficile de l'exécuter sans fomenter le mécontentement des peuples, qui cependant se résigneront, avec le temps, aux dispositions voulues.* »

Dans la même dépêche, Bernis disait encore : « Le grand mal est que le parti (des Jésuites) prédominant à Rome, remplira le Sacré-Collége et la prélature de sujets à leur dévotion, et contraires par conséquent à nos cours et à nos maximes ; mais à cela il y a un remède qui produira toujours son effet : c'est que, dans nos affaires avec Rome, il faudra toujours tâcher d'avoir raison, de ne proposer rien d'injuste ni de trop extraordinaire, et d'employer ensuite l'adresse et la fermeté nécessaires. Les corps physiques agissent les uns sur les autres à raison de leur masse ; il en est de même des corps politiques. La cour de Rome a de l'orgueil et des prétentions ; mais les grandes cours ont la force en main et savent bien qu'il ne tient qu'à elles (sans altérer le symbole de la foi), de mettre à la raison le conseil du Vatican. Tout dépendra, à l'avenir, de la sagesse, de la dextérité et de la fermeté des ministres du

roi à Rome. D'ailleurs toutes les cours aujourd'hui ont à peu près les mêmes maximes, pour contenir les souverains pontifes dans l'enceinte de leurs véritables droits. »

Cette dépêche de Bernis n'a pas besoin de commentaires : le programme de notre cardinal-ambassadeur est des plus simples : « *Ne pas altérer le symbole de la foi, — mettre à la raison le conseil du Vatican, — contenir les papes dans leurs véritables droits.* » Cela fait, et ce n'est pas difficile avec des ambassadeurs remplis, comme dit Bernis, de *sagesse*, de *dextérité* et de *fermeté,* — cela fait, tout ira bien, les papes étant mis à la raison ! Malheureusement, quelques lignes plus haut, Bernis gâtait et même ruinait d'avance tout son programme en mettant pour condition au projet de « *contenir les papes* » , qu'*il faudra toujours tâcher d'avoir raison, et ne proposer rien d'injuste ni d'extraordinaire.*

Voilà, en effet, qui est parfaitement parler ;

mais alors comment se permettre de « *conduire tout doucement le pape au milieu de la rivière,* » pour le forcer à se noyer avec les Jésuites? Voilà ce que Bernis appelait « *tâcher d'avoir toujours raison, et ne rien faire d'injuste et d'extraordinaire!* Mais ne demandons ni logique, ni caractère, ni esprit de foi à notre cardinal-ambassadeur; ce serait se montrer trop exigeant, et nous avons vu pourquoi, dans notre dix-septième *Document*.

Comme dans ce dernier Document, nous pourrions multiplier ici les citations et rappeler les faits à l'appui de notre affirmation, savoir : que Clément XIV, cédant à la pression des princes, détruisit les Jésuites, *pro bono pacis;* et que Pie VI n'osa les rétablir pour les mêmes causes. Cependant, il fit en leur faveur tout ce qui était possible, et les Jésuites, comprenant l'impossibilité où se trouvait le pape de faire plus, se contentèrent d'une approbation tacite, ou non officielle, de

leur existence en Russie. Ce bon plaisir du pape, une fois connu et certifié, les Jésuites n'avaient plus qu'à bénir Dieu, et travailler silencieusement, loin de Rome, en attendant que Pie VII leur en rouvrît les portes.

Malgré toute la prudence de Pie VI, son approbation secrète des Jésuites russes ne pouvait échapper à la pénétration des agents de Charles III, qui surveillaient le pape, et l'avaient prévenu qu'ils sauraient tout, et même *deviner*, s'il en était besoin.

Et de fait, Charles III *devina* si bien le secret de Pie VI, qu'il se mit en devoir de couper le mal par la racine en s'adressant non plus seulement au pape, mais à sa complice l'impératrice de Russie, espérant bien, après tant de succès sur les princes catholiques, réussir auprès d'une princesse schismatique, et sans doute trop heureuse de lui sacrifier les proscrits réfugiés chez elle.

Malheureusement pour Charles III, Ca-

therine avait une tête assez solide pour porter la couronne, et ne pas commettre une bassesse, dans le but de complaire à la haine insensée du persécuteur des Jésuites. La schismatique impératrice le prit sur un ton assez russe, pour ôter à Sa Majesté Catholique l'envie de revenir à la charge. Voici ce spécimen de style décourageant : « Je fais savoir à Votre Majesté la résolution que j'ai prise, de conserver l'Institut des Jésuites dans mes États, résolution à laquelle je me suis déterminée pour des motifs à moi connus. Et comme je ne me suis point opposée aux intentions de Votre Majesté, dans votre monarchie, à l'égard de ces mêmes religieux, j'espère que Votre Majesté voudra bien ne mettre aucun obstacle à ce que je fais en leur faveur dans mon empire. Je fais également savoir à Votre Majesté que, dans toute cette affaire, je n'ai rien demandé au pontife régnant (Pie VI), et que je n'en ai rien obtenu. Je n'ai fait

que me servir des pouvoirs qui m'avaient été accordés par le feu pape Ganganelli. Je préviens donc Votre Majesté de ne vouloir faire à Sa Sainteté la moindre plainte à ce sujet, ni de lui causer aucun désagrément : car je me tiendrais cela fait à moi-même, et je me verrais obligée de prendre sa défense, au risque même de ma couronne, s'il le fallait. »

Avec une femme qui laissait voir un canon à côté de son écritoire, il fallait se le tenir pour dit. Charles III le comprit et mourut sans avoir *achevé* les protégés de Pie VI et de Catherine qui se multiplièrent en Russie, jusqu'au jour où le roi Ferdinand VII les rappela en Espagne, pour réparer les actes insensés arrachés à l'incapacité de son aïeul Charles III.

Nous avons raconté très-succinctement pourquoi et comment le Bref de suppression n'atteignit pas les Jésuites de Russie; nous avons omis les détails qui auraient, sans uti-

lité, fait un volume de cette introduction. Pour les lecteurs curieux de ces détails, que nous devions omettre, ils trouveront ample satisfaction dans les auteurs qui les ont recueillis avant nous, et qui sans doute ne leur sont point inconnus : nous parlons des Pères Boero, de Ravignan et Curci, de MM. Crétineau-Joly, Colombet, Lamache, et des *Précis historiques* de 1861. Nous ne parlons pas de M. de Saint-Priest et du P. Theiner, ne voulant citer ici que des historiens sérieux.

Une autre raison d'avoir omis les détails dans cette introduction, c'est l'espérance de voir bientôt l'histoire des Jésuites en Russie publiée par un écrivain qui connaît parfaitement ce pays et la Compagnie ; nos lecteurs ont déjà nommé le P. Jean Gagarin dont on a lu avec tant d'intérêt les importantes publications sur la Russie.

Ce Document se compose en partie des Lettres du P. Gilles Henry, Jésuite belge, qui, à lui seul, nous fournira la matière d'un autre Document sur les missions de l'Archipel grec, où il acheva sa carrière après un demi-siècle de travaux apostoliques. En tête de cette prochaine publication, nous ferons mieux connaître l'intrépide missionnaire qui s'est éteint sur les rochers de l'île de Chio, le 26 décembre 1856, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Les autres Lettres de ce Document sont signées par des Jésuites Polonais, Allemands, Hollandais, Belges et Français, qui avaient été chercher en

Russie la liberté, que la libre Europe leur refusait de porter le nom et l'habit de la Compagnie de Jésus.

Ces Lettres proviennent en partie de la collection du P. Geerts, Jésuite belge : nous en devons la communication à la libéralité du R. P. Matthys, recteur du Collége d'Anvers et à son excellent bibliothécaire, le P. Weemaes, qui a bien voulu copier ces Lettres, et traduire en français le petit nombre de celles qui étaient en flamand.

MISSIONS

# DES JÉSUITES

## EN RUSSIE

1804-1824.

---

I

LETTRE DU PÈRE GILLES HENRY AU RÉVÉREND PÈRE ADAM BECKERS, A ANVERS (?).

Riga, le 21 juin 1804.

Mon Très-Révérend Père,

J'espère que cette lettre vous trouvera parfaitement rétabli, et que le R. P. Groenen continue toujours à faire des progrès vers une parfaite santé. Nous arrivâmes hier ici, nous étions les seuls passagers, notre capitaine a eu pour nous toutes les attentions, et notre voyage a été, quoique un peu long, des plus heureux et des plus gais. Nous ne saurions assez nous louer de l'accueil qu'on nous fait ici; nous n'en partirons que mardi prochain. Dunabourg n'est qu'à trente-deux milles de Riga, nous nous y rendrons par une diligence, accompa-

gnés de l'un des Révérends Pères chez qui nous sommes, lequel retourne à Polocz reprendre et continuer sa fonction de professeur de philosophie.

J'ai employé le temps, depuis que nous sommes arrivés, à faire des questions. Rien de plus certain que le dévouement du Saint-Père envers la Compagnie ; il donnera, quand il sera possible d'en avoir, des Jésuites à tous les princes qui en demanderont, et il voudrait qu'ils en demandassent tous, et qu'il en eût à leur en donner à tous. L'érection d'un noviciat en Russie, après le Bref de Clément XIV, est un de ces événements où l'on ne sait assez admirer la divine Providence qui sauve par les moyens mêmes qu'on employait pour perdre. Les ennemis de la Société, sachant que le métropolitain de Russie était extrêmement contraire aux Jésuites, lui firent expédier un Bref, où tout pouvoir lui était donné sur les religieux. Ils comptaient par là que le métropolitain abattrait cette petite branche, que n'avait point atteinte le Bref destructeur, du tronc de l'arbre. Le métropolitain exhiba sa patente au gouvernement. Le ministre, qui voyait avec peine qu'enfin la mort viendrait enlever ce qui restait des Jésuites, saisit au bond l'occasion, et ayant fait voir à l'impératrice que le métropolitain avait tout pouvoir, celle-ci fit dire au métropolitain « qu'il lui serait très-agréable que

les Jésuites ne mourussent point dans ses Etats », et de là vint la permission de prendre des novices.

Le R. P. Kränzl me cite un autre trait : il le tient de la bouche d'un Jésuite qui l'avait appris du Frère même dont il va être question. Le R. P. Général Retz étant près de mourir parlait comme en lui-même de la destruction de la Société en *Portugal*, en *Espagne*, etc., etc., et il finit en disant « qu'enfin la Société ne tiendrait plus qu'à un fil, mais que ce fil ne se romprait point ». Le Frère qui était près du malade, crut qu'il était en délire, et ne dit rien de ce qu'il avait entendu, sinon longtemps après, lorsqu'il vit que l'orage se formait et commençait à fondre sur la Société.

L'église de cette ville était desservie par les Religieux de *Saint-François*. Les catholiques de l'endroit et des environs ont présenté une requête à l'empereur pour avoir des Jésuites : ce n'est que depuis trois mois environ que trois Pères sont venus et sont en fonction. La secte protestante et ses ministres sont en plein discrédit parmi leurs adhérents mêmes : on a à ce sujet de grandes espérances, même de récupérer un jour l'église et le collége que la Société avait il y a cinquante ans dans cette ville.

Plusieurs Jésuites allemands, sans craindre la froide Russie, viennent reprendre place sous les

drapeaux de saint Ignace. Nous trouvons ici comme prédicateur allemand le R. P. Kränzl, de la province de Bavière; il était devenu chanoine à Neubourg près Ingolstadt, il est arrivé ici depuis trois semaines : il remplacera le R. P. Prœll qui va retourner à Polocz. Nous trouverons à Dunabourg le R. P. Eckart, de la province du Rhin-supérieur, vénérable vieillard : né en 1721, il est venu d'Augsbourg il y a neuf mois : il était il y a cinquante ans dans les Missions et tomba sous la main du fameux Pombal; il a passé dix-sept ans dans les prisons de Saint-Julien en Portugal (1).

Le P. Angiolini en habit de Jésuite, dans *Rome*, a excité en divers sens l'attention publique. Il voulait quitter cet habit, la vénération des uns et l'épouvantail des autres; mais l'envoyé russe à Rome l'en a empêché, cet envoyé a quitté Rome à l'occasion d'un Français émigré, naturalisé Russe, réclamé par l'envoyé, et cependant livré par le

(1) Le vénérable vieillard dont le P. Gilles Henry vient de parler, est le P. Anselme Eckart, l'auteur du journal publié dans notre Document IX. C'est lui qui, par une sorte de miracle, sorti vivant des mains de Pombal, a raconté la mort héroïque de ses compagnons de martyre, dans les souterrains de Saint-Julien. Dieu sembla conserver cette relique vivante pour encourager ceux qui venaient se vouer à l'apostolat au fond de la Russie. Le vénérable religieux acheva son laborieux pèlerinage à Polocz, le 29 juin 1809, à l'âge de quatre-vingt sept ans.

Pape aux Français qui avaient requis son arrestation. Le Saint-Père a écrit à l'empereur, et l'on espère qu'il n'en résultera rien de désavantageux ; mais le P. Angiolini perd un grand soutien.

Le noviciat a été transféré à Dunabourg à la réserve de quelques novices qu'on a retenus à Polocz, entre autres M. Jacobs de Diest : on est occupé à agrandir les bâtiments à Dunabourg. C'est une ville, à ce qu'on nous a dit, de très-peu de considération : les écoliers n'y sont qu'à environ une centaine, mais Polocz est florissant pour les études : il y a bien, y compris le pensionnat des nobles, cinq cents étudiants. Les autres colléges de la Société en réunissent ensemble à peu près un pareil nombre; et c'est l'imprimerie du collége de Polocz qui fournit tous les livres nécessaires à cette jeunesse élevée en divers lieux par les Jésuites. Le catalogue que je vous adresse, et qui vous sera porté par le premier vaisseau qui partira d'ici pour Amsterdam, vous mettra au courant, et de toutes les demeures, et de toutes les personnes, et de tous les emplois. Les sept colléges que la Société a en Russie et les huit autres domiciles sous le nom de résidence ou mission, Saratow n'étant compté que pour un, sont abondamment fournis de sujets. Polocz seul en a cent cinq, parmi lesquels trente-neuf prêtres, mais le double de

Pères trouveraient de l'occupation. C'est la difficulté d'avoir, sans dégarnir trop les autres colléges, du monde en nombre suffisant pour une telle entreprise : cela fait que le R. P. Général n'a pu se charger de l'Université de Wilna, au sujet de laquelle feu l'empereur Paul I^er^ le pressa souvent. Cette même difficulté a fait remercier des offres non moins avantageuses, et surtout non moins admirables, pour ne pas dire incroyables. Ce sont celles du roi de Suède qui a demandé des Pères pour le collége de Stokholm. Ce monarque, fort instruit et fort prudent, quoique fort jeune encore, a été trois fois à Saint-Pétersbourg depuis que les Jésuites y sont, et chaque fois et même des trois heures de suite il a conféré avec le R. P. Général. Il ne faut pas trop dire ce dernier point sinon aux amis. Le roi de Suède a ménagé les illuminés dont, à son regret, ses États et son ministère même sont infectés.

Il y a, dans le gouvernement d'Astrakhan, dix Pères ayant chacun une église à desservir. Leur point de réunion est Saratow. Il y a aussi deux Pères à Odessa, près de la Crimée.

Voilà, mon très-Révérend Père, ce que j'ai appris ici. Tous les trois nous vous respectons beaucoup, nous vous aimons de même et nous vous remercions. Nous avons apporté vos jambons ; nos

Russes en goûteront dimanche. Ils s'en font une fête. Pour moi, mon très-Révérend Père, *de omnibus orationem facio prospere te ingredi, et valere sicut prospere agit anima tua;* si par la suite, et en tout, j'en agis plus que jamais avec vous, comme avec un tendre et généreux Père, n'en soyez point surpris, je ne ferai que suivre les sentiments que vous m'avez inspirés.

On a été ravi et attendri ici à la lecture du témoignage donné à M. *Roothaan,* par M. (Lennep), célèbre professeur protestant. Le R. P. Kränzl en enverra une copie en Bavière; il veut, dit-il, montrer à ses amis et à ses ennemis bavarois, et le témoignage rendu à la Société de Jésus par un protestant, et la qualité des sujets, qui viennent chercher en Russie cette bonne mère, la Compagnie.

Je suis, etc.

Gilles Henry.

---

## II

### LE PÈRE DE GRIVEL A L'UN DE SES AMIS, A PARIS.

Des bords du Volga, le 5 avril 1805[1].

Mon cher ami,

Vous croyez peut-être que les missions de Saratow sont des missions à la saint François Xavier, qu'il y a ici : *Pericula fluminum, pericula latronum.* Il en est bien quelque chose; mais elles ne leur ressemblent que très-peu sous ce rapport. Nous habitons un pays civilisé, mais seulement depuis trente-huit ans. Auparavant il n'était habité que par des hordes de Tartares, qui se retirèrent lorsque Catherine II y plaça des colons allemands, qui ont apporté ici leur industrie, leurs mœurs, leur civilisation. Il est bien vrai qu'ils sont devenus un peu Russes, un peu Cosaques, un peu Kalmouks, à cause du voisinage. Au reste, ce sont de bonnes gens, c'est le bon fonds, la bonne pâte allemande. Ils n'ont plus cependant toute la simplicité et l'in-

---

(1) En tête de cette lettre se trouve l'indication suivante : *Lettre écrite des bords du Volga, par M. l'abbé de Grivel, fils d'un ancien officier général, et actuellement missionnaire-jésuite en Russie, à un de ses amis, à Paris.*

nocence germaines, mais ils sont forts dans la foi. Le défaut de secours spirituels avait fait tort à leur moral; mais comme ils sont dociles et que l'esprit de nouveauté n'a pas pénétré jusqu'ici, il ne sera pas difficile d'en faire de fervents chrétiens. Il n'y a que vingt mois que la Compagnie est chargée de ces missions, et déjà il y a un changement notable. Les cabaretiers et les musiciens se plaignent qu'on ne boit et qu'on ne danse plus tant; c'est bon signe. Une seule chose nous met dans l'embarras: c'est l'extrême pénurie des livres d'école et de piété, et la presque impossibilité d'en avoir. On en a cependant imprimé un bon nombre à Polocz et nous en attendons d'Augsbourg, où un de nos confrères fait une collecte; mais qu'est-ce pour cent mille catholiques répandus dans le gouvernement de Saratow? Ils sont divisés en dix missions, dont six sur la rive gauche, et quatre sur la rive droite du Volga. Chaque mission est composée de deux, trois, quatre ou cinq colonies ou villages. Les maisons sont de bois, les colons sont assez aisés. Le missionnaire habite une des colonies de sa mission; il a une bonne maison de bois avec un jardin.

Nous sommes ici comme des curés qui ont des succursales à soigner, seuls et éloignés les uns des autres. Ma mission est à Krasnopolie sur la rive gauche. J'ai neuf-cent-soixante-deux communiants,

en quatre colonies, dont la plus éloignée est à sept lieues. Chacune a une assez jolie église de bois. Nous sommes ici tranquilles et en sûreté, quoiqu'à soixante-dix ou quatre-vingts lieues d'une horde de Tartares voleurs, pires que les Arabes. On les appelle Kirguis. Il y a trois ans qu'ils emmenèrent en captivité plus de trois cents personnes; mais à présent un cordon de troupes borde la frontière et rend le passage impossible.

Notre rive gauche est une plaine immense : il n'y a d'inégalités que celles produites par l'écoulement des eaux. Cette plaine s'étend jusqu'aux monts Ourals, c'est-à-dire l'espace de cent-cinquante ou deux cents lieues dans sa largeur. Sa longueur est depuis la mer Caspienne jusqu'à la Mer glaciale. On ne peut pas la regarder comme interrompue par l'existence de quelques collines parsemées çà et là, auxquelles on a fait l'honneur de les appeler montagnes. Nous sommes ici au 50° de latitude. La terre y est, pendant cinq mois de l'année, couverte de neige; l'été pourtant est aussi chaud qu'en Lombardie, puisque nous cultivons des melons en pleine terre. Il pleut rarement, mais la fonte des neiges y supplée en humectant la terre à une grande profondeur. Nous n'avons ici pas une pierre, pas un caillou, peu ou point d'arbres fruitiers, un peu de bois sur les bords du Volga.

En revanche, le pays produit une grande quantité de grains, dont le commerce fait subsister les colons : des prés et des champs sont presque les seuls objets que l'œil découvre. Somme totale, notre pays ne vaut pas l'Allemagne ; les anciens colons la regrettent ; les jeunes croient qu'il n'y a rien de plus beau que la vaste plaine où ils ont vu le jour. Quant à moi, qui ai habité de beaux et de bons pays, je suis très-content de celui-ci ; et je pense qu'ici-bas, aride ou marécageux, beau ou laid, chaud ou froid, c'est toujours une vallée des larmes et un lieu d'exil. Ce n'est pas ici un Japon ni un pays des Hurons ; ce n'est pas non plus un Paraguay : c'est un diminutif de l'Allemagne, quant au moral ; et jusqu'ici, il n'y a pas d'apparence que nous mourions martyrs. Nos occupations nous laissent peu de repos : il faut tous les jours courir d'une colonie à l'autre. Il est vrai que nos braves colons ne laissent pas manquer leurs missionnaires de chariots ; mais ces voitures agrestes et conduites assez lestement, secouent et fatiguent terriblement les voyageurs. Heureusement, les traîneaux qui circulent cinq mois de l'année nous offrent une manière de voyager plus douce, et remplacent les cahots par une espèce de balancement continuel, d'un côté du chemin à l'autre ; mais ces voitures rapides

culbutent au moindre obstacle qu'elles rencontrent....

Je suis très-heureux, et disposé à rester ici bien volontiers le reste de ma vie.

Agréez, etc.

F. DE GRIVEL.

*Nota.* — Quand le P. de Grivel manifestait à ses amis de Paris la joie qu'il éprouvait au service de Dieu sur les bords du Volga, il avait déjà trente-six ans et partant il avait passé l'âge de l'enthousiasme; mais il avait apporté du noviciat de Polocz cet entrain merveilleux que donne l'abnégation religieuse et qu'il conserva toute sa vie. Le P. Kohlmann nous a transmis dans le *Post-scriptum* d'une de ses lettres, écrite le 17 juin 1864 de Georgetown (Amérique), le plus bel éloge du noviciat de Polocz : « Le P. de Grivel, dit le P. Kohlmann, nous écrit ce qui suit : La ferveur qui règne dans le noviciat est admirable; mon bonheur est trop grand. Je suis parmi les anges, dans un pays de bénédiction; *venite et videte.* Nous voyons toujours avec une nouvelle joie arriver de nouveaux compagnons pour s'associer à nous et à nos travaux futurs. La gaîté, la modestie, la simplicité, l'exactitude à observer la règle, l'union des cœurs, la charité, l'esprit de Jésus-Christ, voilà

ce qu'on trouve dans notre noviciat et ce qu'on y admire » (1).

---

III

LE P. PIERRE JACOBS, A SA FAMILLE, A DIEST (BELGIQUE).

Polocz, le 16 avril 1805.

Mes chers Parents,

Si parfois il me vient en esprit que ces contrées ne possèdent pas des villes aussi belles que celles de mon pays, je m'en console par l'idée que ce n'est pas la paix extérieure, mais celle de l'âme que j'ai cherchée. Au reste, je ne saurais ambitionner

---

(1) Nous croyons utile de placer ici la note que le P. Jean Gagarin a bien voulu rédiger, pour exposer l'origine de la mission d'Astrakhan , et faire connaître les travaux apostoliques des Jésuites répandus sur les bords du Volga.

« Un journal hebdomadaire de Saint-Pétersbourg, *Les Entretiens spirituels*, a publié cette année (20 mars, 17 avril et 6 mai 1865) une série d'articles sur la mission catholique d'Astrakhan. Les matériaux qui ont aidé M. Coustodief à rédiger ces articles ont été empruntés aux archives ecclésiastiques d'Astrakhan.

« Voici ce que nous y trouvons, relativement aux Jésuites :

« Au commencement du XIXe siècle, les Capucins disparaissent; ils sont remplacés par les Jésuites. Ceux-ci étaient à Astrakhan habituellement au nombre de cinq. Dès 1802, ils avaient été chargés par le gouvernement russe de donner les soins de leur ministère aux catholiques des colonies allemandes de Saratow, et bientôt après ils s'établirent dans la ville d'Astrakhan. Ils ne tardèrent pas à

des bâtiments plus beaux que notre collége, cette merveille du pays, qui fait honneur au roi de Pologne, Étienne Bathori, son fondateur. Je puis vous assurer que je n'en ai pas vu de pareils dans ma patrie. Je ne dis pas sous le rapport des

---

se concilier l'estime et l'affection non-seulement des catholiques, mais encore des Russes. C'est encore notre journaliste qui le dit, quoiqu'il semble leur en faire un reproche.

« En 1807, avec l'autorisation du gouvernement, ils ouvrirent un pensionnat dans lequel on enseignait le latin, le français et l'allemand. Le pensionnat était très-fréquenté, il y avait même des élèves du séminaire russe qui allaient y recevoir des leçons. Ils étaient dans le ravissement des soins affectueux dont ils étaient l'objet.

« Notre auteur dit que cela n'est pas étonnant, quand on songe à la grossièreté qui régnait alors dans les séminaires russes, et surtout dans celui d'Astrakhan. Les Jésuites étaient dans les meilleurs termes avec les autorités civiles et ecclésiastiques. Bientôt ils établirent une mission pour les Kalmouks, et ils virent leurs efforts couronnés de succès. Mais cela ne devait pas durer longtemps. Dès 1816, les Jésuites avaient ordre de quitter les deux capitales Pétersbourg et Moscou, et en 1820 ils furent chassés de l'empire. Cependant à Astrakhan, grâce à l'affection et à la confiance que leur témoignaient les habitants, ils purent demeurer jusqu'en 1824. Il y a encore aujourd'hui dans cette ville des gens qui se souviennent de leur départ. Non-seulement les catholiques, mais encore beaucoup de Russes orthodoxes les accompagnèrent hors de la ville en versant des larmes.

« M. Coustodief, en terminant ce récit, ajoute : « Il faut en conclure qu'à Astrakhan les Jésuites avaient su se montrer du bon côté, et personne ne s'aperçut de ce qu'ils étaient en réalité. »

« Nous avons peine à croire que cette observation soit de

ornements somptueux, sous lequel vos anciennes abbayes l'emportent; mais je parle de la grandeur, de la solidité et de la symétrie de l'édifice, dont le grand corridor est d'environ cent-cinquante pas, fort large, et de la hauteur de trois stades. Notre

---

M. Coustodief; la naïveté serait trop charmante. Comment! il y a cinq ou six Jésuites à Astrakhan, ils y demeurent vingt-deux ans, ils sont en contact continuel avec les habitants, et pendant ce quart de siècle, ils sont si habiles, qu'ils parviennent à se faire prendre pour de braves gens, à se faire estimer de ceux-là même qui ne partageaient pas leurs croyances! De plus, on ne veut pas les laisser partir, et quand il faut céder à l'impérieuse nécessité, tout le monde les reconduit en versant des larmes. Et la conclusion de ce récit, c'est que c'étaient d'abominables scélérats! Non, nous aimons mieux penser que cette note a été imposée à la rédaction par un censeur peu intelligent qui a cru par là tempérer l'effet que le simple récit des faits devait produire sur le lecteur.

« Qu'il nous soit permis de faire un rapprochement. Nous lisions l'autre jour dans la *Gazette de Moscou* un tableau saisissant du déplorable état dans lequel se trouvent tous les établissements d'éducation publique en Russie. En terminant, la gazette s'écriait : « Malheureux enfants! Malheureux parents! Malheureuse Russie! « Aussi nous ne pouvons pas nous défendre d'un sentiment de joie « mêlée de tristesse, quand nous entendons dire qu'il y a quelque « part des enfants russes qui sont élevés n'importe où, à l'étranger. « Ils ont évité nos tristes gymnases. » La *Gazette de Moscou* n'a rien de la naïveté que nous venons d'admirer dans la censure ecclésiastique; c'est une justice que nous nous empressons de lui rendre. Nous lui recommandons cependant l'article du journal du Synode. Elle le comprendra peut-être mieux que lui.

« Ajoutons cependant que les détails donnés par M. Coustodief auraient besoin d'être contrôlés. Nous le ferions très-volontiers, si

église est approximativement de la grandeur de celle du Béguinage à Diest. Elle a trois nefs. Et comme il y a eu toujours ici des Frères vraiment artistes, elle est plutôt chargée que riche en fait d'ornements.

---

nous avions sous la main les documents nécessaires. Malheureusement, ces documents qui existent ne sont pas en ce moment à notre portée. Nous espérons bien donner un jour un travail assez complet sur le séjour des Jésuites en Russie. En attendant, voici quelques courtes observations. Il est très-vrai que les Jésuites ont été traités, non-seulement à Astrakhan, mais dans toute la Russie, avec une rare bienveillance, et qu'après leur expulsion ils en avaient conservé le meilleur souvenir. A Astrakhan le supérieur des Jésuites était traité comme un véritable ami par le gouverneur et par l'évêque russe; et, chez ce dernier, son couvert était mis deux fois par semaine.

« Nous connaissons les noms de quelques-uns des Pères qui étaient à Astrakhan. Le P. Henry, Belge, est en effet resté en Russie jusqu'en 1824, non à Astrakhan, mais à Mozdok. Le P. Pierre Jacobs, s'est signalé par son dévouement pendant une épidémie qui faisait de grands ravages dans la ville. Pour être plus tôt prêt à aller jour et nuit partout où on réclamait son ministère, il avait établi une sonnette qui aboutissait du dehors dans sa chambre, et il passait la nuit tout habillé sur sa chaise.

« Nous avons connu en France le P. Suryn, qui est mort il n'y a pas bien longtemps. Tous ces Pères ne sont pas restés à Astrakhan, quatre ans après l'expulsion de la Compagnie, comme le dit M. Coustodief; on a tout fait pour les retenir le plus longtemps possible, mais on n'a réussi à les garder que quelques mois. Il n'y eut, comme nous l'avons dit toute à l'heure, que le P. Henry et le P. Woyszwillo, qui restèrent à Mozdok jusqu'en 1824.

« Le même fait s'est reproduit avec les mêmes circonstances à Riga. Là, les Jésuites ont été maintenus une année entière après l'expulsion de leurs confrères.

Elle est entièrement marbrée avec beaucoup de goût. Outre le maître-autel, elle en compte huit autres, dont toutes les marches sont couvertes d'un beau drap violet, et les contours de chaque marche sont garnis de lames de cuivre. Les confessionnaux sont de divers bois, incrustés. Les orgues et la chaire de vérité sont marbrées, et presque entièrement et très-artistement dorées.

Je voudrais bien que vous pussiez assister à la procession qui s'y fait la veille de Pâques vers neuf heures du soir. Toute l'église, du plain-pied jusqu'à la voûte, y compris le grand dôme, n'est qu'un grand lustre, lorsqu'on représente la Résurrection. Le centre de l'église est illuminé par une infinité de lampes, et tous les autels sont chargés de tant de cierges, qu'on peut porter le nombre des lumières à quinze cents environ. Sous un grand baldaquin s'avance solennellement l'évêque de la ville, portant le Saint-Sacrement. Il est environné de six de nos Pères en chape, de seize à dix-huit diacres ou sous-diacres, et d'une quarantaine en surplis : tous, le cierge allumé en main, ainsi qu'une trentaine de jeunes étudiants également en surplis, qui sont à la tête du cortége, de sorte qu'il n'y a guère d'exagération à dire de cette procession qu'on ne saurait la désirer plus magnifique; toutefois, celle de l'octave du Saint-

Sacrement renchérit et l'emporte sur elle. Alors on traverse la ville, tous nos Pères en chasuble; ceux qui ne sont pas prêtres, en diacre et en sous-diacre, le reste en surplis. Si de pareilles solennités se rencontraient chez vous, je prétends que le nombre de ceux qui courent les spectacles serait plus borné, et qu'un grand nombre serait attiré vers la religion. Pour moi, ma plus grande satisfaction c'est d'assister et de coopérer à des cérémonies aussi imposantes. La joie qui m'y inonde est si grande, chers parents, que j'aurais lieu de craindre, après avoir quitté le monde, d'avoir déjà reçu une récompense assez ample, et de n'en avoir plus à attendre dans l'autre vie, si les paroles de notre aimable Sauveur ne m'en eussent fait la promesse en disant : *Celui qui aura tout quitté pour moi recevra le centuple en cette vie, et après, la vie éternelle.* Oh! combien de fois me suis-je dit : Qu'ils sont heureux les enfants qui à peine parvenus à l'âge de quatorze à quinze ans se jettent dans le sein de notre bonne Mère la Société de Jésus! C'est à cette âge qu'ici la plupart y entrent. Comme je voudrais que vous jouissiez du même bonheur chez vous, ou qu'un grand nombre, en venant après moi, renonçât à l'amour de sa patrie, pour trouver ici un paradis terrestre, comme plusieurs de nos compatriotes l'ont dejà fait, grâces à ce bon Dieu, qui, parmi tant

d'autres plus dignes de cette faveur, a daigné jeter sur moi ses miséricordieux regards! J'appelle de tous mes désirs la fête de l'Assomption, en laquelle j'espère faire mes vœux.

Je suis avec la plus tendre affection, chers parents et chère sœur,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

Pierre Jacobs, Nov. S. J.

*P. S.* — Je voudrais savoir où en est Henri Claes, pour ses études. Ce jeune homme, d'un bon caractère, est porté à la piété; je l'estimerais heureux, si c'était sa vocation, d'imiter M. Roothaan, jeune homme né à Amsterdam, d'une famille distinguée. Ses parents ont vu avec une grande satisfaction partir ce fils unique, pour le préserver de la corruption du monde, et l'ont envoyé ici au noviciat comme dans un port de salut.

*Nota.* — Jean Roothaan, le futur Général de la Compagnie, n'était pas fils unique, comme le suppose à tort le P. Jacobs.

## IV

LE PÈRE X..., AU PÈRE ADAM BECKERS, A AMSTERDAM.

Polocz, le 30 juillet 1805.

Mon Révérend Père,

Des dix candidats qui sont heureusement arrivés du Brabant à Riga avant le 1er juillet, trois ont été envoyés à Polocz, savoir : les Pères Guillemaint, Gothot, Cornet, tous les trois prêtres, afin d'y commencer leur noviciat. Les sept autres sont au noviciat à Dunabourg. Apprenez aussi, pour votre consolation, que le P. Motte, Brabançon, et le P. Venturi, Italien, du consentement de Sa Sainteté le Pape, sont partis le 25 juillet pour Tinos, île de l'Archipel, afin d'y prendre part aux travaux apostoliques du bon vieillard, le P. Montillaro, qui, après avoir cultivé cette vigne avec grand succès depuis plus de quarante ans, épuisé par l'âge et par ses travaux excessifs, demandait instamment des aides depuis plus de quatre ans. Les deux missionnaires susdits sont partis d'ici pour leur destination, en habits de Jésuites, par Constantinople.

---

L'autorisation de Sa Majesté l'empereur de Russie est déjà donnée depuis quelque temps, pour faire

la Congrégation générale, dans le but de choisir un nouveau Général de notre Compagnie. Mais, comme nous n'avons pas encore reçu des nouvelles du R. P. Gaëtan Angiolini, Procureur Général de la Sicile, qui doivent nous renseigner si les Pères du royaume de Naples et de Sicile (qui ont droit d'assister à la Congrégation générale) viendront personnellement à Polocz, ou bien s'ils nous enverront leur procuration (ce qui, dans ces temps de troubles, paraît le plus expédient), nous ne saurions fixer le jour pour commencer cette Congrégation, qu'après avoir reçu ces renseignements.

X...

*Nota.* — A ces deux fragments de la lettre du P. X..., nous en ajoutons un troisième, de la même année, extrait d'une lettre attribuée au P. Malevé :

Polocz, juillet 1805.

Les mœurs des chrétiens qui sont sous la direction de nos Pères en diverses localités de la Russie et ailleurs, sont tout autres que celles des chrétiens de notre pays. En bien des endroits, surtout parmi les habitants de la campagne et les gens simples, leur piété est si grande qu'ils offrent l'image des premiers siècles du christianisme.

Les supérieurs de la Compagnie se trouvent obli-

gés de modérer le zèle des Pères, et de déterminer les heures qu'ils peuvent donner au confessionnal. Les dimanches et les fêtes, en plusieurs localités, les confessions ainsi que les communions durent jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-dînée. Dans leurs églises, rien qui ne soit édifiant. On n'y voit que les larmes que répandent ceux qui approchent des saints Sacrements; on n'y entend que de profonds soupirs, surtout pendant le sermon... Ne doit-on pas croire que Dieu a choisi ces gens simples (que le monde traite d'insensés), pour réparer les injures et les outrages que lui font les prétendus sages et éclairés?

---

## V

### LE PÈRE JEAN ROOTHAAN AU PÈRE ADAM BECKERS, A AMSTERDAM.

Dunabourg, le 1er août 1805.

Très-Révérend Père en J.-C.

J'espère que sous peu le P. Jean Henry arrivera en bonne santé à Amsterdam et qu'il vous trouvera également, ainsi que le P. Groenen et le P. Verbeck, en bonne santé à la plus grande gloire de Dieu. Je désire qu'il soit bientôt en état de vous aider à porter la charge d'âmes, et que, communiquant aux

autres les trésors abondants qu'il a amassés, il porte des fruits de salut et corresponde parfaitement au but de la Société. Je m'attends à ce que la bonté divine, pour propager sa gloire, lui donne la grâce de faire de rapides progrès dans l'étude de la langue hollandaise. Être missionnaire de la Société, et surtout l'être à Amsterdam, c'est l'équivalent d'une certitude qu'il possédera bientôt cette langue. Il est manifeste que Dieu donne des grâces spéciales aux missionnaires de la Compagnie pour l'acquisition des langues. Nous en avons un exemple tout récent dans le P. Malevé, qui, arrivé à Astrakhan au mois de février de l'année courante, y a prêché en arménien, à la fête de saint Louis de Gonzague, et entendu les confessions en allemand.

Pour un seul qui nous quitte, comme Votre Révérence ne l'ignore pas, nous en avons reçu plusieurs; entre autres deux, auprès desquels ma langue maternelle, que je n'avais plus parlé depuis mon départ, m'est venue indispensablement à point. Cependant nous nourrissons l'espoir qu'ils sauront bientôt l'allemand comme il faut. C'est à cette heure l'un des principaux objets de leurs études. Ils nous ont mis réellement dans l'embarras, et nous y sommes encore parce que nous n'avons en langue néerlandaise ni Rodriguez, ni Vies des Saints, ni livres de méditations, ni autres œuvres analogues,

ce qui est cependant de première nécessité ; ils entendent les lectures de Rodriguez et des Vies des Saints avec leurs confrères, en allemand; mais, comme on le conçoit sans peine, ils en perdent beaucoup.

Après la semaine de Pâques, Notre R. P. Recteur m'a envoyé, avec trois autres de nos frères, en pèlerinage à Dagdae, qui est à quinze ou seize lieues d'ici ; trois de nos Pères y sont en mission. Ce que nous y avons vu nous a fait une vive impression ; le zèle de nos Pères, la piété de ces âmes simples valent bien la peine que je vous en fasse part, à la plus grande gloire de Dieu.

Les populations que cette mission embrasse sont des gens pauvres, de la campagne, bien différents des habitants de la campagne en Hollande et ailleurs ; elles sont dans une espèce d'esclavage, elles appartiennent, avec toute la famille, à des seigneurs qui leur imposent de lourds travaux et les traitent souvent bien durement. Elles passent pour être la principale propriété de ces seigneurs et peuvent même être vendues, non-seulement par individus, mais par familles, par villages ; ce sont des gens très-stupides, sans culture, dont la plupart depuis leur première enfance ont plus de commerce avec les pourceaux, les brebis, les vaches et autres bestiaux qu'avec les hommes.

A peine leur raison est-elle susceptible d'autres

développements : ce qui paraît évident, lorsqu'on considère sous le rapport de la religion ceux qui n'ont point reçu d'instruction. C'est ce qui doit être bien remarqué préalablement, parce qu'il est manifeste par là que ce ne sont point les discours énergiques et convaincants des prêtres, mais l'action de la grâce de l'Esprit-Saint qui produit de pareils fruits dans les cœurs de ces fidèles. Or ce sont ces âmes innocentes qui par leur zèle ardent offrent l'image des premiers chrétiens, et Dieu semble les avoir choisis pour réparer les outrages que lui font par toute la terre, dans ces temps corrompus, les prétendus sages, les philosophes et les illuminés. Ils ont tant d'amour pour la religion que les dimanches et les fêtes où ils ne sont point astreints aux travaux, ils fixent pour ainsi dire leur séjour dans l'église. De quatre à cinq lieues, les foules pieuses y affluent pour assister au très-saint Sacrifice de la messe ; et il n'est pas rare qu'ils doivent péniblement attendre qu'elle commence pendant deux à trois heures et au delà. Le profond respect avec lequel ils y assistent m'a fait souvent rougir en moi-même des catholiques de la Hollande. Ensuite ils entendent le sermon debout, dans un profond silence et avec la plus grande attention, ayant tous les regards fixés sur le prédicateur. L'église est ouverte

toute la journée, non-seulement les dimanches, mais aussi toute la semaine pour l'administration des sacrements et pour faire la visite au Saint-Sacrement de l'autel. Rien n'est plus touchant que le vif désir que ces âmes témoignent pour la fréquentation des sacrements. Tous les dimanches il y en a deux cents, plus ou moins, qui vont à la sainte Table. Dès quatre heures du matin ils affluent, et cela ne discontinue pas jusque bien avant dans l'après-midi. Nous avons vu donner la sainte Communion à bien des personnes à quatre heures du soir. Néanmoins il y en a communément qui se voient obligés de s'en retourner à leurs foyers sans avoir accompli leurs saints désirs, car les trois Pères de cette Mission ne suffisent pas pour entendre les confessions de tous ceux qui se présentent, puisque les supérieurs sont obligés de donner des limites à lenr zèle, de leur fixer le temps qu'ils peuvent rester au confessionnal.

Ils approchent de la sainte Table, si profondément émus de l'amour que Jésus nous témoigne au Saint-Sacrement, qu'on les voit répandre au pied de l'autel des larmes abondantes, indice de leur vive foi à cet adorable mystère. Ces âmes ne font-elles pas rougir les catholiques de la Hollande, et ne se lèveront-elles pas au jour du Jugement pour être témoins contre ces quarante mille soi-disants catho-

liques d'*Amsterdam*, dont je dois douter s'il y en a bien deux cents par dimanche qui approchent des saints sacrements ? Là cependant il y a tant de prêtres, les églises sont si faciles et si peu éloignées ! J'avoue sincèrement que bien souvent cette pensée m'est venue à l'esprit. La dévotion à la sainte Vierge y est très-répandue ; il s'en faut de beaucoup que le peu de chapelets qu'on nous avait donnés fussent suffisants pour contenter tous ceux qui viennent en demander. Presque tous ceux qui en ont reçus nous promettaient, pour preuve de leur reconnaissance, de dire pour nous dix chapelets et davantage. C'est surtout parmi les femmes que règne la piété : c'est pourquoi elles méritent le souvenir spécial que renferme la prière à la sainte Vierge : *Intercede pro devoto fœmineo sexu.* Admirable est le zèle des Pères de cette Mission. Ils ne sont que trois, et suffiraient à peine s'ils étaient cinq. La commune est de six à sept mille communiants, dont plusieurs sont à six lieues distants de l'église. Pendant que nous y étions, il ne s'est passé aucun jour que nos Pères ne fussent appelés auprès des malades souvent deux à trois fois par jour et à une distance de plusieurs lieues. Un matin vers dix heures, un de nos Pères fut appelé près d'un malade qui demeurait à cinq lieues de là. Il n'avait pas encore dit la messe ; il partit donc à jeun et ne revint qu'à sept

heures du soir, n'ayant pris pour tout rafraîchissement qu'un peu de lait en route. Le dimanche, ils vont de bon matin à l'église, se rendent au confessionnal, qu'ils ne quittent que pour aller dire la sainte Messe, prêcher et donner la sainte communion, jusqu'à deux et trois heures de l'après-midi. La grand'messe se célèbre à onze heures; suivent deux sermons, l'un en *lotavien*, idiome très-singulier, et l'autre en *polonais*. Ces deux sermons se font simultanément.

Les Polonais, qui sont en petit nombre, s'assemblent dans une chapelle ou appartement séparé. Les supérieurs, de crainte que les Pères, par excès du zèle, ne se rendent malades (ce qui effectivement a eu lieu, puisqu'il y a un des Pères qui naguère a succombé sous le poids du travail), ont été obligés de limiter le temps qu'ils peuvent donner aux confessions le dimanche; mais ils demandent pour l'ordinaire une heure de plus que le temps fixé, voyant qu'il est impossible de secourir tout le monde. Le temps pascal commence là, le premier dimanche de Carême, et continue plusieurs semaines après Pâques. Pendant le Carême, les Pères dînent parfois à cinq heures du soir, sans avoir préalablement déjeuné. Là j'ai appris d'une manière convaincante qu'un missionnaire doit être absolument mort au monde. Le R. P. Supérieur de cette mission s'y dévoue déjà

dix-huit ans de cette façon. Durant notre séjour, nous y donnions le catéchisme aux Polonais, et le P. Supérieur aux enfants Lotaviens (?). Parfois, nous l'avons vu s'employer à ce ministère dès les trois heures du matin, et le continuer jusqu'à onze heures ou jusqu'à midi. Ensuite il se rendait au confessionnal jusqu'à deux heures et au delà. Après le dîner, il fallait de nouveau se mettre au confessionnal, jusque bien avant dans la soirée. Nous soupâmes parfois à neuf heures, parfois à dix heures. Alors ce bon Père se rendait vers onze heures dans sa chambre, où il avait naturellement encore à dire son Bréviaire, faire sa méditation, son examen, etc., et j'ai de bons motifs pour croire qu'il n'omit aucun de ces pieux exercices. Mais vient finalement la question de savoir où ce bon Père trouvait alors du temps pour son sommeil? Nous n'avons jamais pu le déchiffrer, et notre opinion est qu'il a passé bien des nuits sans aller au lit. Cependant, autant ce Père est sévère pour lui-même, autant il est indulgent et plein de sollicitude pour les autres; et, à ce qu'il paraît, c'est bien là *l'esprit de la Compagnie*, puisque nous en avons sous les yeux tant d'exemples, entre autres notre R. P. Recteur.

Le papier m'avertit de terminer la lettre; pourtant je dois ajouter ce seul mot. Le 28 juillet j'ai eu le bonheur de recevoir les Ordres mineurs, du

T.-R. Mgr Jean Benislawski que le P. Jean Henri ne manquera pas de vous faire mieux connaître. Je salue cordialement les PP. Groenen et Verbeck et toutes mes connaissances; je me recommande à leur pieux souvenir ainsi qu'à celui de Votre Révérence, et je suis avec tout respect, T.-R. Père en J.-C., de Votre Révérence

Le fils reconnaissant,
Jean ROOTHAAN, Novice.

---

## VI

LE PÈRE FRANÇOIS VAN EVERBROECK A SA MÈRE, A LIERRE (BELGIQUE).

Dunabourg, septembre 1806.

MADAME ET CHÈRE MÈRE,

.... J'ai dû garder quelques jours ma chambre à cause d'une tumeur au genou. J'ai été guéri à temps pour entreprendre un pèlerinage: c'est l'usage ici de nous y envoyer pour donner le catéchisme aux enfants. Il vaut la peine de rapporter ce que nous y avons vu. J'ai été trois semaines dans un village d'environ mille habitants, où nos Pères remplissent les fonctions de curé. Le nombre de ceux qui se confessent et communient les dimanches et fêtes est si grand que les confesseurs sont dans l'impossibilité de les entendre tous.

On dirait que là il y a toujours temps pascal. Dans ces missions les fidèles peuvent communier jusqu'à quatre heures de l'après-midi, ce qui souvent oblige nos Pères à ne faire qu'un seul repas du dîner et du souper. La piété des fidèles, à l'église, est très-édifiante. Le soir on n'y entend que des cantiques. En un mot les catholiques y sont si portés à la vertu, qu'ils semblent ignorer ce que c'est que pécher. Voilà ce que je sais, non pas par des récits incertains (quoique j'en aie souvent entendu parler); mais je l'ai vu souvent moi-même et encore tout récemment. Outre ces petites missions, il y en a plusieurs qui sont plus grandes, surtout à Saratow; un grand nombre de nos Pères s'y emploient, et de nos jours encore il s'y fait des merveilles.

Vous avez les compliments de notre architecte et géomètre Jean-Baptiste-François.

La bonne intelligence qui règne ici entre diverses nations est si grande, qu'on ne saurait assez l'admirer; et ce qui me fait aussi un plaisir bien sensible, c'est de voir une société de jeunes gens de diverses nations, si éloignés de l'attachement exclusif pour leur patrie, qu'ils ont une affection véritable pour ceux qui appartiennent à d'autres nations que la leur.

Était signé : C. F. Everbroeck, S. J.

## VII

### LE PÈRE ROOTHAAN A SA FAMILLE, A AMSTERDAM.

Dunabourg, le 25 octobre 1806.

Mes vénérés Parents,

La fête de saint Louis de Gonzague (21 juin) a été l'heureux jour où j'ai pu m'attacher à Dieu par les liens sacrés des vœux. Dorénavant je ne m'appartiens plus, je ne suis plus libre, mais enchaîné, non pas par de lourdes chaînes de fer, mais par de magnifiques chaînes d'or qui me sont à la fois un ornement et le garant d'une plus glorieuse liberté. Immédiatemment après que de cette façon je suis devenu Jésuite, je reçus l'ordre de remplir les fonctions de *Magister infimæ*, qui consistent à enseigner aux enfants les rudiments de la langue latine. Cette charge d'enseigner la jeunesse est particulièrement propre à notre Société, et elle s'en sert comme d'un moyen exquis pour atteindre son but, qui est non-seulement notre salut et notre perfection personnels, mais aussi le salut et la perfection du prochain. C'est ce mois-ci que nos classes ont commencé : de sorte que maintenant toute ma vigilance et toute ma sollicitude ne tendent qu'à devenir enfant avec les enfants, à leur

infiltrer doucement les éléments de la langue latine et surtout à les porter à la piété et à en faire de bons chrétiens. Fasse le ciel que je m'acquitte bien de mes obligations. Je me recommande à ce sujet à vos prières; demandez pour moi que je devienne un vrai Jésuite, c'est-à-dire un vrai compagnon de ce Jésus qui traitait les enfants avec une tendresse toute particulière et se plaisait à les faire venir auprès de lui. Ce qui nous console surtout dans notre état de vie, c'est, parmi plusieurs autres motifs, de savoir que le vicaire de Jésus-Christ, le chef de la sainte Église nous aime si tendrement. Sa Sainteté vient d'en donner une preuve toute récente dans une lettre du 2 novembre 1805, adressée à notre Très-Révérend Père Général, en réponse à la lettre qui lui avait annoncé son élection au généralat.

« Cette information, dit le Très-Saint Père, a été « consolante pour Nous, non-seulement comme « étant une nouvelle preuve de l'attachement de « cette Société au Saint-Siége : attachement qui ne « s'est jamais démenti, et par lequel elle s'est « toujours distinguée, mais aussi parce que, par « les renseignements que nous avons reçus sur « vos mérites et sur vos vertus, nous reconnais- « sons la providence et la sagesse qui vous a im- « posé cette charge. Voilà donc un motif pour

« Nous de nous laisser guider constamment par
« cette sollicitude et cette tendre affection que
« Nous éprouvons pour cette Société religieuse
« dont l'Église de Dieu et la religion ont tiré de si
« grands avantages ; c'est ce qui doit nécessairement
« donner à Notre cœur paternel l'espoir raison-
« nable et bien fondé, qu'à l'avenir elle conti-
« nuera de porter de pareils fruits. C'est pourquoi
« Nous ne laissons pas de recommander au Père
« des miséricordes cette Compagnie de Jésus, afin
« qu'il daigne la diriger pour l'accroissement de
« sa gloire, le bien de l'Église et l'avantage spiri-
« tuel des fidèles. Et comme gage de ces vœux,
« Nous vous donnons à vous et à tous les mem-
« bres de votre Société en particulier, notre bé-
« nédiction apostolique. »

*Signé, manu propria*,
PIUS Papa VII.

L'adresse de la lettre était : « *Dilecto filio Thaddæo Brzozowski, Præposito generali Societatis Jesu, Polociam*.

*Nota*. — Cette lettre de Sa Sainteté fut expédiée sous l'enveloppe d'une lettre de Son Éminence le cardinal Consalvi, secrétaire d'État, également adressée à notre Très-Révérend Père Général. Ce cardinal n'y donne pas de moindres marques d'af-

fection pour notre Compagnie, et termine comme il suit : « De sorte que Votre Révérence peut être « assurée que je ne cesserai jamais de lui donner « tout le secours qui dépend de moi. C'est pour-« quoi, dans la sincérité de ces sentiments, il ne « me reste qu'à les confirmer par l'estime spéciale « avec laquelle je vous salue très-cordialement. »

Cette année ne nous a pas fourni beaucoup de candidats étrangers, mais beaucoup de Polonais. Vers la fin du mois d'août, il en est entré un, qui, par des voies admirables, a été conduit du calvinisme à l'Église romaine et ensuite à la Compagnie. Il a abjuré publiquement l'hérésie en Allemagne. Il est d'une famille distinguée et savante. Le fameux Lavater est de ses proches parents. Il nous assure qu'il trouve parmi nous ce que depuis sa jeunesse il n'a cessé de rechercher en vain.

Votre serviteur et fils dévoué,

J. P. Roothaan, S. J.

---

## VIII

### LE PÈRE X..., A UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EN AMÉRIQUE.

Astrakhan, le 7 août 1807.

Mon Révérend Père, (1)

Je suis encore au même endroit. Le P. Fournier est venu nous assister, quoique bien âgé. Le P. Suryn est venu prendre la place du P. Woyszwillo, lequel est allé à Mozdok avec le P. Gilles Henry et un Frère. Henry sçait déjà *l'arménienne*. J'apprends la langue tartare et la turque, qui ne diffèrent pas beaucoup. Plusieurs des Nôtres ne parlent point d'autres langues ; c'est la langue générale de toute l'Asie, car s'ils parlent d'autres langues, ils sçavent toujours celle-ci aussi. Nous nous servons de beaucoup de leurs mots dans *l'arménienne* d'Astrakhan. Je sais déjà assez pour commencer à jargonner.

---

(1) Nous avons laissé toutes les lettres de ce Document dans leur français natif, comme le demandait la fidélité historique; mais il est peut-être bon de le rappeler à l'occasion de cette lettre, où la correction du style et l'accord des mots laissent à désirer.

A la suite de cette lettre, nous donnons un fragment extrait de la correspondance de M. Peemans de Louvain avec le P. Nerinckx, missionnaire au Kentucky : fragment joint à la lettre précédente.

Dieu est grandement miséricordieux envers notre peuple, lequel commence à goûter la fréquentation des Sacrements. Depuis sept à huit mois, une peste rôde continuellement dans notre ville et aux environs sans faire grand ravage, et, grâce au Seigneur, notre peuple n'a pas été atteint jusqu'à présent.

Je n'ai pu écrire plus tôt, car *nous avons tous dû prêter serment de n'avoir aucune communication avec la France et les pays qui leur sont soumis, etc.*

Wouters et Beschter, qui sont arrivés à Baltimore, vous remettront les livres, ornements, etc.

X....

**Louvain, 15 janvier 1806.**

Les missions de la Compagnie de Jésus fructifient beaucoup *dans le Saratow*. Le jeune P. Malevé, natif de Brabant et ci-devant vicaire à Jodoigne, est à Astrakhan depuis le mois de février 1805. Il parle déjà, confesse et prêche en arménien à ravir. Il est là avec un ancien Jésuite son supérieur, et confesse aussi en polonais.

---

## IX

LE PÈRE JEAN ROOTHAAN A SA FAMILLE, A AMSTERDAM.

Dunabourg, le 12 août 1808.

Mes vénérés Parents,

Je ne puis laisser de vous communiquer quelques merveilles par lesquelles surtout en notre église (à Dunabourg) le bon Dieu a daigné manifester la gloire de son serviteur le Bienheureux François de Hieronimo. Sans doute vous aurez appris que sa béatification à Rome par Sa Sainteté Pie VII a eu lieu le 2 mai 1806. Depuis lors bien des choses étonnantes se sont passées dans notre église où nous avons son portrait, et un autel érigé en son honneur; ce portrait est entouré d'ex-voto en argent, offerts par diverses personnes comme témoignages de reconnaissance pour des bienfaits obtenus. Pour satisfaire votre curiosité et surtout rendre gloire à notre Dieu qui est admirable et magnifique dans ses saints, voici quelques traits.

Le 29 mars 1807, lorsqu'on se préparait à célébrer le Triduum solennel de la béatification du Bienheureux, et que nos Frères et Novices ornaient l'église, le sacristain, séculier, âgé de

trente ans, a éprouvé la protection du Bienheureux dans un grave accident : le même jour, il s'était confessé, il avait communié, et, comme s'il eût eu quelque pressentiment de ce qui allait lui arriver, il s'était spécialement recommandé au Bienheureux en disant intérieurement : *Aujourd'hui, ô notre Patron, il me faudra en votre honneur monter bien haut dans l'église, pour y placer et fixer les ornements préparés ; soyez mon secours en cas d'accident.*

Quelques heures après, voici ce qui lui arriva. L'échelle sur laquelle il se trouvait se renverse, il se cramponne à une colonnette de pierre, celle-ci se déboîte de sa base et tombe avec le sacristain sur les marches du maître-autel ; la colonnette devait l'écraser ; tous ceux qui étaient présents tremblaient de frayeur, cependant la colonnette ne tombe pas sur lui, mais à ses côtés, le sacristain se releva sans aide, sans la moindre blessure, et répondant à ceux qui l'interrogent : *Ce n'est rien, je n'ai rien de brisé, je ne sens aucune douleur.* Le P. Recteur, averti de cette chute, accourt, et voit le sacristain remonté sur l'échelle, pour achever son ouvrage ; puis il l'entend raconter avec le plus grand calme le récit de l'accident. Le même individu, par l'intercession du même saint, a recouvré subitement la santé cette année (1808), le 12 juin. Il

était alité depuis plusieurs jours, dans l'accablement d'une forte fièvre, après avoir employé tous les remèdes prescrits par le médecin; et voyant qu'il allait de mal en pis, il se recommande au Bienheureux François de Hieronimo, lui offrant, dans sa pauvreté, deux anneaux d'argent pour orner son autel et lui promettant de se confesser, de communier et d'entendre une messe prosterné devant son autel, les bras étendus en forme de croix. Peu de temps après arrive le médecin qui lui porte un remède à prendre. A peine, sur sa demande, le médecin s'est-il rendu à l'église, que le patient tombe dans un doux sommeil, et peu après il entend une voix qui lui dit : *Lève-toi et cours quelque temps.* Il s'éveille, se lève sans s'apercevoir de sa faiblesse, met tout simplement ses souliers et sa pelisse, court à peu près à une demi-lieue dans les bois, obtient par ce violent exercice un flux de sang, et revient guéri à la maison, demande à manger, s'habille et vient à l'église assister aux Vèpres, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient la violence de sa fièvre. Quelques-uns croient qu'il était en délire; mais c'est surtout le médecin qui paraissait émerveillé de la guérison; il s'offrait à attester par serment qu'une guérison si subite et si complète ne pouvait s'expliquer naturellement.

Non moins surprenante est la guérison subite d'une femme, qui eut lieu au mois de juin 1807. Cette femme avait mal à la jambe, et après qu'elle eut dépensé à pure perte des sommes considérables avec les médecins et les remèdes, son mal fut déclaré incurable. Pendant la solennité de la béatification du bienheureux serviteur de Dieu, elle entend de sa maison, située sur l'autre rive de la Dwina, les coups de canon qu'on déchargeait devant notre église, et demande quelle était cette fête que les Jésuites célébraient en ce moment. On lui répondit que c'était la première fête du nouveau saint. « Bien ! dit-elle ; alors je me recommanderai aussi à lui et mon pied malade. » Quelques assistants de peu de foi se moquèrent de sa simplicité. Cependant quelques semaines après, elle fit vœu de suspendre à l'autel du Bienheureux un petit pied en argent, en cas où son pied viendrait à guérir. La nuit suivante, elle voit dans son sommeil le Seigneur Jésus attaché à la Croix, qui semblait lui dire : « Fais ce que tu as promis hier, et tu obtiendras ce que tu désires. » Pendant qu'elle en témoignait sa reconnaissance, elle crut entendre les paroles : « *Lève-toi* », et il lui semblait en même temps que le Seigneur Jésus, détachant sa main droite de la Croix, lui toucha l'épaule droite et lui dit : « *Tu es guérie; tombe à genoux* » : ce qu'elle fit, à moitié endormie ;

puis, s'étant pleinement réveillée et se trouvant hors du lit, elle se dit avec inquiétude : « Pauvre paralytique que je suis, comment maintenant me lever ? » Cependant elle fait un effort, trouve son pied sans douleur et guéri. Puis sans aucun retard, elle s'acquitte de sa promesse et s'offre d'affirmer publiquement et par serment devant l'Evêque sa guérison miraculeuse.

Le portrait du Bienheureux est déjà entouré d'un grand nombre de petits pieds et de petites mains en argent, en reconnaissance de faveurs semblables. Nous avons ici au collége à Dunabourg deux Pères nommés Peters, l'un âgé de soixante-six, l'autre de cinquante-quatre ans, qui attribuent la guérison d'une hydropisie qui leur avait gagné la poitrine, à l'intercession du même Bienheureux François de Hiéronymo. L'un habitait ce collége, avait déjà reçu les saintes huiles, et se préparait à la mort avec une résignation entière entre les mains de Dieu. Maintenant, il est aussi bien portant et aussi robuste qu'un homme de quarante ans. L'autre avait été envoyé par le Révérend Père Recteur chez un médecin, non loin du collége, vu que tous les remèdes avaient été tentés en pure perte ; et le médecin lui-même, d'ailleurs très-habile, avait déclaré que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de retarder

un peu sa mort. Là-dessus, le Père Recteur finit par lui écrire qu'il préférait le voir revenir au collége pour y recevoir plus commodément les derniers sacrements, etc., et se préparer à la mort. Cependant, dans la même lettre, le Père Recteur ajoutait qu'il devait se recommander au Bienheureux François de Hiéronymo. Ce Père reçoit ce conseil de son supérieur comme une inspiration céleste, et se met à prier avec son compagnon. Le même soir, ils remarquent que le gonflement, qui auparavant allait toujours croissant, avait diminué et allait de plus en plus diminuant depuis, et si rapidement, que huit jours après, étant déjà au collége et recevant la visite du médecin, celui-ci lui dit avec une certaine anxiété : « Je voudrais que le dessèchement fût moins prompt, moins subit. » Cependant, la guérison s'opérant de jour en jour, il se trouve parfaitement guéri maintenant.

Je ne puis passer sous silence la guérison subite arrivée dans notre église le 11 mars de l'année courante 1808. Un paralytique gardait déjà le lit depuis deux ans, accablé de douleurs qui ne discontinuaient ni jour ni nuit, et toujours couché sur le même côté; car, dès qu'il se tournait, il tombait en défaillance. Ce malade (sur le conseil de son curé, qui lui-même avait été guéri d'une grave maladie

par l'intercession du Bienheureux, et s'était rendu ici pour lui témoigner sa reconnaissance), se fait apporter à Dunabourg, le 10 mars, où, dans la maison de son frère, il se confesse et communie en viatique. Le Père Ministre, qui lui avait administré le Saint-Sacrement, lui dit que, s'étant donné tant de peine pour venir à Dunabourg, il devait aussi se faire transporter le moins mal possible à notre église, devant l'autel du Bienheureux, pour y assister à la sainte Messe. Le lendemain, il vint avec confiance, soutenu par deux hommes, à notre église, y entendre la Messe suivie de quelques prières. Cela fait, il se lève et retourne parfaitement guéri, sans aide, sans bâton, et même les trois jours suivants il a entendu la Messe à genoux, devant l'autel du Bienheureux, par reconnaissance, et a signé de sa propre main un témoignage de sa guérison miraculeuse qu'il était prêt à confirmer par serment.

Si je voulais citer toutes les faveurs qu'on a obtenues ici dans le court espace de seize mois, je devrais remplir tout un volume. Voilà comment la bonté divine récompense et fortifie par des miracles la foi de quelques fidèles, au moment même où de nos jours tant d'incrédules et de scélérats attaquent cette foi sainte et la religion, et la foulent aux pieds. J'espère que le bon Dieu vous préservera, vous et tous nos amis, de la corruption de ce monde. Prions

incessamment le Seigneur Jésus qu'il daigne nous garder dans son Cœur divin, qui est un sûr refuge, dans ce Cœur sacré où j'espère que vous vous souvenez souvent de moi, ainsi que dans celui de la très-sainte Vierge Marie, notre Mère. C'est dans cette pensée que je me dis avec le plus profond respect, votre, etc.

J. Roothaan, S. J.

---

## X

### LE P. PIERRE JACOBS A SA FAMILLE, A DIEST (BELGIQUE).

Saratow, le 14 avril 1810.

Très-chers Parents,

Jusqu'ici le temps ne m'a pas permis de vous écrire et de vous annoncer mon heureuse arrivée en ce pays, de sorte que cette lettre va satisfaire vos désirs et vous donner des renseignements complets sur mon parfait contentement dans ce troupeau choisi que le Seigneur m'a confié.

Je suis parti de Polocz le 7 janvier, comme je vous l'avais annoncé par une lettre du 1er janvier, expédiée par Saint-Pétersbourg. Le 19, nous arrivâmes à Moscou, ci-devant capitale de la Russie.

C'est une ville excessivement grande et très-belle. Nous mîmes environ deux heures pour la traverser, avec des chevaux de poste qui allaient bon train, avant d'arriver à notre logement. La plupart des maisons sont en bois, mais d'une construction magnifique, et presque toutes à portes cochères. Nous restâmes six jours en cette ville, parce que nos amis ne voulaient pas nous laisser partir plus tôt. Partis le 29 janvier de Moscou, nous arrivâmes le 4 février à Saratow. Pendant le trajet, nous vîmes beaucoup de belles petites villes : de sorte que l'on se figure à tort que c'est un pays désert et barbare. Saratow est une grande ville neuve, qui, avec le temps, deviendra très-belle. C'est la résidence de notre Révérend Père Supérieur des missions de la Saratovie. Ces missions sont situées dans un rayon autour de la ville, à des distances plus ou moins grandes. Ma mission est à une distance de cinquante lieues. (*Nota benè* que cinquante lieues dans ce pays n'est qu'une promenade.) Je suis arrivé à ma destination après cinq semaines de route à travers bien des difficultés et non moins de consolations. Sans doute, vous désirez apprendre quelle est la nature de ce pays où je réside. Sachez donc qu'il y a quarante ans, sous l'empire de Catherine II, plusieurs cultivateurs ont été appelés de l'Allemagne, et auxquels on a donné tous ces beaux pays, et qui

s'y sont considérablement multipliés. C'est là le troupeau confié à mes soins : ce ne sont point de lourds paysans comme on en rencontre parfois dans la Neerlande, ce sont des gens à la fois pleins d'esprit et simples, qui, après avoir été ramenés pendant quelques années sur la bonne voie par nos Pères, sont devenus de bons et fervents chrétiens. J'ai ma demeure à Raminka, à cinquante lieues de Saratow, sur la grande route de cette dernière ville vers Astrakhan. Ma mission est très-vaste. J'ai quatre colonies ou villages à administrer, dont deux sont à une lieue d'ici : de sorte que trois à quatre fois par semaine je dois aller de l'un à l'autre. A cette fin, on ne manque jamais de nous envoyer des chevaux et des chariots, et je trouve qu'il est très-sain et très-amusant de voyager de cette façon.

Le pfarhäus (presbytère), qu'on appelle chez vous pastory (cure), est nouvellement bâti, et le bois de la charpente est beau. Il consiste en cinq belles chambres, une église, une écurie, une étable pour le bétail, un grenier, un jardin entouré de palissades et un potager. Quant au personnel de la maison, j'ai pour compagnons : 1° un Frère de la Compagnie qui a soin de la cuisine et du jardin, 2° deux vaches et un veau bien gras, des poulets, des oies, des canards, des pigeons, etc., qui font aussi partie de mon domestique.

Pour ce qui concerne les vivres, nous ne devons guère en acheter; les gens nous fournissent le froment, le blé, l'avoine, le foin et la paille en abondance. Ils nous portent du beurre, des œufs, des oies, des canards, des pigeons et d'autres volailles qu'ils prennent à la chasse, et qui sont toujours pour Monsieur le Père (c'est ainsi qu'ils nous nomment). On ne saurait dire combien ils nous aiment. Ils nous portent, pour ainsi dire, sur les bras, et l'on peut dire avec vérité que c'est un peuple spécialement béni de Dieu, qui sert ici le Seigneur dans la meilleure paix, et dont plusieurs font de grands progrès dans la voie de la perfection. Les confessions pascales commencent la veille du carnaval, en même temps que les prières des quarante heures. Alors, je vais d'une colonie à l'autre, et j'y reste dans chacune une quinzaine de jours. C'est une rude besogne que d'avoir à prêcher presque journellement et d'entendre par jour cinquante à quatre-vingts confessions. Mais le Seigneur m'a aidé; la besogne est faite avec la grâce de Dieu, et les consolations ne m'ont pas manqué. Je m'estime le plus heureux des hommes, puisque mes labeurs sont consacrés à une terre si fertile, qui me fait espérer avec la grâce de Dieu l'état le plus florissant. Toutefois, ne cessez pas de prier pour moi, afin qu'en prêchant la loi de Dieu aux autres, je

n'oublie pas mon propre salut. Priez aussi pour ce bon peuple, afin que le Seigneur le comble de faveurs célestes, et que troupeau et pasteur jouissent un jour du bonheur éternel.

Recevez, chers parents, sœur et amis, mes salutations dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie.

Votre très-obéissant fils,

P. Jacobs, S. J.

*P. S.* — Apprenez-moi si vous avez reçu cette lettre. Vous pouvez envoyer les vôtres par Saint-Pétersbourg.

---

## XI

### LE PÈRE GILLES HENRY AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL.

Mozdok, le 27 février 1810.

Mon Très-Révérend Père,

Je commence le récit du bien qu'a opéré notre mission et des vicissitudes qu'elle a éprouvées à partir de la seconde année après l'entrée du P. Woyszwillo. Quant au bien, il est peu considérable, si on le prend en lui-même; mais si l'on tient compte, en l'envisageant, des circonstances où nous nous

sommes trouvés, si l'on fait attention aux personnes et aux faits pris en particulier, on verra qu'il n'est nullement digne de mépris.

A notre arrivée dans ce pays, nous avons trouvé un peuple dissolu dans ses mœurs, ignorant les vérités de la religion et privés de tous les secours qui mènent au salut : c'est ce que vous faisait connaître ma précédente lettre. Nous avons annoncé la parole de Dieu, qui a été reçue avec amour et avec docilité par un grand nombre. La grâce de Dieu a béni nos efforts, et peu à peu les mœurs se sont réformées, l'ignorance des vérités du salut s'est dissipée ; les vertus chrétiennes, la piété et les bons exemples ont pris la place des scandales et des crimes. Mais à ces heureux commencements succédèrent bientôt de rudes épreuves : en peu de temps nous vîmes les plus tristes changements. On rougit de venir à nos pieuses réunions ; la ferveur pour la réception des sacrements se ralentit ; un grand nombre même, les jours de dimanche et de fête, refusèrent d'assister au saint Sacrifice ; ce n'est pas tout : par leurs mauvais exemple, leurs insultes et leurs rires, ils essayèrent encore d'en détourner le petit nombre de ceux qui étaient demeurés fermes dans leur devoir. Leurs efforts ne furent pas sans résultat, et le respect humain retint, pendant près de trois mois, loin de toute pratique

religieuse presque tous nos fidèles, et les femmes elles-mêmes, qui ont coutume d'être plus portées à la piété. C'est avec beaucoup de peine que nous avons pu obtenir plus tard de les ramener à la fréquentation des sacrements. Ce n'était pas encore assez. Un coup plus rude et plus désolant fut porté à la religion. En 1809, au commencement d'avril, la population presque tout entière, agissant de concert, ruina nos écoles.

Tant que nos écoles étaient restées debout, nous avions eu l'espoir de conserver à l'Église catholique au moins la génération future, et de voir la miséricorde de Dieu s'étendre sur ce malheureux peuple en considération de ses enfants, et par suite les parents eux-mêmes se convertir à la vue de leurs bons exemples. De plus il existe des haines implacables entre ces nations réunies ensemble de tant de contrées diverses; on trouve parmi elles autant de partis et d'inclinations qu'il y a de régions auxquelles elles appartiennent. En maintenant l'institution de nos écoles, où les enfants vivent ensemble, se livrent aux mêmes jeux, nous pouvions espérer les voir contracter entre eux des liaisons d'amitié persévérantes, et se former au même genre de vie. La ruine de nos écoles fit évanouir ces belles espérances; et les rivalités et les haines, déjà presque assoupies, se ravivèrent avec une

nouvelle intensité. Mais pour disperser les brebis, il fallait encore frapper le pasteur. Nos ennemis n'y manquèrent pas; ils nous jetèrent à satiété l'insulte et la calomnie, et nous poursuivirent de leurs injures jusque dans la chaire. Ils en vinrent même aux menaces ouvertes, et n'épargnèrent rien pour nous aliéner l'esprit de la population. L'un d'eux, pendant quatre mois entiers, mit tout en œuvre pour me brouiller, si cela eût été possible, avec mon supérieur.

Les affaires de la religion en étaient à ce point à Mozdok, lorsque Dieu châtia cette population rebelle. Bientôt en effet il se vit assailli par différentes calamités; il fut frappé dans ses champs, dans ses animaux, dans son commerce, dans sa réputation, dans ses enfants. Plusieurs tombèrent dans la plus grande pauvreté, et, ce qui est regardé ici comme le dernier des maux, un bon nombre d'enfants moururent aussitôt après leur naissance.

Nous comptons ici même peu de familles catholiques; cinq d'entre elles eurent à pleurer des fruits avortés dans le courant d'une seule année. Ces coups du Ciel en ramenèrent plusieurs à une meilleure vie; mais l'auteur de tous ces maux sembla s'endurcir chaque jour davantage.

En 1808, je vis à son retour de la Géorgie

Klaproth, lieutenant-colonel, catholique de religion, chargé par l'Académie russe d'une mission extraordinaire pour reconnaître le Caucase. Il me sembla que je pouvais lui être de quelque utilité dans cette affaire ; je formai donc avec lui des liens assez étroits, et je me liai en même temps d'amitié avec un Prussien de sa suite, nommé Joseph Ferchlande, fort éloigné de la religion catholique. Ce dernier ne tarda pas à tomber malade, et la veille de la fête de saint Ignace, il était à l'extrémité. On m'invita à le voir et à le consoler; avec l'aide du lieutenant-colonel, j'essayai de l'amener à l'Église romaine ; et bien que le malheureux eût déjà repoussé avec une sorte de fureur le Révérend Doyen Tantisfow, qui avait fait les premières tentatives, je ne désespérai point de réussir. Ce qui redoublait ma confiance, c'est que je me sentais appuyé de la protection de la Bienheureuse Vierge Marie, de sainte Anne, dont nous venions de célébrer la fête, et surtout de notre Père saint Ignace. Cependant, il me semblait que mon esprit était enveloppé de ténèbres épaisses. Je ne savais que dire au malade, quelles questions lui adresser, comment gagner son âme et l'amener de ses erreurs à la connaissance de la vérité. Je passai une nuit dans cet état auprès de lui. Le lendemain, je rentrai dans notre maison, et je

le recommandai aux prières de tous ceux que je pus rencontrer ; puis je commençai le saint Sacrifice. A peine avais-je achevé la consécration, que le malade demande avec de grandes instances *le jeune Père*. Je vole auprès de lui en toute hâte. Les ténèbres de mon esprit étaient entièrement dissipées ; je me mis à l'instruire d'une manière adaptée à son état, et avec autant de netteté et de suite dans mes explications que si j'avais eu sous les yeux un livre de controverses uniquement composé en vue de ce malade. Pour lui, il donna son consentement à tous les articles de notre foi, abjura ses erreurs, puis se confessa au moyen d'un interprète avec beaucoup de repentir, et reçut très-dévotement le saint Viatique. A partir de ce moment, il ne cessa de me presser de l'instruire de plus en plus, assurant qu'il était prêt à observer avec la plus scrupuleuse exactitude tous les commandements de Dieu et de l'Église. Oh ! combien de fois et avec quelle piété ne baisa-t-il pas l'image du Crucifix qu'il avait en horreur auparavant ! La violence de la maladie le fit tomber quelquefois dans l'impatience ; mais une fois qu'il eut été fortifié par l'onction des mourants, il devint tellement maître de lui-même, tellement doux, que malgré les plus vives douleurs il ne donna plus jusqu'à sa mort aucun signe d'impatience.

Cette maladie m'a donné l'occasion d'admirer un trait de la Providence de Dieu à mon égard. La puanteur qui s'échappait du corps du malade était telle que personne, pas même les serviteurs n'osaient pénétrer dans sa chambre ; et cependant tout faible, tout épuisé de fatigues que j'étais, j'ai pu demeurer auprès de lui six jours et six nuits entières sans éprouver aucune gêne, aucune incommodité.

La même année, nous avons commencé à donner les Exercices de saint Ignace ; ils s'ouvrirent la veille de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge. Le Révérend Père Supérieur faisait une méditation en russe, je donnais les deux autres en arménien. Mes occupations ne me laissant pas le temps de travailler ces méditations et de les confier à ma mémoire, je songeai à en faire une simple lecture ; mais cette méthode n'ayant pas paru avantageuse, je me décidai à improviser, et ce ne fut pas sans fruit. Un jour, je prêchai sur la fin des créatures ; et voilà que tout à coup, chose assez rare dans un pareil sujet, deux enfants de quatorze années se mirent à verser des larmes et à sangloter avec tant de violence, que j'eus de la peine à me faire entendre du peuple. Un autre jour, à la méditation du soir, je me sentais tout épuisé, et ma parole était faible et languissante ; déjà mes auditeurs allaient sortir de l'église, lorsque je les retins en apportant à l'appui de mon sujet un exemple tiré de l'histoire

d'Arménie; leur attention était gagnée jusqu'à la fin de la méditation. Ces seules paroles avaient suffi : *Et vous, ô peuple de l'Arménie!*

Le Révérend Père Supérieur jugea à propos de ne pas renouveler ces exercices l'année suivante, dans la crainte qu'un si grand travail ne nuisît à ma santé!

Il me semble bon de donner ici quelques détails qui sont de nature à mieux faire connaître l'histoire de ces peuples, et nous font concevoir maintenant l'espérance de recueillir au milieu d'eux une riche moisson.

En 1808, à la fin du mois d'août, j'accompagnai M. Klaproth dans son voyage aux ruines de Madgiar ou Madziar, ville ancienne, située à quatre-vingt-dix versts d'ici. On y voyait encore, il y a vingt ans, un grand nombre de maisons; mais une inondation a tout détruit, excepté quatre mosquées, sous lesquels se conservent, dit-on, en entier des corps de géants. Sans les vaines frayeurs du lieutenant-colonel, ou ses craintes de faire des dépenses, j'aurais pénétré jusqu'à ces tombeaux, et j'en aurais tiré toutes les lumières qu'ils peuvent nous donner sur l'histoire de ces contrées. On sait en effet que les habitants de l'Asie et surtout les Mahométans ont coutume d'enterrer leurs morts avec tous leur insignes. Chose étonnante! parmi tant d'auteurs qui

ont écrit sur les ruines de cette ville, il ne s'en trouve pas un seul qui fasse mention de ses inscriptions; l'un d'eux même affirme qu'il n'en existe aucune. C'est peut-être que les Géorgiens et les Arméniens, peuples défiants comme tous les Asiatiques, ont caché leurs pierres et leurs inscriptions, dans la crainte que quelques amateurs de semblables antiquités, en voulant s'en emparer, ne s'emparassent aussi de leur terre. Quoi qu'il en soit, il est certain que M. Klaproth a trouvé des pierres, des monnaies, etc. De ces documents, il a conclu avec raison que Madgiar fut autrefois habitée par les Tartares Mahométans Kipsacks, plus tard nommés Usbecks. Il est en effet certain tout d'abord que les Mahométans habitaient cette ville il y a trois cent cinquante ans : les inscriptions le prouvent; de plus, des monnaies portent toutes la même effigie, la même date, et ont été frappées à Scharïsaraïzik, ville tartare, où furent inhumés plusieurs Khans, ou empereurs tartares, successeurs du fameux Zingischan. M. Klaproth, égaré par un faux raisonnement, soutient qu'il n'y eut jamais de catholiques à Madgiar. Si jamais ses ouvrages viennent à être publiés, comme je le crains, ils feront un grand tort à la cause de la religion (1).

(1) La religion n'était point l'affaire du savant voyageur. Klaproth nous en donne la preuve dans ses ouvrages, et tout spécia-

C'est au contraire une tradition fort ancienne et répandue dans ce pays, que les premiers habitants de cette ville furent catholiques. Tous les montagnards en effet se disent originaires de Madgiar ; ils formaient autrefois un seul peuple avec quelques Européens ; mais les ennemis étant venus, ils s'étaient enfuis, les uns dans les montagnes du Caucase, les autres dans la Hongrie. Cette tradition semble appuyée encore sur le mot turc *Madgiar*, qui signifie Hongrois.

Je serais bien obligé au P. Powolnz s'il avait la bonté de m'envoyer un dictionnaire hongrois,

---

ment dans son *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, publié en 1823. Ce voyage est l'œuvre d'un géographe instruit, mais fort insouciant sur tout ce qui a rapport à la religion des contrées qu'il visite ; il ne parle pas même de ce qu'il a pu en apprendre par les missionnaires. Ces derniers l'avaient accueilli avec beaucoup de cordialité et lui avaient offert leurs services ; il les accepta volontiers et leur témoigna sa reconnaissance en abandonnant, comme nous le verrons plus loin, au milieu des montagnes, le P. Henry devenu son compagnon. Klaproth ne se vante point de ce dernier fait. Voici tout ce qu'il dit de notre missionnaire : « Mozdok renferme aussi... une église catholique : celle-ci fut fondée il y a environ quarante ans par les missionnaires capucins ; ils sont tous morts, et l'église est maintenant entre les mains des Jésuites : la communauté se compose d'un supérieur, d'un Père et d'un Frère. Je croyais pouvoir tirer d'eux des renseignements sur les habitants des montagnes, mais ces religieux, n'ayant pas fait un long séjour à Mozdok, n'ont pas encore trouvé l'occasion de faire connaissance ni d'établir des liaisons avec ces peuples. Le

écrit en caractère latin, et contenant tous les termes relatifs à la vie commune et pratique, à la guerre, à l'agriculture; je désirerais en même temps la traduction latine ou française. Qu'il m'envoie aussi des détails sur tout ce qui concerne les lois, les coutumes, les priviléges, les jeux, les contrats, les cérémonies funèbres, etc.; qu'il me dise si l'on jette encore des sorts pour connaître l'avenir, et de quelles manières on y procède. Je pourrais ainsi faire des rapprochements avec les langues et les usages de ces peuples, et jeter quelque lumière sur leur histoire.

Une découverte qui me remplit de consolation,

---

P. Gilles Henry, né dans les Pays-Bas, et qui a étudié en Angleterre, a fait en peu de temps de très-grands progrès dans la langue arménienne. Lorsque je vins à Mozdok pour la première fois, il n'avait commencé l'étude de cette langue que depuis neuf mois, et cependant il était déjà en état de prêcher en public. A l'exception de la Messe, tout le service divin se célèbre en arménien.

« Ce Jésuite, homme adroit, conçut, il y a quelques années, le projet d'employer les membres de son Ordre à civiliser les habitants du Caucase, qui ne sont pas encore soumis entièrement à la domination russe, et à les amener au même point où étaient arrivés les sauvages du Paraguay. Le gouvernement aurait dû laisser toute la latitude possible à ces religieux : il se serait ainsi débarrassé d'un soin pénible et dispendieux. Ce projet, qui avait été approuvé et appuyé par les agents russes employés sur les lignes, a été envoyé à Saint-Pétersbourg par le P. Henry; il paraît qu'il n'y a pas été goûté et qu'il est totalement oublié. » (*V. op. cit. t. I, p.* 330-331.)

ce fut d'apprendre que les Tartares ne s'étaient jamais laissé aller aux erreurs de Macedonius, ainsi que plusieurs historiens l'ont affirmé, mais qu'ils ont été convertis par des catholiques, à savoir les rois d'Arménie. Vers l'an 1254 de notre ère, Mango, Kan des Tartares, reçut le baptême, avec toute sa famille et un grand nombre de princes et de nobles, des mains de l'Évêque, chancelier de Hainton, roi d'Arménie. En 1260, Holoonus, ou Olaonus, empereur tartare, envoya des députés au Souverain-Pontife pour lui demander le baptême. C'est ce que nous apprend une lettre rapportée au même Olaonus, par un des députés, et dont on conserve encore la copie manuscrite à Rome, dans la Bibliothèque Vallicellana. (*Vallic. M. S. Sing. Littera E, N. 49, pag. 14.*) Au concile général de Lyon, tenu en 1273, on lut des lettres d'Abagha, roi des Tartares, et on entendit ses députés, qui furent même baptisés par le cardinal Pierre, Évèque d'Ostie, et plus tard Pape sous le nom d'Innocent V. (*Histor. Concilii Lugdunensis. Tom. III, part. 2.*) On baptisa encore Tangador, frère et successeur d'Abagha, et Argon, petit-fils et successeur de Tangador. C'est Argon qui écrivit au Pape Honorius IV et aux rois de France et de Sicile, pour les prier d'unir leurs forces aux siennes, dans le but de faire la guerre aux Sarrasins. Nous

avons ses lettres (*Regist. Honor. Lib.* 1, *pag.* 128, *n.* 22), comme aussi celles qu'il adressa au Pape Nicolas IV. (*Nic. Lib.* 1, *Epist.* 12, *Lib.* 17.) Vers l'année 1302, Cassanus, fils d'Argon, se convertit miraculeusement au catholicisme, et reçut le baptême avec une multitude immense de Tartares. On en peut voir le récit détaillé dans saint Antonin. (*Part.* 3, *littera* 20, *capite* 8, § 9.) Il est donc manifeste que les Tartares ont été catholiques au moins pendant un demi-siècle, et qu'ils n'ont pas embrassé le mahométisme avant le quatorzième siècle. Mais le royaume d'Arménie fut détruit à peu près à cette époque, et les Arméniens, tombés dans l'hérésie, se divisèrent en une multitude de sectes.

Du même coup, les Tartares qu'ils appelaient leurs frères ou leurs pères dans la foi retournèrent les uns à l'idolâtrie, les autres se firent mahométans; mais Dieu se réserve toujours de fidèles adorateurs qui ne fléchissent pas les genoux devant Baal. Il est donc naturel de penser que la partie de la population demeurée catholique prit le chemin des montagnes du Caucase, mais que, dépourvue de prêtres et perdant chaque jour les vieillards qui conservaient la doctrine, elle vit peu à peu s'obscurcir la vraie foi, tout en conservant certaines traditions qui, malgré leur corruption, annoncent suffisamment l'existence de la vraie reli-

gion parmi ces peuples. Ce sont là, j'en conviens, de simples conjectures; mais elles ne sont pas dénuées de fondements.

Et d'abord tous les montagnards parlent tartare; et dire que chaque tribu a encore une langue particulière ne détruit point la valeur de cette raison : car on sait que les peuples accoutumés à vivre de rapines ont un langage spécial dont ils se servent pour se communiquer leurs secrets, sans s'exposer à être compris des autres. C'est ainsi que les Kabardiens ont, outre leur langue propre, deux autres langues dont ils se servent quand ils vont au brigandage ou à la guerre. De plus, ils possèdent encore toutes leurs anciennes églises, que Dieu a voulu conserver comme un monument éternel de la foi dont ils se sont séparés, et dans lesquels ils ne peuvent entrer, sans être sévèrement châtiés par Dieu. Ils observent le carême, et célèbrent à leur manière les fêtes de Noël et de Pâques. Les Kabardiens chantent encore aujourd'hui, en l'honneur de l'Assomption de la Très-Sainte Vierge, une hymne remplie de la plus belle poésie et de la plus douce piété. Leur offre-t-on des prêtres arméniens, russes ou géorgiens : ils les repoussent et déclarent ne vouloir point obéir à d'autres qu'aux prêtres Francs, c'est-à-dire Européens, les maîtres de leurs ancêtres. Cette tradition est cause qu'ils nous trai-

tent avec beaucoup d'honneur, et nous invitent à entrer dans leurs églises, où nous seuls, disent-ils, avons le droit de pénétrer impunément; ils s'offrent à se ranger à notre suite, dans le cas où nous les trouverons conformes à notre rit.

Les Madziars et les Géorgiens se font remarquer entre tous les autres; plusieurs fois, ils m'ont pressé de rester au milieu d'eux, pour leur servir de prêtre. Quelle belle espérance n'avons-nous pas de recueillir une riche moisson! Dernièrement, j'ai répondu à leur invitation, et j'ai prêché dans leur église. Ils m'ont écouté avec la plus grande attention, approuvant les raisons que j'apportais en faveur de l'Église romaine, dont je m'attachai à prouver la vérité, à l'exclusion de toutes les autres.

Un mot de leurs superstitions. Ils les gardent avec une obstination incroyable. Leurs prêtres, d'une ignorance extrême, ont corrompu tout ce qu'ils retiennent encore de nos sacrements et de nos cérémonies. Dans la confession, le pénitent ne s'occupe d'aucun péché en particulier; mais le confesseur parcourt la liste des péchés qui peuvent se commettre, et à chacun d'eux, le pénitent frappe sa poitrine, en disant: *Peccavi coram Domino,* mais sans déclarer s'il a commis la faute ou non. Le Jeudi Saint, on fait entrer dans l'église un bœuf couvert de la chape et d'autres ornements sacerdo-

taux. Le prêtre récite sur lui des évangiles et des oraisons qui conviennent à Notre-Seigneur. Puis on tue l'animal, et le prêtre ajoute : *Animabus defunctorum dona, Domine, requiem, et nobis peccatoribus concede remissionem peccatorum.* Alors on distribue à chacun des assistants une partie de la victime. On appelle cette cérémonie le Matagh, *le sacrifice.* Or, il y a soixante ans environ, il arriva, à Constantinople, que le bœuf ainsi équipé prit la fuite et fut poursuivi par les Turcs qui criaient : *O Dieu! ô Dieu! le dieu des infidèles s'enfuit; saisissez-le, saisissez-le.* Cette mésaventure fut cause qu'au bœuf on substitua un agneau, dont le caractère est plus tranquille, et qui se laisse plus facilement lier et égorger.

Tous les dimanches et jours de fête qui se trouvent entre Pâques et l'Ascension sont célébrées par des courses à cheval qui se font avec beaucoup d'éclat, mais aussi sont accompagnées de rixes et de toutes sortes de désordres. La veille de l'Ascension, vers six heures du soir, toutes les femmes qui peuvent encore devenir mères, même les plus réservées, se rendent au fleuve; là, dépouillant toute pudeur, elles se baignent aux yeux de tout le monde, pendant que les femmes âgées, faisant les prophétesses, les examinent du rivage, et annoncent à chacune des baigneuses une heureuse fécondité. De

retour dans leurs maisons, elles ne parlent à personne ; le lendemain au matin elles retournent au fleuve, et recommencent cette honteuse cérémonie. — Passons à un autre sujet.

En 1808, je me trouvais en Géorgie, et je logeais chez un catholique. Depuis dix-neuf ans cet homme n'avait pas purifié sa conscience ; je crus bon de le rappeler à son devoir. Il me reçut assez mal tout d'abord, et accompagna même son refus de rires et de plaisanteries. Je ne renonçai pas pour cela à mon dessein ; mais, pour attirer les miséricordes de Dieu sur ce pauvre pécheur et sur moi-même, je pris la résolution de passer les jours en prière ; dans ce but, je me cachai entre deux tonneaux qui étaient devant la maison, et j'attendis l'occasion favorable. Au bout de deux semaines, j'allai trouver mon homme, en me recommandant à la sainte Vierge, pour laquelle, je le savais, il avait toujours conservé de la dévotion, et je lui protestai que je ne quitterais pas la maison avant d'avoir entendu l'aveu de ses fautes. Chose merveilleuse ! il est subitement changé ; il demande pardon, et il me prie de le préparer à sa confession. Mais la chose ne fut pas si tôt faite ; un si grand nombre d'années passées dans l'éloignement de la pénitence avaient presque endurci son cœur ; de plus, la recherche de ses fautes, faite avec trop de contention, découragea son esprit, et leur multi-

titude le jeta dans une sorte de désespoir. Il avait donc grand besoin de mon aide, lorsque je fus pris tout à coup d'une fièvre qui m'enlevait tout moyen de lui rendre service. Mais Dieu, l'unique auteur de toute vraie conversion, me suggéra un moyen de l'aider sans danger pour moi, ce fut de profiter du temps de la nuit où il était moins distrait et où la fièvre me donnait à moi-même quelque relâche, pour faire son examen de conscience avec lui, et pour l'exciter à la contrition. La fièvre revenant, je chantais des cantiques géorgiens, ce qu'il aimait extrêmement; et de cette manière, il me fut permis de le conserver dans de bonnes dispositions, et de me ménager à moi-même le repos nécessaire. Après huit jours de semblable préparation, il reçut avec piété les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et me pria d'écrire en son nom au R. Père Supérieur, pour lui demander pardon de s'être éloigné si longtemps de la pratique des sacrements.

Sur le point de revenir à Mozdok, je rencontrai par bonheur M. Tantissow, qui m'accueillit avec sa bienveillance ordinaire; me prit pour son compagnon de route et très-heureusement : car, à la suite de quelques discussions sur la religion, l'homme que j'avais d'abord accompagné, et qui m'avait promis de fournir lui-même à toutes les dépenses du voyage, m'avait abandonné, et je demeurais seul, loin

de ma mission, sans interprète, sans moyen de transport, sans argent, sans passeport (1).

A propos de ces discussions religieuses, je dois avertir tous ceux qui pensent à travailler dans ces missions, de n'y point venir avant de s'être munis de toutes leurs armes contre la philosophie de nos temps. On trouve en effet ici, partout, des hommes profondément imbus de la doctrine empestée des soi-disant philosophes modernes; ce sont pour la plupart des voyageurs qui ne peuvent souffrir d'autres livres que ceux où l'on renverse de fond en comble les lois de toute religion et de toute morale. Entre ces livres, j'en ai surtout remarqué un, dont son auteur, Volney, est très-ennemi de notre Compagnie. La plupart de ces auteurs admettent le système des époques de la nature de Buffon; quelques-uns prétendent que l'origine des peuples asiatiques remonte à une époque plus haute que celle qui est marquée par Moïse dans la Genèse, et l'un d'eux, s'emparant de ce système, et jaloux de donner un démenti à l'histoire de Moïse, songe même à faire imprimer à Saint-Pétersbourg le fruit de ses recher-

---

(1) Le Père Henry, ne voulant pas nommer Klaproth, se contente de l'appeler : « *l'homme que j'avais d'abord accompagné* ». Si le pauvre missionnaire fut abandonné de la sorte, c'est qu'il avait eu l'imprudence impardonnable de parler de religion au libre-penseur Jules Klaproth.

ches. Aussi, nous vous en prions avec instance, envoyez-nous des livres qui réfutent toutes ces vaines imaginations, et qui nous aident à défendre la cause de la religion, et à fortifier dans leur foi ceux qui sont chancelants ou qui viennent de se convertir. Ne pouvant nous-mêmes être présents dans tous les lieux à la fois, nous les enverrons à notre place ; un livre parle avec plus de liberté, et quelquefois opère plus de bien que la parole vivante.

Après mon retour à Mozdok, le R. P. Supérieur se rendit à Kizlar, au commencement d'octobre. Son zèle et son infatigable patience y firent un plus grand nombre de conversions qu'il ne l'avait espéré. Il ramena avec lui trois hommes qui ne savaient point le russe, et les adressa à M. Tantissow, qui les entendit en confession. L'un d'eux, étant tombé malade, resta cinq mois entiers dans notre demeure ; quelques familles s'étaient chargées des deux autres.

La plus grande part du travail, cet hiver, revint au R. P. Supérieur : car la fièvre que j'avais prise en Géorgie ne m'avait pas encore entièrement abandonné, et je ne donnai guère en tout qu'une douzaine de sermons.

Ma grande occupation était de visiter les écoles, de faire le catéchisme aux petits garçons et aux petites filles en différents lieux, d'entendre les confessions tous les mois et à l'approche des fêtes plus

solennelles. Non-seulement les femmes et les enfants, mais les hommes eux-mêmes en grand nombre ont l'habitude de s'approcher alors du sacrement de Pénitence. Encore que la population ne soit pas nombreuse, ce ministère ne laisse pas d'être pour moi l'occasion d'une grande fatigue. On ne vient me trouver que le soir, vers quatre heures, et je dois ensuite confesser pendant six ou sept heures sans interruption. Je suis assis de la manière la plus gênante, le corps courbé presque jusqu'à terre : car les femmes, par un sentiment de pudeur, s'inclinent profondément, et parlent d'un ton de voix très-bas ; ajoutez à cela que chacune d'elles pour ainsi dire s'exprime dans une langue différente. Aussi ai-je dû me résigner à quelques jours de maladie, à la suite de presque toutes les fêtes solennelles. Heureusement, le digne général del Pozzo s'occupe de parer à cet inconvénient en faisant faire deux confessionnaux.

Pendant ce temps-là, le R. P. Supérieur mettait tous ses soins à rapprocher les esprits et les cœurs, trop souvent séparés ici par les discordes et les inimitiés. Bien des fois, les querelles qui surgissent entre les Géorgiens et les Arméniens hérétiques ont tout bouleversé ; alors on voit les innocents jetés en prison, les proches et ceux-là qui sont unis par le sang, se provoquer devant les tribunaux, et là s'ac-

cabler mutuellement d'injures et de malédictions. Les ramener à une véritable union, et les y conserver, est une entreprise remplie des plus grandes difficultés : car ils sont extrêmement dissimulés, et il nous faut beaucoup d'adresse pour apprendre d'eux quelles sont leurs habitudes, leurs goûts, leurs relations communes : aussi rien de plus difficile que de pouvoir seulement deviner ce qu'ils pensent ou méditent, ce qui leur plaît ou leur déplaît. Cela fait que bien souvent nous les irritons en voulant les apaiser, ou que nous leur nuisons, en croyant leur être utiles. Au reste, ce peuple n'accepte aucun joug, et ne connaît pour ainsi dire aucune autorité. Cette indépendance effrénée prend sa source, à mon avis, dans la première éducation des enfants. Ici, à peine un enfant sait-il balbutier, que ses parents commencent à faire ses volontés plutôt qu'à lui imposer les leurs ; jamais de violence pour se faire obéir ; on considérerait comme un malheur de lui voir verser des larmes : faisons une exception pour les filles ; on les considère comme des esclaves et on les châtie avec une dureté et une barbarie extraordinaires. Pour les garçons, supposez qu'après une éducation semblable, ils viennent à se livrer au commerce dans les pays étrangers (or c'est la carrière qu'ils embrassent à peu près tous sans exception), vous comprendrez aisément combien ils doivent rapporter avec eux

dans leur patrie, de perversité, de vain orgueil, de préjugés et de faux principes. Il faut savoir, en effet, qu'ici on regarde comme légitime tout ce qui peut se faire impunément : chez les Arméniens, au contraire, une chose est mauvaise, et couvre d'ignominie celui qui la commet, fût-elle d'ailleurs la plus juste et la plus belle du monde, quand elle froisse leurs opinions bizarres ou qu'elle est condamnable aux yeux des Asiatiques. Croiriez-vous que j'ai failli être traité d'hérétique et de blasphémateur, pour avoir osé dire dans un sermon que la sainte Vierge s'était rendue à Bethléem, montée sur une ânesse ? C'est que dans ce pays on a la coutume d'attacher les courtisanes sur ces animaux, et de les conduire ainsi à travers la ville.

Quand il reste du temps au R. P. Supérieur après tous ses travaux, il le consacre aux enfants : il les rassemble lui-même, et leur apprend des cantiques russes. J'en ai moi-même composé quelques-uns en arménien, et on les chante avec un entrain admirable soit dans les maisons, soit à l'église. Mon premier fut la traduction de la prière de Notre B. P. saint Ignace : *O Deus, ego amo te.* Ne soyez pas trop étonnés de me voir faire des vers en arménien : ici, rien de plus facile que d'être un poëte de premier mérite. Toutes leurs compositions poétiques, si même ils en ont, et leurs

hymnes qu'ils ont traduites des nôtres, manquent absolument de toutes les qualités du genre. Le style en est si corrompu et si embarrassé qu'on en est à y chercher un sens raisonnable; de plus, elles sont si obscures et remplies de tant d'idées indignes de la poésie sacrée, que, loin d'exciter à la dévotion, elles provoquent bien plutôt au dégoût. Ils les chantent toutes sur deux tons, sans tenir aucun compte des brèves ou des longues. Pendant l'Avent, ils célèbrent en deux chœurs les joies de la sainte Vierge; et après chaque vers, ils ajoutent ces mots : *Gaude Maria*, ou *Alleluia*. Or, un poëte, ne pouvant exprimer dans un seul vers la perte et le recouvrement de Jésus-Christ dans le Temple, divisa ainsi son sujet : *Puer tuus Jesus perditus est in Templo. Lætare Maria — Et post tres dies inventus est inter Doctores. Alleluia*. Il n'y aurait point assez de malédiction pour nous, si nous étions assez téméraires que de blâmer ces chants ou cette poésie. Seulement, nous les faisons disparaître peu à peu en introduisant des cantiques nouveaux que ce peuple ami de la nouveauté saisit avec passion, et ainsi il oublie insensiblement les siens.

En 1809, au commencement du Carême, temps auquel les militaires sont exemptés du service pour s'occuper de leur confessions pascales, le R. P. Supérieur se mit en route pour les montagnes du

Caucase. Il avait un enfant pour compagnon, et encore lui avait-il fallu, avant d'obtenir ce secours, le demander à toutes les familles pendant trois semaines entières. Je puis bien affirmer que le Père eut à fouler plus d'épines dans ce voyage qu'il ne compta de pas. Je ne dis rien de la grossièreté des soldats, très-habiles à exercer la patience du prêtre; ni des injures de ceux qui avaient la mission d'envoyer les soldats se confesser. Nulle part, le R. Père ne recueillait autant de peines, de mépris, d'insultes et de railleries de toute espèce. De plus, il était perpétuellement exposé à la mort au milieu de ces nations toujours animées par la haine les unes contre les autres. Les montagnards ajoutaient encore au danger; ils infestent toutes les routes, et inspirent tant de crainte, qu'on voit dans les champs le laboureur travailler d'une main et de l'autre tenir une épée.

Mais tous ces obstacles cèdent et tombent devant la charité et le zèle des âmes du P. Woyszwillo. Il cultive la vigne du Seigneur malgré la soif, la faim, le froid et toutes les privations; on le voit mettre en œuvre toutes les ressources pour réunir les soldats dispersés de côté et d'autre, ou les pauvres habitants de la contrée. Du matin jusqu'au soir tout son temps se passe à les instruire: on dirait un agneau au milieu des loups. Toute sa force, c'est sa con-

fiance en Dieu. Avec elle, il affronte la férocité des soldats, la malveillance de leurs chefs, et tous les dangers ensemble ; et quand tout le monde est dans l'épouvante, lui seul est sans crainte. J'aimerais à vous raconter quelques-uns des traits qui ont accompagné les travaux de ce généreux missionnaire ; mais son humilité, ingénieuse à cacher ce qu'il fait et ce qu'il souffre m'en a dérobé la connaissance ; et je dois me contenter de cet aperçu trop rapide et trop général.

La même année, la mort nous enleva un homme qui jouissait parmi nous, catholiques, d'une grande autorité : Georges Mamassaklissow, originaire de Géorgie. Ses parents, autrefois hérétiques, s'étaient convertis au catholicisme. Pour lui, il était dans ces contrées comme la colonne de la religion catholique. Ses soins, son influence, son argent même, il avait tout mis en œuvre pour les pourvoir de prêtres catholiques.

Quand Mamassaklissow arriva dans ce pays, il était très-pauvre : sa famille est peut-être à présent la plus riche que nous ayons ; mais, ce qui vaut encore mieux, elle est sans contredit la première de toutes par ses vertus et ses bons exemples. La bénédiction de Dieu s'étendit sur ses cinq enfants, qui reçurent une excellente éducation, et sur sa femme, que toutes les bouches proclament comme le mo-

dèle de toutes les mères. Cependant Dieu, qui châtie ceux qu'il aime, ne lui épargna pas les afflictions. Ce furent des revers de fortune, des chagrins de famille, des maladies s'attaquant tantôt à l'un, tantôt à l'autre des époux. Mais au milieu de ces épreuves, ils gardèrent toujours la même patience, la même générosité chrétienne. Enfin, le 25 février, il tomba malade; son état ne paraissait pas dangereux tout d'abord; lui-même excitait les siens à la confiance, et les engageait à prier pour sa guérison. Cependant, dès la première fois que je le vis, il m'assura très-positivement qu'il ne relèverait pas de ce mal, et en même temps, il me pria avec instance de ne point le quitter qu'il n'eût rendu le dernier soupir. Alors, sans me demander à moi-même s'il était juste à un homme de ma profession de me consacrer pendant une ou deux semaines au service d'un seul malade, je laissai tous les autres fidèles, et je restai auprès de lui sept jours entiers et quatorze heures.

Pendant tout ce temps, il donna les plus beaux exemples de vertu chrétienne, et bien dignes assurément d'être proposés à l'imitation de la prospérité. Bien loin de se plaindre jamais, il souhaitait au contraire des souffrances plus grandes pour se rapprocher davantage de Jésus-Christ. C'est lui qui, durant sa vie, avait été l'homme d'affaires de l'église et de

toute notre population : il porta toujours dans ces délicates fonctions le plus pur désintéressement. Un jour un prêtre l'engageait à choisir quelqu'un pour s'occuper, après sa mort, des affaires de sa famille. Non, répondit-il, avec autant de foi que de modestie, « Dieu, qui m'a tiré de la pauvreté de mon enfance pour m'élever à cette fortune, parce que je me suis confié en lui, saura bien encore prendre soin des miens, s'ils mettent en lui toute confiance ; sinon, j'aurai beau leur chercher un soutien, jamais ils ne prospèreront. » Les soupirs et les paroles qui s'échappaient de son cœur montrent à quelle perfection il portait la résignation à la volonté du ciel, la pureté de l'âme et la charité envers Dieu. Souvent on l'entendait s'écrier : « O mon Dieu, si vous voulez que je sois sauvé, soyez-en béni ; mais, si vous aimez mieux que je souffre éternellement, soyez encore béni ; pourvu que vous me fassiez la grâce de pleurer auparavant mes fautes, et de ne jamais vous maudire dans l'enfer. » Une fois, il parut tout effrayé ; puis il s'écria avec indignation : « Retire-toi, Satan. » On lui demanda ce qu'il y avait. « C'est le démon, répondit-il, qui veut m'enlever le peu de temps que j'ai encore à louer Dieu, et qui me rappelle le plaisir que j'ai pris dans ma jeunesse au jeu de cartes. » Il s'aperçut un jour que l'on parlait bas autour de lui, et qu'on n'osait pas l'avertir

du danger où il se trouvait : « Laissez-là vos craintes, dit-il; à Dieu ne plaise que je redoute l'arrivée de Jésus-Christ mon Seigneur. Croyez-vous donc que les sacrements apportent avec eux la peine, la maladie et la mort ? » Ayant dit ses paroles, il s'élança hors de son lit, se mit à genoux et demanda avec larmes pardon à tous les assistants. Non content de cet acte d'humilité, il envoya ses serviteurs à quelques personnes absentes pour leur demander pardon en son nom, et prier en même temps tous ceux à qui il aurait fait quelque dommage, de vouloir bien lui en donner avis. Après avoir été fortifié par les sacrements des mourants, il fit venir auprès de lui ses parents et ses alliés, et leur apprit à tous les fautes qu'ils devaient éviter, les vertus qu'ils devaient pratiquer. Il encourageait les uns, les animant à chercher les biens éternels ; il menaçait les autres, les épouvantant par la crainte des jugements de Dieu, et ses paroles s'adressaient d'une manière si particulière à chacun, qu'il semblait lire au plus profond de leurs cœurs. Tous l'écoutaient en silence, et recevaient ses paroles avec respect et contrition du cœur ; elles s'imprimèrent si profondément dans leur âme, que, plus tard, si quelqu'un venait à s'égarer, il suffisait, pour le ramener à son devoir, de lui rappeler les paroles de notre mourant. Telle fut l'impression produite par elles, que plusieurs assistants,

qui ne les comprenaient pas, ne laissèrent pas d'être touchés de contrition comme les autres ; et *ce sentiment se prolongea pendant trois heures*. Enfin, notre malade, épuisé par le mal, et aussi par la vieillesse, s'en alla, tout plein de mérites, se réunir à Dieu, après une agonie de quatorze heures. J'étais resté pendant tout ce temps assis à la turque auprès de son lit, ce qui me remplit d'étonnement : car, en d'autres circonstances, je ne pouvais même rester un quart d'heure assis de cette façon.

Ici, les femmes ont coutume, à la mort de leurs maris, de s'abandonner à tous les transports de la plus vive douleur. Elles s'arrachent les cheveux, poussent d'affreux hurlements, se frappent la poitrine, se maltraitent même les unes les autres, et se laissent aller à tant de démonstrations de ce genre, qu'on les prendraient pour des insensées. A la mort de notre cher défunt, elles se mirent aussitôt en devoir de se conformer à cet usage ; et déjà un certain nombre d'entre elles étaient réunies à cet effet dans un appartement séparé. Mais Georges avait expressément défendu qu'on le pleurât de cette façon ; je le fis savoir à ces femmes, et aussitôt elles remirent leurs voiles, et vinrent prier en silence auprès du corps.

Deux ans auparavant, un catholique, homme d'un grand talent et très-haut placé, était venu nous

voir ; il en usa avec nous de la manière la plus aimable ; mais sur le chapitre de la conversion, il résista à tous nos efforts. Depuis trente-neuf ans, il n'allait plus à l'église et ne fréquentait plus les sacrements ; la lecture des mauvais livres l'avait perdu ; il en avait sans cesse à la main.

Je connais sa mère, dame d'une grande piété, et son frère, prêtre d'une haute vertu. Me reposant donc sur les prières que ces deux saintes âmes adressaient continuellement à Dieu pour leur fils et leur frère, et plein de confiance en l'intercession de la très-sainte Vierge, qu'il avait toujours continué d'honorer par quelques prières, je résolus d'entreprendre sa conversion, d'autant plus que je m'y sentais porté par un attrait tout particulier. Je fais part de mon projet au R. P. Supérieur, je me recommande à ses prières et à celles de tous les Nôtres, et je me mets en route pour aller le trouver, vers le commencement du Carême de l'année 1809. Je n'étais point attendu. Mais, comme s'il eût deviné le motif de ma visite, notre homme, me voyant venir de loin, m'invita assez froidement à entrer, sans me prodiguer aucune des marques habituelles d'affabilité. Il m'adressa même de très-vifs reproches pour être venu à contre-temps. Cependant je voulais commencer la conversation ; mais au lieu de m'écouter, il prenait un journal, s'occupait avec ses domes-

tiques ou sortait même de la maison. Dans ces circonstances, il ne me restait d'autre parti à prendre, que celui qui m'avait été suggéré par le R. P. Provincial Landès, et dont le P. Pierre Lefèvre avait autrefois si souvent ressenti l'efficacité. Ce fut de me recommander à mon ange gardien et à celui de mon hôte. Ce moyen eut plein succès. Chaque fois que j'en fis usage, je vis mon homme s'adoucir et s'entretenir avec moi de la manière la plus aimable. Retombait-il dans ses accès de dépit et de colère, je reprenais en silence mon petit stratagème, et j'obtenais les mêmes résultats. Telle était d'une part la force de la prière, et de l'autre la faiblesse humaine, trop soutenue par la malice de l'enfer !

Deux jours se passèrent ainsi, après lesquels j'allai le trouver, et lui confessai ingénument que, pour satisfaire à mes obligations et en même temps lui témoigner ma reconnaissance de tant de bienfaits que j'avais reçus de sa part, je me croyais tenu à le presser d'obéir aux préceptes de l'Église. Je lui demandais cette soumission au nom de notre amitié : car je ne désirais rien tant que le salut de son âme. A ces paroles, il se trouble, jette de tous côtés des regards furieux, et pendant un quart d'heure se promène à grands pas sans proférer une seule parole. Tout à coup il s'arrête : « Mon Père, s'écria-il, vous êtes vainqueur ; j'obéis. Je termine

mes affaires le plus promptement possible ; puis je retourne à Mosdok pour y recevoir publiquement les sacrements ; je dois cette réparation à un peuple que mes mauvais exemples ont si longtemps scandalisé. » Et en effet, il arriva peu de jours après, dans le temps même où Georges, dont nous avons raconté les derniers moments, venait de passer à une meilleure vie. Cette mort précieuse ne servit pas peu à achever la conversion commencée. Aussitôt qu'il en eut connaissance, il fondit en larmes, et raconta ensuite lui-même, aux officiers ses amis, toutes les circonstances de cette précieuse fin. Quelque temps après, il se confessa et reçut avec la plus grande piété le sacrement de l'Eucharistie.

Le lendemain, qui était le 9 mars, je tombai malade, et comme le R. P. Supérieur était absent, je crus devoir m'abandonner tout entier aux soins de M. le Doyen Tantissow. Ce bon prêtre jugea que notre maison était malsaine, et me fit transporter chez lui. Le mal était si violent et si dangereux que le médecin de Mosdok, appelé par M. le général del Pozzo, me confessa sans détour qu'il ne conservait plus aucune espérance. Mes douleurs étaient si vives que souvent elles me privaient de l'usage de ma raison, et toutes les souffrances que j'avais jamais éprouvées ne me paraissaient pas comparables à ce que j'endurais alors dans un seul

moment. Muni de tous les secours des mourants, je n'attendais plus que la mort. Mais Dieu en décida autrement : nul doute que la force du mal ait cédé, non pas aux remèdes, mais aux prières qu'un grand nombre de fidèles adressaient continuellement à Dieu pour ma guérison : ils s'étaient engagés à ne point cesser de prier, que je ne leur eusse été rendu en pleine santé. Leur espérance ne fut pas trompée. L'espèce de suffocation dont j'étais tourmenté s'arrêta et fit place à la plus complète tranquillité. En même temps, mon âme fut inondée d'une joie si douce, que je perdis tout sentiment de mes douleurs. Cette joie était causée par certaines images qui s'offraient de temps en temps à mon esprit, mais qui ne sont peut-être que le fruit de mon imagination. Il me semblait voir ces montagnes du Caucase entourées et comme enveloppées d'une immense lumière ; en même temps une voix se faisait entendre et me disait : Pour arriver au ciel, il faut que tu passes par là. Bientôt je croyais me trouver au milieu des habitants de ces montagnes, et je régénérais des milliers d'infidèles par les eaux sacrées du baptême.

Ces images, de quelque source qu'elles vinssent, m'occupaient souvent des heures entières, et me faisaient perdre à peu près complétement tout sentiment de mes douleurs. Je commençai enfin à

me trouver mieux, ou du moins à faire concevoir quelque espérance de rétablissement. La sueur, que les médecins avaient inutilement essayé de provoquer, se mit tout à coup à couler avec une telle abondance, que tout le monde fut obligé de sortir de ma chambre, et que M. Tantissow s'écria en respirant la mauvaise odeur qu'elle exhalait : « Vous serez guéri, et moi je tomberai malade. » Il ne se trompait point; le lendemain, une forte fièvre le couchait sur son lit; pour moi, j'eus à peine la patience d'attendre un jour ou deux. Un beau matin, que je me trouvais absolument seul, je me levai, puis je courus furtivement à l'église, et dans la crainte qu'on n'essayât de me ramener à la maison, je me revêtis immédiatement des habits sacerdotaux. Vous ne sauriez vous imaginer avec quelle joie, quel empressement et quelle dévotion tous les fidèles accoururent à l'église, aussitôt qu'ils eurent entendu le son de la cloche. Ils croyaient bien en effet ne plus voir que mon cadavre, et au lieu de cela, on leur apprenait que j'allais célébrer le saint Sacrifice, dont ils se croyaient privés. Dieu donna sa bénédiction à de si beaux commencements. Je pus faire toutes les cérémonies de la Semaine sainte, — on était alors au mercredi saint, — sans éprouver aucune fatigue trop grande; cependant, chaque cérémonie durait au moins trois

heures. Un jeune homme me prêtait l'appui de son bras à cause de ma grande faiblesse. Cette maladie me donna l'occasion de remarquer combien ce peuple fut effrayé à la pensée du péril où il allait peut-être se trouver. L'absence du R. P. Supérieur concordant avec la maladie de M. le Doyen et la mienne, il se trouvait tout à coup sans prêtre et sans messe. Cette privation lui fut extrêmement pénible; chacun s'accusait soi-même, et rejetait sur lui-même toute la cause de ces calamités. A peine la santé me fut-elle revenue, que je vis mon confessionnal assiégé le jour et la nuit.

Il ne m'est pas permis de passer sous silence les traits nombreux de charité dont j'ai été l'objet pendant ma maladie. Mon éternelle reconnaissance est acquise de droit à M. Tantissow. Ce vénérable prêtre me prodigua jour et nuit tous les soins imaginables pendant trois semaines entières, supportant avec une patience extrême tous les ennuis que ne peuvent manquer de faire naître les malades. Il en tomba lui-même malade, et fut bientôt réduit à une telle extrémité, qu'il fallut lui administrer les derniers sacrements. Le général del Pozzo demeura près de moi pendant deux jours, et me fournit lui-même à ses frais tout ce qui pouvait m'être nécessaire. Parmi le peuple, les uns préparaient mes aliments, les autres lavaient mon linge dont je devais

perpétuellement changer ; d'autres m'apportaient du marché et de chez eux ce qu'ils pensaient m'être utile ou agréable ; d'autres enfin s'étaient partagés les heures, et priaient pour moi continuellement.

Mais voici un fait encore plus digne de remarque. Un homme, assez peu digne d'éloges par ailleurs, et de plus, mal intentionné à mon égard, du moins autrefois, se jeta hors de son lit, malgré une grave maladie qui le retenait, et vint, au péril de ses jours, me rendre une visite.

Je profitai de cet empressement de la population à venir me voir, pour engager quelques-uns de mes visiteurs à faire une confession générale. Cette pratique, à peu près inconnue dans ces contrées, ne fut pas d'abord favorablement accueillie. Le branle fut donné par une femme qui crut devoir recourir à ce moyen pour faire cesser les agitations de sa conscience. Elle y puisa, en effet, la joie et la tranquillité, et fit part aux autres de son bonheur. Dès lors, on accourut en foule me trouver, et dans l'espace d'une semaine, je reçus la confession générale de presque tout mon peuple. A la même époque, je confessai par interprète trois soldats polonais qui se trouvaient à l'hôpital ; ces braves militaires se prêtèrent de grand cœur à ce moyen. Mon interprète pouvait à peine rester auprès d'eux pendant un quart d'heure, et était obligé de sortir pour respirer un air plus pur.

Pour moi, je demeurai deux heures entières auprès de l'un d'entre eux et lui donnai mes soins jusqu'à son dernier soupir, sans en ressentir aucune incommodité. Parmi les cinq personnes que j'enterrai dans ce premier mois, je signalerai surtout une femme dont la vertu m'a singulièrement édifié. Elle se nommait Cajana Tchubarof, et appartenait à la nation des Nogaïs ; elle était baptisée depuis sa première enfance. Les huit dernières années de sa vie, elle demeura clouée sur un lit, aveugle et perpétuellement tourmentée par les douleurs les plus violentes. Ses petits enfants ne cessaient de l'accabler de leurs injures. Au milieu de tous ces maux, elle conserva toujours la même tranquillité d'esprit, la même sérénité de visage, et dans l'espace de deux années où je la visitai chaque jour, jamais je ne remarquai aucun trouble dans son âme, ni même aucun signe d'impatience. Parmi nos infirmes, quelques-uns étaient pris de maladies contagieuses et abandonnés de leurs familles elles-mêmes ; je m'en chargeai avec grand cœur.

Ces différentes occupations me prenaient souvent jusqu'à dix heures du soir. Dans le mois qui suivit ma guérison, je fis plus pour le salut des âmes que je n'avais fait les trois années précédentes. Et pourtant il me restait encore plus d'une suite de ma maladie. Une toux violente et de fortes douleurs au côté

ne me quittèrent qu'au bout de deux mois, et je sentis jusqu'au mois de septembre une grande difficulté à respirer. Mais grâce à une providence toute particulière de Dieu, ces misères me laissaient entièrement libre, dès qu'il s'agissait pour moi de prêcher, de dire la sainte Messe, d'administrer les sacrements, ou de remplir quelque autre obligation de mon ministère. Dieu me rappelait ainsi que s'il m'avait rendu la santé, c'était uniquement pour que je l'employasse au bien des âmes.

Depuis longtemps, le R. P. Supérieur avait conçu le désir de faire entrer parmi ce peuple la dévotion aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. Déjà nous en avions l'image, que nous devions à la générosité de M. Rosseau; mais la placer sur l'autel, c'était là le point difficile. On ne saurait croire combien de contradictions, d'injures et même de violences eut à souffrir M. Tantissow pour avoir, étant encore laïque, fait peindre à ses frais, au-dessus du tabernacle, l'image du Sacré-Cœur de Jésus. Chacun voulait la détruire. Que n'avions-nous donc pas à craindre, si, pour placer notre tableau, nous nous permettions d'enlever quelques-uns des leurs? car ils y tiennent, tout misérables qu'ils sont, comme à leurs deux yeux. Ce que nous n'aurions peut-être pas osé, la Providence le fit, pendant ma maladie et l'éloignement du R. P. Supérieur. Elle se servit

pour cet effet du général del Pozzo, à l'autorité duquel notre population n'oserait résister, du moins en face. C'est lui qui, à mon insu, enleva un vieux tableau au-dessus du maître-autel, et le remplaça par celui du Sacré-Cœur. Je me mis aussitôt à recommander cette dévotion dans mes entretiens publics et particuliers, et j'en fis même le sujet de toutes mes instructions pendant l'octave de la fête du Saint-Sacrement. Je dois dire ici que j'ai toujours éprouvé, en traitant ce sujet, une facilité et une onction extraordinaires; je puis à peine en entendre parler, ou en parler moi-même, sans être ému jusqu'aux larmes.

Pendant cette année 1809, nous allâmes trois fois visiter les habitants de la campagne.

Le R. P. Supérieur s'y rendit une fois, pour accommoder des différends; j'y allai les deux autres fois pour les mêmes motifs, et aussi pour entendre les confessions et bénir les campagnes. Les Nogaïs se rappelaient que deux ans auparavant une pluie abondante avait été obtenue par la bénédiction du prêtre, et était venue arroser leurs champs après une longue sécheresse. Aussi, dès qu'ils m'aperçurent, on les vit se féliciter les uns les autres : *Voici le prêtre catholique*, disaient-ils, *nous aurons de la pluie.* Aussitôt ils montent à cheval, et me font escorte, pendant que je bénis leurs champs. Les prières ache-

vées, le ciel demeurait serein : nulle apparence de pluie. Déjà le peuple commençait à se scandaliser, lorsque tout à coup le ciel se couvre de nuages, et le tonnerre se met à gronder. La pluie succède bientôt, mais, contrairement à tous les vœux, elle est emportée dans une autre direction, et les champs bénis n'en reçoivent pas une goutte. Après quelques instants néanmoins, le vent changea, et ramena le nuage sur nous; quand il fut passé, le vent tourna encore et le fit revenir une seconde fois; ainsi la campagne que j'avais bénie reçut deux fois ces eaux bienfaisantes : partout ailleurs, le terrain demeura sec. Les Nogaïs, enfin convaincus, demandèrent à mes gens ce qu'ils avaient à faire pour me témoigner leur vénération. On leur conseilla de tuer un veau dont ils m'offrirent avec respect la tête et les pieds. C'est en effet un présent d'un grand prix à leurs yeux, et ils ne le font guère qu'aux princes qui ont mérité leur reconnaissance par de grands bienfaits.

C'est ce qui explique comment nous n'avons jamais pu acheter de viande de veau depuis que nous sommes en ce pays. Les veaux se nourrisssent, pendant une année entière, du lait de leurs mères; et si on les en séparait, celles-ci ne donneraient plus jamais de lait. De plus, toute la richesse de ces peuples consistant en bœufs, dont ils se servent pour

labourer, porter les fardeaux, les approvisionnements des troupes, etc., ils élèvent avec le plus grand soin les jeunes veaux jusqu'à ce qu'ils soient devenus forts et capables de rendre des services. Un jour que j'étais dans la campagne, deux femmes, voulant me faire honneur, m'offrirent des poules : l'une de ces femmes appartenait à la nation des Nogaïs, l'autre à celle des Kabardiens. Les femmes de cette nation qui se trouvent au service de notre peuple sont Mahométanes et nous sont néanmoins tout à fait dévouées. Leur maître leur doit-il quelque chose, ont-elles quelque plainte à formuler contre lui, veulent-elles vendre quelque objet, c'est à moi qu'elles s'adressent ; et de mon côté, si j'ai quelque service à leur demander, je les trouve toujours prêtes à me faire plaisir.

L'hiver dernier, j'avais voulu instruire dans notre sainte religion et purifier par le baptême un petit enfant, âgé de cinq ans, le fils d'une femme de cette tribu des Kabardiens. Déjà mon petit néophyte savait par cœur quelques chants pieux, et avait reçu de ma part pour lui et pour sa mère quelques petits présents. Mais, au mois de septembre, il tombe malade, et supplie ses parents de m'appeler aussitôt. Sa mère voulut lui suggérer quelques prières mahométanes : *Non*, dit l'enfant ; *faites venir le P. Gilles.* Cependant le fièvre redouble. *Jésus, Marie, Joseph*,

répétait sans cesse le petit malade, *je vous donne mon corps et mon âme.* Comme je n'arrivai point, il demanda le baptême : un catholique qui se trouvait présent le lui administra, et il expira aussitôt. Heureux enfant, prémices de cette pauvre nation ! Puisse-t-il l'attirer tout entière après lui! Assurément il va là-haut prier pour elle et pour nous, et chantera avec les Anges : *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ.... et in sæcula sæculorum. Amen.*

Il répétait si souvent ces dernières paroles, qu'on lui donna le surnom de *in sæcula*. La première fois que sa mère me rencontra, elle m'offrit de l'argent pour faire brûler deux cierges en l'honneur de son fils. « *Car*, disait-elle, *bien sûr c'est un saint dans le ciel.* » Cette femme ne me semble pas éloignée du royaume des cieux. J'en dis autant d'une autre femme de la même tribu. Un soir, elle venait des champs et rentrait dans sa maison, lorsqu'un loup se présente devant elle et menace de la dévorer; elle se rappelle aussitôt que les chrétiens ont coutume de faire le signe de la croix au milieu de leurs dangers; elle se signe, et à l'instant l'animal disparait. Nous avons encore un jeune homme Nogaïs, qui demande avec instance d'être instruit et baptisé.

La moisson est belle; mais parce que nous ignorons le turc, ou plutôt le tartare, langue commune aux asiatiques, aux mahométans et aux païens, nous ne pouvons la recueillir qn'en partie.

L'année dernière, la bonté de M. le général del Pozzo me procura un maître le 9 novembre. C'était un prêtre mahométan, de ceux qu'on appelle *Moullah*. Bon, simple, enjoué, il prolongeait souvent les heures de la leçon. Malheureusement, il me quitta le 24 décembre, et bientôt après, il tomba malade. Enfin, j'ai pu apprendre à lire avec lui, et j'ai traduit sous sa direction, en turc d'abord, et puis en tartare le Catéchisme et l'Évangile de saint Matthieu, mais je ne suis arrivé dans cette dernière langue qu'au III^e^ chapitre. Au commencement, il y eut entre nous une grave discussion pour savoir quel livre nous prendrions. Il voulait l'Alcoran, je tenais pour l'Évangile. Enfin, Notre-Seigneur triompha, non sans profit pour mon maître. En effet, il avait à peine commencé à parcourir ces pages remplies de la sagesse éternelle, qu'il oublia son Alcoran et n'en parla plus jamais. Bien plus, il s'affligeait profondément de n'avoir ni en turc, ni en tartare aucun exemplaire du livre des Évangiles. Il me donnait sept heures par jour. Assurément, si j'avais pu continuer avec la même ardeur, j'aurais été bientôt capable de prêcher aisément en l'une et l'autre langue. Mais distrait par mille occupations, et surtout privé du secours d'un maître qui m'enseigne, je commence à oublier ce que j'ai appris. Ces langues, en effet, ressemblent au persan et à l'arabe ; les voyelles

se font entendre dans la prononciation, mais ne s'écrivent point, ou plutôt on en met une qui tient la place de toutes les autres. Personne ici ne sait lire, excepté celui qui est à la tête des troupes, et pourtant tous parlent sans peine le tartare. Ajoutez à cela que la langue vulgaire, celle-là même dont nous avons surtout besoin, varie à l'infini. Aussi la lecture des livres nous est-elle très-difficile, pour ne pas dire impossible, sans un maître. C'est pourquoi je regrette si vivement la perte du Moullah ; elle est bien faiblement compensée par les traductions qu'il m'a laissées en russe : c'est une langue que je comprends à peine. Je suis donc sans livres pour apprendre. Ainsi, fouillez dans vos bibliothèques, et tout ce que vous trouverez de livres écrits en tartare, persan, turc ou arabe, surtout en cette dernière langue qui est comme la clef de toutes les autres, ayez la charité de nous le faire parvenir. Nous trouverions surtout le meilleur maître dans le *Dictionnarium Onomatiscum latino-turcico-arabico-persicum*, qui a pour auteur François Meninski, Polonais, et qui a été imprimé en deux volumes à Vienne, en Autriche, en 1687.

Pendant que je vous écris ces lignes, j'ai auprès de moi deux petits enfants de cinq à dix ans, que j'ai réunis depuis le mois d'août, et qui vivent avec moi tout le jour. J'enseigne à l'un d'entre eux

l'arithmétique ; le R. P. Supérieur apprend à l'autre quelques prières mises en musique.

Au mois d'octobre de cette année, le F. Woroniez nous quitta pour se rendre à Saratow. C'était un religieux plein d'humilité et de piété, mais accablé de maladies continuelles. Ses prières nous avaient été d'un grand secours : nous lui recommandions nos affaires les plus difficiles, et c'était assez pour nous donner le droit de compter sur le succès. Sa vie exemplaire lui avait attiré l'estime et la vénération de tout le monde ; ses discours étaient remplis de tant de charmes qu'il s'était rendu maître de tous les cœurs. C'était sa coutume, tout en s'occupant à la cuisine des soins de son emploi, de raconter des histoires aux soldats qu'il s'était particulièrement attachés. Il les prenait d'ordinaire dans la vie des Saints, qu'il lisait continuellement. D'autres fois, il faisait avec eux l'examen de conscience, leur adressait une petite exhortation, et les envoyait se confesser, parfaitement disposés. Aussi aurait-il été cet hiver extrêmement utile au R. P. Supérieur pour réunir et préparer les soldats qui passent par ici pour se rendre en Géorgie.

Chaque régiment ne reste guère parmi nous qu'un jour ou deux ; il importe donc d'avoir une grande diligence pour empêcher qu'aucun ne passe à notre insu ; et cette diligence est d'autant plus nécessaire,

que les officiers qui devraient nous envoyer leurs soldats s'acquittent de ce devoir avec plus de négligence. Notre commandant militaire est mahométan, et semble avoir pris à tâche de contrecarrer toutes nos tentatives par tous les moyens en son pouvoir. Il serait long d'énumérer ici tout ce que le R. P. Supérieur a enduré de sa part dans le courant de cette année, et ce qu'il en devrait encore attendre, si le général del Pozzo n'avait rendu impuissantes les mauvaises dispositions de cet homme.

Le F. Woronicz fut remplacé par le F. Alexis, venant de Polocz ; nous n'aurions pu espérer un homme plus capable de nous aider au milieu de nos difficultés. Alexis est jeune encore, d'un excellent naturel, plein de bonne volonté, il a déjà conquis l'affection universelle. Il est ami de l'ordre, rempli d'une égale disposition pour toutes sortes d'emploi, et traite nos affaires avec le même soin qu'il ferait les siennes propres. C'est pour nous un grand secours au milieu de nos occupations, qui deviennent chaque jour plus nombreuses et plus absorbantes. Ce n'est pas que nous ayons affaire à un grand troupeau ; mais il faut donner des soins particuliers à chaque individu, et ce n'est pas un petit embarras. Nous avons à pourvoir non-seulement aux intérêts de leurs âmes, mais encore aux besoins de leurs corps. Nos instructions auraient bien peu d'effica-

cité pour les faire avancer dans le chemin de la vertu, si nous ne leur fournissions en même temps les moyens de vivre. Leur dénûment est encore plus complet pendant l'hiver ; ils n'ont ni bois, ni vêtements convenables ; quelquefois même ils manquent de nourriture : aussi comptons-nous d'ordinaire en cette saison un plus grand nombre de malades. Le R. P. Supérieur vient au secours de ces malheureux autant qu'il lui est possible. Pour cela, il recueille quatre fois l'année de l'argent et diverses aumônes ; il les rapporte d'ordinaire à son retour de la ligne du Caucase et de Kizlar. Mais moi, qui ne sais que l'arménien, c'est-à-dire la langue des pauvres, je ne puis guère faire aux indigents qu'une aumône spirituelle, en leur distribuant des reliques, des images, de l'eau bénite, dont ils se servent au lieu de remèdes pour guérir les malades.

Vers la fin de l'année 1808, une femme, qui était en travail d'enfant, ne pouvait accoucher ; déjà les médecins l'avaient abandonnée. On invoqua les Saints sur elle, et on lui fit toucher leurs reliques : aussitôt elle fut délivrée et donna le jour à une fille. Par reconnaissance, elle se convertit à la foi catholique. Une autre, appelée Marie Thomassow, et fille d'un Géorgien mort dans de grands sentiments de piété, était depuis longtemps tourmentée par les plus vives douleurs ; à peine lui eut-on fait toucher les

saintes reliques, qu'elle fût entièrement guérie, et reposa très-tranquillement. Une jeune fille du nom de Marie Narouthiow, dont la mère, d'abord infidèle, avait embrassé la foi catholique, avait perdu tout sentiment : elle paraissait ne plus respirer, et l'on s'attendait à chaque instant à la voir mourir. Les reliques lui sont appliquées ; elle commence aussitôt à respirer et à se trouver mieux.

La femme d'un prince de ce pays, nommé Pierre Scheizer, était malade ; et, dans un lit auprès d'elle, se trouvaient également ses deux fils, qui demandaient en vain du secours à leur mère. Je donnai à ces pauvres affligés une simple image du vénérable martyr Bobola, et la mère et l'enfant revinrent aussitôt à la santé. Un autre enfant, Isaac Kitarof, dangereusement malade, fut guéri de la même manière, il y a trois semaines environ.

Le 4 février dernier, j'allai voir une pauvre infirme alitée depuis trois semaines, et dont le mal allait chaque jour s'aggravant ; je lui fis boire de l'eau bénite au nom de notre B. P. Ignace et de saint François-Xavier, et lui recommandai d'invoquer avec confiance ces grands serviteurs de Dieu, chaque fois qu'elle boirait, ou de réciter un *Pater* et un *Ave*. Elle le fit, et le soir même, elle fut guérie. Le dimanche précédent, j'avais été appelé à la demeure de Joseph Artemiof, Nogaïs converti.

J'y trouvai tout le monde en larmes, parce que le fils de Joseph était malade et agité par les fantômes les plus effrayants, et l'on s'attendait à le voir bientôt mourir, comme il était arrivé à son frère aîné quelques jours auparavant. Je dis au père et à la mère de s'exciter à la douleur de leurs péchés et de répéter souvent le *Gloria Patri*; puis, prenant un linge qui avait touché au corps du Vén. Bobola, je le disposai en forme de bonnet, et le mis sur la tête de l'enfant. A l'instant, le malade fut guéri, et la maison fut pour toujours délivrée de ses horribles apparitions. Aujourd'hui même, 16 février, semblable remède a obtenu le même résultat. A peine avais-je terminé le saint Sacrifice, qu'on m'appela auprès d'une jeune fille, Sophie Umykow, à qui la violence de la douleur avait arraché des cris toute la nuit précédente. Au même moment où je lui fis toucher le linge sacré, elle sentit la douleur diminuer, et elle commença à dormir. Bref, à peine se passe-t-il un jour, qu'on ne m'appelle auprès de quelque malade, pour lui imposer les mains, ou lui réciter un Évangile. Souvent il n'en faut pas davantage, surtout quand il s'agit de petits enfants encore dans l'innocence. Dans ce cas, j'ai souvent recours à l'eau bénite, ou bien je fais faire quelque vœu par les parents.

Les faveurs que nous devons à l'intercession de

N. B. Père sont pour ainsi dire journalières. Il nous suffit de l'invoquer avec confiance, pour être délivrés de nos embarras, éclairés dans nos doutes, fortifiés dans nos afflictions. Nous avons recours à lui, et nous voyons aussitôt les plus obstinés se laisser persuader, et les plus irrités se laisser fléchir. Au milieu des divisions et des troubles qui agitent trop souvent ce peuple, nous n'avons point de refuge plus assuré, de conciliateur plus puissant. Il y a deux mois, je fus appelé pendant la nuit dans une famille que j'exhortais depuis longtemps à recevoir les sacrements de l'Église : mes exhortations avaient toujours été inutiles. Là, je trouvai une femme sur le point d'accoucher, mais privée de sentiment et près de mourir.

Dans ces circonstances, me trouvant hors d'état de rien faire pour son âme, je saisis une médaille de saint Ignace que je portais à mon chapelet, et je priai ce saint de venir au secours de la mère et de l'enfant, et de les tirer du danger. La femme revint aussitôt à elle et se confessa tranquillement. A peine étais-je sorti de la maison, qu'elle donna le jour à un enfant, après sept mois seulement de grossesse. L'enfant fut immédiatement baptisé par une femme catholique qui se trouvait dans la maison; puis, il s'envola au ciel. A partir de ce jour, cette famille prit l'habitude de se confesser plus souvent.

Ce qui nous donne le plus de consolation au milieu de tous les soins dont nous entourons ce peuple, c'est la grande docilité que nous trouvons parmi les femmes, et les fruits abondants que nous avons vus naître dès notre arrivée dans ces régions. On sait quel joug pesant les mœurs de l'Asie imposent aux femmes : c'est donc par elles que nous voulûmes commencer notre œuvre. Nous les trouvâmes dominées par l'orgueil, l'amour du luxe et du repos. Car ce peuple, malgré son indigence, estime au-dessous de sa dignité le travail des mains. Et si le besoin ou la nécessité oblige quelquefois les femmes à raccommoder un habit, à faire cuire les aliments, à laver le linge, du moins cherchent-elles à se cacher le plus possible. Mais un grand changement s'est opéré depuis que je me suis mis à leur expliquer la doctrine chrétienne : ce que j'ai fait à peu près tous les jours pendant les deux premières années. Dans les commencements, j'étais obligé d'aller les trouver dans leurs propres maisons, parce qu'elles avaient honte de se montrer dans l'église et de se faire instruire par un prêtre. A présent, non-seulement elles veulent bien venir à l'église pour m'entendre et laver les linges de l'autel ; elles consentent encore à soigner le petit jardin que je leur ai affecté, à raccommoder nos vêtements et ceux des autres, et à entretenir la propreté dans l'église. Ce travail

revient chaque semaine. En voici l'occasion. Le jour de la dédicace, je parlai du zèle pour la maison de Dieu ; aussitôt que j'eus fini, une femme appelée Thérèse Artemiof, saisissant un balai, balaya publiquement l'église : ce fut l'exemple qui détermina le mouvement dont j'ai parlé. Du reste, les femmes ont ici une telle simplicité, une telle innocence de mœurs, elles mènent une vie si exemplaire, que le R. P. Supérieur n'hésite pas à dire que si Dieu n'a pas encore entièrement rejeté ce peuple, et s'il ne l'a pas puni aussi sévèrement qu'il le méritait, c'est que la piété et la pureté de vie qui règnent parmi les femmes ont retenu sa main vengeresse. A peine se trouve-t-il maintenant une famille, où l'on ne rencontre une femme véritablement chrétienne.

Les jeunes filles donnent les plus beaux exemples de modestie, de pureté, de piété et d'obéissance. Chaque jour, je dois me rendre chez un certain Simon Scheizer, dont le père s'est converti de l'hérésie des Géorgiens, à la vraie foi. Cet homme a plusieurs filles : ces jeunes personnes, continuellement occupées à ce qui leur esti mposé, fuient toute société avec les hommes, toute conversation inutile avec eux. Et s'il en vient quelques-uns pendant qu'elles sont présentes, elles se retirent aussitôt dans un autre appartement. Elles ne se montrent que devant le prêtre

pour écouter de pieux discours. L'aînée est assise auprès de son père, malade depuis un an, et lui prodigue ses soins ; c'est elle qui répond au nom de ses sœurs quand il est besoin ; et celles-ci lui obéissent comme à leur supérieure. La mère, elle aussi, est une vraie sainte ; en proie à des douleurs continuelles, elle ne laisse pas d'être tranquille et résignée à la volonté de Dieu. En un mot, je n'ai jamais trouvé d'âmes plus disposées à recevoir la grâce d'en haut, et plus courageuses pour tendre à la plus haute vertu et à la plus sublime perfection. Je pourrais nommer un grand nombre de jeunes filles qui consacreraient volontiers à Dieu, et pour toujours, leur virginité, si un déplorable préjugé de cette nation ne considérait la virginité comme un déshonneur.

Mais il faut user en ce point d'une grande discrétion. Ces peuples ont leurs usages : mieux vaut ne rien dire et attendre le moment où les esprits seront mieux préparés. Quand je veux faire adopter quelque mesure, je m'adresse tout d'abord à ceux que je sais devoir faire de l'opposition, et je leur demande leur avis. Il arrive presque toujours que ces mêmes hommes, qui m'auraient certainement contrecarrés si je ne les avais point consultés, sont gagnés par cette marque de confiance, et sont les premiers à promouvoir mes desseins et à les soutenir de tout leur crédit. Il nous a paru nécessaire, pour éviter de

plus grands maux, d'engager le plus tôt possible les jeunes gens dans le mariage.

Après vous avoir rendu compte, autant que je l'ai pu, de ce que nous avons fait dans ce pays depuis environ deux années, il me reste à vous faire connaître quelle fut l'origine de cette mission, comment elle se développa et sur quelles ressources elle fonda principalement son existence. Je le dis bien haut : si nous avons fait quelque bien parmi ces peuples, si nous jouissons de quelque crédit et de quelque considération à leurs yeux, nous en sommes redevables en grande partie à ce bon et digne général de la Kabarda, M. Jean del Pozzo, Italien de nation, et que la Providence a envoyé à notre secours. Dans les commencements, ses dispositions à notre égard étaient assez peu favorables. Mais ayant entendu mon second sermon en arménien, auquel il ne comprit certainement pas un mot, il fut tellement changé, qu'à partir de ce jour, il se montra notre ami et notre protecteur le plus dévoué. Plein de droiture et de pénétration, il comprit bien vite que la force des armes ne pouvait suffire toute seule à dompter les peuplades du Caucase, et à les ramener de la barbarie à la civilisation ; il voulut y employer la religion, et gagner ces âmes à Dieu. Il compara l'impression produite sur la foule, par mon sermon arménien, avec le misérable résultat obtenu par des

prêtres russes qui avaient été envoyés vingt ans auparavant dans les montagnes pour se concilier l'esprit des habitants ; et à peine sorti de l'église, il déclara nettement aux officiers russes, que les Jésuites seuls pourraient vaincre et dompter les montagnards. *Douze Jésuites*, ajouta-t-il, *feront plus pour cette œuvre que douze mille soldats*. A partir de ce moment, il n'a jamais manqué de venir nous voir au moins une fois tous les quinze jours ; il lui faut pour cela courir bien des dangers, car les montagnards infestent tous les chemins, et faire de grandes dépenses. Mais rien ne l'arrête : il s'emploie de toutes ses forces à nous faire des amis, à nous ménager du crédit, à écarter tout ce qui pourrait entraver nos bons desseins. Plusieurs fois on lui a proposé des places plus honorables et moins périlleuses que la sienne ; mais il tient à garder le commandement du fort de Wadicaucase (?), et cela dans le seul but de pouvoir avec plus de facilité soutenir les missionnaires, et défendre la cause de la religion. Les officiers subalternes ne manquent pas, il est vrai, de mettre bien des obstacles à l'exécution des volontés de leur général ; mais dans peu de temps, nous l'espérons, leurs efforts deviendront inutiles, lorsque le général del Pozzo aura obtenu le commandement suprême sur tout le pays dont Tiflis est la capitale.

Le premier soin du général fut de faire bâtir une

église et un presbytère convenable. On le vit trois ou quatre fois chaque jour, oubliant son âge et sa dignité, parcourir lui-même les rues de la cité, s'adresser aux magistrats, aux officiers, aux marchands, aux simples artisans, leur parler à tous, connus ou inconnus, et leur demander des ouvriers, des matériaux, et tout ce qui est nécessaire pour bâtir. Il donna l'exemple en offrant ses propres domestiques : nous en eûmes un qui nous servit trois mois. Lui-même allait fréquemment visiter les travailleurs, et les encourager par sa présence. Une fois, pour trouver du bois, il entreprit et termina heureusement un voyage très-périlleux ; autrement il ne l'aurait pas fait, disait-il, pour sept mille roubles. Il parvint aussi à recueillir les biens de l'église qui étaient dispersés, fit nommer un conseil pour les administrer, et ainsi en assura la possession.

Ses soins ne se bornèrent pas a élever l'édifice, et à garantir ses revenus ; il voulut encore l'orner à ses frais. Au-dessus du maître-autel, il fit peindre un tableau représentant l'Assomption de la sainte Vierge, vocable sous lequel l'église avait été bénie ; à droite, était saint Sylvestre pape, donnant la mitre et le bâton pastoral à saint Grégoire-l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie; à gauche, saint Georges, martyr, patron de la Géorgie. C'étaient autant de témoins qui rappelaient à ce peuple son antique

union à l'Église romaine, et qui invitaient Géorgiens et Arméniens à mettre un terme à leurs mutuelles et trop longues divisions, et à reconnaître l'Église de Rome comme leur véritable mère.

C'est encore à lui tout particulièrement que nous devons d'avoir une église convenable pour l'hiver, où nos pauvres, à peine garantis par quelques vêtements contre les rigueurs du froid, peuvent assister au Saint-Sacrifice.

C'est le jour de Noël que nous y dîmes la messe pour la première fois; il assista aux neuf messes qu'on y célébra ce jour-là, et presque toute la population resta avec lui.

Le jour de saint Etienne, premier martyr, eut lieu un fait qui faillit nous attirer de grands désagréments. Le R. P. Supérieur, deux ans auparavant, avait ramené avec lui deux officiers polonais, et les avait gardés depuis lors dans notre maison. Or, un de ces officiers insulta publiquement le général del Pozzo. Celui-ci fut vivement offensé; il croyait que l'agresseur était d'accord avec la foule, et d'ailleurs, il était depuis longtemps fatigué des mauvais procédés des deux Polonais, soit envers nous, soit envers lui-même. L'autorité du R. P. Supérieur vint s'interposer à propos; il interdit la communion aux deux hommes qui avaient excité ces troubles. Cette punition les humilia tellement

aux yeux du peuple, qu'il ne leur resta d'autre parti à prendre que de venir se réconcilier avec nous. Pour le général, sa colère fut bien vite passé : car il aimait ce peuple de toute son âme.

Deux fois par mois, le général nous offrait les plus beaux exemples de patience, de douceur et d'affabilité, s'entretenant avec le peuple pendant des heures entières, l'engageant à conserver toujours la plus grande union entre ses membres, à respecter ses prêtres, à leur obéir, et à ne pas leur faire manquer la fin unique de tous leurs travaux, qui n'est autre, disait-il, que la plus grande gloire de Dieu.

Agréez, etc.

GILLES HENRY.

---

## XII

### LE PÈRE GILLES HENRY A M. PEEMANS, A LOUVAIN.

Kizlar, le 2 décembre 1810.

MON CHER AMI M. PEEMANS,

J'ai très-bien reçu vos deux lettres, l'une du 18 janvier 1809, et l'autre du 18 juillet 1810, une troisième à Polocz, et un petit billet à Mozdok. J'admire votre constance à poursuivre *Govi*, que vous avez comblé de tant de bienfaits et qui ne vous cause

que des confusions, et qui n'a trouvé que le Caucase pour cacher sa honte : ainsi, si vous avez des plaintes à faire, faites-les à *Govi* (1).

Le P. Henry est très-sensible au bon souvenir de M. et de Mme Peemans, de M. et de Mme Lenoir, il espère de les revoir dans la bienheureuse éternité. Le P. Malevé (*Melchior*) se porte très-bien, et ses désirs se portent très-souvent en Amérique, pour y convertir des milliers d'âmes. Pour le P. Henry, il s'estime très-heureux de se trouver pour ses péchés condamné à traîner sa vie au milieu des pauvres de Mozdok.

Cette ville, qui n'existe que depuis quarante à cinquante ans, est un composé de toutes nations : Russes, Géorgiens, Assétiens, Arméniens, Kabardiens, Tchétéhens, toutes nations asiatiques, parmi lesquelles trois ont le nom de chrétien ; et il y a quatorze maisons catholiques.

Les catholiques sont tous des convertis de l'idolâtrie, du mahométisme et des différentes hérésies venues des montagnes de la Crimée, de la Turquie, de la Géorgie, de la Perse et de l'Arabie. Chaque individu parle une langue différente, a des coutumes et un caractère différents. Il faut savoir se faire tout à

(1) Le nom de *Govi* rappelait sans doute à M. Peemans quelques souvenirs dont les lettres du P. Henry ne donnent pas l'explication.

tous, les comprendre tous et être compris de tous. Les voir, les concilier, les consoler chaque jour : voilà la tâche du missionnaire. Les femmes et les filles ont une pureté angélique, qui fait que, sans étude et au premier aperçu, elles comprennent, en matière de spiritualité, les choses les plus élevées, que nous ne pouvons comprendre ni goûter qu'après beaucoup d'étude et de pratiques de mortification.

La partie la plus difficile pour le missionnaire est l'étude des langues et des différents caractères de tant de peuples. Malheur à lui, s'il les conduisait à la française ou s'il voulait les réduire tous à une même discipline ! Il faut qu'il soit un vrai Protée ; sans quoi il affligera les âmes les plus chéries de Dieu, et soulèvera tout le monde contre lui.

Le climat de Mozdok est très-changeant : dans le même jour, on passe d'un froid excessif à une chaleur insupportable : ce qui rend la santé bien chancelante. L'eau est mêlée de beaucoup de soufre et de sel, ce qui donne des fièvres.

Les Asiatiques sont très-défiants : ce qui fait que nous sommes souvent trompés par eux. Ils sont très-reconnaissants quand une fois ils sont convaincus qu'on leur a rendu service. Maintenant, ils me connaissent si bien, qu'ils me confieraient ce qu'ils ont de plus cher.

Notre Mozdok est environné de tout genre de peu-

ples, idolâtres et mahométans, qui habitent les plaines ou les montagnes. Celles-ci sont occupées par différentes nations, toutes ennemies les unes des autres, mais toutes unies par une haine implacable contre le christianisme, excepté contre la religion qu'ils appellent d'*Europe*, c'est-à-dire des catholiques, dont ils se prétendent descendus, et par lesquels il paraît que leurs églises ont été bâties, il y a environ douze cents ans. Ces montagnards n'ont d'autre occupation que d'infester les routes, de dépouiller, de trancher en morceaux les voyageurs.

J'ai été, voilà six semaines, jusqu'au milieu du Caucase avec le supérieur d'Astrakhan. M'étant écarté de deux lieues et demie de la forteresse sans avoir d'escorte, je rencontrai, dans un bois, une femme qui avait l'air d'un ours. Elle portait un habit de tiretaine, fendu par le milieu, de la tête jusqu'aux pieds. Dès qu'elle m'aperçut, elle s'enfuit, me croyant un prêtre russe. Elle appela son mari, qui dès l'instant me suivit; mais comme, au lieu de lui répondre en russe, je lui parlai en tartare, il s'adoucit et me pria honnêtement de retourner à la forteresse, où il me reconduisit lui-même. J'avais toujours l'espérance qu'un de ces sauvages me prendrait et me transporterait chez lui, et que j'y pourrais apprendre les langues du Caucase; mais je suis toujours frustré dans mes espérances.

Voilà cinq jours, en venant à Kizlar, où je dois rester deux mois pour étudier le turc, j'arrivai une heure trop tard; je me serais trouvé au combat sanglant, dans lequel les Tchétéhens tuèrent cinq personnes et firent trente prisonniers.

On se trompe beaucoup chez vous quand on dit d'un homme qu'il est cruel comme un Tartare. Rien de plus doux que le Tartar-Nogaï. Mon compagnon, venu ici avec moi, m'abandonna après m'avoir recommandé aux Nogaïs, qui s'engagèrent à me rendre les devoirs de l'hospitalité; et, à la honte des chrétiens de nos jours, ils en remplirent toute l'étendue. Le père de famille me servit de postillon dans les endroits dangereux, et me conduisit loger chez un autre Nogaï; celui-ci me fit coucher entre lui et son ami. Quel spectacle de voir *Govi* couché entre deux mahométans, qui le gardent toute la nuit; *Govi* autrefois tant persécuté par les chrétiens! Ils me nourrirent, en découpant ma viande avec les doigts. Je voudrais vous dire qu'ils font boire à leurs meilleurs amis du lait de jument, qui est très-sain; mais déjà votre délicatesse s'effarouche de me voir caressé d'une manière si rebutante. Pensez-en ce que vous voudrez; quant à moi, il me serait bien doux de passer sur sur toutes ces répugnances pour vivre avec ces peuples qui nous retracent toute la simplicité de la vie champêtre. Otez-leur le mahométisme,

et du même coup vous aurez d'excellents chrétiens.

Ce peuple Nogaï n'habite jamais un mois dans la même place. Il suit ses troupeaux, qui changent à chaque instant de pâturage. Le Nogaï n'a pour toute maison qu'une tente ; met sa tente toute construite sur sa voiture, et prend une autre campagne pour sa nouvelle patrie. Ils n'ont aucune malice, aucune mauvaise foi ; grande obéissance envers les parents et les vieillards, grande union entre eux, grand amour de la simplicité, et horreur de tout luxe. Il s'en convertit de temps en temps quelques-uns qui deviennent de fervents catholiques. Mais ce qui me serait à cœur, ce serait la permission de convertir la nation entière, de convertir tous les montagnards. C'est là, Monsieur, ma peine de voir le démon paisible possesseur de tant d'âmes. Priez donc le Seigneur qu'il nous fasse ouvrir. N'attendez pas de moi, ne me demandez pas des détails sur nos opérations, tant que nous n'aurons pas la permission d'arborer l'étendard de la sainte Croix sur les ruines de l'idolâtrie et du mahométisme.

Ayez la complaisance d'envoyer les deux incluses à ma chère sœur ; rappelez-moi au souvenir de tous nos bons amis. Je vous promets de vous écrire plus au long quand je recevrai de vos nouvelles. Nous

avons été très-édifiés de la lettre de l'Amérique (1).

Je suis pour la vie, mon cher ami, votre très-humble et obéissant serviteur,

GILLES HENRY, de la Compagnie de Jésus.

---

## XIII

### LE PÈRE GILLES HENRY A SA SOEUR.

Kizlar, le 2 décembre 1810.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR,

Enfin vous avez vaincu, et je suis forcé de vous écrire. Je vous remercie beaucoup des instances que vous avez faites pour avoir de mes nouvelles; votre amour pour moi vous les faisait désirer, et mon amour pour vous me commandait le silence. Pouvais-je oublier, ma chère sœur, les désagréments.

---

(1) Voyez si en votre pays ou en Allemagne vous ne pouvez m'acheter le livre suivant : *Thesaurus linguarum orientalium auctore Meninski*. Viennæ, 3 tomi. Cet ouvrage est très-rare, il se vend jusqu'à cinquante ducats, mais il m'est très-nécessaire, et en cas que vous puissiez me l'acheter, je vous ferai rembourser l'argent. Comme aussi les livres suivants: *Rudimenta linguæ Persicæ etc... Lugd. Batav.* 1739. *hujus grammaticæ posterior itidem extat editio. Patavii in-4°, auctore Ludovico de Dieu.—Brevis, clara, facilis ac jucunda non solum Arabicam linguam sed et hodiernam*

les emprisonnements que vous avez essuyés à cause de mes lettres? pouvais-je oublier les tracasseries suscitées à M.... et à F.... à cause de moi? Oui, si en écrivant j'avais pu appeler l'orage sur moi seul, je vous aurais écrit, eussé-je dû éprouver tous les désagréments. Mais si je vous aimais, devais-je m'exposer à voir augmenter vos peines? Daigne le Seigneur vous récompenser, vous et mes amis, de ce que vous avez souffert à mon sujet; daignez me pardonner si en quelque manière j'ai été la cause coupable de ces désagréments. J'en ai moi-même fait la pénitence : car en apprenant ce qui vous était arrivé, je tombai dangereusement malade, et je ne fus guéri qu'au bout de six mois.

Je vous remercie beaucoup pour les détails que vous avez eu la complaisance de me donner dans votre lettre; je me réjouis surtout d'apprendre que tous nos parents se comportent bien. Voilà, ma chère sœur, l'effet de votre patience et de vos bonnes

---

*Persicam addiscendi methodus. Dublini.* — *Institutiones linguæ Turcicæ cum rudimentis paralellis linguarum arabicæ et persicæ. Auctore Meninski. Vindebonæ*, 1756. *in-4°.* — *Elementa linguæ persicæ, auctore Gravio*, 1649. — *Lexicon heptaglotton, auct. Castelli. Londini*, 1669, *fol. max.* — *Jacobi Golii lexicon arabico-latinum. Amstelodami.* — *Gazophylacium linguæ Persarum, auctore Angelo a sancto Josepho. Amstelodami*, 1684, *fol.* — *Cursus grammaticalis linguarum orientalium pars tertia, persismus et arabismo-persismus. Viennæ*, 1691, *in 4° : auctore Podesta.*

œuvres; nous nous réjouirons bien davantage lorsque dans peu nous retrouverons dans le ciel tant d'âmes que nous aurons gagnées au Seigneur par nos bonnes œuvres, nos bons exemples, nos bons avis et les bons livres que nous aurons distribués. Ne vous découragez pas, chère sœur, nous servons un Dieu juste qui compte jusqu'à nos soupirs et nos désirs, et bénit la postérité du juste jusqu'à la centième génération. Vous ne vous expliquez pas assez sur notre nièce qui s'est faite religieuse; y aurait-il du danger pour elle? dans ce cas, on pourrait conseiller le célibat dans la maison paternelle, comme cela se faisait autrefois dans notre patrie.

Ecrivez à tous mes parents de ma part, conjurez-les par les entrailles de Notre-Seigneur Jésus-Christ de tenir ferme dans la foi, mais surtout d'être fervents en bonnes œuvres : car la tiédeur entraîne ordinairement la perte de la foi. Qu'ils se souviennent toujours de la fervente piété des Gérard, des Godron, des Henry, des Collignon, des Demoulin et autres de notre famille. Je crois bien que notre nom va s'éteindre : ainsi se sont éteintes les familles que je viens de citer; mais les noms de plusieurs individus qui les composaient sont écrits au ciel; qu'ils fassent donc en sorte qu'il y ait beaucoup de Henry qui habitent la céleste cité, où ils vivront de génération en génération. Saluez-les tous de ma part,

les frères, sœurs, neveux, nièces, cousins et cousines; la grande distance me prive de l'espérance de les revoir dans ce monde : faisons donc en sorte, par la profession d'une même foi et la pratique des mêmes bonnes œuvres, que nous puissions nous revoir dans la bienheureuse éternité.

Soyons tous unis dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie : c'est là que nous devons nous parler. Tel est l'avis que je donne à tous mes parents et amis, surtout aux MM. Dev... Rappelez-moi au souvenir de ces amis, qui m'ont servi pour la conversion des âmes, ne m'oubliez pas auprès des MM. N... en cas qu'ils soient restés fidèles, comme je l'espère; mais surtout n'abandonnez pas le pauvre J. L., souvenez-vous combien il a contribué à la gloire de Dieu : s'il arrivait qu'il tombât dans quelque travers, souvenez-vous que Dieu ne lui a pas fait tant de grâces qu'à nous. Ecrivez-lui donc en mon nom, dites-lui que je l'aimerai toujours; que j'espère de le revoir en paradis, rappelez-lui la piété, les bonnes œuvres de feu son épouse; enfin ne l'abandonnez pas, quoi qu'il arrive; j'ai la ferme confiance qu'il se sauvera. Qu'est devenu notre X... est-elle toujours schismatique? ne désespérez pas non plus d'elle; elle a beaucoup servi la foi, et Dieu la récompensera.... Mais venons à nos amis véritables; ils sont peu, mais ils sont bons.

Je crois devoir regarder comme tels M. A. et mademoiselle T. sa sœur. Je crois bien qu'ils multiplient sans cesse leurs bonnes œuvres, et concourent efficacement au salut d'une infinité d'âmes. Leur docilité à l'Église, la perspicacité de leur esprit, jointe à une excellente éducation, me sont un garant de leur fermeté dans la foi, et leur nom est connu non pas seulement en Amérique, mais même à Mozdok, où nous avons reçu la nouvelle de la mort de M. leur père. Vous ne doutez point que nous ne nous soyons acquittés avec promptitude de nos obligations envers un tel bienfaiteur de la Société; et moi qui d'ailleurs lui avais tant d'obligations, je ne manquerai pas d'y satisfaire autant que possible. Je me suis imposé le même devoir en apprenant, en différents temps la mort des deux demoiselles X.....

Et vous, ma très-chère sœur, comment vous consolerai-je de la perte douloureuse de votre solitude et de la douce compagnie de vos consœurs? Rien d'autre ne pourra sans doute essuyer vos larmes, si ce n'est le souvenir que telle est la volonté adorable du Seigneur; rien d'autre ne pourra vous consoler si ce n'est l'amour du Seigneur, à qui nous devons nous soumettre avec joie dans tous les états où il nous met. Bénissez donc, bénissez le Seigneur dans votre exil, qu'il n'a permis que pour vous fournir une ample carrière de bonnes œuvres. Le

fruit de vos travaux, de vos sollicitudes, tant d'âmes autrefois dans l'erreur rappelées à la vérité par vos soins, tant d'esprits chancelants, fortifiés; tant d'âmes tièdes, devenues ferventes par vos soins, vous rappellent, sans doute, ces solitaires qui méritaient davantage en quittant les déserts, pour venir au secours du prochain dans les persécutions, que s'ils étaient restés en contemplation dans leurs cellules. Saint Ignace disait qu'il se croirait très-heureux si, en fatiguant toute sa vie, il pouvait empêcher une âme de tomber une seule nuit dans le péché auquel elle était habituée; et combien de péchés n'avez vous point empêchés ? Prenez donc courage encore un moment, et nous verrons face à face le Seigneur sans jamais pouvoir l'offenser. Pour avoir conservé l'innocence au milieu de Babylone, nous serons à jamais au milieu des âmes pures ; pour avoir eu peu d'amis dans ce monde, nous jouirons à jamais de l'aimable société d'une multitude infinie d'anges. Patience donc, estimez tout au poids du sanctuaire; ne recherchez, n'estimez que ce que Dieu aime et estime, et vous vous consolerez aisément d'avoir peu d'amis. Je suis maintenant assez bien portant et en voyage..... Croyez-moi pour la vie, ma très-chère sœur,

Votre très-humble et indigne serviteur et frère,

Gilles Henry.

## XIV

### LE PÈRE GILLES HENRY A MADEMOISELLE DE L...

Kizlar, le 2 décembre 1810.

MADEMOISELLE,

Béni soit le Seigneur qui a daigné prolonger vos jours, afin que vous puissiez augmenter de plus en plus le trésor de vos bonnes œuvres, et vous mettre à même de voir plus clairement et d'aimer plus parfaitement le Seigneur dans le Ciel ! Vous devez sans doute cette prolongation à vos aumônes et aux mérites de vos bons exemples : priez le Seigneur et prenez vous-même toutes vos précautions, pour que, lorsque vous viendrez à manquer, vous ayez une héritière qui soit la mère des pauvres, et essuie les larmes que ces membres chéris de N.-S. J.-C. verseront quand ils vous perdront. Je vous remercie beaucoup de la confiance que vous daignez encore avoir en moi : je crois bien que pour votre intérieur, vous n'avez rien perdu, du fait de mon absence. En cherchant le Seigneur avec simplicité de cœur, comme vous l'avez toujours fait, vous aurez sans doute rencontré un guide tel qu'il vous était nécessaire : ne cessez de faire à ce sujet des prières au Seigneur, qui est plus prêt à nous donner ses grâces, que nous ne sommes à les demander. Quoique vous

avez une grande dévotion à votre bon ange, ajoutez-y la dévotion aux anges gardiens de tous vos vassaux et de toutes les personnes avec lesquelles vous avez affaire : ce sera un moyen de rendre plus efficaces les instructions et les avertissements que le Seigneur vous donne le zèle et la grâce de faire, pour sa gloire et la conversion des pécheurs. Continuez à faire usage de la grande considération dont vous jouissez pour consoler les affligés, ramener les errants, diminuer le nombre des offenses faites au Seigneur. Hélas ! le démon a partout ses apôtres : n'y aurait-il donc personne qui voulût être l'apôtre d'un Dieu qui vous a comblée de tant de biens ! N'oubliez donc jamais que le Seigneur ne vous a jamais fait aucun outrage ; souvenez-vous à combien de périls vous avez été exposée, et pour le corps et plus encore pour l'âme ; combien de vos amies peuvent être maintenant en enfer ! combien en suivent le chemin ! combien de familles ont été ruinées, bouleversées, éteintes par la révolution ! Ne vous en serait-il point arrivé de même, si le bon Dieu ne vous en avait préservée ? Qui est cause que vous n'ayez point perdu la foi dans votre Samarie où elle est éteinte ; que vous n'ayez point perdu toute pudeur dans votre Babylone, où tout est prostitution ? si ce n'est la main du Seigneur qui vous a fait plus de miséricorde qu'à tant d'autres ! Pourriez-vous rougir d'un Dieu

qui vous a fait tant de bien, et vous en prépare de bien plus purs, de bien plus parfaits dans le ciel! Ah! si vous pouviez voir l'immense poids de gloire que le Seigneur vous prépare, et qu'il est prêt à vous attribuer, pourriez-vous ne pas vous armer de zèle pour empêcher les outrages faits au Seigneur, et la perte de tant d'âmes que vous pourrez sauver en les avertissant? Ah! mademoiselle, vous aimez le Seigneur: pouvez-vous donc, sans verser des larmes de sang, vous rappeler que vous avez quelques amis dans le monde? et pourrez-vous jouir en paix de la bienveillance de tant d'amis, si vous réfléchissez que le Seigneur n'a point, pour ainsi dire, de vrais amis dans le monde? Ce Dieu est infiniment saint, infiniment bon, et pour cela il est tant injurié! Ah! si Dieu était méchant, il trouverait peut-être des fidèles serviteurs! Mais à quoi bon, direz-vous, cette longue instruction? Mademoiselle, en voilà la raison: c'est que plus le Seigneur vous a donné, plus il exige de vous: témoignez-lui votre reconnaissance en admonestant les pécheurs, en faisant instruire la jeunesse, en distribuant des catéchismes, des chapelets, des croix, établissant des maîtres d'écoles dans toutes vos terres, en exerçant des œuvres de miséricorde corporelle envers les pauvres. Je vous recommande d'abord les pauvres prêtres, les pauvres religieuses dispersées, les pauvres honteux; et sur-

tout je vous recommande votre pauvre femme sourde, parce qu'elle est plus affligée, parce qu'elle était la dispensatrice de vos aumônes, parce qu'elle est de ma patrie et qu'elle porte le nom de feu ma chère mère.

Ne soyez pas surprise que je vous recommande plus que jamais les pauvres ; c'est à vos bons exemples que je suis redevable du tendre amour que j'ai pour les meilleurs amis du Seigneur, et Dieu m'a fait la grâce de m'envoyer à Mozdok, où tout notre peuple est très-pauvre, mais quelle espèce de pauvres sont-ils? Ce sont des gens de la première noblesse, ce sont des princes, des princesses, qui ne sont devenus pauvres que pour avoir tout perdu en passant de l'idolâtrie ou de l'hérésie à la religion catholique. Ah ! Mademoiselle, si j'avais ici vos immenses richesses, que je ferais d'heureux, combien j'essuierais de larmes et que j'empêcherais de crimes ! Ici, les jeunes filles sont élevées avec tant de soin, que la plupart brûlent du désir de demeurer vierges ; mais les parents, n'ayant rien pour les nourrir et les habiller, les marient malgré elles, rendent victimes malheureuses du monde des âmes destinées à n'avoir que Notre-Seigneur Jésus-Christ pour époux. O vous, tendre épouse du Fils de Dieu, que ne puis-je vous avoir ici pour un jour ! Vous verseriez des larmes de sang en voyant cinq jeunes princesses, dont trois sont

nubiles, balayant, lavant notre église, cousant nos habits, lavant notre linge, cuisant notre pain, exerçant le métier de couturières pour nourrir le prince leur père et la princesse leur mère. Mais elles-mêmes elles sont quasi toutes nues, jusque-là qu'un homme d'esprit, n'ayant point d'argent, vient de vendre jusqu'à sa montre et tous ses livres pour leur acheter des chemises et des habits pour l'hiver! Eh bien! le croiriez-vous? déjà deux fois des hommes très-riches les ont demandées en mariage, et elles s'y sont refusées, préférant de rester dévouées à un Époux immortel, dans l'oubli et la pauvreté, aux richesses et aux honneurs du monde! Maintenant elles tiennent l'école des jeunes filles. Mais ce qui doit le plus engager les âmes charitables à les secourir, c'est leur éminente vertu; j'ai vu beaucoup de monastères de religieuses qui menaient une vie très-exemplaire, et je n'ai rien vu qui m'ait tant édifié que la conduite de ces jeunes princesses.

Je vous prie d'être mon interprète auprès de Mademoiselle A. C.; daignez aller la consoler de la perte de sa chère sœur, elle ne l'a pas perdue; mais elle a gagné une puissante médiatrice auprès du Seigneur. Je suis convaincu que Mademoiselle A. multiplie de plus en plus ses bonnes œuvres, en revêtissant les pauvres, pourvoyant aux orphelins, et faisant instruire les ignorants. Ouvrez les yeux, Mademoiselle,

et voyez votre Époux qui vient, il est à la porte, il vous attend, et bientôt les mains des pauvres vous porteront dans le sein de l'Agneau sans tache, pour y jouir avec lui des chastes délices, et chanter le cantique que les vierges seules peuvent chanter. Faites part à cette demoiselle de ma lettre, dites-lui que j'offrais la sainte Messe pour sa sœur, bien avant de savoir sa mort. Continuez, je vous le répète, Mesdemoiselles, à fermer la bouche aux impies, par une piété exempte de bigoterie, qu'ils feignent d'attaquer; ayez cette piété féconde en bonnes œuvres qui font la gloire de la virginité et le supplice du libertin : soyez les mères, les frères, les sœurs de Jésus-Christ, en accomplissant exactement la volonté du Seigneur, et la faisant accomplir aux autres. Vous trouverez peu de compagnes visibles; unissez-vous aux saints anges, priez-les de vous éclairer, de vous conduire; vous aurez peu de soutiens; cherchez votre force, votre asile dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, dans lesquels j'ai l'honneur d'être, Mesdemoiselles,

Votre très-humble et très-indigne serviteur,

Gilles Henry.

---

# XV

## LE PÈRE GILLES HENRY A M. X..., EN BELGIQUE.

Mozdok, le 2 mars 1812.

Monsieur,

....Quelle joie pour moi d'aller mettre le Seigneur en possession des pays où il n'avait jamais pénétré; que j'y dis volontiers la sainte messe! et toujours j'y reçois les plus abondantes consolations. Voilà deux ans que, traversant le Caucase avec le R. P. Supérieur d'Astrakhan, le jour de l'exaltation de la sainte Croix, nous gémîmes en voyant les tombeaux mahométans sur les plus hautes montagnes, et nous dîmes : Ah! quand pourrons-nous sur leurs ruines arborer la sainte Croix! A la même heure, on entendit dans les montagnes douze coups de canon : chaque tribu se mit en armes croyant qu'on venait les attaquer. Arrivés à la forteresse, le général catholique, qui seul a des canons dans le Caucase, nous raconta le fait, et nous dit qu'il n'avait point fait tirer le canon, que lui-même avait été épouvanté, qu'il fallait que quelques roches se fussent fendues; mais moi qui savais que l'on avait entendu de même douze coups de canon dans une contrée où arrivait saint François Xavier en signe de la possession qu'en allaient prendre les douze apôtres, je commençai à soupçonner que la chose pouvait n'être pas naturelle.

L'année dernière nous gravîmes avec un prince polonais une montagne assez haute, en trois heures; sur le sommet nous y plantâmes une croix; notre exemple fut bientôt suivi par les Messieurs et les Dames venus de Saint-Pétersbourg qui firent leurs offrandes au pied de notre croix : c'est ainsi Monsieur, que nous semons dans les larmes, espérant que d'autres, dans la joie, viendront moissonner avec abondance le fruit de nos sueurs. Il faut toujours qu'il y ait du sang versé pour obtenir la conversion des idolâtres, nous offrons chaque jour le nôtre au Seigneur par un continuel martyr, aidez-nous donc par vos prières. Vous savez quel est ce pays du Caucase; c'est le plus malsain, où tout manque, où l'on ne trouve ni artistes ni ouvriers; nos paroissiens sont tous des idolâtres, des mahométans, etc. convertis, et il est fort peu de nos paroissiens dont les aïeux aient été catholiques; mais la plupart de ces catholiques étaient restés douze à quinze ans sans se confesser; il y a parmi eux des princes et des nobles; mais on ne les distingue plus que par la noblesse de leurs sentiments et de leurs actions : et leurs filles, à cause de leur pauvreté, sont obligées de garder le célibat, ce qui est une espèce d'opprobre chez elles, comme chez les juives; ou bien épouser des mahométans, ou des hérétiques; mais généralement elles préfèrent courageusement à ce

parti la croix et les opprobres de Jésus-Christ. Oh! si quelque saint Nicolas venait à leur secours! Nous avons trouvé ici la maison et l'église tombant en ruine; nous avons rebâti une maison et une petite église que nous chauffons en hiver, et nous en avons commencé une grande pour l'été que nous ne pouvons achever faute de moyens : ce n'est pas que nous n'ayons tout donné, nous et notre peuple, car les femmes ont offert jusqu'à leurs présents de noces, leurs bijoux, leur argenterie : beaucoup de personnes d'une autre communion ont aussi aidé à la construction de l'église : nos pauvres peuples nourrissaient les ouvriers; les femmes leur cuisaient le pain, les filles lavaient leurs linges; les princes, les nobles ayant à leur tête un général catholique ont plâtré eux-mêmes l'église d'hiver; mais tant de bonne volonté n'a point suffi, et nous sommes forcés de soupirer en entendant les impies, qui sont en grand nombre, passant près de cette église à demi-construite, s'écrier : *Où est votre Dieu?* Quelle serait votre joie si, après avoir vu des chrétiens renverser les églises, détruire les autels, massacrer les prêtres, vous voyiez des princes qui, hier idolâtres, aujourd'hui convertis, nous aident selon leur pouvoir; si vous voyiez les plus petits enfants nous apporter du lait, du pain, du beurre, etc., etc., tout ce qu'ils ont; si vous les voyiez traîner par la ville des bû-

ches de bois pour chauffer l'église! Quelle serait votre allégresse si vous voyiez nos enfants semblables à ceux de la Doctrine chrétienne, instituée dans les Indes, nous prier de les conduire auprès du moribond, chanter des cantiques à ses pieds; si vous entendiez le malade, sa femme, ses enfants, chantant eux-mêmes, les voisins entrant même par les fenêtres, etc.! Un père de famille, moribond, consolait son épouse et ses enfants éplorés, en leur ordonnant de chanter avec lui le *Stabat Mater*, et la prière : *Anima Christi*, les litanies du saint Nom de Jésus. Quelle métamorphose, quel beau spectacle pour nous qui, à notre arrivée, voyions les parents abandonner leurs enfants, et leurs enfants leurs parents malades; de les voir aujourd'hui, par un effet de la grâce de Dieu, remplir tous les devoirs de la charité! Ma plus chère et ma plus agréable fonction, c'est l'éducation chrétienne de ces pauvres enfants qui se confessent toutes les semaines; c'est la direction, l'instruction et l'entretien des pauvres; et le Seigneur bénit nos travaux. Ce qui rend d'un autre côté notre ministère bien pénible et laborieux, ce sont les militaires; nous en comptons plus de cinq cents catholiques, répandus jusqu'à deux mille versts (dont cent quatre font 25 lieues communes), le long de la ligne du Caucase: il faut affronter tous les dangers, la mort même, presque à chaque

pas pour leur aller administrer les secours de la religion particulièrement une fois chaque année. Ce qui exige de nous encore plus de dépenses et de dévouement, ce sont les passagers qui vont en Géorgie, ou qui en reviennent, dégoûtés de ces déserts; mourant de faim et de froid; les uns dépouillés en chemin, les autres ayant perdu leurs compagnons. Ils arrivent à pied, la plupart malades, quelquefois moribonds: effrayés par la vue des sauvages qui habitent ce pays; par celle du commandant qui est un Tartare; ils viennent se jeter dans nos bras comme des enfants qui retrouvent leur père. Tous : généraux, ambassadeurs, fils du prince de Géorgie, académiciens, naturalistes, astronomes, tous nous réclament et se réfugient chez nous : quelle belle carrière pour nous, quelle occasion d'exercer la bienfaisance catholique envers des gens qui auparavant auraient dédaigné de nous regarder ! Tous, apprenant que nous avons renoncé aux aises de la patrie, à nos parents, à nos amis pour venir vivre et mourir sans nom, peut-être sans sépulture, au milieu des barbares, dans ces horribles montagnes du Caucase; exposés à des maladies auxquelles n'échappent guère les étrangers, dans ce pays: tout cela touche ces voyageurs qui, oubliant leur impiété, leurs erreurs, se persuadent que notre religion est la seule vraie, et, en partageant avec

nous notre chétive cuisine, ils conviennent que les seuls prêtres catholiques sont les seuls ministres du Seigneur qui aient une charité universelle, et que leur religion est celle qui vient de Dieu même.

Agréez, etc....

GILLES HENRY.

---

## XVI

### LE PÈRE GILLES HENRY A SES SUPÉRIEURS.

(*Extraits de plusieurs lettres en date des* 2 *et* 29 *juin*, 13 *juillet et* 10 *août* 1814.)

Mozdok, le 2 juin 1814.

MON RÉVÉREND PÈRE,

....L'année dernière, au mois d'août, une femme nommée Marie Tomasof, enceinte de cinq mois, tomba malade. La sage-femme et le médecin jugeant au bout de quelque temps que l'enfant était mort, ils préparèrent une médecine pour délivrer la mère de son fruit. En étant prévenu, je me hâtai de lui donner mon reliquaire du B. François de Hieronimo qui déjà une fois l'avait fait accoucher heureusement, lorsque quelques minutes auparavant elle était désespérée. On ne tarda pas à lui apporter la médecine, et elle la prit ; mais comme elle ne pro-

duisit aucun effet, on convint de lui en donner une plus grande dose le lendemain. Il y avait un vase plein de cette médecine; mais on eut beau le chercher, la médecine se trouva enlevée on ne sait comment, et malgré toutes les recherches, on n'en put trouver dans tout Mozdok. Au bout de neuf jours la mère sentit son enfant remuer dans son sein et quelques instants après elle accoucha heureusement. L'enfant fut appelé François de Hieronimo, et mourut aussitôt après le Baptême, allant lui-même remercier au ciel son bienfaiteur dont le reliquaire l'avait préservé du malheur d'être privé éternellement de la vue de Dieu.

Il y a trois ans que, la veille d'une grande fête, j'étais monté au sommet de l'église que nous bâtissions; le pied me manqua et je tombai à la renverse de la hauteur d'environ trente pieds, me heurtant dans la chute à différentes pièces de bois; et je me sentis de suite attaqué d'une rupture : à l'instant, je mis la main sur le reliquaire du B. de Hieronimo, le priant de cœur, car j'avais perdu la parole, de me rendre la santé pour le service du prochain; et de suite la douleur et la lésion disparurent; je me relevai guéri, et j'allai entendre les confessions jusqu'au soir.

Gilles Henry.

Mozdok, le 29 juin 1814.

Mon Révérend Père,

....On vient de publier ici l'ordre de renvoyer tous les Polonais. Tout en entrant dans leur joie, je me sens le cœur singulièrement affligé de voir partir ces pauvres malheureux que nous avons comme régénérés en les transformant en agneaux, d'ours qu'ils étaient. Maintenant toutes mes dépenses, mes courses, mes soucis, mes crève-cœurs à leur égard me paraissent agréables, et je ne prévois qu'avec peine le moment où je ne devrai plus me priver de mon pain, de mon dîner pour en nourrir l'affamé, de mon manteau, de mes bottes et même de mes bas pour en revêtir les membres précieux, les frères bien-aimés de mon Sauveur; il me semble qu'il me manquera quelque chose quand je n'aurai plus l'occasion de revenir couvert de vermines. Si j'avais quelque chose à regretter, c'est de m'être trop défié de la divine Providence, c'est de n'avoir pas davantage retranché sur mes dépenses pour soulager ces malheureux, c'est de ne pas m'être privé davantage de mon repos pour alléger leurs travaux.

Le Seigneur, en vue du bien de la Société, nous a merveilleusement bien dirigés. Tous les Polonais, soit officiers, soit soldats, sont venus ici avec les

plus mauvaises dispositions, et ils partent tous en nous bénissant : aucun d'eux ne nous oubliera ; pas un ne se plaint de nous, beaucoup nous regrettent, et l'un d'eux, qui a vécu très-pauvrement avec moi pendant dix mois, me disait en pleurant à son départ, que c'était la première année qu'il avait vécu heureux. Il ne s'en trouve aucun qui ne soit habillé, tous ont été nourris par nos soins, tous sont devenus généralement l'exemple de Mozdok. Ils font bénir notre sainte religion, et ceux mêmes qui lui étaient le plus contraires disent hautement que la religion catholique est la seule vraie religion. On a été témoin de leur patience angélique dans les maladies, de leur résignation à la mort : on en a vu plusieurs et entre autres un, il y a deux jours, dont la figure au dernier moment, dans les convulsions de la mort, avait quelque chose de hideux, et à l'instant de la mort elle devint une figure de bienheureux et attira tous les malades qui ne pouvaient se lasser de la contempler. Beaucoup, après avoir reçu, ou la sainte communion en viatique, ou l'extrême-onction, se sont levés et ont été guéris; beaucoup retourneront raconter eux-mêmes dans leur patrie cet effet merveilleux des sacrements. Vendredi je courus au secours d'un malheureux abandonné depuis trois jours à deux versts d'ici, dans les campagnes. En l'abordant à genoux, je le trouve ap-

puyé entre deux planches, j'ai cru voir le jeune Samuel; je le confessai, puis craignant qu'il ne fût attaqué de la peste, et ne pouvant lui donner l'extrême-onction, je me contentai de l'exciter à la confiance envers la divine Providence. Quelle fut ma surprise le lendemain matin de le voir arriver à l'église et, sans aide, venir à la sainte Table. Samedi, un malade ne présentait plus aucun signe de vie après avoir reçu l'extrême-onction; déjà j'avais donné son argent aux autres malades, une de ses chemises et ses bottes; mais hier il me fut bien doux de pouvoir lui restituer le tout après l'avoir vu communier avec vingt-deux autres malades arrivés la veille. Non-seulement ils reçoivent les faveurs de Dieu, mais ils les obtiennent encore pour leurs frères endurcis. Samedi, on m'appela dans un soi-disant quartier; je trouvai le malade destitué de sentiment. Je demandai s'il m'avait fait appeler, et sur la réponse affirmative, après avoir inutilement employé différents remèdes pour le faire revenir à lui, je me hâtai de lui administrer l'extrême-onction. A peine avais-je fini que je vois entrer une femme, et je commence à m'apercevoir que cette maison n'était rien moins qu'un quartier, je m'informe, et on emploie tous les efforts pour me rassurer. Enfin le soir, nos bons Polonais m'annoncèrent que cette femme était une prostituée qui retenait ce jeune

malade. J'envoie l'ordre de le porter à l'hôpital; mais le diable gardait sa proie; enfin je double mon monde et mes bons Polonais l'emportent de force. Hier matin il avait recouvré le sentiment; je lui parlai une heure et demie, mais toujours il détournait la face de moi; seulement il me regardait quand je me recueillais pour faire ma prière aux bons anges. Il avait les yeux égarés, et semblait voir le démon à sa droite. Fatigué, je substituai à ma place un Polonais que j'instruisis sur la manière de traiter avec cet endurci, dont la première et unique réponse fut qu'il n'y a point de Dieu. Chacun sait que l'impureté engendre la haine de Dieu. Enfin les malades me dirent que la prostituée était venue lui parler à l'hôpital; je les conjurai de ne plus permettre ce scandale. C'en fut assez, chaque malade s'arma de verges, et, lorsque vers midi cette malheureuse se présenta, tous tombèrent sur elle. Elle cria à la garde, mais la garde était composée de bons catholiques, qui l'arrêtèrent; elle envoya au chef de la garnison; mais déjà on avait obtenu de lui la punition de l'infâme créature. Tous les malades et le peuple se mirent en prières; moi j'ai passé cette nuit sans dormir. Enfin des soldats polonais, dont cet exemple désespérant avait touché le cœur, vinrent me trouver après que j'eus dit la messe; à peine les avais-je confessés que l'endurci

lui-même me fit appeler, demanda pardon à tous les malades et se confessa avec componction. Il lui reste seulement un tremblement dans tous ses membres, et les yeux égarés, comme il arrive à tous ceux qui viennent d'être délivrés du démon.

GILLES HENRY, de la Cie de Jésus.

---

Mozdok, le 13 juillet 1814.

....Mercredi dernier est arrivé ici le R. P. Supérieur, Suryn; il est reparti jeudi matin. Le Seigneur a couronné le courage avec lequel il a surmonté les obstacles qui l'écartaient de la mission du Caucase. Il a plus fait en trois mois que nous n'avons fait en sept ans : toute la ligne l'a accueilli, tous les chefs l'on fêté et honoré; il emporte les regrets et le respect de chacun. Par lui on connaît la Compagnie, on la révère et on la désire. Il a entendu de six à sept mille confessions; le nombre des impénitents ne monte pas à plus de trente personnes; encore étaient-ce des francs-maçons ou des schismatiques. Il a fait cesser vingt-quatre concubinages en célébrant des mariages légitimes; il a ramené un diacre apostat, baptisé un juif et converti au moins vingt-huit protestants. Il est gai et bien portant. Quant à nous, à la vue d'un tel exemple, nous sentons ranimer notre zèle. Vendredi passé, un luthé-

rien qui me résistait depuis huit jours, a demandé lui-même à se réconcilier. J'obtiens ce que je demande, par les prières de mes malades. On a été dans de grandes alarmes à Astrakhan ; on a cru que le R. P. Suryn était tombé entre les mains des payens. Depuis sept ans, j'ai chaque jour de pareilles craintes sur le compte de notre P. Supérieur ; mais serait-ce donc un malheur si l'un de nous, en exerçant le saint ministère, était fait prisonnier? Heureuse captivité qui probablement briserait les chaînes par lesquelles l'enfer tient les montagnards en captivité ! Serait-ce un malheur si l'un de nous était dévoué à la rage des payens ? Nous voulons arborer parmi eux l'étendard de la croix, et le sang des martyrs n'est-il pas la semence des chrétiens ?

Gilles Henry.

---

Mozdok, le 10 août 1814.

Mon Révérend Père,

....Depuis quelques semaines, je n'ai pu vous écrire; nous étions harassés de travaux. Il y a ici une mortalité épouvantable. La maison même de M. le commandant est infectée ainsi que toute la ville, mais le mal règne surtout parmi nos Polonais : depuis quatre mois nous n'avons pas eu de pluie, on ne trouverait pas un brin d'herbe aux environs

de Mozdok. Une multitude de sauterelles de la longueur de ma main ont consommé en un jour, foin, froment, roseaux, etc. Elles ont paru au-dessus de Mozdok et tellement offusqué le soleil, qu'on eût dit qu'il y avait une éclipse. J'ai fait réciter les litanies de tous les Saints et répandre de tout côté de l'eau bénite, et elles ont de suite disparu. Mais l'air en est, je crois, infecté. Tous nos Polonais sont malades; chaque jour nous en enterrons. Comme les hôpitaux étaient bien loin de suffire, M. le Général, par mon conseil, a fait évacuer des maisons de particuliers et y a mis des malades. Nous restions deux pour soigner cette multitude, le chirurgien, mon bon ami et moi; nous remplissions les fonctions de médecin, cuisinier, chirurgiens, etc. Mes trois voitures et mes chevaux menaient aux hôpitaux les malades couchés dans les rues et dans les campagnes; ma cour, ma cuisine, mes conservatoires étaient pleins. J'ai employé mes eaux de menthe, de mille-feuilles, de mélisse et autres que j'avais distillées. Six Polonais qu'on m'avait donnés étaient nos coopérateurs. Enfin le chirurgien et moi et tous nos domestiques et ouvriers avons succombé, à l'exception d'un seul. Mes chevaux sont tombés malades, mes voitures se sont brisées, l'argent et le pain nous ont manqué. J'avais deux bubons qui annonçaient la peste; enfin m'apercevant que ce pouvait être une espèce

de *febris piteika*, j'ai demandé à mon ami le chirurgien des remèdes contre cette fièvre, sans lui parler des bubons. Deux semaines j'ai été dans les transes, et la veille de saint Ignace j'ai été neuf heures sans connaissance; mais le jour de sa fête, au matin, j'ai commencé à me trouver mieux, et maintenant la fièvre m'a quitté. Il ne me reste que des éruptions sur la peau. Pendant ma maladie, il est mort neuf Polonais que j'avais confessés et communiés auparavant. Mon retour à l'hôpital a été un triomphe; tous, Luthériens, Raskolniks, Mahométans, Russes, Polonais, Hongrois, Bohémiens, m'ont reçu avec la même joie. Deux Luthériens se sont convertis, l'un d'eux fait l'office d'apôtre; il préside au Rosaire, et prépare les malades à la communion. Un officier russe s'était expressément déguisé en soldat et pendant huit jours il m'a examiné le visage collé contre celui des moribonds, soutenant ceux qui vomissaient, etc., distribuant du vinaigre, du tabac, des gouttes d'Hofman, conduisant des malades à l'hôpital, assis ou couchés auprès de moi dans ma voiture, etc.; le huitième jour, il mit son uniforme et s'écria publiquement à l'hôpital : « Grâces à Dieu, je connais maintenant la vraie religion. » Tout cela me donna des embarras. Tous les officiers de l'hôpital pensent comme cet officier. Les soldats russes subornent les écrivains, on me

les amène, on proteste qu'ils sont Polonais, je le crois, je les administre, et quand je les ai administrés et enterrés, j'apprends qu'ils étaient Russes ! Je m'en suis expliqué avec le chef de la garnison, il en a ri : j'en ai écrit à M. le Général, il en a ri de même. Que faire? je ne les confesserais pas si je savais ce qui en est; mais on me trompe, et je n'ai pas le temps de faire des examens ultérieurs. D'ailleurs le prêtre russe n'ose point venir à l'hôpital, soit crainte de la contagion ou pour quelque autre raison. Je ne dis jamais aucun propos contre la religion russe; je remplis mon devoir, je fais le plus de bien que je puis, et de suite je m'en vais. Mes boutades même me réussissent. Comme tous sont malades, on envoyait les infirmes aux travaux publics; leurs larmes m'ont attendri, je courus chez le chef de la garnison; ne le trouvant pas, je dis tout en feu à son épouse : « Madame, voulez-vous avancer la mort de ces chrétiens? dites à votre époux que le sang de ces malheureux crie vengeance au ciel contre son sang, et que s'il ne met ordre à ces cruautés, pas un de ses enfants ne restera en vie ! » Depuis ce temps, on laisse les infirmes à ma disposition. Les officiers subalternes ont voulu commencer encore à les molester, ils avaient dépouillé le fils de M. le comte colonel Potowski qui repassait par Mozdok; je l'ai habillé, et quelques heures

après, un d'eux est encore revenu tourmenter quelqu'un dans ma cour; j'ai perdu patience et ordonné de le châtier. Les chefs sont venus me remercier, et depuis cette époque, personne n'ose toucher mes malades. Il vient de se passer une chose extraordinaire. Basile d'Obrewski, maréchal-ferrant, qui ne s'était pas confessé depuis vingt-cinq ans, fut si touché de mes procédés qu'il se convertit sincèrement et fit vœu que, s'il récupérait la santé, il travaillerait pour l'église. On lui donna à travailler pour le commandant; l'ouvrage fini, il dit à son chef: « Permettez-moi de travailler maintenant pour mon Dieu. » Il ferra les roues de mon droschky, et ne voulut pas permettre qu'on le traînât avec des chevaux, mais il le traîna lui-même dans ma cour. Après avoir ainsi travaillé pour l'église, Dieu ne voulut pas sans doute qu'il s'employât à des ouvrages profanes; il me quitta le matin bien portant; à cinq heures du soir, entrant au lazaret, je le trouve mort. Le cœur me saignait de ne lui avoir pas au moins donné l'extrême-onction (il avait communié trois semaines auparavant), j'ordonnai à tous les malades de prier pour lui, et moi-même je me mis à genoux vis-à-vis d'un crucifix. A peine commencions-nous à prier, on crie: « Il vit! il vit! » Tous se rassemblent, il lève la tête, étend les bras, soupire, remue les lèvres, ouvre les yeux, verse des

larmes et me regarde. Je lui donne l'extrême-onction ; quand j'eus fini celle des pieds, il se coucha tranquillement et resta définitivement mort. Je ne mets pas trop d'importance à ces faits, mais ils font un effet merveilleux sur les malades.

Une grâce particulière que le Seigneur accorde ici aux Polonais à cause de la mortalité actuelle, c'est que ceux qui ont résisté au zèle des RR. PP. Supérieurs Suryn et Woyszwillo, et passent à Mosdok, y tombent malades. Entrant à l'hôpital, ils y trouvent des morts ou des moribonds et rencontrent des apôtres dans les autres malades, et ainsi ils se rendent à moi. De tels sujets, étant pour la plupart éclairés, une fois convertis, deviennent eux-mêmes apôtres. J'obtiens des médecins qu'on les retienne plus longtemps à l'hôpital. Quand ils en sortent, les chefs leur assignent ma maison pour quartier; par mes soins et ma conversation ils s'enflamment, et il est rare qu'en moins de huit jours ils ne m'amènent une vingtaine de pécheurs endurcis. Les bons livres, les chapelets, les croix, tout opère des effets merveilleux. N'est-ce pas vraiment une chose digne d'admiration que des hommes qui ont parcouru toute l'Europe, en ont rapporté la quintessence de toutes les erreurs, en ont imité tous les travers, ont donné dans tous les vices, que des hommes qui ont profané et volé les églises,

arrêté les prêtres, violé les vierges, blasphémé en prose et chansons; qui ont vu tant d'églises célèbres, rencontré tant de prêtres zélés et sachant leur langue, sans se convertir; étant arrivés à Mozdok comme des furieux; après avoir scandalisé, même dans l'église, nos pauvres peuples; après nous avoir craché au visage en pleine rue et nous avoir comparés à des prêtres apostats et mariés sacrilégement, soient enfin tombés aux genoux d'un prêtre ignorant leur langue, et si pauvre, que tout son vestiaire ne monte pas à vingt roubles, et cela pour changer de vie! Vraiment le doigt de Dieu est ici.

Il me reste à demander pardon des dépenses que j'ai faites. Mais aussi, quelle règle observer quand un malade meurt faute de pain, sort de l'hôpital sans chemise? Qu'eussiez-vous fait, si vous aviez rencontré le fils de M. le comte Potowski sans bas, sans souliers, sans bottes, sans chemises? Pourrait-on me repprocher d'avoir demandé son mouchoir à la première dame que je rencontrai; ses bottes à un cosaque; sa chemise à un autre? Mille cas semblabes se présentent. Depuis Pâques je suis sans argent, et je dépense, par mois, trois cent roubles. Grâce à la divine Providence, je n'ai pas de dettes. Personne ne serait resté en vie pour porter nos nouvelles en Pologne, si je n'avais fait instance auprès du général; et quoiqu'il n'y ait ici aucune

troupe pour les remplacer, il vient d'envoyer, par une estafette, ordre de faire partir de suite tous les Polonais de Mozdok; les malades même sur des voitures. Quels douloureux adieux je vais recevoir! J'en reçois de plus consolants des moribonds, qui, au moment de rendre l'âme, tournent encore les yeux vers moi, comme s'ils voulaient me dire : A vous revoir dans le ciel, mon cher Père!

GILLES HENRY.

---

## XVII

### LE PÈRE JEAN WOYSZWILLO AU PÈRE GILLES HENRY.

(*Extraits de quatre lettres datées de Dubowskaja, le* 29 *juin; de Kargalinka, le* 10 *juillet; de Kurdzineki, le* 23 *juillet, et de Kizlar, le* 3 *août* 1814. Trad. du latin.)

Dubowskaia, le 29 juin 1814.

MON RÉVÉREND PÈRE,

.....Le travail de chaque jour commence de grand matin et me conduit jusqu'à la nuit assez avancée; mais, grâce à Dieu, je me porte bien et je ne suis pas trop fatigué. Je suis plus souffrant quand le travail vient à se ralentir; comme il m'est arrivé dernièrement à Kizlar, où j'ai beaucoup souffert de peines intérieures. — Je prends ma nourriture avec les prisonniers, et ce sont repas de carême; mais après de rudes fatigues, l'eau claire et le pain sec ont tant

de goût que nous nous demandons souvent, avec mon cher compagnon Martin Ostoriski, si les rois et les empereurs font meilleure chère que nous ! Et par le fait, du pain et des légumes crus se digèrent plus facilement, quand on a la paix de l'âme, que toutes les délicatesses avec une conscience agitée. — Après la fête de la Visitation, je partirai, s'il plaît à Dieu, pour Kargalinka, où je suis attendu et désiré par cinq cents prisonniers. Dieu veuille augmenter notre zèle et nos forces : je l'espère de la puissante intercession de la très-sainte Vierge et des saints Apôtres Pierre et Paul, comme aussi de l'assistance des bonnes âmes de Mozdok, auxquelles je me recommande.

Je m'arrête, pouvant à peine écrire; il est minuit, et toute la journée le ministère ne m'a pas laissé un moment de repos.

WOYSZWILLO, S. J.

---

Kargalinka, le 10 juillet 1814.

.....Nous sommes encore valides et bien portants, quoique travaillant sans relâche de toutes nos forces, que Dieu daigne soutenir pour le salut de tant de pauvres âmes. Et vraiment j'admire que, faible et usé comme je suis, je puis cependant suffire à tant de ministères que Dieu confie à notre faiblesse. — De-

puis une semaine que je suis ici, je trouve des âmes mieux disposées et préparées à faire de bonnes confessions. Ces pauvres gens me réveillent de grand matin et me retiennent fort avant dans la nuit ; et vraiment Dieu les bénit.

Je me réjouis des bonnes nouvelles que vous me donnez de la Compagnie. Plaise à Dieu que tous les Ordres religieux refleurissent, et bientôt envoient de nombreux ouvriers dans les vignes ravagées et les champs où la moisson se prépare.

WOYSZWILLO, S. J.

---

Kurdzincki, le 23 juillet 1814.

.....Je me réjouis beaucoup des grands fruits recueillis dans son expédition apostolique par le Révérend Père Supérieur d'Astrakhan le P. Suryn. Et certes pour avoir entendu tant de milliers de confessions, il lui aura fallu un continuel et rude travail. Votre Révérence, qui depuis longtemps a dans son hôpital tant de pauvres malades, peut mieux apprécier le résultat obtenu par le P. Suryn. Dieu veuille augmenter le zèle et les forces de ses ouvriers et les multiplier suivant l'étendue des champs qu'il ouvrira devant nous, afin que nous aidions tant de pauvres âmes rachetées au prix de son sang ; et, s'il lui plaît, nous donnerons aussi le nôtre. Pour moi, je travaille

de bon cœur ; mais parfois moins rudement quand les confessions viennent à diminuer. Je me trouve ici au milieu des ouvriers, à trente et un versts de Kizlar. Les confessions sont peu nombreuses, puisque depuis dix jours je n'en ai pas entendu plus de quatre-vingts ; mais cependant ce n'est pas un médiocre travail pour moi, puisque souvent un très-petit nombre de pénitents me tient depuis le grand matin jusqu'à dix et onze heures du soir. Un bon nombre de ces malheureux qui ont été en Espagne, ont besoin d'être instruits après tant d'années passées sans sacrements. Ma besogne terminée, je voudrais retourner à Kizlar, où je sais que l'hôpital est rempli de malades ; mais il me faut attendre l'autorisation du commandant.

W oyszwillo, S. J.

---

Kizlar, le 3 août 1814.

.....Enfin, j'ai été rappelé le 31 juillet, par le commandant de Kizlar. Chemin faisant, j'ai trouvé sept malades ; l'un d'eux est mort immédiatement après avoir reçu l'extrême-onction. Mon voyage a été traversé de toutes manières, et dix fois j'ai dû m'arrêter pour faire réparer notre char. Le soir même de mon arrivée, je me suis mis à entendre les confessions et à donner l'extrême-onction aux plus malades ; l'un d'eux passa immédiatement à meilleure vie,

et la mort ne cesse pas de frapper. Par une punition divine, plusieurs de ceux qui avaient obstinément refusé les sacrements sont morts subitement pendant mon absence, et d'une façon épouvantable, comme nos bons catholiques me l'ont raconté à mon arrivée. Je ne sais pas au juste le nombre de nos malades ; mais il n'y en a pas loin de cinq cents parmi les soldats et les ouvriers.

Votre serviteur en J.-C.,

Woyszwillo, S. J.

---

## XVIII

LE PÈRE GILLES HENRY AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL.

Mozdok, le 22 septembre 1814.

Mon Très-Révérend Père,

Monsieur F., prêtre, est mort à Mozdok le 4 de septembre, après avoir reçu les sacrements de pénitence et d'extrême-onction. Quoique ma faiblesse soit telle que je ne puisse ni dire la messe ni entendre aucune confession, je vais m'efforcer de donner à Votre Paternité quelques détails trop intéressants pour en priver la Compagnie. Ce Monsieur F., d'une conduite d'ailleurs irréprochable, a été un ennemi tellement acharné de la Compagnie, qu'il se déchai-

nait contre nous en toute occasion et même en chaire : ce qui lui est encore arrivé le jour de l'Épiphanie de cette année. Le même jour au soir, il est renversé, suffoqué par la vapeur du charbon et a le corps brûlé par des briques ardentes. Averti vers le minuit, je cours à son secours, et me trouvant seul, je commence par purifier l'air pour ne pas être suffoqué moi-même, opération qui dura jusqu'à deux heures du matin. Alors il arriva du monde, et je lui administrai l'extrême-onction sous condition. Le lendemain à midi, il ne donnait encore aucun signe de vie. Ses amis étaient présents, et tous avaient été complices de sa persécution contre nous. Alors je lus l'Evangile *Supra Infirmum*, et aussitôt il revint à lui, commença à parler et demanda à manger et à boire. Tous les assistants devenus mes amis, d'ennemis qu'ils étaient, crièrent au miracle, et me retinrent par mes habits lorsque je voulus me retirer. Depuis ce moment M. F. n'a plus cessé de nous louer et de nous aider ; il était toujours d'accord avec nous et ne voulait rien faire que par mon ordre. Dès le même jour il m'offrit autant d'argent que je voudrais pour avoir une maison auprès de nous, afin de vivre et de mourir au milieu de nous. Lorsque je ne pouvais point aller le voir, il envoyait trois ou quatre fois le jour s'informer de ma santé, et la veille de sa

mort, il a encore voulu savoir comment je me portais. J'avais commencé à écrire tout cela fort au long, au P. Landès qui connaissait cet ecclésiastique, mais la maladie m'a empêché de continuer.

Dieu, pour nous consoler sans doute dans notre tristesse, a voulu nous donner deux exemples semblables de sa miséricorde dans la personne de notre commandant et dans celle d'un lieutenant-colonel. Ce dernier était notre ennemi déclaré, et voulait nous retirer l'architecte qui construit notre église. Il vint un jour me trouver avec cette intention; mais, m'ayant regardé, sa colère s'évanouit, et il ne put s'empêcher de m'embrasser. Depuis ce temps, il est notre ami, au point de ne vouloir se confesser qu'à moi. Mais l'exemple de notre commandant, nommé K..., est encore plus frappant. Il est franc-maçon. Un jour, m'étant venu voir, il se plaignit de ce que je ne rendais pas visite à sa femme; je lui répondis que si elle était à l'hôpital, je l'irais voir tous les jours, mais qu'il ne me restait pas de temps. Ne pouvant souffrir mon zèle pour les malades, qui condamnait sa négligence, il commença à déclamer contre moi, et à me représenter comme un intrigant. J'ai gardé le silence; mais Dieu a pris ma défense; le commandant est tombé malade avec sa femme et toute sa famille : cinq de ses domestiques sont morts. Alors, touché intérieurement, il s'est écrié : « Trans-

portez-moi avec mon épouse auprès de l'église catholique ; c'est là que je dois être guéri. » Il y a été transporté effectivement ; je suis allé le voir, et aussitôt il a renvoyé tous ses amis et m'a dit : « Mon Père, je suis auprès de vous : cela suffit, je guérirai sans médecin. » Lorsque je vais le voir, il ne veut pas me laisser aller, il m'appelle de jour et de nuit, il me consulte en toute chose. Il a renvoyé tous ceux de ses amis qui ne nous aimaient pas.

Recevez, etc.

GILLES HENRY.

---

## XIX

### LE PÈRE GILLES HENRY AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL.

Mozdok, le 28 septembre 1814.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

.....J'ai vu hier M. le Colonel N... à notre quarantaine ; c'est la première fois que je sors depuis deux mois. Il vous dira beaucoup de choses pour me tirer d'ici ; mais il n'est point missionnaire. *Cruces nostras videt; unctionem non videt*.... J'ai cru devoir m'exposer un peu pour la vie de mes malades. J'étais certain que la peste n'existait point à Mozdok, mais seulement la fièvre *piteika* et la fièvre maligne, qui ont certaines marques extérieures ressemblant au

bubon de la peste. Tout à coup on décide que c'est la peste, on met le commandant, le chef de la garnison et le major de la place sous le conseil de guerre, et on ordonne de faire évacuer l'hôpital; dès lors, tous les malades exposés au plein air allaient mourir. J'ai prié le colonel, M. Débout, de passer chez moi; c'est lui qui, trompé par un mauvais médecin, réglait cette affaire. J'ai protesté contre le jugement, en assurant que si c'était là la peste, je l'avais sur moi-même. Alors on a voulu me traîner à la quarantaine. J'y ai consenti, à condition qu'on fît venir un médecin de Georgierosck. A ces mots, le sot médecin a consenti à entendre raison. On a fait cesser toutes les procédures contre le commandant, etc. Seulement on a persisté à vouloir douter; mais le ciel a ratifié mes efforts. Avant les bruits de peste, il mourait chaque jour, de la fièvre, trois ou quatre malades à l'hôpital; mais depuis que je me suis intéressé pour eux, c'est-à-dire depuis deux semaines, il n'est mort personne, et il n'y a aucun malade en danger. Jugez, mon Très-Révérend Père, quelles injustices on commet ici, et s'il ne faudrait pas avoir un cœur de fer pour ne pas tomber malade! Après s'être bien fâché, M. Débout m'a remercié. Notre général triomphe, mais le méchant médecin et toute l'engeance de la police grincent des dents contre moi. Faites donc prier pour moi, afin que je me conduise sagement.

Chaque jour, il se présente de tels cas où je ne sais quel parti prendre, et le Seigneur permet cela afin que nos Polonais s'affermissent dans la religion, en voyant les efforts de la charité, et considérant que le Seigneur supplée au défaut de la langue, pour ceux qui peuvent à peine me comprendre.

*Note ajoutée par une autre main.*— Le P. Henry est continuellement malade, et c'est par un prodige continuel que Dieu lui conserve la vie. Un autre fait non moins merveilleux, c'est que la mortalité, qui est très-grande à Mozdok, semble être suspendue lorsque le Père ne peut secourir les malades, puis elle recommence lorsqu'il reprend ses fonctions.

---

## XX

LE PÈRE GILLES HENRY AU RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

Mozdok, le 1er juillet 1821.

MON RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL,

Nous profitons de l'excellente occasion que nous offre Milord Hollingworth, officier anglais de l'armée des Indes, et venant de là, pour se rendre en Angleterre; et nous acceptons bien volontiers ses offres pour vous donner de nos nouvelles, puis nous recommander à vos saints sacrifices et prières.

Voilà seize ans que nous avons été envoyés à Mozdok, au pied du Caucase, dans l'espoir qu'un jour nous pourrions avoir la permission de pénétrer dans ces montagnes pour travailler à la conversion des peuples qui les habitent, et sont tous, ou païens ou mahométans : nations sauvages ou féroces, qui pensent gagner le ciel en massacrant les chrétiens, et se croient martyrs s'ils périssent dans les combats.

Après avoir longtemps espéré que les montagnes du Caucase nous seraient ouvertes, l'entrée nous en fut interdite par la malice des hommes. Cependant nous ne demeurions pas oisifs ; loin de là : toutes les régions comprises entre Mozdok, la mer Caspienne et la mer Noire étaient occupées par des stations de soldats polonais catholiques destitués de secours religieux. Sachant le triste état de ces pauvres soldats, le P. Supérieur est allé chaque année les visiter, sans se laisser arrêter par les dangers, les fatigues, le froid, la faim et les misères de toutes sortes, pour leur administrer les sacrements.

Mais après l'invasion des Français en Russie, pas un de nous n'eut un seul moment de repos : douze mille Polonais prisonniers furent dirigés de notre côté : presque tous ces malheureux avaient perdu la foi dans leur contact avec les Français, et leurs mœurs étaient déplorables. La plupart de ces soldats tombèrent malades en arrivant dans ces con-

trées insalubres. Nous nous empressâmes de les consoler, de les instruire, et, par les œuvres de miséricorde, nous eûmes la consolation de ramener à Dieu le plus grand nombre de ces malheureux.

Cependant, la peste envahit notre ville à six reprises différentes, et la dernière fois, un de nos Pères administra durant six mois nos malades atteints de la peste. Pendant que nous donnions nos soins aux pestiférés et autres malades, Dieu nous soutenait et nous consolait : plusieurs agonisants, à peine l'extrême-onction reçue, recouvraient la santé, d'autres guérissaient au moment où ils recevaient la sainte Eucharistie. Deux pestiférés avaient à peine reçu le saint Viatique, qu'au même instant leurs bubons venant à s'ouvrir et laisser échapper le virus, se sentirent radicalement guéris ; et, reconnaissants de bienfaits de Dieu, ils se dévouèrent immédiatement à soigner les autres malades. Ainsi Dieu, sans tenir compte de nos fautes, mais touché de miséricorde à la vue des malheureux, faisait des merveilles en leur faveur.

Dans toute cette ligne du Caucase, les paysans et principalement les Cosaques sont adonnés à la magie et aux maléfices : aussi rencontre-t-on une infinité de possédés. Dieu en envoya plus de deux cents à notre Père Supérieur pendant qu'il visitait nos Polonais ; et la plupart furent délivrés au moyen de quelques exorcismes. Ces guérisons, où se voyait si manifeste-

ment le doigt de Dieu, portait tous ces pauvres gens à lui rendre gloire.

Nous avons à Mozdok environ deux cents catholiques, presque tous Arméniens, et adonnés au commerce.

Par suite de leurs rapports continuels avec les Mahométans, ils sont loin d'être exemplaires ; mais les femmes sont très-édifiantes par leur patience et leur conduite irréprochable.

Nous voyons continuellement à Mozdok beaucoup de personnages de différentes nations, passant de Russie en Géorgie, et *vice versa*. Comme il arrivait que très-souvent on ne savait où les loger, nous avons bâti un hospice assez vaste pour recevoir indistinctement tous les voyageurs, et de plus nous les nourrissons gratuitement autant que possible. Parmi ces voyageurs, nous avons remarqué une dizaine d'Anglais de distinction, entre autres MM. Johnson, Sadler, Middleton, Stressy, Makintosh, Law, etc. Nous étions heureux de pouvoir donner quelques témoignages de notre affection à la nation anglaise.

Nous avons bâti une assez belle église en style romain : la dépense s'est élevée à quatre mille ducats.

Après avoir fait tout cela avec l'aide de Dieu, dont nous sommes les serviteurs inutiles, nous attendons le moment d'être chassés de cet empire, comme tous

les autres membres de la Compagnie. Mais, hélas! c'était peu de chercher à nous avilir par ce bannissement, on veut encore nous rendre infâmes en nous amenant, par les plus odieux moyens, à l'apostasie. On veut nous arracher notre vocation ; mais nous avons répondu au gouvernement, comme au métropolitain, qui nous pressaient de céder, que nous étions bien décidés, Dieu nous en faisant la grâce, de mourir dans la Compagnie de Jésus.

Mais afin que Dieu nous donne la persévérance, à nous, qui sommes les seuls Jésuites retenus dans cet empire, Votre Révérence voudra bien, comme nous le lui demandons, se souvenir de nous en ses saints sacrifices et prières.

Je suis, mon Révérend Père Provincial, votre très-humble serviteur en J.-C.

GILLES HENRY.

---

## XXI

LE PÈRE GILLES HENRY AU RÉVÉREND PÈRE RECTEUR DU COLLÉGE DE BORDEAUX. (*Trad. du latin.*)

Mozdok, le 16 septembre 1821.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Un négociant français, M. Thebès, natif de Tarbes, qui visitait hier notre ville de Mozdok, et vous por-

tera cette lettre, m'a donné la bonne nouvelle qu'il y avait à Bordeaux un collége de la Compagnie. Je ne saurais vous dire combien cette nouvelle m'a causé de joie et combien j'en remercie Dieu notre Seigneur. Que ce Dieu de bonté vous bénisse et que notre B. P. S. Ignace vous protége, vous et vos élèves. Que la T.-S. Vierge se montre votre Mère et celle de notre chère France.

Vous, mes Révérends Pères, priez pour nous et vous souvenez devant Dieu de notre triste position. Vous saurez que nous sommes les seuls Jésuites, le R. P. Supérieur et moi, retenus en Russie depuis l'expulsion de tous nos frères. Nous sommes cloués sur ces rochers du Caucase plus réellement que Prométhée; et l'aigle qui nous tourmente et nous déchire le cœur, c'est la vue des misères qui nous entourent. Cette région nous est moins âpre par son climat que par les mœurs de ses habitants. Les montagnes sont l'asile des payens et des mahométans; les basses terres sont aux schismatiques. Nous avons continuellement sous les yeux des meurtres, des pillages, l'ivrognerie et les plus abominables débauches. C'est dans un tel milieu que nous devons préserver notre petit troupeau de bons catholiques et venir en aide aux voyageurs.

Le R. P. Supérieur (Woyszwillo) est presque toujours absent, à la recherche, et pour la consolation

des Polonais qui sont repartis en divers postes militaires, afin de leur administrer les sacrements. Il vient de partir pour Kizlar et reviendra vers le mois de décembre.

Une de nos plus vives afflictions est de voir un grand nombre de chrétiens s'adonner aux superstitions et à la plus exécrable magie. Dans presque tous les villages on trouve jusqu'à vingt et trente démoniaques. Dès que le R. P. Supérieur arrive dans un de ses villages, sa présence est signalée par les convulsions des énergumènes. Il en a délivré près de deux cents : les uns pour toujours, les autres à temps, suivant qu'ils ont persévéré.

Pour moi, comme je m'absente fort peu de Mozdok, j'ai rarement affaire à ces malheureux possédés : l'année dernière au mois de décembre, il en arriva un dans notre hospice. Le démon se mit aussitôt à le tourmenter, et pendant que je récitais l'*Ave Maris Stella* et le *Vexilla regis*, il me menaça de me tuer. La nuit suivante comme le démon tourmentait le possédé, je me rendis dans sa chambre; et au moment où j'entrais, il s'éleva en l'air et se jeta sur moi; mais il n'atteignit que le rituel et le cierge que je tenais à la main, puis il sembla cloué à la muraille par la puissance de Dieu. Le démon parut céder au premier exorcisme ; mais le lendemain comme j'invoquais le nom de la T.-S. Vierge et celui de

S. Ignace, il poussa des cris épouvantables, et à ces mots: *Ut ad veram pœnitentiam nos perducere digneris,* il répondit en russe : *C'est impossible.* A cette autre invocation des litanies : *Ut Ecclesiam tuam sanctam regere et conservare digneris,* il cria : *Ce n'est point nécessaire.* A ces autres paroles : *Ut regibus... pacem... donare digneris,* il annonça la guerre. Enfin à cette invocation : *Per mortem et sepulturam tuam,* on entendit comme une quinzaine de voix pousser ce cri : *Pourquoi nous tourmentes-tu ?* Alors je leur criai : *Retirez-vous au fond de l'enfer !* et soudain l'énergumène tomba comme anéanti ; puis cinq minutes après il se mit à louer Dieu se disant complétement délivré , comme le démon le lui avait suggéré.

Le R. P. Supérieur, étant sur le point de partir, voulut renvoyer ce possédé qui se jouait de nous. Je priai le R. Père de le garder encore quelque peu, espérant que la très-sainte Vierge le délivrerait.

Pendant que nous récitions des prières, le démon fut muet ; mais arrivés à ces paroles : *Per expectationem partus Beatæ Mariæ Virginis* (dont la fête se célébrait ce même jour), l'église fut agitée comme par un tremblement de terre. Je chantai alors l'*Ave maris Stella,* et pendant une heure entière je répétai de temps en temps la strophe : *Monstra te esse Matrem,* et chaque fois que je recommençais, le démon se tenait comme vaincu. Enfin venant à chanter :

*Solve vincla reis,* l'énergumène fit un vomissement épouvantable et se trouva soulagé.

Pour moi, j'étais épuisé, car depuis trois heures je combattais seul, n'ayant pu décider le R. P. Supérieur à nous venir en aide. Mais au moment où le R. Père sonna l'*Angelus*, à sept heures du soir le démon s'échappa en brisant la lampe de l'autel.

Pendant la nuit le possédé fut parfaitement tranquille ; mais le démon infesta ma chambre : il me laissait prendre quel livre je voulais ; mais si je touchais à celui de la Sainte-Écriture, il agitait toute la chambre. Je me couchai à minuit et soudain il se mit à faire du bruit, tantôt à la façon d'un singe, tantôt en aboyant comme un chien ; il me laissait me lever ; mais il m'empêchait de faire le signe de la croix. Enfin le lendemain matin à cinq heures, au son de l'*Angelus,* nous fûmes définitivement délivrés de la présence du démon.

Veuillez, mon Révérend Père Recteur, vous souvenir dans vos saints sacrifices de notre mission et de votre très-humble serviteur en Jésus-Christ.

GILLES HENRY.

*Nota.* — Cette lettre est la dernière qui porte la date de Mozdok. Nous retrouverons le P. Gilles Henry dans les missions de l'Archipel ; mais il fut le dernier à quitter la Russie, comme nous le voyons

dans une lettre du P. Assistant de France, datée du 15 janvier 1823... « J'ajouterai, écrit le P. Rozaven, que deux de nos Pères de la Province de Russie : les PP. Jean Woyszwillo et Gilles Henry, missionnaires à Mozdok, près du Caucase, ont été et sont encore retenus là, depuis l'époque de notre expulsion générale de la Russie. On veut les contraindre à demeurer là, malgré eux, et nous n'en avons aucune nouvelle directe. »

Nous avons vu à la page 157 le but que se proposait le schisme russe.

---

## XXII

(EXTRAIT DES LETTRES DU P. LOUIS LANDÈS SUR LA FONDATION DES MISSIONS DE SARATOW ÉTABLIES SUR LES BORDS DU VOLGA.)

Les colons allemands appelés par le gouvernement russe à venir peupler et cultiver les immenses plaines qui s'étendent le long du Volga, dans le gouvernement de Saratow, se fixèrent sur les deux rives du fleuve et formèrent huit principaux groupes ou colonies, dont six au delà du grand fleuve.

Ces colons, venus de différentes parties de l'Allemagne, appartiennent à différents cultes ou sectes religieuses et sont mêlés avec les catholiques.

En 1803, ces catholiques s'adressèrent à l'empe-

reur Alexandre I^er^ pour obtenir le rappel des prêtres qu'on leur avait donnés, et leur remplacement par d'autres ecclésiastiques. L'empereur accueillit leur demande, et voulut que le ministère religieux de ces colonies fût confié aux Pères de la Compagnie de Jésus.

Les neuf Pères désignés pour la mission de Saratow partirent de Polocz avec les Frères Xavier Neÿer et Mathias Greÿner, sous la conduite du P. Louis Landès. Après un mois de voyage, la petite troupe, qui s'était divisée en deux bandes, parvenait les 5 et 6 mars à Saratow, capitale de la province de ce nom.

Le P. Landès, qui devait résider à Saratow pour être plus à portée de diriger et visiter les missions, se rendit, à peine arrivé, chez le gouverneur, qui le reçut très-honorablement, mais il le prévit qu'il aurait beaucoup de peine à se loger convenablement, lui et son compagnon, dans une ville qui récemment venait en grande partie d'être dévorée par l'incendie. Le Supérieur se rendit ensuite chez le directeur des colonies, qui lui remit des lettres pour les administrateurs des églises, afin que, selon les ordres de l'empereur, les Nôtres pussent prendre possession de ces mêmes églises.

Nos missionnaires furent accueillis avec joie dans les colonies, et plusieurs virent arriver à Saratow les colons qui venaient réclamer les Pères qu'on leur destinait pour les introduire chez eux. En certains

endroits, on plaça des sentinelles sur les collines pour annoncer l'arrivée des Pères, afin d'aller à leur rencontre pour leur offrir *le pain et le sel* (coutume observée pour la réception des hôtes les plus affectionnés) et les recevoir avec honneur (1).

---

(1) Au moment où les Pères prirent possession des missions de Saratow, ils furent répartis dans les principaux centres, comme nous le voyons par le *Status* envoyé à Polocz, par le P. Louis Landès.

1° *In missionibus Cis-Volgensibus.*

In missione *Kamincensi*, P. Antonius Postol, administrat. 4 colonias; capit animas 1559.

In missione *Grosnovatensi*, P. Raphael Zubowicz, admin. 6 colon., cap. 1184.

In missione *Semenouscensi*, P. Joannes Mayer, admin. 4 colon., cap. 1710.

2° *In missionibus Trans-Volgensibus.*

In missione *Tonkoszoroviensi*, P. Aloysius Moritz, admin. 2 colon., cap. 912.

In missione *Rascatensi*, P. Igatius Zacharewicz, admin. 3 colon., cap. 600.

In missione *Kasickojensi*, Taddæus Hattouwski, admin. 2 colon., cap. 650.

In missione *Krasnopolensi*, P. Aloysius Loeffler, admin. 4 colon., cap. 1256.

In missione *Panisscojensi*, P. Ferdinandus Maître, admin. 4 colon., cap. 1204.

In missione *Catharinopolensi*, P. Joannes Richard, admin. 2 colon, cap. 676.

*Universim tam de Missionibus Cis-quam Trans-Volgensibus :* 31 *coloniæ*, 9751 *animæ sæcularium.*

Les Pères, étant ainsi répartis entre les neuf principales colonies, se mirent incontinent à l'œuvre. Ils avaient à peine mis pied à terre que de tous côtés on venait réclamer leur ministère pour les malades et pour un grand nombre de colons qui, depuis plusieurs années, se trouvaient privés des sacrements. Les malades demandaient beaucoup de temps; mais les habitants valides en réclamaient plus encore, surtout dans les missions en deçà du Volga, où l'instruction religieuse faisait particulièrement défaut. Il fallait apprendre les éléments de la doctrine chrétienne, non-seulement aux enfants, mais encore aux adultes.

Outre les ouvrages sur la doctrine chrétienne, les missionnaires avaient apporté de Polocz deux mille exemplaires d'un opuscule récemment imprimé, qui contenait l'explication des principaux points de notre sainte foi.

Dans la mission de Krasnopolie, le P. Loeffler prépara successivement ses quatre colonies à la confession et communion pascale par un triduum, durant lequel, l'après-midi, il expliquait les méditations fondamentales des exercices de saint Ignace. Le fruit répondit au travail, et le missionnaire, en ce peu de jours, entendit plus de cent confessions générales faites dans les plus admirables dispositions. En certains villages, il eut des retours qui dataient de dix, vingt et trente ans.

Le P. Moritz, dès le commencement de juillet, avait plus de cent cinquante confessions dans sa mission, et les sacrements qu'on ne recevait autrefois qu'une fois l'an étaient maintenant très-fréquentés par les fidèles, et les pèlerinages remis en honneur. Dans un village, une seule instruction du missionnaire sur les dangers de la tiédeur avait réuni autour de son confessionnal plus de cent cinquante personnes.

Le P. Landès écrivait à l'un de ses confrères : Que ne pouvez-vous voir de vos yeux la tendre piété de ce bon peuple ; le prix qu'il attache au bonheur d'entendre la sainte messe ; son respect pour le prêtre ; sa reconnaissance pour les services rendus ; son extrême modestie à l'église ; son recueillement et sa tenue dans les processions ; le zèle et le dévouement des laïques qui sont préposés à l'entretien des églises. Cet admirable spectacle qui s'offrait à moi durant mes visites m'arrachait des larmes comme aux Pères qui m'accompagnaient. Un fait digne de remarque, c'est que ces braves gens ont conservé leur bonne piété allemande avec une robuste persévérance, depuis trente et même cinquante années, en dépit des circonstances et des difficultés de toutes sortes.

Partout les processions du Saint-Sacrement ont excité le zèle, la générosité et la piété des fidèles ; on

a vu même des protestants venir en aide aux catholiques, leur prêter des ornements, sonner les cloches ou assister respectueusement à la procession et fléchir le genou devant le Saint-Sacrement.

En peu de temps, nos ouvriers ont recueilli de grands fruits de leurs travaux, que Dieu bénit visiblement. Les PP. Postol et Loeffler m'ont avoué que ces populations étaient plus avides de la parole de Dieu et plus disposées à la mettre en pratique que celles de la Russie-Blanche; ils ajoutaient que les cœurs de ces braves gens étaient si bien disposés, qu'ils avaient plus moissonné parmi eux en quelques semaines, que pendant une année dans la Russie-Blanche.

Le P. Landès, après avoir demandé pour ses chers colons des livres, des objets de piété, réclamait des pouvoirs plus amples relativement aux empêchements de mariage, au sacrement de confirmation, qui, en ces colonies, n'a pas été administré depuis trente ans; puis il faisait observer que ces pouvoirs et d'autres encore qu'il énumérait étaient indispensables, vu l'éloignement considérable où il se trouve de l'Ordinaire et la difficulté des communications. Enfin il ajoute :

Quelle que soit la piété de ces braves gens, dès que nous pouvons leur donner l'instruction nécessaire, il est évident que ce fond de piété et de reli-

gion aurait fini par disparaître, si Dieu, dans sa bonté, ne fût venu à leur secours en leur envoyant des missionnaires. Ces pauvres gens, en effet, sont mêlés aux protestants; les mariages mixtes ne sont pas rares, et les enfants fréquentant les écoles des hérétiques étaient exposés à y perdre la foi; d'autant que bien rarement ils recevaient la visite et l'instruction d'un prêtre catholique qui ne faisait que traverser chaque village en toute hâte.

Nos colons reconnaissent la miséricorde de Dieu sur eux et lui en rendent de vives actions de grâce. Dans leur reconnaissance, ils n'oublient point l'empereur, qui leur a procuré des missionnaires dont ils sont fiers et qu'ils opposent aux ministres luthériens qui passaient jusqu'alors pour l'emporter de beaucoup en éloquence sur les prédicateurs catholiques.

Sur la proposition d'une colonie, toutes les autres voulurent souscrire une adresse de remerciements à l'empereur, qui leur avait envoyé des Pères de la Compagnie, et la chose allait s'exécuter, lorsqu'un certain gouverneur, qui cependant était notre ami, s'y opposa, pour je ne sais quelles raisons politiques.

Vers le même temps, le P. Antoine Postol, étant tombé dangereusement malade, fut heureusement guéri par je ne sais quel remède apporté par son voisin, le P. Mayer, qui était accouru à son secours. Pendant toute la maladie, nos braves gens ne cessè-

rent de remplir l'église pour obtenir la guérison de leur bon Père *Antoine*, comme ils l'appelaient, et cette pieuse multitude se plaignait à Dieu de ce qu'il voulait déjà leur enlever le pasteur qu'il leur avait donné.

Nos colons s'étonnent que nos Pères ne veulent absolument rien recevoir pour leurs ministères et les messes, que souvent ils vont les prier de célébrer à leur intention. Mais, sachant qu'ils ne reçoivent qu'une très-modique pension, ils s'empressent à l'envi de porter aux Pères ce dont ils ont besoin pour leur nourriture.

A Saratow, le P. Supérieur et le Frère qui lui servait de compagnon avaient dû se loger dans un établissement public ; mais bientôt un brave homme, ancien colon, lui offrit un logement assez commode dans sa maison, et, comme il convenait, entièrement séparé de la partie habitée par la famille. Cependant le Père se voyait forcé de célébrer la sainte messe dans une église servant aux protestants et aux catholiques; elle avait été bénie autrefois par les protestants comme par le prêtre catholique. Mais cette gène cessa bientôt, grâce à la générosité d'un riche propriétaire autrefois colon et qui s'appelait Karki. Celui-ci offrit au Père un appartement composé de deux chambres et d'une très-grande salle, où les prêtres qui venaient autrefois de temps en temps à Saratow célébraient

le saint Sacrifice et remplissaient les autres fonctions sacerdotales. Le Père lui ayant fait observer qu'il lui était impossible de trouver des ressources pour payer le loyer d'un tel logement, Karki lui répondit que jamais il n'avait rien demandé à des prêtres catholiques et n'en recevrait jamais rien; mais qu'il s'estimera trop heureux si le Père veut bien habiter chez lui, y célébrer quelquefois la sainte messe et de plus y expliquer l'Evangile, consolation qu'il n'avait pas eue depuis quarante années; puis il ajouta qu'il ne prétendait aucunement imposer cela comme une obligation.

A la date du 6 juillet 1803, le P. Landès écrivait : Dans ces derniers temps, j'ai reçu la visite de beaucoup de marchands forains arméniens, allant d'Astrakhan à Makran (province du Kirman, tributaire de la Perse). Ce sont des hommes excellents et remplis de piété. Par eux et par d'autres voies, j'ai su que nos Pères étaient vivement désirés par les catholiques d'Astrakhan, surtout depuis qu'ils savent le bien opéré dans les colonies allemandes. Il est probable que ces catholiques vont adresser une supplique à l'Empereur.

Ces bons Arméniens, dont je parlais, viennent à moi dans le désir de *voir un Jésuite*, puis dans l'intention de vénérer en sa personne le sacerdoce catholique et de demander la bénédiction pour le bon succès de leurs affaires. Ils m'offrent ensuite quelques pe-

tites provisions ; et, de mon côté, je les traite de mon mieux et en toute cordialité. Quelques-uns de ces voyageurs parlent russe, d'autres le slave.

Les consolations font oublier les privations et le manque des objets nécessaires. Ainsi, plusieurs des nôtres sont logés misérablement. Dans quelques églises, les pierres mêmes de l'autel sont brisées, les missels sont en loques ; et les autres objets se détériorent rapidement dans des courses continuelles de village à village, nécessitées par les catéchismes et autres ministères.

Trois de nos Pères, qui sont Polonais, ont de la peine à s'exprimer en allemand ; mais Dieu bénit leur bonne volonté et les encourage par des grâces et faveurs signalées. L'un d'eux, le Père Hattouwski, passe pour un grand médecin parmi ses colons, qui répondirent aux demandes curieuses d'un grand personnage : Notre Père ne se voit qu'à l'église et au chevet des malades, qu'il guérit très-habilement ; et pourtant il n'emploie guère d'autre médecine que l'*Eau de saint Ignace*. Et de fait, cette eau est employée avec le plus grand succès : il en fit prendre à une pauvre hydropique, déjà si malade qu'on lui avait donné les derniers sacrements. A l'instant même où l'infirme venait de prendre quelques gouttes de cette eau bénite, elle se sentit guérie, et cette guérison si subite fut attestée par plus de vingt témoins. Dieu se plaît à glorifier notre

bienheureux Père, par les grâces qu'il accorde à son intercession.

Voici encore un nouveau bienfait de Dieu. Le P. Maître, l'un de nos missionnaires et déjà septuagénaire, devint tout à coup si sourd qu'il n'entendait ni la voix des autres, ni même la sienne. Par bonheur, son prédécesseur se trouvait encore dans la mission, attendant le moment propice pour partir. Notre sourd le prie, ce à quoi il consentit, de vouloir bien se charger d'entendre les confessions pascales, ne pouvant, vu son infirmité, faire autre chose que le catéchisme et les instructions. La maladie durait depuis le 20 mars, et l'on était au 11 avril : durant cet intervalle, il n'y eut pas un seul malade dans la colonie. Ce même jour, 11 avril, une femme tombe gravement malade, et fait demander le Père pour l'administrer. A l'instant où notre sourd se disposait à faire son possible, il se sent guéri subitement, et depuis lors il n'a plus souffert de cette infirmité.

En quelques endroits, les luthériens viennent trouver les missionnaires pour obtenir des objets bénits contre la peste des animaux, les sorts, etc... Quand on leur demande pourquoi ils ne s'adressent pas à leurs ministres, ils répondent qu'ils n'ont pas ce pouvoir de préservation, et quelques-uns même assurent qu'ils nous sont envoyés par leurs propres pasteurs.

Voilà en abrégé ce que j'ai recueilli, et vous transmets pour votre édification *ad majorem Dei gloriam.*

Encore quelques mots sur nos missions, ajoute le P. Landès.

Dans une de ses colonies, le P. Mayer, avec une grande fatigue et un grand succès, a donné les exercices spirituels pendant quatre jours. J'arrivais alors chez lui, et, le trouvant exténué par le travail et presque malade, je prolongeai mon séjour pour l'examiner, et je lui défendis de continuer à donner les *Exercices* qu'il remplacerait par un simple catéchisme. En bon religieux, il obéit, et dernièrement il m'écrivait que les catéchismes avaient fait merveille, et que les gens lui venaient parfaitement préparés et disposés à la confession, même générale, et quelques-uns avec des signes de contrition extraordinaires.

Le P. Zubowicz a donné les exercices dans ses quatre colonies, et dans l'une d'elle, rendant le bien pour le mal, il termina par son humilité envers un puissant adversaire de graves difficultés. Le fruit surpassa le travail, il se manifesta notamment par des restitutions. Le P. Postol, bien que tourmenté par un catarrhe, a voulu préparer les Pâques dans toutes ses colonies, en les faisant précéder des *Exercices.*

Le P. de Grivel a fait la même préparation dans ses quatre colonies, où il a entendu grand nombre de

pénitents et beaucoup de confessions générales. A Krasnapolie, il eut à lutter contre une grave difficulté, je veux dire le mécontentement des habitants qui avaient reçu l'ordre du gouverneur de transporter ailleurs l'habitation du Père.

J'attends les meilleurs fruits de cette mission, d'autant que le démon y faisait surgir plus d'obstacles et de difficultés. La bénédiction de Dieu nous consolera dans cette mission ; j'en attends la nouvelle.

Le P. Averdonck, que j'ai visité dernièrement, en revenant à Saratow, a durant tout le Carême fait chaque jour le catéchisme, à dix heures du matin, aux enfants enchantés de l'entendre. C'est merveille de l'ouïr expliquer la doctrine chrétienne ; il est impossible de le faire avec plus de charme et d'intérêt. C'est un maître en cet art difficile. J'ai été extrêmement surpris d'entendre une petite fille de dix ans, que nous rencontrâmes, répondre à toutes les questions que le Père lui adressait, et avec une précision incroyable.

Le même Père commença les *Exercices* le dimanche des Rameaux, et chaque jour du Triduum il faisait trois sermons et une instruction familière. L'empressement des fidèles était extrême pour entendre le nouveau prédicateur ; ils le louèrent par leurs larmes et leur conversion. Les trois derniers jours de la semaine-sainte furent passés en adoration devant le

Saint-Sacrement avec une grande ferveur. Dieu bénit ce même Père et lui accorda la guérison des malades. Plus de cent vingt lui attribuent leur retour à la santé; et parmi ces derniers, quelques-uns étaient gravement malades. Ce digne P. Averdonck se porte à merveille; il est content et joyeux, ne se mettant aucunement en peine de sa nourriture, qui se borne, au grand étonnement des colons, au premier mets qui lui tombe sous la main. Il appelle chaque jour à sa table un vieux pauvre polonais, avec lequel il ne peut converser que par signes; souvent il distribue des aumônes.

Le P. Averdonck vient aussi d'apprendre à ses chanteurs trente nouveaux cantiques. Il connaît la musique et dirige leurs chants. Il agit avec ses colons en toute humilité et bienveillance; mais il sait, à l'occasion, déployer une certaine fermeté et sévérité, qui n'offense personne. Bien qu'il soit fort expérimenté, il ne manque point, dans toutes les choses où cela se peut, de consulter les vieillards et même les jeunes gens.

Tout ce que nous venons de lire sur le P. Averdonck est du P. Landès; et dans une lettre du P. Averdonck lui-même nous voyons que les colons se trouvent heureux sous la conduite des nôtres. Ces braves gens racontent que ce bienfait leur avait été prédit il y a très-longtemps par un saint mission-

naire franciscain appelé Léonard, et en ces propres termes : « Nous serons remplacés ici par des religieux blancs (les Dominicains) ; à ceux-ci succéderont les Jésuites ; et le démon fera l'impossible pour les expulser de ces missions. »

---

Notre plus récente station est celle d'Astrakhan. Le supérieur de cette mission, parti de Polocz avec ses compagnons, au commencement de février 1805, nous écrit : Un grand nombre de nos Arméniens ne savent pas parler et encore moins écrire la langue russe. Nous avons commencé après Pâques à faire le catéchisme aux enfants en langue arménienne, non de vive voix, mais par écrit : car, à peine pouvons-nous dire quelques mots de cette langue, n'ayant aucune grammaire propre à nos Arméniens d'Astrakhan. Ces derniers, en effet, mêlés depuis cent-cinquante ans avec les Russes, les Kalmouks, les Tartares, les Indiens, les Turcs, les Persans, ont tellement altéré leur langue, qu'il est rare d'en trouver un parmi eux qui parle l'arménien pur et même le comprenne. A mesure que nous pouvons saisir les mots de cet Arménien dégénéré et les fixer par l'écriture, nous nous en servons aussitôt pour le bien spirituel de ce peuple.

La plus grande difficulté est pour entendre les

confessions ; et nous serons forcés, comme les prêtres qui nous ont précédés, de rédiger une série de questions pour nous faciliter le ministère de la confession.

Pour les instructions, je les fais en russe, et c'est vraiment un don de Dieu que je puisse m'en tirer comme je le fais, ce qui m'avait été impossible autrefois. Mes auditeurs eux-mêmes sont émerveillés que je puisse m'exprimer en russe avec autant de clarté.

Ce ne sont pas seulement nos Arméniens catholiques qui viennent à mes instructions, mais les Russes eux-mêmes ; et leur archevêque m'envoie des gens à lui, afin qu'ils apprennent la manière d'enseigner la doctrine chrétienne. J'ai soin de ne pas parler longtemps et de ne jamais dépasser la demi-heure dans mes instructions.

---

Pour compléter les détails donnés par le P. Landès sur les missions de Saratow, nous ajouterons la lettre suivante adressée par le P. Cornet à ses parents.

LETTRE D'UN PRÊTRE BELGE, AUJOURD'HUI MISSIONNAIRE JÉSUITE, A DIX-SEPT LIEUES DE SARATOW, EN RUSSIE, DATÉE DU 14 JUILLET 1806.

Très-Chers Parents et Amis !

La lettre que vous m'avez adressée dans la Russie-Blanche, le 13 janvier, me fut envoyée ici, où je suis

missionnaire depuis le commencement de cette année, n'ayant resté que sept mois au noviciat à Polocz, où je me suis si bien plu, que j'aurais désiré d'y rester toute ma vie ; mais la Providence m'a destiné ailleurs et je suis aussi content ici que j'étais en Russie. J'ai fait environ quatre cents lieues en traîneau, et passé à travers la ville de Moscou, la plus grande ville de l'Europe, pour me rendre à Saratow chef-lieu de dix missions catholiques, qui sont sur les deux rives d'un grand fleuve appelé le Volga. Je suis à environ vingt lieues de la ville en remontant le fleuve, étant chargé de quatre villages ou colonies allemandes, sur une étendue de deux lieues, outre quelques catholiques à deux ou trois lieues plus avant dans les colonies protestantes ; tous mes colons sont tous fermiers, au nombre d'environ cinquante familles de chaque colonie. On ne connaît pas ici de journaliers, sinon des Russes et des Tartares qui viennent travailler pendant la moisson ; le reste de l'année chacun doit faire son ouvrage ; les domestiques sont si rares, qu'ils mangent à la table de leur maître, ayant au delà de cent florins de gage, et une servante, au delà de soixante, outre qu'ils ne travaillent que six mois, la terre étant couverte de quatre à cinq pieds de neige depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril. Le froid de cet hiver fut très-modéré (probablement à cause de mon arrivée : au-

trement il est quelquefois si rigoureux que les oiseaux tombent de l'air engelés : aussi en revanche, il fait si chaud en été, qu'on est obligé de remplir les caves de glace pour pouvoir y conserver les aliments frais ; les jours sont de vingt heures, ou plutôt continuels, la nuit n'étant qu'un crépuscule de quatre heures. Toutes les maisons sont de bois, aussi bien que l'église. On commence cependant à bâtir des maisons de briques dans la ville; j'espère que cela se communiquera petit à petit dans nos colonies, mais je n'en profiterai pas : car on commence à me bâtir une superbe maison de bois, cette année, qui durera bien plus que moi. En hiver, personne ne sort de sa maison, s'il n'est revêtu d'une bonne pelisse de peau de mouton, qui tient lieu d'habit, et qui est tellement faite qu'elle est très-propre pour travailler. J'en porte moi-même une par-dessus ma soutane. Lorsqu'il y a un malade, on vient me chercher en traîneau, même de la colonie que j'habite, quoique la maison du malade ne soit pas bien éloignée de la mienne, vu que toutes les maisons se touchent comme en ville. En été on me vient chercher sur un petit chariot à quatre roues, ne permettant pas qu'un prêtre fasse un quart de lieue à pied d'une colonie à l'autre ; mais toujours en traîneau ou sur leur petit chariot, de sorte que le dimanche, toute ma colonie regorge de traîneaux ou de chariots.

Leurs campagnes sont d'une longueur prodigieuse; tout est uni et on ne trouve pas un seul caillou. Une partie de leurs champs reste en friche pour le bétail, qui se garde en commun par une personne constituée. Le reste se cultive jusqu'à cinq ou dix lieues. Ils cultivent si loin qu'ils veulent. Ils partent le lundi et reviennent le samedi; restant dans les tentes pendant tout le temps de la semence ou de la moisson. Ils n'engraissent jamais leurs champs, et ne font de fumier qu'autant qu'il leur en faut pour faire une pâte, en faisant trotter les chevaux dessus, et arrosant; de cela ils font ensuite des briques ou tourbes, qui, étant sèches, leur servent pour échauffer le poêle, qui est le cul d'un four qui entre de la cuisine dans la chambre, comme j'en ai vu en Allemagne. Ils n'ont point de grange et ne connaissent pas de fléau; mais il font trotter leurs chevaux sur les épis, pour en faire sortir le grain, et ensuite ils jettent les pailles dont ils n'ont pas besoin, car la plupart laissent leur bétail à la belle étoile, aussi bien en hiver qu'en été : de sorte qu'il ne fait pas bon d'être cheval en ce pays-ci; on commence cependant à bâtir des écuries. Tout le monde est en bottes en hiver, et en été pieds nus. On ne connaît point de sabots, et on ne saurait en faire : car il n'y a ni bois ni haie vivante. Le bois pour bâtir nous vient de loin sur le Volga. Tout ce qui manque ici, c'est

qu'il ne pleut que rarement en été, ce qui fait que le grain n'est quelquefois que de deux pieds (de) haut; mais lorsqu'il pleut tant soit peu vers la Pentecôte, la terre produit si rapidement, que le froment qu'on sème en avril est mûr au mi-juillet, et ainsi du reste: car on sème fort peu avant l'hiver. Le caractère de ces colons est doux, docile et pieux. Tout ce qu'il y a à reformer provient de l'indigence spirituelle dans laquelle ils étaient avant notre arrivée, n'ayant qu'une messe tous les quinze jours, et peu ou point d'instruction, dont ils font tant de cas, qu'ils se rassemblent tous les dimanches, pour entendre le catéchisme du maître d'école, dans les colonies où il n'y a point de prêtre. Aussi je ne manque pas de faire le maître d'école pendant tout l'été, en courant sur mon petit chariot à quatre roues, de colonie en colonie, pour y faire le catéchisme, qui est si fréquenté, que les chapelles en sont pleines, les femmes y venant avec leurs enfants sur leurs bras. J'ai tout sujet de me promettre une moisson abondante de telles dispositions : aussi j'ai déjà beaucoup gagné, surtout par le pouvoir absolu que nous avons de leur défendre tout ce qui nous déplaît dans leur conduite ; nous pouvons les chasser du cabaret ou de tout autre réunion qui nous déplaît, et chacun se retire sans dire mot. Nous pouvons, à la Dédicace (ou fète patronale), leur défendre la danse ou la leur permettre

en public jusqu'à huit ou neuf heures seulement. Ce bon peuple ne sait comment me témoigner sa reconnaissance, d'avoir abandonné mes parents et ma patrie pour les venir instruire. Aussi ils m'apportent de toutes les colonies, farine, viande, œufs, beurre, plus que je n'en consomme, ainsi que des fruits et pommes de terres, outre les droits d'école, qui sont assez considérables, de sorte que je compte sur une très-honnête subsistance. Il me manque des ornements pour mes églises, mes prédécesseurs ayant dû tant dépenser sans pouvoir rien procurer aux églises, qui sont si dénuées, que je dois tout porter avec moi lorsque je célèbre ailleurs. L'argent ne nous manque pas, mais c'est les ouvriers; les libraires pour avoir des missels, les évêques pour bénir et consacrer les églises, etc.; il me manque de bons livres allemands pour l'instruction de ma jeunesse; si on pouvait m'envoyer quelques-unes de ces choses à Polocz ou à Pétersbourg et en recevoir le payement à Pétersbourg, ce serait me rendre un grand service. Ma jeunesse et même tout le peuple chante des cantiques allemands pendant l'office; il y a aussi un peu de plain-chant, mais qui tombe en décadence par défaut de livres : ce pourquoi je prie mes amis d'Amsterdam de m'envoyer par la première occasion le *Graduale et Antiphonale Romanum* portatif, une fois ou deux, avec le recueil des messes nouvelles et

motets, etc., afin de pouvoir enseigner quelques jeunes garçons qui auraient de la disposition. J'ai quelques enfants, qui chantent supérieurement bien; également parmi les filles qui chantent des cantiques; mais le besoin de bras pour l'agriculture les oblige de se marier à dix-huit ou seize, quelquefois quatorze ans, tellement que dans nos colonies on ne connaît point de célibat. Il ne se fait jamais de partage dans les familles; mais l'aîné est maître de tout, et doit nourrir les autres ou leur bâtir une maison, ensuite ils travaillent pour eux. Celui qui n'a pas d'enfants en adopte, ou donne son ménage et son champ à qui il lui plaît. Voilà, mes chers parents et amis, tout ce que je puis vous écrire de ma position actuelle, étant très-bien portant, joyeux et content; mais la grande distance ne me permet pas de correspondre avec M. Lautermans, comme je lui avais promis. Je n'oublie cependant pas ses bienfaits, non plus que ceux de M. Vander Heyden et Moses et Aaron, et autres bienfaiteurs et amis, dont le nombre est trop grand pour être ici rappelé; je vous prie de les saluer tous de ma part. Je vous ai tous présents à mon esprit et je vous recommande dans mes prières, vous priant d'en faire de même pour moi, et de mener une vie vraiment chrétienne sur la terre, afin que nous ayons le bonheur de nous réunir pour toute l'éternité dans le ciel. C'est l'objet des vœux les plus

ardents que je forme tous les jours, dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie, très-chers parents et amis !

Votre très-dévoué serviteur,

P.-F. C(ORNET), *aliàs Stokman.*

*Note anonyme ajoutée à la lettre ci-dessus.*

Ce missionnaire et son confrère Chrysostome Henry, aujourd'hui professeur au collége de la Société de Jésus à Witebsk, furent toujours, à Liége comme en Russie, animés des mêmes sentiments et des mêmes désirs ; et, comme tous ceux qui courent même carrière, ils jouissent du plus grand contentement, et prouvent que l'Église chante avec raison dans ses sacrés cantiques :

Jesu, spes pœnitentibus,
Quam pius es petentibus !
Quam bonus te quærentibus !
Sed quid invenientibus ?

Après cela que nous reste-t-il à dire, sinon :

Quam speciosi, pedes Evangelizantium !

---

## XXIII

NOTES HISTORIQUES SUR L'ÉTABLISSEMENT DES JÉSUITES A RIGA ET LEUR EXPULSION DE CETTE VILLE, RÉDIGÉES PAR LE P. ZACHARIE LEDERGEW DURANT SON SÉJOUR SUR LE NAVIRE *Amalia*, OU SE TROUVAIENT RÉUNIS LESDITS JÉSUITES EXPULSÉS DE RIGA. (*Juillet* 1820.)

La ville de Riga, capitale de la Livonie, connue depuis trois siècles par son esprit intolérant, par sa haine pour le catholicisme, qui était autrefois la religion de ses pères, mais qu'elle bannit au commencement du seizième siècle hors de son sein pour embrasser les erreurs de Luther. La réforme persécuta le clergé catholique, le dépouilla de toutes ses possessions, voulant le forcer à devenir luthérien, puis chassant ignominieusement tous ceux qui restèrent fidèles à Dieu et à leurs principes. Riga ne cessa de persécuter les catholiques en les empêchant d'exercer publiquement leur culte et les excluant de tous les emplois civils, en les opprimant de toutes les manières possibles. Oui, elle continua son intolérance, non-seulement jusque sous le grand roi Bathori, qui la réprima sévèrement ; mais jusque sous le règne du czar Pierre I^er^, qui la soumit, en 1710, mais en lui accordant l'inviolabilité de ses priviléges qu'il eut la faiblesse de signer, lesquels excluaient tous les in-

dividus d'une autre religion du droit de citoyen, de toute charge civile, de tout commerce. Riga s'était montrée très-ennemie de la Compagnie de Jésus, qu'elle chassa honteusement hors de ses murs vers la fin du seizième siècle. Cette ville ne permit jamais qu'un Jésuite pût habiter dans son enceinte. Elle n'omit rien pour repousser les Pères Jésuites de Mitau et de Schomberg, qui gémissaient de voir les catholiques de Riga sans prêtres et sans secours spirituels. Il leur fut interdit de mettre le pied sur son territoire, jusqu'à ce que l'impératrice Catherine II, de glorieuse mémoire, donna un règlement relatif au libre exercice de la religion catholique, l'an 1765, pour les villes de Saint-Pétersbourg et de Riga, et par lequel cette ville (qui s'opposa de toutes ses forces à l'exécution), devait avoir trois missionnaires de l'ordre de Saint-François, et leur assigner un local pour y faire le service divin. Obligée de céder à la force, elle assigna à ces religieux l'endroit où l'on jetait toutes les immondices de la ville, où se trouvait une petite et pauvre maison. Là, sous la surveillance de leurs ennemis acharnés, les catholiques, continuellement opprimés par les vexations et les dérisions de tous les genres, osaient à peine se montrer pour assister au service divin, et se trouvaient réduits à un très-petit nombre d'individus. A cette époque, cette ville intolérante poussa l'au-

dace jusqu'à forçer son *Stadthalter*, le grand et puissant feld-maréchal de Brovne, à renvoyer le Père Vessinger son chapelain, en obtenant à son insu un ordre du sénat qui défendait aux Jésuites de demeurer en Russie.

Vers l'an 1780, la ferveur des catholiques reprit un peu ; et comme leur local était trop étroit, ils louèrent la maison à peu près en ruines d'un aubergiste, au faubourg de Saint-Pétersbourg, et ils y exercèrent leur sainte religion, jusqu'au moment où la divine Providence permit que Sa Majesté Joseph II, allant à Saint-Pétersbourg et passant par Riga, s'arrêtât chez Son Excellence le feld-maréchal comte de Brovne, catholique, pour célébrer le saint jour du dimanche, et se fit conduire à cette soi-disant église catholique. Sa Majesté, irritée du mépris et de l'horrible oppression où se trouvait la religion catholique à Riga, éclata en murmures contre l'intolérance russe, et promit publiquement que, dès son arrivée chez l'impératrice Catherine, la première demande qu'il lui ferait serait qu'elle fît cesser ce scandale, et qu'elle permît aux catholiques de Riga de bâtir une église. En effet, l'an 1782, la communauté des catholiques obtint la permission impériale de s'acheter un terrain et d'y bâtir une église. Le magistrat de la ville fit de grandes oppositions et ne permit pas que les catholiques osassent acheter ce terrain dans son enceinte ; mais, ai-

dés des aumônes des luthériens, ils s'en procurèrent un près de la citadelle, et ils y bâtirent une petite église desservie d'après le règlement de 1765.

Trois Franciscains y firent tranquillement le service divin jusqu'en 1801, sous l'obédience des Révérends et dignes Pères Schmid et Gindel, hommes prudents et sages. A la mort du dernier, le trouble et la dissension se mirent parmi les desservants de cette église, dont le P. Julien Kossina devint supérieur. Un certain comte Schönaict, prêtre séculier et chanoine, vint sans juridiction s'emparer de la direction de cette église ; il y répandit la corruption par ses mauvais exemples, de telle sorte que les bons catholiques, désolés des scandales publics dont les gazettes retentissaient à la honte de leur religion, résolurent de se délivrer de ce mauvais prêtre, auquel ils attribuèrent le meurtre de l'infortuné Kossina. Ils s'ameutèrent au nombre de deux mille autour de l'église, armés de pierres et de différents instruments, demandant la mort de l'intrus Schönaict. Son Excellence le gouverneur civil n'eut que le temps de faire prendre secrètement ce mauvais sujet par trente kosacks et de le cacher dans sa maison pour le faire ensuite évader à la faveur de la nuit. Cette malheureuse affaire engagea les principaux membres de la communauté catholique de Riga à supplier Sa Majesté l'empereur de leur envoyer les Pères de la Société de Jésus, pour

conduire cette église. Le magistrat, en ayant eu connaissance, s'y opposa de toutes ses forces, en écrivit à l'archevêque Stanislas Siestrzencewicz, ennemi juré des Jésuites, pour l'engager à maintenir le règlement de 1765 de tout son pouvoir, lequel règlement ordonnait d'envoyer des Franciscains pour desservir cette église. L'archevêque fit tout ce qu'il put pour plaire au magistrat. Mais comme Sa Majesté l'empereur Alexandre Ier était déjà convenu, avec le R. P. Gruber, Général des Jésuites, d'envoyer des Jésuites à Riga, le métropolitain n'osa ou ne put résister. Il reçut le 2 novembre 1802 l'ukase de Sa Majesté, qui lui fut communiqué par le ministre de l'intérieur, Son Excellence le comte de Koczabé, par lequel il lui était enjoint de remettre l'église de Riga, sur la demande des catholiques de cette ville, pour ce qui regarde le spirituel et le temporel, entre les mains du général de la Société de Jésus, à l'effet d'y envoyer trois membres de cette Société pour administrer cette église. L'archevêque, au lieu de remédier, selon son devoir, aux maux pressants de cette communauté dépérissante, retint l'ukase de Sa Majesté deux ans sans le mettre à exécution.

La communauté de Riga, impatientée et désolée de voir que l'ukase de Sa Majesté, dont le contenu favorable lui avait été communiqué, n'était pas mis à exécution, envoya trois députés à Saint-Pétersbourg,

lesquels s'adressèrent à la chancellerie du ministre de l'intérieur, où on leur dit qu'il y avait deux ans que l'ukase de Sa Majesté, relatif aux Jésuites de Riga, avait été envoyé au métropolitain, pour le mettre à exécution. Ils demandèrent et obtinrent une copie de cette expédition, et se rendirent de suite chez l'archevêque qui, surpris en apparence que les Jésuites ne fussent pas encore à Riga, donna ordre sur-le-champ d'écrire au P. Général Gruber, et de lui envoyer les patentes nécessaires aux Pères qui devaient desservir cette église. Bientôt les PP. Joseph Kamienski, supérieur, Marcinkiewicz et Prœll pour les nations allemande et polonaise, et le F. Infeld, coadjuteur, arrivèrent accompagnés du R. P. Lustig, provincial, le 10 février 1804, à Riga, où ils trouvèrent un seul Père Franciscain, qui desservait cette église.

Le R. P. Provincial et le P. Supérieur Kamienski commencèrent par rendre visite aux autorités, dont ils furent très-bien reçus; puis aux magistrats et aux ministres, qui les virent de très-mauvais œil, et leur dirent mêmes des choses assez désagréables. Son Altesse le prince de Wurtemberg, ainsi que les autres personnes de marque, leur firent mille honnêtetés.

Les Pères commencèrent aussitôt leurs travaux apostoliques, mais ils rencontrèrent de grandes difficultés. Point ou presque point d'écoles ; l'instruction

négligée, les mœurs corrompues, l'église déserte et une grande partie des catholiques devenus luthériens. Opprimés par les lois suédoises, les anciens missionnaires ne savaient comment s'y prendre pour ramener l'ordre et faire refleurir la religion. Attérés par les sarcasmes et les menaces des ministres luthériens qui les observaient sans cesse, ils se bornaient à quelques exercices du culte, et encore n'osaient-ils pas catéchiser en public. D'un côté, le magistrat s'était emparé de la juridiction ecclésiastique, et vendait à haut prix les publications de bans de mariage, dispensait des empêchements dirimants, accordait le divorce, rompait le lien conjugal et accordait la permission aux catholiques divorcés de convoler en secondes et troisièmes noces, adultères ou incestueuses, sans que le clergé catholique osât y mettre opposition. De l'autre côté, l'impureté et le libertinage s'étalait sans ombre de retenue. Les catholiques eux-mêmes tenaient quantité de maisons de débauche, dans lesquelles les ressources du pauvre et de l'orphelin, la substance des familles allaient s'engloutir. Des mères y vendaient leurs enfants, souvent sous les auspices des gens de loi, et de ceux dont le devoir eût été de sévir contre de pareils scandales.

Tel était l'état déplorable du catholicisme de Riga, lorsque le supérieur Joseph Kamienski, homme plein de zèle pour le salut des âmes, s'efforça de remédier

à tant de maux. Le Très-Révérend Père Général Thaddée Brzozowski, à qui il en écrivit, lui envoya, en 1806, le P. Joseph Coince, qui, épouvanté de tant de désordres, se concerta tout d'abord avec le R. P. Supérieur et ses autres confrères, et il leur proposa un plan qui fut communiqué au Très-Révérend Père Général. Il consistait à gagner le concours de quelques amis, d'en obtenir des ressources à l'effet de faire imprimer des livres propres à détruire la profonde ignorance dans laquelle les catholiques étaient plongés, d'acheter des images en quantité, afin d'attirer les enfants de l'un et de l'autre sexe aux instructions, d'établir des catéchismes publics et particuliers dans les différentes langues, et d'introduire les Exercices de saint Ignace pour la nation allemande.

Ce plan ayant été approuvé, le R. P. Kamienski et les autres Pères tâchèrent de le mettre à exécution. On fit venir des livres de piété polonais. Le P. Coincé, chargé spécialement de la nation allemande, obtint par les grands personnages que Dieu daigna lui attacher comme amis (entre autres Mme la duchesse de Wurtemberg, Mme la duchesse d'Angoulême, le lieutenant-général comte d'Elmpt, Mme sa mère, la feld-maréchale, le ministre comte de Rechenberg, M. le major de Giberwille, Mme de Chrapowicka d'Aubril, plusieurs généraux et des négociants de

Riga), il obtint dis-je, une somme d'environ dix mille roubles. On fit imprimer aussitôt à grand nombre d'exemplaires les ouvrages les plus utiles et les plus propres à ramener la population de Riga à la pratique de ses devoirs religieux.

Ces livres produisirent l'effet qu'on en avait attendu ; les catholiques s'empressèrent de se les procurer, et dès lors l'église commença à se remplir. Les pères et mères envoyèrent leurs enfants au catéchisme, de telle sorte qu'en 1807, on comptait déjà cent enfants de chaque nation polonaise et allemande aux catéchismes qui se faisaient deux fois la semaine pour chaque langue. Alors les confessions devinrent plus fréquentes, et chaque année on vit augmenter le nombre de quelques mille, tellement que nos Pères, au lieu de mille à deux mille confessions annuelles, en comptèrent jusqu'à vingt-un mille.

Le R. P. Kamienski et le P. Coince, voyant avec peine que depuis trois ans et plus qu'ils étaient à Riga, ils n'avaient pas encore obtenu beaucoup d'amélioration dans les mœurs, qui étaient extrêmement corrompues, prirent la résolution de tenter tous les moyens possibles, avec le concours du zélé P. Kuczinski, afin de diminuer les maisons publiques, et d'en arracher les malheureuses victimes. Le R. P. Kamienski mit sous les yeux de l'archevê-

que la déplorable statistique des maisons de perdition qui existaient à Riga, la multitude de catholiques qui vivaient en concubinage, et il obtint de Son Excellence le métropolitain la communication des lois impériales qui prohibaient ces désordres sous les peines les plus graves. Alors les Pères se mirent à l'œuvre avec la plus grande activité. Le P. Kuczynski parvint à faire sortir des maisons de débauche un grand nombre de pécheresses qu'il amenait à rentrer dans la bonne voie. Il les faisait transporter dans son traîneau lorsqu'elles étaient malades, les couvrait d'une pelisse et les précédait chez quelques bons catholiques, où il les déposait, et où il les faisait soigner jusqu'à leur guérison.

Le P. Coince put, par un secours spécial de la miséricorde de Dieu, retirer dans l'espace de trois ans plus de cinq cents de ces infortunées. Beaucoup de ces femmes de mauvaise vie, de différentes religions, catholiques, russes, luthériennes, juives, venaient le trouver en secret, ou lui écrivaient pour obtenir leur délivrance et d'être déchargées de leurs dettes, qui se montaient souvent jusqu'à cinquante, cent, deux cents thalers pour chacune. Il en écrivait au préfet de police ou au magistrat, souvent au gouvernement, et leur obtenait, conformément aux lois, une entière liberté. Beaucoup de ces pénitentes revinrent sincèrement à Dieu.

La pratique des Exercices de saint Ignace produisit les plus grandes et les plus fréquentes conversions, surtout parmi les Allemands. En 1807, qui fut la première année que le Père Coince les donna, il y eut plus de mille personnes qui se convertirent ; des familles entières abjurèrent l'erreur, et devinrent de bons catholiques. Depuis ce temps, il ne se passa pas de semaine où il n'y eût de nouvelles conversions. Les dimanches, où l'on prêchait en allemand, l'église, toujours remplie, comptait au moins cinq à six cents auditeurs non catholiques, et même plusieurs de leurs ministres. Les Pères ne cessaient de louer Dieu de la bénédiction donnée à leurs travaux.

Un autre désir dévorait le P. Coince : depuis trois ans et demi qu'il était à Riga, il n'avait encore rien pu effectuer pour l'amélioration des écoles catholiques, qui à la vérité n'étaient pas de son ressort. Le P. Zyglinski étant chargé des écoles qui contenaient seulement sept ou huit individus des deux sexes et mêlés ensemble. Voyant que le bien essentiel de cette grande paroisse, qui se montait déjà à neuf mille âmes, dépendait absolument de l'éducation et des principes que l'on donne à la jeunesse, le P. Coince voulut tenter un nouvel effort pour arracher à la perdition les enfants catholiques des deux sexes (car ils fréquentaient ensemble les mêmes écoles à Riga) et les soustraire à l'enseignement des

écoles luthériennes où leur foi et leurs mœurs étaient également perverties. Là, en effet, ils entendaient les maîtres d'école dénigrer la religion catholique ; les prêtres y enseigner que Jésus n'est pas Dieu ; que l'impureté n'est pas un mal ; ainsi que le prouve le livre élémentaire du *Probst Mylik à Milau*, page 222, où il est dit que le baptême n'est pas nécessaire au salut, que d'aller à l'église, de prier, de se confesser, de communier, sont des usages de l'ancien paganisme (voyez le catéchisme de Bergmaun, sur la *Divinité du Christ*).

Pour remédier à tant de dépravation, le P. Coince demanda la permission au P. Supérieur, qui la lui accorda, de dresser un plan d'écoles pour les deux sexes. Ce plan dressé, il le lui montra et se rendit chez Son Excellence le gouverneur civil Répiew, qui lui fit un très-bon accueil, lui donna la permission de le publier en chaire, de le mettre provisoirement à exécution, en attendant qu'il le fît approuver par l'Université de Dorpat, ce qui eut lieu, en effet. Quelques mois plus tard, le R. P. Kamienski reçut le décret d'approbation, qui fut communiqué par Son Excellence M. de Duhamel au chef du gouvernement de Livonie, M. Albanus. Le P. Coince publia donc en chaire, au commencement de février 1810, que le 1er mai on ouvrirait deux écoles catholiques pour les deux sexes de la communauté de Riga, lesquelles se-

raient partagées en haute et basse classe, c'est-à-dire que les enfants étant partagés en quatre divisions, ils y apprendraient à lire et à écrire les langues polonaise, russe, allemande et lettoise; puis l'arithmétique, mais principalement la religion. De plus, les filles y apprendraient à coudre, tricoter et les autres ouvrages de ce genre. Enfin, qu'il y aurait des classes supérieures destinées à la jeunesse des deux sexes, où l'on recevrait une éducation complète.

Le P. Coince intéressa ses amis à cette bonne œuvre; beaucoup de luthériens y contribuèrent. Il amassa des sommes suffisantes pour se procurer des emplacements propres à l'exécution de son projet, pour l'achat des meubles, des livres, des cartes, des instruments de musique et toutes les choses nécessaires à ces précieux établissements. Il commença par salarier des maîtres pour l'école des garçons, jusqu'à ce que le R. P. Provincial, venant faire la visite annuelle, put former cette école d'après l'institut de saint Ignace. Quant à l'école des filles, dont l'Institut ne se mêle pas, et dont le nombre devait aller à cinq cents, le P. Coince choisit des personnes capables de les conduire. Il donna aux maîtresses inférieures différents maîtres pour leur enseigner l'écriture et l'orthographe des langues usitées. Il choisit pour directrice de cette grande école Madame la comtesse de Cossé-Brissac. Il nomma sa fille cadette, la com-

tesse Délie, première institutrice; la comtesse Camille, première maîtresse de musique et de dessin; Mademoiselle Bergyram, seconde maîtresse de musique et de dessin, et Madame la baronne de Kolk, première maîtresse de la langue allemande; Mademoiselle Kastov, maîtresse de langue russe, Madame Sancewicz, maîtresse des ouvrages, sans compter plusieurs autres maîtresses pour les divisions inférieures et pour l'école des pauvres, dans laquelle cinquante orphelines recevaient journellement leur nourriture, et les jeunes nobles pauvres une éducation complète.

Le jour indiqué pour l'ouverture des écoles, une multitude d'enfants se présenta, et dès ce moment l'école des pauvres prit, ainsi que l'institut, une telle supériorité sur toutes les autres écoles, elles se firent une telle réputation par leur méthode d'enseignement et leurs succès, que le public de Riga, les personnes du plus haut rang, et même les pasteurs y placèrent leurs enfants. Les dépenses annuelles de cette école, qui n'avait aucun fonds réel, se montaient à vingt cinq mille roubles. On y forma, dans l'espace de dix ans, plus de mille sujets. Sa renommée se répandit tellement dans toute la Russie et la Pologne, qu'on écrivit de toute part à la Directrice pour avoir des gouvernantes de cet institut. Sa Majesté l'impératrice a donné dès le commencement une

pension annuelle de cinq cents roubles à l'école des pauvres filles. Elle dit à Madame la Directrice, lors de sa visite à l'institut, à son passage à Riga en 1814, qu'elle la complimentait sur la manière dont on élevait la jeunesse sous sa direction, et qu'elle pouvait lui dire, sans la flatter, que son institut était un des premiers de son empire.

Le Révérend Père Provincial Louis Landès vint à Riga, et proposa au P. Coince d'être préfet de l'école des garçons ; mais il s'en excusa, vu la multitude de ses occupations. Il lui demanda seulement d'envoyer à Riga un bon préfet et de bons professeurs, ce qu'il fit. Il envoya vers la fin de 1810 le P. Krukowski, comme Préfet, le P. Boniface Leskowki et le Frère Charles Liouville. Plus tard, le P. Ledergew et les maîtres Nicolas Suszerwski et Krupski (les laïques Zablocki et Johanzen soignaient l'école des pauvres). Ces dernières écoles, où près de cent individus recevaient l'enseignement gratis, acquirent bientôt une telle renommée, qu'outre les catholiques qui affluaient en grand nombre, les principaux marchands russes et allemands y envoyèrent leurs enfants. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que, parmi les catholiques, l'institut des garçons produisit dans l'espace de dix ans plusieurs bons sujets pour la Compagnie, et dont huit d'entre eux sont très-capables de lui faire honneur.

Pendant que ces Pères travaillaient de toutes leurs forces à réparer les brèches que l'ennemi des hommes avait faites à la vigne du Seigneur, le R. P. Supérieur, dont le zèle ardent pour la gloire de Dieu et les persécutions de tout genre dont sa vie fut traversée, avaient extrêmement affaibli la santé, tombait en langueur, et, après avoir souffert patiemment pendant plus d'un an les douleurs les plus aiguës que lui causait une fièvre lente, il expira le 29 mars 1813, et reçut de Dieu, nous l'espérons, la récompense due à ses vertus et à ses travaux apostoliques. Ce bon Père, voyant ses forces diminuer de jour en jour, et se trouvant par conséquent hors d'état de remplir les fonctions pénibles de sa charge, en écrivit au R. P. Provincial et au T.-R. P. Général, en proposant à ce dernier le P. Krukowski pour être vice-supérieur. La divine Providence, qui probablement avait d'autres vues, fit que le T.-R. P. Général désigna le P. Coince pour diriger la résidence, et après le décès du P. Kamienski, il le nomma Supérieur à sa place.

Dès son entrée en charge, le R. P. Coince s'efforça de mettre de l'ordre dans son église, en laquelle les luthériens, les officiers russes, se permettaient bien des désordres, même d'y écouter les confessions ! Dans ce but, il obtint du général gouverneur d'avoir un suisse patenté, avec le droit de requérir la

police en cas de besoin et de réprimer la tenue indécente de certaines personnes. Il s'appliqua à refaire le grand autel en pierre, d'après le superbe plan du P. Kamienski, à décorer les autels collatéraux qu'il avait déjà bâtis, puis à orner l'église de son mieux.

Depuis plusieurs années il voyait avec peine que la nation Lettoise était restée sans instruction, tant par faute de prêtres qui sussent la langue, que par les extrêmes empêchements que les ministres luthériens mirent toujours à ce que les missionnaires pussent les instruire, ce qui faisait que ces pauvres catholiques, au nombre de plus de deux mille, envoyaient leurs enfants aux instructions luthériennes, et devenaient eux-mêmes luthériens. Il se joignit donc au P. Krukowski qui apprit tellement leur langue, qu'il fut bientôt en état de prêcher, de catéchiser et d'entendre les confessions. Le R. P. Coince exposa au T.-R. P. Général les difficultés qu'il éprouvait à remplir son devoir sous ce rapport : que le saint concile de Trente ordonnait expressément d'instruire les peuples dans la sainte religion; que, dans ce moment, le P. Krukowski était en état de le faire; qu'il daignât en conséquence représenter à Sa Grandeur l'archevêque et à Son Excellence le ministre des cultes que l'église de Riga avait plus de deux mille Lettois catholiques qui

étaient plongés dans l'ignorance la plus profonde des mystères et des principes de la religion, parce que les ministres luthériens s'étaient toujours opposés à ce que les missionnaires les instruisissent; que le Superieur de la Résidence désirait ardemment de se conformer aux lois du saint concile de Trente et d'obtenir la permission d'instruire ses ouailles dans leur propre langue, sans que les ministres pussent l'en empêcher. L'affaire traîna à peu près six mois pendant lesquels le P. Krukowski donna des catéchismes et des instructions secrètes. Enfin le P. Coince, qui avait démontré clairement au ministre des cultes que les Lettois catholiques qui venaient des contrées voisines s'établir à Riga, et provenant des mariages mixtes entre les Lettois, les Polonais, et les Allemands catholiques, étaient en si grand nombre, reçut la permission de faire instruire et prêcher en cette langue les paroissiens de son église.

A peine le P. Krukowski eut-il donné le premier sermon, que la communauté lettoise reprit vigueur; même ceux qui avaient coutume d'aller au prêche abandonnèrent l'église luthérienne et revinrent à la sainte Église dont ils avaient reçu le baptême. Les pères et mères amenaient tous leurs enfants aux instructions, et ceux qui étaient devenus luthériens redevinrent tous catholiques. On peut se figurer l'impression que fit un changement si

notable sur les ministres luthériens, sur leurs adhérents, et particulièrement sur le ministre de l'église lettoise qui par là se trouvait presque déserte. On éclata de toutes parts, en plaintes et en murmures ; on maudit les Jésuites, même en chaire. On porta des plaintes amères à Son Excellence le général gouverneur, alors M. le marquis de Paulucci. Son Excellence se crut en droit de pouvoir défendre aux Pères de prêcher et d'instruire davantage en cette langue. Il donna en conséquence sa parole au ministre et au magistrat qu'ils pouvaient déjà annoncer et publier la défense qu'il allait faire à ce sujet. En effet il fit venir le P. Joseph Coince et lui intima l'ordre qu'il avait donné de ne plus se mêler dorénavant d'instruire les Lettois dans la religion catholique. Le Père Coince reçut en silence la défense que Son Excellence lui intima avec beaucoup de chaleur : puis il demanda que Son Excellence lui permît une réflexion. Son Excellence le lui permit, et alors il lui dit : « J'ai l'honneur de connaître Son Excellence Monseigneur le marquis de Paulucci, catholique ; et sous ce rapport étant mon paroissien, il n'a pas le droit de commander dans mon église. Je connais Son Excellence le général gouverneur marquis de Paulucci, lequel représente à Riga la personne de Sa Majesté l'empereur ; mais si Sa Majesté, considérée comme

puissance civile, n'a pas le droit, d'après les saints conciles, de se mêler de l'enseignement donné dans mon église, à plus forte raison son général gouverneur qu'il le remplace. Le gouverneur répartit : Mais j'ai déjà donné mes ordres! Le Supérieur répondit : Daignez les retirer, car je suis muni d'ordres supérieurs du ministre des cultes. La chose en resta là, et le P. Krukowski continua à travailler, à instruire, à remettre dans la vraie foi la communauté lettoise qui lui était confiée.

Les revenus de l'église qui ne subsite que d'aumônes étant très-modiques, le Supérieur tâcha de les augmenter en ôtant aux luthériens le prétendu droit qu'ils disaient avoir, d'exiger que les catholiques prissent chez eux le char funèbre pour enterrer leurs morts, et d'empêcher les catholiques de s'en procurer un. Le P. Coince présenta une supplique à Son Excellence le général gouverneur en lui représentant la justice de sa réclamation. Il obtint de suite ce qu'il demandait, et depuis ce temps aucun catholique n'osa ni ne voulut se faire enterrer ailleurs que dans son cimetière.

Un autre point qui affligeait beaucoup le Supérieur, c'était de n'avoir pu empêcher la puissance civile, le magistrat et les consistoires luthériens de se mêler des affaires ecclésiastiques, de donner les dispenses, de permettre les divorces, etc... Après

avoir imploré le secours du Saint-Esprit, le P. Coince résolut de renverser ce colosse qui depuis trois siècles avait tenu le catholicisme dans le plus grand esclavage; de réintégrer la juridiction de l'archevèque dans tous ses droits; de relever le courage des catholiques, de renverser les lois suédoises, en ouvrant aux catholiques de Riga un retour au droit de citoyen, celui de remplir des charges civiles, d'exercer le commerce, et même de pouvoir devenir bourgmestres! Pour parvenir à son but, il invita plusieurs personnes aisées d'entre les catholiques de présenter des suppliques au magistrat, à l'effet d'obtenir le droit de citoyen, de pouvoir être reçus dans les maîtrises, de pouvoir devenir marchands, d'acquérir des possessions, même de prétendre arriver en qualité de citoyens aux dignités de cette ville, ce à quoi aucun catholique n'eût jamais osé penser.

Toutes ces suppliques furent rejetées avec dédain. On vint dire au Supérieur que la chose n'avait pu réussir. Le Père les supplia de se faire donner par écrit la raison de ce refus : car on disait de divers côtés que la seule raison pour laquelle on ne leur accordait pas leur demande, c'était uniquement parce qu'ils étaient catholiques. Nos gens insistèrent donc, mais ils ne purent obtenir une réponse par écrit. Le P. Coince engagea les suppliants d'adresser une

pétition à Son Excellence le général gouverneur, dans laquelle ils exposeraient leurs différentes demandes à la ville, et son refus, sans en vouloir donner de raison. Son Excellence envoya de suite inviter messieurs les bourgmestres à se rendre chez elle. Dès qu'ils furent arrivés, il leur demanda si Sa Majesté l'empereur n'aurait pas le droit, comme Russe, de s'acheter une maison dans la ville de Riga; si les sujets de Sa Majesté, appuyés sur les ukases de l'empire, n'auraient pas le droit de commercer, ni d'être nommés aux différentes charges et emplois de la ville; si le marquis de Paulucci oserait bien exercer la charge de général gouverneur à Riga? Leurs Magnificences messieurs les bourgmestres répondirent qu'il n'y avait point de doute que Sa Majesté était le seul et unique maître dans son empire. D'où vient donc, messieurs, que les sujets de Sa Majesté qui vous ont adressé des suppliques ont été refusés et que dans ce siècle de lumière où nous vivons, ils doivent vivre dans l'oppression? — Votre Excellence nous permettra de lui représenter que nous avons des priviléges que Sa Majesté nous a garantis dans les traités qu'elle a daigné signer. — Messieurs, Sa Majesté a-t-elle signé que les religions, par exemple la catholique, étaient un obstacle à devenir citoyen, à posséder des charges, à avoir des propriétés, etc.? Je vous ordonne, messieurs, de faire assembler les

citoyens et de leur faire part de mes réflexions. La volonté de mon maître est que tous ses sujets jouissent des priviléges accordés par les lois impériales, et si on fait des résistances je saurai faire respecter les droits de mon souverain.

Tous les citoyens furent convoqués ; l'assemblée devint très-orageuse ; on y maudit les catholiques : enfin on finit par y délibérer et arrêter, devant la statue colossale de la sainte Vierge qui est encore restée en place depuis plus de cinq cents ans dans la salle d'assemblée, que tout sujet russe (excepté les Juifs) pourrait dorénavant jouir de tous les droits de citoyen à Riga. Dès lors, les catholiques furent admis à acheter des propriétés, à devenir ce qu'ils voulaient ; et six d'entre eux furent admis à des dignités. Mais aussi quels ennemis ne se fit pas le P. Coince !

Quant aux infractions aux lois ecclésiastiques, le Père ne crut pas avoir de meilleur moyen de parvenir à son but que celui d'enfreindre les lois suédoises, afin d'exciter le magistrat à porter plainte contre lui au gouvernement, ce à quoi on était déjà très-disposé. En conséquence le Père donna de nombreuses dispenses de publications de bans ; il maria et fit marier plusieurs concubinaires et bénit des mariages suivant l'autorisation de l'archevêque, qui lui avait donné à Riga tous les droits d'un consis-

toire, et cela sans avoir besoin de la permission du magistrat ou des autres autorités civiles. On éclata en murmures, sans toutefois aller plus loin. Mais un jour, le premier bourgmestre Barcelay de Tolly reçut une décision présentée par le catholique Czaytay qui avait épousé une luthérienne divorcée, à l'église catholique, à l'insu du Supérieur de cette église : laquelle décision, signée Joseph Coince, déclarait la nullité du mariage de Czaytay et portait un ordre exprès pour la partie catholique de se remarier. Cela suffit pour irriter la bile du bourgmestre, et d'autant plus qu'au même instant arriva un Italien mécontent que le même Supérieur de l'église catholique l'empêchait de vivre avec sa belle-fille qu'il avait épousée à l'insu de la puissance civile.

Ces prétendus forfaits mirent le comble à la haine qu'on portait depuis longtemps au Père Coince. Toutes les autorités luthériennes civiles et ecclésiastiques s'assemblent. La police, mécontente des réquisitions multipliées du Père, à l'effet de mettre un frein à l'impureté et au libertinage, mécontente d'être obligée d'arrêter une multitude de catholiques pour causes matrimoniales ou pour inconduite, mécontente enfin d'être obligée d'exécuter les punitions indiquées par le Père Supérieur de l'église catholique, se joignit aux ennemis du P. Coince, et de concert, ils dressèrent une accusation formida-

ble contre lui, pour l'adresser au gouvernement, et dans laquelle ils disent que le P. Coince était un perturbateur du repos public; qu'il renversait les lois civiles et ecclésiastiques; qu'il formait un État dans l'État; qu'il attirait à lui les Lettois; enfin que les Jésuites qui s'étaient introduits à Riga devaient en être chassés.

Cette accusation fut communiquée officiellement par le gouvernement à l'accusé, qui y répondit article par article en produisant tous les documents (en copie) qui avaient établi les Jésuites à Riga et donné au Supérieur de cette résidence les pouvoirs qu'il exerçait.

Puis, sans perdre de temps, il envoya toutes les accusations portées contre lui, au T.-R. P. Général, à Saint-Pétersbourg, avec un mémoire à Sa Grandeur le métropolitain Stanislas Sistrzencewicz, dans lequel il prouva que c'en était fait de la juridiction ecclésiastique à Riga, si on ne s'efforçait aussitôt de réprimer les empiétements de la puissance civile. Sa Grandeur l'archevêque, satisfait de la clarté du mémoire que le P. Coince lui avait adressé, en y joignant des pièces originales signées par les différentes autorités civiles luthériennes qui donnaient les dispenses de bans, prononçaient le divorce et permettaient de contracter de nouveaux mariages, alla de suite chez Son Excellence le ministre des cultes, lui exposa l'état

de la question, et lui laissa en main toutes les pièces du procès.

Pendant ce temps, les ennemis du P. Coince ne cessaient de le poursuivre. Celui-ci répondit à chaque nouvelle instance, mais sans découvrir la marche secrète qu'il suivait. On triomphait de la faiblesse de ses réponses. On lui envoya des avocats et le procureur du gouvernement, M. Mek, pour l'amener à se compromettre. Le magistrat, enhardi par l'embarras que le P. Coince laissait apercevoir, annonça au gouvernement, dans une nouvelle instance, qu'il allait jeter un interdit sur l'église catholique. Cette extravagance fut communiquée au Supérieur qui, comme de juste, n'y donna aucune réponse. Le public croyait les Jésuites tout à fait perdus, et le Supérieur, qui visitait de temps en temps les autorités civiles et le général gouverneur, n'entendait autre chose, sinon qu'il était impossible qu'il pût jamais renverser une aussi grande opposition et gagner son procès. M. de Paulucci lui dit, un jour, qu'il n'osait le protéger ni se mêler de cette affaire ; qu'il craignait le Sénat, les Jésuites n'ayant aucun droit d'être à Riga. Le Supérieur lui répondit, sans cependant lui découvrir son secret, qu'il n'avait besoin d'aucune protection, vu que la justice de sa cause la ferait triompher en son temps de tous ses ennemis. Ce procès dura six mois.

Enfin, le Père Coince reçut une lettre du T.-R. P. Général, qui lui annonçait qu'il avait gagné sa cause, que Son Excellence le ministre des cultes venait de rendre un décret au nom de Sa Majesté, par lequel il était défendu à la puissance civile et au magistrat de Riga de se mêler dorénavant des affaires ecclésiastiques, de donner des dispenses de bans, d'empêchements dirimants, de permettre le divorce entre des catholiques, pas même dans les mariages mixtes, qui ont été bénis à l'église catholique; qu'il appartient seulement à la puissance ecclésiastique de décider dans les affaires spirituelles; que les Jésuites ayant été envoyés à Riga par ordre de Sa Majesté l'empereur, le supérieur de l'église catholique a tous les pouvoirs ecclésiastiques, et aussi de faire instruire et de prêcher ses paroissiens dans leurs langues respectives; enfin que Son Excellence recevrait incessamment les ordres du ministre.

Au même moment, le P. Coince reçut un ordre de la Régence qui le menaçait de perdre tous ses droits ultérieurs, s'il ne répondait pas à la dernière instance qui lui avait été communiquée. Sans répondre à la question, le P. Coince reprocha au magistrat la hardiesse avec laquelle il avait osé entreprendre d'infliger une peine au Supérieur de l'église catholique, et s'ériger en juge compétent; qu'il devait connaître les lois de l'empire et savoir qu'une

puissance temporelle ne sera jamais en droit de juger des questions spirituelles. Que si le gouvernement de Riga est constitué par Sa Majesté l'empereur pour régir la province, le Supérieur de l'église catholique a reçu les mêmes pouvoirs de Sa Grandeur le métropolitain pour gouverner les catholiques de Riga; qu'en conséquence, si la puissance civile, si le magistrat, si les consistoires ont des plaintes à porter contre le supérieur de l'église catholique, c'est à la puissance ecclésiastique, c'est au collége de justice catholique qu'il faut s'adresser et non à la puissance civile; que le Supérieur Joseph Coince supplie le requérant de daigner communiquer cette réponse au magistrat, afin qu'il puisse prendre ses mesures en conséquence; mais il n'en eut pas le temps.

Le R. P. Coince alla de suite chez Son Excellence le général gouverneur, et le prévint qu'à la première poste il recevrait du ministre des cultes la décision ultérieure du procès intenté aux Jésuites de Riga. Son Excellence, surprise, lui dit : Comment cela peut-il se faire, la Régence devant juger votre affaire? Le supérieur lui expliqua alors la marche secrète qu'il avait tenue, et dont elle parut très-contente, et lui promit quelque protection. Le décret arriva : Son Excellence fit assembler le magistrat et le consistoire, leur lut la décision du ministre, et les engagea à se réconcilier avec le supérieur de l'église catholique,

qui était en droit de les attaquer en justice civile, afin d'exiger réparation d'honneur. Le premier bourgmestre montra beaucoup d'humeur, et même de la colère; mais le décret fut envoyé à la Régence pour y être déposé et publié. Le surintendant du consistoire fit demander audience au supérieur de l'église catholique qui la lui accorda et lui reprocha honnêtement ses menées avec le magistrat. Lorsque Leurs Magnificences MM. les bourgmestres, au nombre de trois, se présentèrent chez le P. Coince, il eut la délicatesse de ne pas être à la maison. Puis il remercia Dieu de l'avoir tiré si victorieusement d'un pas si critique.

En 1814, une chose affligeait encore fortement le cœur du P. Coince, c'était de voir les pauvres et les malades de la communauté catholique méprisés et totalement abandonnés. Comme la majeure partie de ces catholiques se compose de domestiques, de gens de travail, sans autre fortune pour eux et leurs enfants que ce qu'ils gagnent journellement, il doit nécessairement y avoir un grand nombre de pauvres et de malades. La rigueur du climat, le genre de travail, les contre-temps et les accidents quotidiens les exposent continuellement à mille sortes de misères. La ville de Riga possède à la vérité beaucoup d'établissements de bienfaisance, et la générosité de ses habitants a destiné une somme de deux cent cin-

quante mille roubles au soulagement des pauvres et des malades; mais un certain égoïsme, un préjugé barbare ne permet pas aux administrateurs de ces revenus de les distribuer aux individus des autres communautés religieuses, c'est-à-dire aux Russes et encore moins aux catholiques, qu'ils ont presque en horreur, à part quelques individus. Combien de fois le R. P. Coince n'a-t-il pas été témoin des mauvais traitements que les administrateurs de ces aumônes ont fait subir aux catholiques ! — De quelle religion êtes-vous ? leur demandaient-ils. — Catholiques. — Allez chez vos prêtres ; dites-leur de vous secourir. Combien de fois les Pères Jésuites n'ont-ils pas vu la dureté, l'injustice, l'inhumanité avec lesquelles on traitait les gens de service lorsqu'ils étaient malades ! Comme on leur refusait tout secours, comme on tournait en ridicule leur religion, leur seule et unique espérance, lorsqu'ils se hasardaient à demander un prêtre pour se confesser à l'heure de la mort ! Combien s'arrachèrent de leurs lits et se traînèrent à demi-morts jusqu'à l'église, afin de pouvoir être administrés ! Combien ne sont pas morts dans le vestibule de la maison des Pères ou dans la rue ! Combien la police ne ramassa-t-elle pas de ces pauvres malheureux, qui souvent moururent des traitements qu'on leur avait fait souffrir !

Le P. Coince, ne pouvant plus supporter une telle

barbarie, prit la résolution de fonder un établissement de bienfaisance pour les catholiques pauvres de la communauté catholique. Les moyens pécuniaires lui manquaient à la vérité, l'église catholique ne se soutenant que par les aumônes ; mais son extrême confiance en la divine Providence, qui n'abandonne jamais les siens, lui promettait des secours suffisants. Il espéra contre toute espérance ; il adressa une supplique à Son Excellence le général gouverneur, à l'effet : 1° de bâtir un hôpital pour cent cinquante individus, destiné aux domestiques des deux sexes et aux gens de travail, dont six seraient à perpétuité admis et soignés gratuitement ; les autres payeraient deux roubles argent par année, catholiques ou non. 2° Que cet établissement appartiendrait et serait administré par les Dames de la Miséricorde, libres, sans aucun engagement ; instruites, expérimentées dans l'art médical, chirurgical, pharmaceutique, et, en un mot, dans le traitement et la guérison des malades. Que ces dames seraient au nombre de seize, sans compter la directrice, et distribuées en trois classes, savoir : dans la première, outre la supérieure, cinq servantes des pauvres, dont une serait chirurgien en chef et médecin ; la seconde, chirurgien pour les malades du dehors ; la troisième, apothicaire ; la quatrième, économe, et la cinquième, chargée de la lingerie. Dans la seconde classe, cinq coadjutrices, dont

deux pour le service des salles comme infirmières; les trois autres dans différents emplois. Dans la troisième classe, cinq postulantes pour aider dans les différents travaux.

3° Que cet établissement, formé en société, aurait trois sections, savoir : les bienfaiteurs de l'œuvre, les servantes des malades, et les malades eux-mêmes.

4° Que les Dames se feraient approuver dans un examen *ad hoc* par un médecin, un chirurgien et un apothicaire, qui devraient tout surveiller.

Son Excellence fut d'abord très-contente de l'exposé de cette supplique ; mais quelques jours après, prévenue par les ennemis du bien public, par le magistrat, par le directoire des pauvres, par les ministres qui étaient tous conjurés pour étouffer cet établissement dans son berceau, elle reçut fort mal le P. Coince, qui s'attendait à une réponse favorable, en lui disant que la subtilité de ses demandes et de ses phrases laissait trop apercevoir quel était son plan. Que Son Excellence devait y penser mûrement et qu'elle lui enverrait un homme capable de voir clair dans ses projets et dans ses intentions. En effet, cet inquisiteur fut envoyé, ayant en main les différents points que les ennemis du nouvel établissement avaient suggérés à Son Excellence. Le P. Coince répondit à ces demandes, article par article, et dit que son but était de venir en aide aux malheureux, et 1° de

rendre service aux maîtres qui n'aimaient pas à avoir des domestiques malades dans leurs maisons; 2° de soulager une multitude de pauvres ouvriers et de soigner tous ceux dont les maladies réduisent les familles à la mendicité; 3° de donner un asile aux incurables, qui seraient recueillis dans cet établissement jusqu'à la mort; 4° que les Dames séculières de la Miséricorde ne seraient ni religieuses, ni sœurs grises, ni liées par aucuns vœux, étant libres de sortir après un an; que ce serait seulement des personnes de bonne volonté, zélées pour le service des malades, et qui s'y consacreraient gratuitement. Notre inquisiteur, satisfait de ces réponses, en rendit compte à Son Excellence, qui donna de suite une permission *ad hoc* qui fut enregistrée au gouvernement et notifiée au magistrat et à la police.

Le P. Coince fit aussitôt conduire les matériaux nécessaires à la construction de cet hôpital dont le bâtiment devait comprendre une école pour cent filles pauvres. Le plan fut approuvé, et le 16 juillet 1814, on posa la première pierre. Vingt individus y travaillèrent une année entière, jour pour jour, avec la plus grande activité, et malgré les persécutions, les contre-temps de tout genre que le P. Coince a éprouvés, tant de la part des catholiques que des autres religions qui s'étaient liguées pour ruiner cette bonne œuvre en empêchant les bien-

faiteurs d'y contribuer de leurs aumônes; et enfin malgré l'infidélité du premier des collecteurs, et la mort du second, qu'on assassina pour voler sa caisse.

Enfin le 19 août 1815, toutes les difficultés étaient vaincues par la persévérance; les Dames de la Miséricorde que le P. Coince avait choisies, qu'il avait fait venir de différents endroits, qu'il avait instruites et fait instruire par des hommes de l'art, prirent possession du nouvel établissement. Elles commencèrent à préparer les salles des malades, à confectionner des vêtements. Elles allèrent herboriser; mirent la pharmacie en ordre sans cependant discontinuer leurs études, en médecine, en chirurgie, en pharmacie et en botanique, et à s'exercer dans les langues russe, polonaise, allemande, lettoise, française, et même grecque et latine, pour les termes techniques.

Le 1er janvier 1816, elles reçurent leurs malades et firent des cures admirables, guérissant les pauvres soit en ville soit dans l'hôpital. Plus de quatre cents individus viennent se faire soigner chaque année. La réputation et la vertu de ces Dames est tellement répandue que les luthériens, les russes et même les juifs y courent en foule. On y vient de quatre-vingts milles de distance pour se faire guérir et opérer, surtout pour les maladies des yeux. Il n'y a presque point d'opérations chirurgicales des plus difficiles, de maladies contagieuses, etc.,

dont elles n'aient entrepris la guérison avec les plus heureux succès. Des docteurs expérimentés de différents pays et au nombre de vingt, ayant entendu parler de cet établissement, voulurent le voir de leurs propres yeux; et après y avoir tout examiné, ils ont attesté que tout s'y faisait selon les règles de l'art. L'an 1819, le P. Coince y introduisit les bains de vapeur sèche, d'une nouvelle invention, et par le moyen desquels un grand nombre de maladies sont guéries. Cette invention lui valut, après examen et approbation du collége de médecine, en faveur des Dames de la Miséricorde, un brevet impérial de douze ans, pendant lesquels personne ne pourra contrefaire la nouvelle invention.

Cet établissement, qui coûte plus de cent mille roubles fournis par les Sœurs de la Divine Providence, a été inscrit dans le registre des propriétés publiques, approuvé et reconnu comme une vraie propriété par l'État, et mis sous la protection des lois. Sur l'établissement, les Dames de la Miséricorde ont une hypothèque de cinquante mille roubles. Ces Dames sont à la vérité séculières, mais il y a peu de communautés religieuses qui mènent une vie plus pure, plus sainte et plus active; qui pratiquent de plus grandes vertus; observant, comme des religieuses, la chasteté, la pauvreté et l'obéissance. C'est

Marie et Marthe qui se sont réunies pour servir Jésus-Christ, par la contemplation, et les œuvres tant spirituelles que corporelles de miséricorde.

Si le Seigneur bénissait d'un côté les entreprises des Pères de la Compagnie à Riga, d'un autre ils ne manquèrent pas de persécutions de tout genre. Les popes russes leur suscitaient des procès ; d'autres leur enlevaient leurs ouailles, et les ministres luthériens soulevaient le peuple contre eux et contre tous les bons catholiques. Le P. Coince eut le bonheur de combattre toujours avec succès tous ces ennemis, et un succès tel que l'évêque luthérien lui dit un jour, dans un grand dîner chez Son Excellence le général gouverneur, que la ville de Riga tremblait devant lui, et qu'il craignait, d'après les progrès rapides qu'il faisait de jour en jour, qu'il ne renvoyât tous les ministres hors de Riga. Le P. Coince protesta qu'il n'avait nullement l'intention de nuire à personne, qu'il ne ferait jamais à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît ; qu'il ne cherchait qu'à protéger sa communauté et à faire son devoir, et que le public de Riga auquel il avait mille obligations lui rendait bien cette justice.

Pendant que tout prospérait à Riga pour la communauté des catholiques qui se voyaient sur un pied respectable et d'égal rang avec les autres religions, tant par ses nouveaux priviléges, son nombre

imposant, que par la solennité de son culte, l'orage grondait au loin et menaçait le troupeau, en s'efforçant de faire disparaître leur pasteur, par l'expulsion des Jésuites hors de l'Empire, et faire ainsi retomber les catholiques dans leurs anciens malheurs. En effet un ukase de Sa Majesté, du 21 décembre 1815, bannit les Jésuites de Saint-Pétersbourg et ordonna de les renvoyer de toutes les missions qu'ils avaient dans la Grande-Russie.

Le P. Coince, à qui cet ordre fut communiqué en secret, attendait de jour en jour son remplacement, et durant trois années on vit se préparer les plus grands désastres. En effet la foudre éclata. Le ministre des cultes, qui s'était emparé de la confiance impériale, devenant une sorte de Pombal, présenta au faible monarque un rapport dans lequel de prétendus griefs, des accusations insignifiantes ou contradictoires se trouvaient accumulées. Sa Majesté, prévenue et irritée, signa aveuglément, pour complaire aux illuminés, aux francs-maçons, l'abolition de la Compagnie dans ses Etats, avec ordre d'exporter tous ses membres hors des frontières. Elle ordonna la confiscation de toutes les possessions de cet Ordre, dévoué au trône, et le soutien de la religion catholique dans cet empire. Des cohortes d'employés, des gens armés fondent pendant la nuit sur les membres de la Société, sans respect ni pour

l'âge, ni pour le sacerdoce, ni pour les services. Ils les dépouillent sans les vouloir entendre, s'emparant du peu d'argent qu'ils avaient, ne leur laissant que l'habit dont ils étaient revêtus, leur interdisant l'exercice de leur ministère, même le Saint-Sacrifice, puis veulent les forcer à abjurer leur Institut. Bientôt on les entasse dans des voitures de paysans, malgré les froids de mars, les pluies et la débâcle des rivières. Chargés de passe-ports diffamants, ils furent traînés dans cet état pitoyable, et malgré les efforts des grands seigneurs, qui, fondant en larmes, leur offraient leurs carrosses et toutes sortes de secours qu'on ne leur permit pas d'accepter. Ils furent ainsi conduits jusqu'au delà des frontières de Radziwitow, à plus de mille versts, escortés par la police, avec vingt-cinq roubles papier pour frais de voyage ; de plus ordre était donné de les fouiller aux frontières. Cependant Sa Majesté avait daigné mitiger son manifeste par des dispositions ultérieures, enjoignant de traiter les exilés avec égard, de leur donner des habillements, et à chaque individu depuis trente jusqu'à cinquante ducats. Le ministre de l'intérieur envoya cet ordre aux différents gouverneurs; mais, pour le plus grand nombre, c'était trop tard : car on ne leur donna aux frontières que ce qui manquait à l'argent qu'ils possédaient pour compléter vingt-cinq ducats.

Ce manifeste foudroyant, publié dans toutes les langues, attéra la communauté des catholiques de Riga. Le public bien pensant, la noblesse, deux pasteurs, et le général gouverneur en versèrent des larmes. Voyez le Zuschauez, n°..., et les Gazettes de Hambourg, dans lesquelles on rend justice à la conduite sage et prudente des Pères Jésuites de Riga. Les Russes eux-mêmes en furent indignés; mais que faire ?... Le coup était porté. Son Excellence M. le gouverneur fit venir le P. Coince, lui communiqua les ordres de Sa Majesté, qu'il reçut avec résignation. Elle lui assura qu'on mettrait à l'exécution du décret tous les égards que méritaient les Pères de la Compagnie à Riga ; qu'on en retrancherait tout l'odieux, et qu'il avait donné des ordres en conséquence ; comme aussi de lui fournir, et à ses Pères, tout ce dont ils pourraient avoir besoin. En effet, Son Excellence se montra très-bienfaisante envers sept de nos Pères, à leur passage par Riga pour se rendre à Polangen. Il les délivra de leur odieuse escorte, les invita à dîner chez lui, leur fit faire des habillements, et donna à chacun, outre huit ducats par tête pour aller jusqu'aux frontières, le surplus de ce qui manquait aux cinquante ducats qu'on leur avait injustement retenus à Polocz.

On peut se figurer dans quelle désolation se trouvèrent les bons catholiques de Riga ; les pleurs et les

gémissements des pauvres orphelins, des saintes âmes au nombre de plusieurs mille, qui se voyaient privées pour toujours de leurs Pères spirituels. Dès ce moment, ils ne cessèrent de se porter en foule à la Résidence, jetant les hauts cris, se prosternant aux pieds des Pères qui tâchaient de les consoler en leur faisant espérer que leur départ était encore éloigné. En effet, trois mois se passèrent pour ce pauvre peuple dans les transes et l'affliction; chaque prêtre étranger qui passait lui donnait une nouvelle alarme. Enfin le bruit se répand que le doyen de Dunabourg Skrybnieuski, accompagné d'un soi-disant Jésuite habillé en prêtre séculier, appelé Boniface Lesniewski, vont arriver pour remplacer les Pères missionnaires ; qu'un certain Eybell, Jésuite renvoyé, et devenu prêtre séculier, arrive de Vilna pour être supérieur de la mission. Ces messieurs arrivent effectivement, et veulent s'emparer de l'église et de tous les établissements. Le Supérieur Joseph Coince leur répond qu'il ne les connaît pas. Ils lui dirent : Nous sommes munis d'ordres de l'Empereur et du Métropolitain. Le P. Coince repartit qu'il ne reconnaissait ni l'Empereur, puisqu'il l'avait renvoyé, ni le Métropolitain, puisqu'il ne dépendait pas de lui; que l'église de Riga n'appartenait ni à l'un ni à l'autre, encore moins l'hôpital, qui est une société particulière, indépendante ; quant aux écoles, que

l'une cesse par le fait; mais que l'autre, celle des demoiselles nobles, est aussi une institution privée, qui appartient en propre à sa directrice; que le manifeste de Sa Majesté ne peut avoir d'effet à Riga que pour le renvoi des Jésuites hors des frontières; que M. le doyen peut donner des pouvoirs spirituels aux nouveaux prêtres; mais que pour ce qui regarde le temporel de l'église, il ne reconnaît que les nouveaux syndics que la communauté et la Régence viennent de nommer et auxquels il doit remettre le tout comme son prédécesseur le R. P. Kamienski l'a reçu des syndics. M. le doyen, irrité, mais n'ayant point assez de prêtres pour desservir la résidence, alla trouver Son Excellence le gouverneur civil, dans le but de faire rester le Supérieur Coince et les autres Pères afin de les soumettre aux nouveaux venus, jusqu'à ce qu'il en fût arrivé un nombre suffisant pour les remplacer.

Le Supérieur, qui prévit cette manœuvre, fit assembler les syndics sur-le-champ, leur rendit ses comptes, tout le temporel de l'église, et en tira une quittance signée de tous. Le lendemain, il se rendit chez Son Excellence le gouverneur, auquel il montra sa quittance. Celui-ci lui annonce qu'il est arrêté avec tous ses Pères, sur la demande de M. le doyen qui, à défaut de prêtres, ne pouvait pas le laisser partir. Le P. Coince répondit que le doyen n'avait au-

cun droit sur lui ; qu'étant venu à Riga avec deux prêtres pour remplacer les Jésuites, ils étaient en nombre suffisant pour desservir l'église ; que Sa Majesté renvoyait la Société hors des frontières ; par conséquent, il demandait ses passe-ports ; que d'ailleurs il avait prié les Pères de s'abstenir de toute fonction ecclésiastique ; qu'il attendrait seulement l'arrivée du général gouverneur, comme il le lui avait promis.

Aussitôt les passeports furent expédiés. Le Supérieur pria M. le doyen de recevoir et de viser les régistres de baptêmes, de mariages et d'enterrements, ainsi que le protocole des actes judiciaires, ce que le doyen fit sans difficulté. Le P. Supérieur lui représenta que, devant rendre ses comptes au Provincial et au Général de la Compagnie, il le priait de lui en donner un récépissé qu'il lui délivra aussitôt.

Son Excellence le général gouverneur étant arrivé, le P. Coince alla de suite lui présenter ses hommages et lui rendre compte de ce qui s'était passé, le priant de commettre M. le doyen pour aider le nouveau Supérieur Eybell à desservir l'église, ee que Son Excellence ordonna de suite.

Pénétré de la douleur la plus profonde du départ des Pères de la Compagnie, le général gouverneur marquis de Paulucci daigna écrire au P. Supérieur la lettre suivante :

Riga, le 13 juillet 1820.

Mon Très-Révérend Père,

Si je n'ai pas répondu jusqu'à ce moment à la lettre dont vous m'avez honoré, en date du 1er avril dernier, c'est que j'ai toujours espéré devoir retarder l'époque de votre départ; mais puisqu'il vient d'être fixé, je m'empresse, mon Très-Révérend Père, de vous prévenir que j'ai donné tous les ordres nécessaires pour qu'il vous soit fourni, ainsi qu'aux autres Pères qui partent avec vous, tout ce qui est nécessaire à votre voyage.

Ces sentiments que vous me témoignez, mon Très-Révérend Père, dans votre lettre, m'ont rappelé le vif chagrin que j'ai souvent éprouvé de n'avoir pas été à même de contribuer, comme je l'aurais voulu, à tout le bien que vous avez fait et que vous avez voulu faire ici, et m'ont sensiblement pénétré de douleur pour la perte que non-seulement la communauté catholique va éprouver par votre départ, mais tous les habitants de Riga en général.

Les écoles que vous avez établies ici pour les deux sexes, l'hôpital et la Société des Dames séculières de la Miséricorde sont des monuments qui, par eux seuls, suffiraient pour attester votre zèle et vos soins infatigables pour le bien-être des habitants de Riga, si d'ailleurs toute votre conduite et celle de

vos Pères ne vous eût déjà donné les plus grands droits aux regrets bien sincères que cause votre éloignement.

Persuadé que, sensible à l'attachement que l'on vous a témoigné ici, vous éprouverez de votre côté, mon Très-Révérend Père, quelques regrets de quitter le bien que vous avez fait, je crois les adoucir par l'assurance que je vous donne de faire tous mes efforts pour maintenir dans leur état actuel tous les établissements dont cette ville vous est redevable.

Les vœux bien sincères que je forme pour votre bonheur vous suivront partout, et si jamais vous pouvez me croire propre à vous être utile, disposez de moi comme d'un ami qui vous est sincèrement attaché.

Agréez, mon Très-Révérend Père, l'assurance de la haute estime et de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Mon Très-Révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PHILIPPE Marquis DE PAULUCCI.

A la réception de cette lettre, le P. Coince alla remercier Son Excellence de toutes ses bontés, et prendre congé de sa personne. Elle le pria de venir dîner, ainsi que le P. Krukowski qui l'avait accom-

pagné. Son Excellence invita toutes les personnes de marque de Riga. Il serait impossible de peindre la douleur que ces derniers adieux renouvela. Son Excellence Mme la marquise de Paulucci, dame d'honneur de Sa Majesté, Madame sa mère, fondant en larmes, se jetèrent aux pieds du P. Coince et lui baisèrent les mains. Le lendemain, Son Excellence le gouverneur civil, M. Du Hamel, son épouse, la lieutenante générale d'Elmpt, les dames de Budberg, le comte de Browne, la comtesse de Srezyt, le colonel Hurko, le président Hühn, le major de place Wakulski et une multitude d'autres lui exprimèrent les plus vifs regrets.

Bientôt il fallut se disposer à partir; nous étions six: savoir le R. P. Joseph Coince, le P. Krukowski, le P. Ledergew, le maître Krapski, le coadjuteur Sivocha et le candidat Zaleski. On ne peut se figurer la foule extraordinaire de catholiques qui assaillit la résidence pendant ces trois jours de tribulation. Les pauvres se prosternaient, se collaient au seuil de la porte du P. Supérieur, jetant les hauts cris. Pendant tout ce temps, à peine fut-il possible de pénétrer dans la maison. Des conseillers, un bourgmestre et d'autres personnes marquantes ne purent y parvenir. A peine Son Excellence la marquise de Paulucci put-elle réussir à se faire ouvrir un passage.

Les syndics, qui traitèrent très-mal les nouveaux prêtres, s'emparèrent des clefs et laissèrent ces Messieurs sans boire et sans manger jusqu'au lendemain à dix heures du matin ; ils ne pouvaient eux-mêmes se faire faire place au milieu de la foule.

Nos paroissiens fidèles et reconnaissants allèrent jusqu'à border le rivage de la Dwina ; ils y passèrent la nuit sur des bateaux, craignant qu'on ne les trompât sur notre départ et voulant dire un dernier adieu aux exilés. Mais les Pères s'esquivèrent le plus secrètement possible, et allèrent s'embarquer, le 2 juillet 1820, pour se rendre au Boldras où ils arrivèrent à minuit. La population catholique, voyant qu'elle était trompée et que ses Pères étaient partis à son insu, ce qu'elle comprit le lendemain matin en ne les trouvant plus à l'église, mouilla le sanctuaire de ses larmes, et le fit retentir de ses sanglots. Une partie de ces catholiques désolés prit la résolution de suivre les Pères au Boldras, où elle apprit qu'ils devaient attendre le vent favorable pour monter le vaisseau *Amalia*.

Près de deux cents personnes de tout sexe, de toute condition, allèrent se jeter aux pieds des Pères qu'ils arrosaient de leurs larmes. Trois jours se passèrent ainsi dans l'affliction la plus profonde, mais s'estimant heureux de pouvoir assister encore aux saints sacrifices de leurs Pères. Quand le vent devint

favorable, plusieurs des visiteurs bordèrent le rivage; d'autres les accompagnèrent, un mille en mer, montés sur des barques jusqu'au vaisseau et les suivirent des yeux jusqu'à ce que le vent les ravît à leurs regards et les forçât de retourner à Riga annoncer à leurs frères, qui s'étaient aussi promis de venir demander une dernière bénédiction, qu'ils ne les reverraient plus.

Zacharie LEDERGEW, S. J.

---

A la suite de cette relation du P. Zacharie Ledergew, nous ajouterons quelques anecdotes copiées sur une lettre du P. Maurice Nizard, un des exilés de Saint-Péterbourg, en 1815 ; nous les transcrivons d'autant plus volontiers qu'elles expriment la reconnaissance de la Compagnie pour des bienfaits reçus, et en particulier pour ceux du gouverneur militaire de Riga, le marquis de Paulucci, dont le P. Ledergew a déjà loué le caractère et la loyauté.

....L'année passée, à la demande du P. Loriquet, j'ai cherché dans toute cette province de Galicie, et surtout dans les archives du P. Provincial, ce qui pouvait servir à composer l'histoire du généralat du P. Brzozowski. On a envoyé tous ces documents à Rome ; je suppose qu'on vous les a transmis. Il y avait là une narration de notre expulsion de Péters-

bourg, faite par le P. Billy, et augmentée par quelque Russe de nos amis. Mais voici quelques particularités qui ne s'y trouvent pas, et dont vous pouvez faire usage si vous le voulez, et si la gravité de votre histoire ne s'y oppose.

L'Empereur Alexandre, qui était persuadé de notre innocence et qui ne cédait qu'avec regret aux mesures de rigueur qu'on lui faisait prendre contre nous, les avait tempérées par des attentions délicates. Comme il faisait grand froid, car nous étions au 22 décembre (vieux style), il nous avait fait donner des bottes, des casquettes fourrées, de bonnes pelisses et des provisions pour nous réchauffer en route. Il était nuit lorsque les soldats vinrent nous prendre séparément pour nous conduire à la kibitka (petite voiture), qui nous attendait dans la cour, et nous ne pouvions pas voir comment nous étions habillés. Mais, lorsque nous arrivâmes à Gaczyna, qui est au premier ou au second relais après Pétersbourg, le jour commençait à poindre. Quelle fut notre surprise et notre hilarité, lorsque, réunis dans une chambre de l'auberge, nous nous vîmes tous transformés en officiers russes! Il fallait vraiment se parler et se bien regarder pour se reconnaître. Comme cette expédition s'était faite en toute hâte, on avait pris dans un magasin militaire les habits qu'on nous avait donnés. Notre tranquillité

d'âme, notre gaieté étaient un sujet d'étonnement pour le colonel qui dirigeait notre marche et les soldats qui nous escortaient. Ceux-ci nous répétaient souvent : « Nous n'avons jamais vu de pareils prisonniers politiques ! Vous êtes de braves gens : bien sûr, on a trompé l'Empereur à votre sujet, etc. » Ils se conduisirent envers nous, jusqu'à Polocz, avec beaucoup d'égards.

Le fait de notre habillement en officiers russes n'a peut-être pas surpris également tous nos Pères qui, peut-être, avaient pu se voir dans la grande maison ; mais moi, qui étais dans un quartier tout à fait séparé avec les enfants du petit pensionnat, je n'ai vu, pendant les vingt-quatre heures qu'on nous tint en arrêt dans nos chambres, que les officiers chargés de me notifier le décret impérial qui nous chassait de Pétersbourg, mais dont je ne pus apprendre le lieu de notre exil. La direction vers l'est que prit notre caravane m'a fait seule comprendre qu'on ne nous conduisait pas en Sibérie.

Quant à notre expulsion de tout l'empire en 1820, je pense qu'on vous a envoyé tous les documents qui l'ont préparée, accompagnée ou suivie. L'ukase impérial, les réflexions qu'a faites à ce sujet le P. Rozaven, faisaient partie des pièces qu'on a fait passer l'année dernière à Rome, et qui, sans doute, vous ont été communiquées avec beaucoup d'autres.

Des trois cent cinquante personnes qui composaient la Province de Russie en 1820, trois cent quarante cinq prirent le chemin de l'Italie et des autres pays par la frontière d'Autriche. Les officiers civils et militaires chargés de la garde de cette frontière n'avaient point eu connaissance de leur arrivée. Ils laissèrent, sans difficulté, passer la première division jusqu'à Brody, première ville de l'empire d'Autriche de ce côté. Mais quand ils apprirent que cette première division était suivie de beaucoup d'autres, ils craignirent de se compromettre, en permettant l'entrée à tant de voyageurs à la fois. Ils les prièrent donc très-honnêtement de vouloir bien s'arrêter jusqu'à ce qu'ils en eussent référé au gouvernement de Léopold, et connu ses intentions. Ils écrivirent aussi aux officiers de la frontière russe de ne pas presser la sortie de nos Pères, jusqu'à ce qu'ils fussent autorisés à les laisser entrer. Cette négociation exigea quelques jours. Cependant les officiers russes, sans égard à la prière des officiers autrichiens, faisaient franchir leur frontière à nos Pères, et les Autrichiens ne leur permettaient pas de passer la leur. Ainsi nos Pères furent obligés de rester trois jours et trois nuits à la belle étoile, sur un terrain neutre, entre les deux frontières. Cependant ils eurent beaucoup à se louer de l'urbanité et de la charité des employés autrichiens. Le commandant du poste céda aux plus faibles sa pe-

tite demeure, et adoucit à tous, autant que possible, la rigueur de leur position.. — Voyez sur tout ceci la réponse de M. de Hauer, gouverneur de la Galicie, dans l'histoire du collége de Tarnopol.

J'étais l'un des cinq qui s'acheminèrent vers la frontière du nord-est pour sortir de la Russie. Le P. Rozaven était supérieur de notre petite division. On nous avait donné à Polocz un employé civil pour nous accompagner et nous surveiller jusqu'à Riga. Il était chargé de nous présenter à M. Du Hamel, gouverneur civil ; mais celui-ci étant absent, il nous conduisit, après nous avoir fait attendre trois heures environ dans nos voitures sur la place publique, chez M. le marquis de Paulucci, gouverneur militaire de Riga. Excellence, lui dit en nous présentant notre conducteur, voici des Jésuites que Sa Majesté chasse de son empire, et qu'on m'a chargé d'amener à Riga et de vous les présenter. — Va, répondit le gouverneur, je connais les Jésuites depuis longtemps ; ce sont de très-honnêtes gens, qu'on a indignement calomniés auprès de Sa Majesté. Je connais aussi le ministre qui les a calomniés, et je me moque de lui comme de la pantoufle de ma grand'mère, qui est morte depuis cinquante ans. Va-t-en, ces Pères n'ont pas besoin de ta surveillance. Je veux prouver à tout Riga la grande estime que j'en fais, et ma protection les accompagnera jusqu'aux frontières. Sors d'ici,

entends-tu ? — Oui, Monseigneur — (tout cela fut dit en russe, qui a une énergie spéciale dans le ton rude).

Lorsque notre pauvre satellite, tout confondu, fut sorti, le gouverneur, prenant un ton plein de bonté, s'approcha de chacun de nous et s'informa de notre patrie respective. — Combien, nous demanda-t-il, vous a-t-on donné pour votre voyage ? — Cinquante ducats. — Comment ! cinquante ducats pour un si grand voyage ! Mais j'en donne autant à mes kosaks, lorsque je les envoie à la frontière. Présentez-moi une supplique, où vous m'en demandez encore autant. Vous avez aussi besoin d'habits séculiers pour traverser les pays protestants ; faites-m'en aussi la demande. J'informerai l'Empereur de la parcimonie avec laquelle on a agi envers vous : je suis sûr qu'elle est contre ses intentions, et qu'il approuvera ma conduite. Vous êtes cinq ; je vous conseille de vous diviser : deux pourront se rendre à Memel par terre, et trois s'embarquer pour Lubeck par la Baltique. J'écrirai au commandant prussien de Memel pour qu'il vous traite bien. Retirez-vous chez vos Pères qui sont ici ; demain, je vous invite à venir prendre la soupe chez moi. C'est un jour maigre, mais nous trouverons de quoi vous nourrir. — Le lendemain, lorsque nous nous présentâmes, il nous dit, devant tous ses invités : Messieurs, j'ai reçu votre supplique,

et l'ai déjà envoyée au gouverneur civil. Rien de plus juste que ce que vous demandez, et j'ai donné des ordres en conséquence, et ils seront exécutés sans délais. — Pendant le dîner, où se trouvaient beaucoup de personnes de haut rang, il se montra plein d'attention et de prévenance pour nous. — Après le dîner, afin de faire voir à toute la ville l'estime qu'il avait pour nous, il nous fit faire une promenade dans ses équipages de luxe. Le lendemain, nous lui offrîmes nos remerciements et prîmes congé de lui.

Le P. Rozaven, avec un autre Père, prit le chemin de Rome par terre, et moi avec le P. Menet et un autre Père, que nous laissâmes à Hildesheim, celui de la France, par mer jusqu'à Lubeck. En montant dans le vaisseau, j'accomplis à la lettre le précepte du Seigneur : *Excutite pulverem.* Dans toutes les villes d'Allemagne et de Belgique que nous traversâmes, les bons catholiques virent en nous des confesseurs de la foi, et nous traitèrent avec le plus grand respect. A Dusseldorf, la princesse de Galitzin, zélée catholique, mariée au prince de Salm, me dit : Que je suis honteuse, mon Révérend Père, de paraître devant vous, sachant qu'un membre de ma famille a chassé votre sainte Société de la Russie ! — Une autre personne m'écrivait plus tard : « Ce que nous avons « eu l'honneur et le plaisir de faire pour vous est

« bien peu de chose en soi, et encore moins en com-
« paraison de ce que nous aurions dû et voulu faire
« pour vous témoigner l'affection que nous portons
« à votre Compagnie et à chacun de ses membres.
« Mais si nous considérons en vous les titres de con-
« fesseurs et de persécutés pour Jésus-Christ, nous
« n'avons que des reproches à nous faire de ne vous
« avoir pas traités avec tout le respect et toutes les
« attentions que méritent un si beau titre. »

*Nota.* — Le *Document XXI* contiendra les lettres du P. Gilles Henry sur les missions de l'Archipel ; nous terminerons celui-ci par une lettre du P. Louis Granger, datée de 1615, c'est-à-dire deux cents ans avant l'époque où le P. Henry évangélisait le versant du Caucase opposé à celui de la Mingrélie, visité par le P. Granger pour y établir une Mission de la Compagnie. L'œuvre si courageusement commencée par le P. Henry fut, après avoir donné les plus solides espérances, renversée, comme celle du P. Granger, par les passions politico-religieuses du schisme grec, qui a fermé le Caucase à l'apostolat de la Compagnie.

---

## XXIV.

LETTRE DU PÈRE LOUIS GRANGER AU RÉVÉREND PÈRE CLAUDE AQUAVIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉCRITE DE MOGUI, EN MINGRÉLIE, LE 2 MARS 1615.

Mon Très-Révérend Père,

Vous avez appris l'année dernière, par nos Pères de Constantinople, que l'illustrissime ambassadeur du roi très-chrétien, plein de bienveillance pour nous et de zèle pour la propagation de la foi, en-

tretint souvent l'envoyé du prince de Mingrélie de la pensée qu'il avait de nous adjoindre à sa suite, ce qui ne souffrit aucune difficulté.

Au commencement du prinptemps nous fûmes avertis que le départ était prochain et que nous irions d'abord à Trébizonde, puis en Mingrélie avec Onèze-Pacha qui devait, au nom du Sultan, traiter plusieurs affaires avec le Dadian et le Gouriel, princes de Mingrélie et de Géorgie. L'illustrissime ambassadeur n'épargna aucune dépense pour cette expédition, car, outre les cinq cents pièces d'or destinées aux frais de cette mission, il arrangea tout avec le pacha, grâce à de magnifiques présents.

Cependant le navire du pacha se trouvant encombré de soldats et de marchandises, il nous fit monter avec deux janissaires bien connus de lui, sur un autre bâtiment qui allait faire des vivres à Varna, pour se rendre de là à Trébizonde. Il recommanda en outre à ces janissaires de veiller soigneusement à ce que personne ne nous molestât en chemin.

Ce fut ainsi que de trois prêtres que nous étions alors à Constantinople, moi le plus indigne, mais aussi le moins nécessaire à la Résidence, fus destiné à cette mission, et l'on me donna pour aide notre Fr. Etienne Viau, avec un jeune Arménien comme interprète.

La libéralité de l'illustrissime ambassadeur nous

ayant procuré les choses nécessaires au voyage, le 26 mai, deux jours après la fête de la sainte Trinité, après avoir embrassé nos Pères, nous fûmes conduits en barque vers notre navire qui, avec plus de cent autres, attendait dans le Bosphore de Thrace un vent favorable pour vaincre l'impétuosité de la mer se précipitant dans le détroit de Constantinople. Nous restâmes huit jours en cet endroit, et, durant ce temps, nous pouvions admirer les tours d'Éro et de Léandre, et les autres ruines de la contrée.

Enfin, le 3 juin, un vent du sud-ouest s'étant levé, tous les navires gagnent la haute mer, se dirigeant les uns à l'est, les autres au nord, d'autres enfin, comme nous, à l'ouest du Pont-Euxin, et trois jours après, nous mouillons heureusement à Varna, ville de Thrace célèbre par sa fertilité et son heureuse position, qui la fit choisir autrefois par quelques empereurs pour y fixer leur résidence. Varna offre encore de grandes commodités pour la construction des galères; mais ses habitants redoutent les Cosaques qui, durant l'été, infestent toutes ces côtes. Nous y trouvâmes une garnison de soldats français qui, forcés par la nécessité, avaient déserté leur drapeau en Hongrie, et s'étaient donnés aux Turcs, en conservant avec fermeté néanmoins leurs croyances religieuses. Ils nous reçurent avec la plus grande bienveillance, et leur chef nous donna généreuse-

ment l'hospitalité et des provisions pour le voyage. Par ses soins et ceux du Métropolitain Grec, nous montâmes sur un navire de Trébizonde chargé de blé, et fîmes voile vers cette ville; mais, le vent étant devenu contraire, nous revînmes au lieu d'où nous étions partis. Le lendemain, notre navigation fut plus heureuse, et nous avions bien marché tout le jour, quand tout à coup le ciel s'obscurcit, une pluie torrentielle vint à tomber, et, pendant vingt-quatre heures, des vents contraires ballottèrent en tous sens notre navire, mirent ses voiles en pièces, et nous ramenèrent enfin au Bosphore de Thrace, où nous jetâmes l'ancre pour changer notre voilure et attendre en lieu sûr un temps plus favorable à la navigation.

Le 15 juin nous commençâmes de nouveau à faire route vers Héraclée de Bithynie; bientôt par le fait des vents contraires, suivis d'un calme plat, nous fûmes encore arrêtés. Enfin le vent se leva; mais soudain, passant au nord-est vers le milieu de la nuit, il nous allait briser sur des écueils voisins, si Dieu, dans sa miséricorde, n'eût montré le danger à l'un des passagers qui, surpris, se hâta d'avertir les matelots qui carguent les voiles et jugent qu'il valait mieux rétrograder et revenir vers Héraclée, dont nous étions déjà éloignés de plus de cent milles, que de s'exposer à de nouveaux périls. Cette ville

possède un port célèbre, une citadelle et des fortifications élevées par les Génois, quand le Pont-Euxin leur obéissait. Les chrétiens du rite grec et les Turcs l'occupent actuellement, et il n'en reste plus que de misérables ruines. Nous étions assez déconcertés de n'avoir fait encore que deux cents milles, vingt et un jours après notre départ ; mais Dieu, je pense, voulait ainsi nous exercer à la patience, qui devait bientôt nous être encore plus nécessaire.

Le 22 juin nous quittâmes Héraclée, et, après une navigation plus heureuse que les précédentes, nous dépassâmes en six jours Sinope, capitale du Pont, célèbre par la naissance de Mithridate, et trois jours après nous avions fait autant de chemin que durant le mois précédent tout entier. Sinope est à cinq cents milles de Constantinople et de Trébizonde. Le jour des SS. Apôtres Pierre et Paul, nous arrivâmes à Cordyle, patrie de nos matelots, et de là, le jour suivant, nous passâmes en barque à Trébizonde. Nous y fûmes reçus amicalement par le métropolitain, homme d'une foi intègre et tout dévoué à notre Compagnie. Il se nomme Ignace Sciotus; il était, il y a quatorze ans, élève de notre Compagnie au collége Grec à Rome. Il me combla de marques d'affection, et me dit qu'il y avait à Trébizonde une église sous le vocable de saint Benoît, témoignage

antique de la foi et de la piété des Génois. Il ajouta que cette église, après avoir jadis appartenu au rite latin, servait maintenant au rite grec, mais qu'elle nous serait cédée à de faciles conditions, si elle pouvait servir à la mission de Mingrélie et de Géorgie.

Nous ne cessâmes, durant notre séjour d'un mois entier, d'exciter par des instructions à la piété et aux bonnes œuvres tous les catholiques, surtout les enfants, et même les personnes qui nous firent des visites de simple civilité. Les habitants, bien que fort relâchés dans leurs mœurs et plus hostiles aux Latins que tous les autres Grecs, nous parurent cependant affables, bienveillants et désireux de l'unité catholique. Mais ils sont de ceux qui conçoivent de bons désirs, et n'en viennent jamais à l'exécution, à moins que Dieu, dans sa bonté, ne leur envoie des secours extraordinaires.

Je n'eus pas peu de consolations de rencontrer en cette ville des marchands arméniens se rendant de Chersonèse en leur patrie. Ils se glorifiaient d'être *Francs* (c'est ainsi qu'en Orient on désigne indistinctement tous les Latins), et d'appartenir à ces dix mille chrétiens qui, sur les frontières de Perse, disséminés en douze villages, obéissent à l'évêque et aux religieux de Saint-Dominique que le Souverain Pontife leur envoie de temps en temps.

Vous ne sauriez vous imaginer, mon R. Père,

les instances qu'ils me firent pour les accompagner en leur pays, moins éloigné que la Mingrélie. Ils me promettaient une maison, les choses nécessaires à la vie, une église, et surtout une immense vigne à cultiver. Les quelques prêtres en effet qui vivent en cette contrée ne suffisent pas au travail. Mais ces braves marchands ne pouvaient rien obtenir de nous, puisque nous étions destinés à d'autres vignes que la leur. J'ai cependant écrit à leur évêque que s'il avait parfois besoin de notre aide, il pouvait nous appeler à son secours, soit de la Mingrélie qui n'est pas éloignée, soit en s'adressant à nos PP. de Constantinople.

Sur ces entrefaites arriva le Pacha, et, suivant l'ordre que nous en avions reçu à Constantinople, nous allâmes lui faire visite. Il nous accueillit avec bonté, nous demanda si l'on nous avait molesté en route, et voulut pourvoir à notre tranquillité durant notre séjour. Puis il nous invita, pour le reste du voyage, à l'accompagner sur une barque jusqu'à Gounieh.

Nous sûmes seulement alors ce que nous n'avions pas même soupçonné à Constantinople, qu'il y aurait une très-grande difficulté à traiter de la paix avec les princes Dadian et Gouriel, et que ce serait une affaire de temps. Aussi commença-t-on à garder les envoyés de ces princes comme des captifs. Il valait mieux pour nous vivre et voyager séparément, pour

ne pas donner lieu à des soupçons en restant avec les Mingréliens. Nous suivîmes donc le Pacha, qui partit de Trébizonde le 20 juillet; mais comme il voulait s'arrêter quelques jours à Samène et à Caliparavoli, nous nous avançâmes vers le village de Riseh, avec un vent trop fort pour notre petite barque, bien qu'il nous fût favorable, et nous n'eûmes pas peu à souffrir du vent, du mal de mer et de la peur d'un naufrage ; mais ce fut l'affaire d'une journée.

Le village de Riseh est la patrie de notre Pacha, et c'est là qu'habite toute sa famille. Ce village est, avec plusieurs autres, compris dans le pays des Lazes, qui s'étend de Trébizonde jusqu'en Géorgie. Dans la partie qui se trouve du côté de Trébizonde, on parle grec ; mais dans celle qui est du côté de la Géorgie, le mingrélien est la langue commune.

Riseh est une colonie de Lazes ou d'Alains, qui sont des peuples de Mingrélie. Tous, peu à peu, tombent dans l'impiété mahométane. Leurs ancêtres se voyant, à cause de leur titre de chrétiens, accablés de tributs et réduits à une servitude insupportable, passaient au mahométisme, et livraient leurs enfants aux Turcs pour les circoncire, et par cette apostasie s'affranchissaient du tribut. Les jeunes filles chrétiennes, pour assurer la vie de leurs pères, épousent des janissaires, en sorte que bien peu gardent encore le nom de chrétien et le souvenir du baptême,

misère d'autant plus déplorable, qu'on ne voit pas comment y remédier. Néanmoins, autant que la prudence et le peu que nous savions de mingrélien nous le permettait, nous secourûmes un certain nombre d'habitants, et surtout les enfants; nous leur enseignâmes les premières vérités de notre sainte foi, et nous fîmes connaître leurs devoirs à quelques femmes chrétiennes mariées à des Turcs. Il nous fut même donné de baptiser une esclave de dix-huit ans, qui avait su de ses parents qu'elle n'avait jamais reçu le baptême. Bien plus, si la chose eût été possible, nous aurions baptisé, du consentement de sa mère chrétienne, un enfant turc et une jeune esclave de la même nation.

Pendant que nous nous occupions ainsi à Riseh, revint le Pacha, et, peu de jours après, nous montâmes, avec son consentement, sur une barque de transport qui, après la conclusion de la paix, devait escorter celle du Pacha. Nous préférâmes ainsi changer d'embarcation, afin de nous trouver avec des passagers du rite latin parfaitement connus de nous. L'un était de l'île de Tine, mais habitait Galata; l'autre était parent de Mgr Antoine Spinola, qui, dans le Bosphore Cimmérien, avait, il y a deux ans, délivré le P. François Œgoda, Polonais, captif chez les Tartares.

A la fin d'août, le Pacha et les deux navires faisaient

voile vers Gounieh, à l'extrémité du Pont-Euxin; mais, comme c'est une station peu sûre, nous préférâmes nous arrêter à neuf milles de cette ville, dans un endroit favorable, nommé Makriali. Et cela pour le malheur de tous, comme Votre Révérence va le voir.

Pendant que les ambassadeurs vont et reviennent pour traiter de paix, deux mois entiers se passent: les navires se tenaient sur leurs ancres et résistaient à des tempêtes continuelles, qui commencent au mois de septembre à bouleverser le Pont-Euxin. Le Pacha ne permettait à personne de passer outre avant la conclusion de la paix, et ne voulait pas non plus que nous rétrogradions, de peur que le Dadian et le Gouriel, frustrés de l'espoir d'obtenir la cargaison assez considérable de nos navires, ne rejetassent les propositions de paix. Il nous fallut donc lutter contre les flots, les vents et les tempêtes, et après une longue navigation, nous faillîmes périr misérablement sur les côtes mêmes de la Mingrélie. Car au milieu de septembre, un vent terrible s'éleva pendant la nuit, et poussa nos deux navires sur des rochers voisins. Vingt-quatre heures durant, les matelots travaillèrent sans relâche, avec plus ou moins de succès. Le navire sortit enfin des écueils; mais, il était si vieux et prenait tant d'eau, qu'on ne pouvait plus ni épuiser la cale, ni boucher les trous que la mer

ouvrait dans ses flancs. Déjà les marchandises ballottaient dans l'eau, et allaient bientôt, avec les passagers, disparaître sous les flots. A la vue du danger, soudain chacun, prenant ce qu'il a de plus précieux, ou ce qui lui tombe sous la main, cherche un refuge sur notre barque. Quelques marins seulement restèrent sur le navire en danger, pour tenter de le sauver en gagnant le rivage. Ce fut pour nous et pour les malheureux qui restaient à bord un triste spectacle de voir ce navire poussé à sa perte par un vent violent. Plusieurs fois il donna de la proue contre le rivage, et chaque fois les flots le ramenaient en mer en se retirant. Finalement ils le jettent violemment sur le côté ; alors les vents et les flots fondent sur le navire, le brisent en morceaux, engloutissent les marchandises, et jettent çà et là les débris épars ; heureusement les hommes étaient sauvés.

Nous bénissions Dieu de n'avoir pas permis qu'à Constantinople, à Trébizonde ou à Riseh nous fussions montés sur ce navire : car c'en eût été fait de nous, ou du moins de nos marchandises ; mais notre heure n'était pas venue, et bientôt notre barque allait se trouver dans une position encore plus critique.

Des vagues énormes la remplissaient, et nous faisaient craindre à chaque instant d'être engloutis ;

tous les cordages étaient brisés ; une seule ancre nous restait, et nous ne pouvions plus compter que sur la protection du Ciel pour nous sauver. Cependant notre capitaine parvient à faire savoir au Pacha notre triste position, et le pria d'avoir pitié du navire et des passagers, et de nous permettre, ou de rétrograder, ou de chercher un plus sûr abri. Mais, ni la perte de l'autre navire, ni l'extrême danger du nôtre ne le peuvent émouvoir. Puis voilà que, le 7 novembre, un vent d'ouest très-violent nous amène une pluie et une grêle épouvantables ; la mer se soulève au milieu de la nuit, brise les ancres d'un navire voisin du nôtre, arrivé de Caffa depuis huit jours, et le jette à la côte. Neuf autres navires marchands furent submergés par le même coup de vent sur ce rivage de Lazes. Le nôtre résista un peu plus longtemps, grâce aux ancres et aux nombreux matelots que nous avions à bord ; mais la puissance de Dieu se révèle dans la puissance de la mer, et qui pourra lui résister ? *Mirabiles elationes maris mirabilis in altis Dominus ; quis illi resistet ?*

La tempête redouble de violence vers le milieu du jour ; bientôt les cordages se brisent ; plusieurs matelots et passagers jettent leurs marchandises à la mer, puis se jettent eux-mêmes, qui dans un canot, qui à la nage, pour gagner le rivage. Notre navire est, par la violence du vent et de la mer, poussé sur

des rochers. Survient une lame furieuse, qui nous enlève deux hommes, dont l'un était Turc et l'autre chrétien; mais Dieu sait quel chrétien! Deux passagers, l'un Arabe, et l'autre un vieillard mingrélien, voulurent se sauver à la nage. L'Arabe fut submergé par les flots, et le Mingrélien, poussé entre les rochers et les débris d'un navire, trouva moyen d'échapper à la mer; mais, après avoir reçu de nous quelques secours, et s'être confessé à moi, il parvint, je l'espère, au bienheureux port de l'éternité.

Cependant notre navire, après avoir donné trois ou quatre fois contre les rochers, s'entr'ouvrit, et le mât, tombant du côté de ces rochers, fournit à ceux qui étaient encore à bord une espèce de pont sur lequel ils se mettent à cheval et parviennent tous à se sauver, à l'exception d'un jeune homme qui, n'ayant pas quitté ses vêtements, donna plus de prise aux coups de mer, perdit l'équilibre et, sous nos yeux, périt misérablement.

Nous avions la vie sauve; mais marchandises, provisions, navire, tout était devenu le jouet ou la proie de la mer.

Cependant comme le Dadian et le Gouriel traînaient les propositions de paix en longueur, et que d'ailleurs nous avions à craindre des tempêtes continuelles en retournant sur notre navire fracassé, nous résolûmes, de l'avis du grand nombre, de prendre, des débris

rejetés par la mer, ce qui nous était nécessaire pour élever une petite cabane dans un village voisin. Et ce fut là, sous ce modeste abri, que nous nous refîmes de nos fatigues, en enseignant la doctrine chrétienne aux enfants et aux Papas grecs qui, sans s'être jamais confessés ni avoir entendu aucune confession, administraient néanmoins la sainte Communion aux fidèles. Ces mêmes Papas, par ignorance ou incurie, célébraient la messe sans eau et traitaient les choses saintes avec la plus grande irrévérence. Nous les avons avertis sérieusement de leurs devoirs, et nous nous sommes efforcés de les secourir par nos instructions. Nous leur donnions aussi tout ce que nous pouvions recueillir d'aumônes pour les pauvres chrétiens qui, pour ne pas payer le tribut, passaient au mahométisme. Croirait-on que, nous avons trouvé des Turcs donnant de l'argent à ces pauvres chrétiens pour les détourner de se faire musulmans contre leur conscience, et seulement à cause de leur indigence? Croirait-on que, parfois, ces mêmes Turcs assistaient comme les chrétiens aux cérémonies catholiques? Nous ne pouvions nous empêcher de leur parler du bonheur de posséder la vraie foi. S'il y avait parmi eux un prêtre grec sachant le turc et la langue vulgaire du pays, et si ce prêtre, suffisamment instruit, ne craignait pas d'exposer sa vie pour Jésus-Christ, nul doute qu'il ne convertît toute cette population.

Mais revenons à nos bagages qui, avec les marchandises, le navire et quatre hommes, avaient été la proie de la mer. Chaque jour, les matelots et les passagers échappés à moitié nus du naufrage s'occupaient à tirer avec des crocs et des câbles les ballots que les flots repoussaient vers le rivage. Pour nous, qui partagions la misère commune, nous offrions à Dieu notre sacrifice, nous détachant de toute affection aux biens périssables, nous soumettant à la sainte volonté de Notre-Seigneur, et le remerciant de nous avoir sauvés des flots, nous qui ne savions pas nager et qui avions vu des marins habiles périr sous nos yeux.

Nous nous mîmes donc, comme les autres, à faire sécher les marchandises que la mer nous rejetait, et, grâce à Dieu, nous eûmes de quoi nous garantir des atteintes du froid. A la vérité, ce que nous repêchions ainsi était avarié et lacéré ; la mer n'avait rien laissé d'intact ; tout était broyé ; mais enfin nous parvînmes à rapiécer tous ces lambeaux pour nous en vêtir. Tout le reste avait péri : livres, images, papiers, argent, toutes choses qui nous eussent été si utiles pour nous faire des amis ; rien n'échappa au désastre. La perte la plus sensible fut celle des ornements et vases sacrés, ce qui nous priva, pendant plusieurs mois, de la consolation de célébrer les saints Mystères. Mais nous tâchions de nous

consoler en nous unissant de cœur à tant de messes célébrées chaque jour dans les maisons de la Compagnie, et nous offrions à Dieu le sacrifice de nos privations.

Ainsi, par la volonté de Dieu, après une longue et pénible navigation, nous en étions réduits à cet extrême dénûment, et comme nous commencions, ainsi que la plupart des naufragés, à désespérer de la paix, nous allâmes, sur le conseil de nos amis, prier le Pacha de considérer l'état misérable où nous avaient jetés tant de retards imprévus, et de nous permettre d'entrer en Mingrélie, comme il l'avait promis à l'ambassadeur du roi très-chrétien, ou du moins de nous donner un sauf-conduit pour retourner sûrement avec plusieurs passagers à Constantinople. Il fut touché de nos paroles, mais nous déclara que le Sultan lui avait défendu de laisser pénétrer qui que ce fût en Mingrélie avant la conclusion de la paix. Cependant il nous donna volontiers un passe-port pour revenir à Constantinople; mais le ciel en avait ordonné autrement.

Lorsque nous étions déjà arrangés avec le capitaine d'une petite barque pour le départ, arriva tout à coup un messager du Gouriel annonçant la paix et l'acceptation du tribut. Cette paix avait été conclue le jour de sainte Lucie à Batum, port de Géorgie, entre le prince et l'envoyé du Pacha. Cet

événement nous fit changer de dessein, et, recourant une seconde fois au Pacha, nous en fûmes beaucoup mieux accueillis que précédemment, car nous en reçûmes, avec les témoignages d'une grande bienveillance, la permission d'aller partout où nous le souhaiterions. Le jour donc de saint Thomas de Cantorbéry, sept mois après notre départ, nous doublâmes, montés sur la barque qui devait nous ramener à Constantinople, la pointe de Gounieh, tant de fois contemplée, et deux jours après nous arrivions heureusement à Satcapella, ville de la Géorgie. Pendant que nous nous promenions sur le rivage, nous vîmes venir un grand nombre de Géorgiens, parmi lesquels était le visir du Gouriel, chef de son armée et gouverneur de toute cette contrée.

Quand il nous aperçut, il sauta à bas de son cheval, se découvrit, et, posant un genou en terre, selon l'usage de ce peuple, nous salua très-amicalement, et nous lui rendîmes très-respectueusement son salut. Aussitôt, nous ayant fait asseoir à terre près de lui, il nous demanda d'où nous venions et où nous voulions aller.

Ayant appris que nous étions Français et que nous allions près du Dadian, il nous engagea à visiter auparavant le Gouriel, et nous offrit même des chevaux pour nous transporter près de lui. Nous le remerciâmes de sa bienveillance et l'assurâmes

qu'après en avoir conféré avec l'archevêque des Lazes, à Satcapella, nous ferions très-volontiers cette visite, si nous savions qu'elle pût être agréable à ce prince. Il approuva notre résolution et partit.

Pour nous, ayant passé la nuit sur le rivage de la mer, nous nous rendîmes, le jour suivant, près du métropolitain, qui nous donna une modeste mais cordiale hospitalité; sur ces entrefaites, il fut lui-même invité de la part du Gouriel à venir célébrer avec lui la fête de la Nativité de Notre-Seigneur. Il partit donc, en promettant d'informer le prince de notre arrivée, et de nous faire savoir le lendemain s'il désirait nous voir. Il tint parole. Nous fûmes appelés près du Gouriel, et un messager du visir à qui il avait confié cette mission vint nous chercher avec des chevaux pour nous conduire à Baylet, où le prince célébrait avec sa famille et sa cour le fête de Noël. Mais nous rencontrâmes le Gouriel lui-même dans une maison voisine, où il était venu chasser. Dès qu'il sut notre arrivée, il nous appela aussitôt dans la salle où il rendait la justice à ses sujets. — Nous le saluâmes très-respectueusement; mais lui, se levant de son trône, s'avança vers nous la tête découverte, et posant le genou en terre, il nous rendit notre salut; puis, après que lui et toute sa cour nous eurent baisé la main, il nous fit asseoir près de lui, et quand nous eûmes répondu

à ses nombreuses questions, il nous recommanda de prier pour sa famille. Puis ayant de nouveau salué le prince, nous partîmes pour Baylet où durant quinze jours il nous donna des marques de la plus grande bienveillance. Ce prince est très-poli (ce qui est rare dans ces contrées) et professe une grande estime pour l'Église Romaine et le Souverain Pontife. Il dit hautement que la chute de l'empire et du siége épiscopal de Constantinople est la peine du refus d'obéissance au saint Pontife de Rome; que saint Pierre a reçu les clefs du royaume des cieux et que le Pape étant le Père commun des fidèles, tous lui doivent être entièrement soumis.

Quand la conversation en fut venue à ce point, je lui demandai s'il consentait que le Souverain Pontife fût informé de ses sentiments. Il nous répondit qu'il le désirait vivement, et me pria même de vouloir écrire au Pape, pour lui demander en son nom le pardon de toutes ses fautes, ajoutant qu'il se confesserait ainsi par lettres. Mais quand je lui eus expliqué qu'on ne pouvait ni se confesser, ni recevoir ainsi l'absolution, et que c'était la raison pour laquelle le Souverain Pontife nous avait donné, à nous qui allions vers les nations lointaines, le pouvoir d'absoudre tous les péchés. Sur cela, il me fit à peu près la même demande que l'eunuque de la reine de Candace à saint Philippe : «Voici de l'eau : que tardez-

vous à me baptiser?» car il me dit aussitôt : « S'il en est ainsi, je veux me confesser. » Et bientôt, au moyen de notre interprète, il me fit la confession de presque toute sa vie.

Si l'on me demandait l'explication des sentiments si chrétiens de ce prince si éloigné des secours de la religion, je vous répondrais, en changeant un peu les paroles de saint Paul : « Un moine géorgien, qui avait vécu douze ans à Rome, avait semé le bon grain dans cette bonne terre que nous venions arroser et lui faire produire son fruit par la bénédiction de Dieu. »

Le jour de l'Épiphanie étant passé, le Gouriel se décida avec peine à nous laisser partir, mais il ne voulut pas nous retenir, surtout quand nous lui eûmes promis de revenir un jour vers lui, ou même, s'il l'avait pour agréable, de lui obtenir quelques-uns de nos Pères pour s'établir en son pays. Sur cela il nous dit : « Non-seulement cette proposition m'est très-agréable, mais de plus je m'engage à les bien recevoir, à leur donner une maison, une église, et tout ce qui sera nécessaire à leur subsistance. » Et comme nous refusions l'argent qu'il nous offrait à notre départ, il loua notre Institut en présence de toute sa cour, et si bien que le bruit en arriva jusqu'aux Turcs qui, dès lors, se firent nos panégyristes en Mingrélie. Le Gouriel nous renvoya donc à Satcapella, avec honneur et

marques d'amitié, chargeant un des siens de nous conduire sur une petite barque en Mingrélie, chez Cortuga, son beau-père, premier vizir du Dadian. Mais comme ce personnage retardait son départ, et que le temps était propice, nous partîmes de Satcapella le 3 février, avec les Turcs qui avaient été les arbitres de la paix, et qui nous étaient fort attachés. Nous arrivâmes le même jour au Phasis, principal fleuve de la Mingrélie, et le lendemain nous étions à Erainchan (Héraclée). Nous fîmes annoncer au prince Dadian et au métropolitain catholique notre arrivée et celle des arbitres de la paix. Bientôt, ayant reçu les réponses attendues, nous nous acheminâmes vers Margoula, où se rendait le prince.

Enfin, s'achevait, après neuf mois, un voyage si fécond en naufrages et tribulations de toutes sortes. Nous trouvâmes le Dadian fort occupé de chasses continuelles et de l'arrivée de Tebris-Khan (c'est un prince de Géorgie, que le roi de Perse avait l'année précédente chassé de ses États) et des préparatifs du tribut qu'il devait envoyer à Constantinople. Tout cela, joint au manque d'interprète, fit que nous ne pûmes, durant assez longtemps, avoir audience du prince. En attendant, nous recevions de la charité des Turcs ce dont nous avions besoin ; ils partageaient leurs vivres avec nous.

Pendant que nous cherchions ainsi l'occasion de

voir le Dadian, nous rencontrâmes Cortuga, beau-père du Gouriel, que ce dernier envoyait au prince, avec des lettres de recommandation. Il nous promit que tout irait bien, et qu'il traiterait notre affaire avec le prince mingrélien : car il savait les bons offices dont l'ambassadeur du prince avait été comblé l'année précédente à Constantinople, par le représentant du roi très-chrétien. Nous nous mîmes aussi en rapport avec Mochaorio, évêque catholique, homme prudent, qui, ainsi que Cortuga, jouissait d'une grande influence. Nous lui fîmes connaître notre Institut par interprète. Nous agîmes de même à l'égard de Tebris-Khan, que nous rencontrâmes un jour à l'église, et du métropolitain de son pays, qui nous fit inviter à l'aller visiter. Tous étaient dans l'étonnement de nous voir échanger contre leurs déserts nos fertiles contrées d'Europe, et sans aucun espoir de récompense, comme les Turcs le leur avaient appris. Ils voyaient dans ce fait je ne sais quoi de grand : aussi résolurent-ils, avant même que nous eussions traité avec le Dadian, de nous accueillir et de faire alliance avec l'ambassadeur de France, en lui envoyant des présents à Constantinople.

L'évêque de Mauri nous ayant appelé dans son diocèse, qui est sous le patronage de la Bienheureuse Vierge, nous résolûmes de nous y rendre, après avoir salué le Dadian et Lipartra, son oncle, qui avait été

régent, durant la minorité du Dadian. Ce prince nous dit qu'il avait beaucoup entendu parler de nous, que nous étions les bienvenus en son pays, qu'il connaissait nos projets, et qu'un autre jour il nous entretiendrait plus longuement des affaires de l'Occident, du roi de France et de son ambassadeur à Constantinople. Puis, après nous avoir promis de nous accorder tout ce que nous voudrions, il ajouta qu'il nous confiait à Mochaorio. Après avoir pris congé du prince et de Cortuga, qui se trouvait avec lui, nous revînmes à la résidence de l'évêque ; là nous assistâmes à un festin qu'il donnait en l'honneur de Tebris-Khan, de son métropolitain et de toute sa suite. Une autre fois, je vous parlerai longuement des mœurs de ces peuples et de leur manière de vivre. Je dirai seulement que Tebris-Khan, le métropolitain et Mochaorio nous firent partager leurs mets, ce qui est ici la marque de la plus haute bienveillance. Tebris-Khan nous appela près de lui et nous fit beaucoup de questions sur plusieurs sujets ; et comme c'est la coutume de chanter en ces repas, il nous invita à chanter, comme le Gouriel lui aussi nous en avait prié ; et, pas plus que ce prince, il ne voulut accepter nos excuses. Nous chantâmes donc l'hymne *Pange lingua gloriosi*, qui fut fort goûtée des convives, et nous pûmes ensuite nous retirer, car ces repas, selon la coutume du pays, se prolongent fort avant dans la nuit.

Nous sommes donc logés chez l'évêque Mochaorio, qui s'est engagé à nous élever dans peu une maison et une église. Il se charge de tout ce qui est nécessaire à notre subsistance.

Nous donnons tout notre temps à l'étude du mingrélien et des dialectes de ces contrées, espérant qu'un jour, s'il plaît à Dieu, nous ne regretterons pas notre peine.

En attendant, nous et l'évêque Mochaorio, nous envoyons notre interprète à l'ambassadeur de France à Constantinople, avec des lettres pour lui et nos Pères d'Europe, afin qu'ils sachent enfin dans quelle partie de la terre nous vivons, et qu'ils viennent à notre aide, d'abord en nous procurant les objets qui, en ces contrées tiennent lieu d'argent, dont on ne se sert pas; puis, en venant eux-mêmes partager nos travaux. Un jour, nous avons lieu de l'espérer, nous recueillerons ici une abondante moisson.

Je prie donc Votre Paternité de recommander à Dieu, comme aussi aux prières de notre Compagnie, cette nouvelle vigne du Seigneur et les ouvriers qui la cultivent.

Je suis, mon Très-Révérend Père en Jésus-Christ, votre, etc...

Louis Granger.

---

# APPENDICE.

Nous avons donné à la suite de la relation du P. Ledergew (page 231) une note sur l'expulsion des Jésuites de Saint-Pétersbourg. Nous l'aurions fait précéder de la pièce suivante qui contient des détails intéressants sur la même expulsion ; mais, ignorant le nom et la qualité du rédacteur de cette relation, nous avons préféré la donner ici, à simple titre de pièce intéressante mais anonyme.

---

*Transport des PP. Jésuites de Saint-Pétersbourg à Polocz, à la fin de la campagne de* 1815, *au retour de l'empereur de Russie à Saint-Pétersbourg.*

Depuis plusieurs années, quelques personnes de la première distinction avaient embrassé la religion catholique en Russie, surtout à Pétersbourg, détrompées des erreurs de leur schisme par leurs lectures et les conversations qu'elles avaient eu avec les catholiques pieux et exemplaires, soit ecclésiastiques soit laïques, que les révolutions du temps avaient amenés en Russie. En 1801, l'empereur Paul I[er] avait établi des Jésuites à Saint-Pétersbourg pour desservir l'église catholique de cette capitale, qui avait vraiment besoin de bons prêtres pour rem-

placer ceux qu'elle avait, gens peu d'accord entre eux et dont quelques-uns n'étaient rien moins qu'édifiants. Il en résulta un changement aussi religieux qu'intéressant de la part des catholiques. L'église, auparavant très-peu fréquentée, le fut de plus en plus, surtout les dimanches et les fêtes. Les confessionnaux, ces jours-là, ne désemplissaient pas, et la table de communion continuellement remplie offrait un spectacle touchant. Les sermons, instructions, catéchismes, étaient également suivis et goûtés. Tout cela était attrayant pour les Russes, gens de bien et de religion. Il en résultait sans doute quelques conversions, mais sans bruit et sans éclat, pour ne point formaliser le gouvernement. On ne connaissait même ces conversions que par la conduite plus réservée des personnes converties que l'on ne voyait plus à la comédie ni dans les bals publics. Et c'était surtout la conduite de ces personnes qui attirait des prosélytes à la religion catholique. Les Jésuites étaient de la plus grande circonspection pour admettre ces conversions. Ce n'était que sur des sollicitations répétées et éclairées qu'ils consentaient à les recevoir et, autant que cela se pouvait, après avoir été reçues par un prêtre séculier. Ces conversions faisaient peu de sensation, parce que toutes ces personnes converties étaient réservées et discrètes. Le ministre des cultes ne croyait pas même devoir s'en occuper. Mais quelle fut sa surprise ou plutôt son dépit quand, vers le milieu du mois de décembre 1814, on vint lui apprendre que son propre neveu, de même nom que lui, le jeune prince Alexandre Galitzin, fils du prince Galitzin, gouverneur de la ville de Jaroslaw, s'était déclaré catholique ! Ce jeune prince, excellent sujet sous tous les rapports, pour lors âgé de quinze ans.

était, depuis environ trois ans, élève de l'institution des Jésuites de Pétersbourg. Il en fut retiré bien vite par ordre de son oncle, et on ne manqua pas d'attribuer sa détermination aux Jésuites. Mais le jeune homme se défendit avec tant de sagesse et de raison et disculpa si bien les Jésuites qu'on le laissa tranquille.

Cependant la déclaration courageuse de ce jeune prince fit la plus grande sensation dans tout Pétersbourg (ce fut exactement comme la commotion qu'excita à Jérusalem l'arrivée des Mages, qui demandaient où était né le roi des Juifs). Plusieurs personnes, déjà convaincues intérieurement de la vérité de la religion catholique, méprisèrent les sollicitations de l'amour-propre et du respect humain. Elles se déclarèrent, mais toujours sans éclat et sans bruit. Ce ne fut guère qu'au temps de pâques qu'on les crut décidément catholiques. Le temps de pâques est comme le temps de la moisson pour les prêtres russes. Ils vont confesser dans les maisons honnêtes; ils donnent le billet de confession aux personnes qu'ils ont entendues; puis ils reçoivent un salaire plus ou moins considérable dont une partie, dit-on, est pour le Saint-Synode. Comme les personnes devenues catholiques ne se confessaient plus à eux, la récolte fut moindre, tant pour eux que pour les protopopes. De là les plaintes, les murmures (ce ne fut qu'un petit nombre de ces confesseurs qui furent dans le cas de se plaindre ainsi, deux ou trois tout au plus); de là les recherches inquisitoriales. Ce fut alors que le ministre des cultes, déjà si irrité de la conversion de son neveu, dressa toutes ses batteries contre les Jésuites pour les expulser de Saint-Pétersbourg.

On fit observer toutes leurs démarches : dans quelles

maisons ils étaient appelés, à quelles personnes ils avaient parlé. On venait dans leur église examiner ceux qui s'y trouvaient, qui se confessaient, qui y communiaient, puis pour censurer leurs sermons, dont ces observateurs, aussi ignares qu'impies, rendaient compte d'une manière absurde et en dépit du bon sens. On en voulait surtout au prédicateur français (le P. Balandret, Français émigré), prédicateur zélé, intéressant, incapable d'indiscrétion, et on ne put lui en reprocher aucune avec vérité, chose dont ses ennemis étaient bien fâchés. Dans l'église catholique de Pétersbourg, il prêchait les dogmes catholiques comme on les prêche dans toutes les églises catholiques du monde. Quelle merveille! Les ministres des églises séparées du Saint-Siége ne prêchent-ils pas, dans leurs églises respectives, les dogmes qui lui sont particuliers? Ceux qui vont les entendre en sont-ils surpris et choqués? Celui-ci fut obligé d'envoyer au métropolitain catholique un de ses sermons pour le ministre des cultes, à qui ce sermon avait été dénoncé. Le métropolitain n'y trouva rien de répréhensible. Malgré cela, le ministre des cultes garda le sermon. Il voulut encore en voir un autre qu'on vint lui dénoncer, il le garda également. On n'a imprimé ni l'un ni l'autre, parce que l'impression aurait justifié le prédicateur.

Le pope qui venait faire le catéchisme aux élèves russes de l'Institut des Jésuites essayait par ses diatribes contre la religion catholique de soulever ces élèves. Il les prenait à part pour savoir d'eux si les Jésuites ne leur avaient jamais parlé de se faire catholiques. On tâchait d'obtenir d'eux des aveux, mais sans succès. On allait chez les anciens élèves sortis de l'Institut depuis deux ou trois ans,

pour s'enquérir d'eux s'ils n'avaient pas été sollicités par leurs maîtres d'embrasser la religion catholique. On employait la ruse, les instances pour les corrompre. Quelques-uns de ces jeunes gens sont venus avec étonnement faire part de ce manége à leurs anciens professeurs. Le ministre des cultes lui-même eut un entretien de près de deux heures avec un élève sorti de l'Institut depuis moins d'un an pour des raisons de précaution. L'ex-élève dont il est ici question avait été cinq ans à l'Institut des Jésuites de Pétersbourg. Il s'y était distingué sous le rapport des études : littérature, poésie, philosophie, mathématiques communes et sublimes. Il était aimable et aimé de ses maîtres. Mais il avait les passions très-vives, et à la fin de la cinquième année il n'en était plus maître. Le Père Recteur le crut dangereux pour les autres élèves, et il se vit, quoique à regret, obligé de le renvoyer, mais avec un attestat si flatteur que personne, dans l'Institut même, ne soupçonna qu'il fût renvoyé. Ce jeune homme, après sa sortie, se permit, dit-on, des propos peu reconnaissants pour ses maîtres, surtout à Moscou. Le ministre crut ce jeune homme plus propre que tout autre à lui donner les connaissances qu'il désirait. Mais on n'a rien su de ce long entretien, sinon que les interlocuteurs s'étaient beaucoup divertis sur le compte du P. J... Cela ne supposait pas des fautes graves dans ce religieux. Cependant les Jésuites n'en étaient que plus attentifs à ne pas donner prise, et il faut convenir que la malignité inquisitoriale de leurs ennemis était à pure perte, mais elle n'en était pas moins envenimée ; d'autant plus que, malgré cette odieuse inquisition, des personnes de marque et d'esprit continuaient de s'instruire et embrassaient la religion catholique. mais

toujours sans éclat et sans bruit quoique sans respect humain. Dans un tel état de choses, les Jésuites de Pétersbourg eussent-ils été tous des anges, ils n'en auraient été expulsés que plus tôt : car ils auraient encore plus excité l'envie.

Dans presque toutes les sociétés de Pétersbourg, on s'entretenait avec affectation des Jésuites et des conversions. Une dame de qualité cessait-elle de paraître au spectacle, de se parer à la mode des personnes mondaines : assurément, disait-on, voilà encore une catholique, nouvelle conquête des Jésuites. On supposait aux Jésuites ce peu de bon sens de chercher à faire des catholiques dans des circonstances aussi critiques pour eux (décembre 1815). C'était surtout chez l'impératrice-mère que les affidés du ministre affectaient de tenir ces propos : de sorte que, quand la jeune impératrice arriva de l'Allemagne quelque temps avant l'empereur, elle n'entendait parler que des Jésuites et des conversions qu'on attribuait à ces Pères : car on les mettait toutes sur leur compte, même celles qui se faisaient à Moscou, où il n'y avait point de Jésuites (par exemple, celle du jeune Dievof, et celle de M^me^ la comtesse de R...). Tout cela (fut) arrangé et raconté avec art, de manière à donner de l'humeur à la jeune impératrice ; tellement que dans un mouvement d'impatience, malgré la douceur qui la caractérise, il lui échappa de dire : « Que veulent donc les Jésuites ? Prétendent-ils exciter une insurrection à Pétersbourg ? »

Le ministre des cultes voyait avec plaisir la tournure que prenait la chose par rapport à son but. Il le témoignait à la table du métropolitain Ambroise, chez qui il dînait le 7 décembre, jour de la fête de ce prélat. « Non, dit-il, je

ne serai content que quand j'aurai fait renvoyer les Jésuites de Pétersbourg. » — « Prince, lui dit Ambroise, c'est le moyen de vous immortaliser dans les annales de l'Église russe. » Dans ces propos, on voit mieux l'esprit de parti que la justice. Les Jésuites, se croyant sûrs de l'Empereur, qui dans ce temps arriva de son voyage d'Allemagne à Pétersbourg, comptaient bien que ce prince continuerait de les protéger, et qu'il ne voudrait pas, sans un juste sujet, ternir ses belles campagnes de guerre par l'expulsion d'une poignée de religieux dont il connaissait l'intégrité et les *services* (1). Ils furent bientôt détrompés : ils apprirent qu'on répétait chez l'Empereur, et à sa table, les mêmes rôles qu'on avait joués et qu'on continuait de jouer chez les deux impératrices. On ne cessait d'y mettre adroitement les Jésuites sur le tapis. On se succédait pour les accuser. Un seigneur bien connu (M. X...) arrive chez l'Empereur et lui dit en présence de toute la cour, comme une nouvelle intéressante : « Sire, voilà ma femme catholique, grâce aux Jésuites. C'est à eux que je suis redevable de cette nouveauté dans ma maison. » Et chacun des courtisans de faire la broderie devant l'Empereur, qui ne voyait pas qu'on jouait la comédie pour le surprendre. Peu de temps après arrive un autre acteur tout essoufflé (M. le comte de Z...), qui dit à l'Empereur devant les affidés : « Sire, en vérité, on n'y tient plus : voilà encore les Jésuites qui viennent de faire ma seconde fille catholique. » Et toute l'assemblée de se récrier et de dire tout haut :

---

(1) Plus de trente Jésuites sont morts en secourant les blessés dans les plaines et les hôpitaux de la Russie Blanche. MM. les généraux ont fait et font encore les éloges de la conduite généreuse de ces Pères envers leurs soldats.

« Si Sa Majesté ne nous délivre de ces gens-là, ils bouleverseront tout Pétersbourg. Ils nous feront nous-mêmes tous catholiques. » Le ministre des cultes, de son côté, jouait son rôle dans le particulier près de l'Empereur et renforçait les accusations des autres par les siennes propres.

Cependant sa conduite, devenue odieuse aux amis de la religion, provoquait de nouvelles conversions. Une jeune princesse des plus intéressantes, touchée de la conversion de plusieurs de ses amies, mais principalement de la courageuse profession de foi du jeune prince Alexandre Galitzin, neveu du ministre, eut le courage de l'imiter et de se déclarer catholique. Son mari, qui l'aimait beaucoup, ne lui en savait pas mauvais gré ; il la conduisait lui-même à l'église catholique. Son beau-père, au contraire, ne cessait de lui faire la guerre. Il lui parlait des peines, même de la peine du feu, portées par je ne sais quelle loi contre ceux qui quitteraient la religion russe pour embrasser une autre religion. Cette princesse, n'ayant personne auprès d'elle pour la conseiller, prit un parti extrême. Retirée seule dans sa chambre, elle se brûla elle-même un doigt comme pour s'essayer au martyre. Elle en éprouva une telle douleur qu'elle en perdit l'esprit ; et depuis plus de deux ans elle n'est pas encore guérie. Son mari lui conserve toujours la même affection. Les propos indiscrets de son beau-père l'ont portée à faire un essai qu'elle n'eut certes jamais risqué si elle eût pu parler à son confesseur, qui lui aurait dit qu'on ne doit point tenter Dieu par de tels essais, mais qu'il faut compter sur sa Providence, qui ne manque jamais dans le besoin.

L'Empereur, ayant demandé à une dame de la cour, soupçonnée de catholicisme, s'il était vrai qu'elle fût ca-

tholique : « Oui, Sire, répondit-elle, je suis catholique ». et elle lui en dit les motifs. L'Empereur lui demanda encore quels étaient les dames de sa connaissance qui étaient catholiques. « Sire, reprit-elle, je réponds pour moi et ne suis point chargée de répondre pour les autres. » C'est que ces personnes sont discrètes et ne s'affichent point inutilement. Elles ne font leur profession de foi que quand on les interroge. Moyennant cette discrétion, elles ne causent aucun trouble ni dans la société, ni dans leur domestique. Elles laissent la liberté aux autres. Elles savent que *c'est la prière* qui convertit, et que *personne ne vient à Jésus-Christ que ceux qui sont attirés par le Père*. Pourquoi donc troubler injustement des personnes si paisibles ? Est-ce là la tolérance dont on se glorifie ? Hélas ! tant de jeunes gens qui abandonnent tous les jours librement et impunément leur religion pour grossir le parti des incrédules et des impies sont bien autrement à craindre; et on ne leur dit rien. Le bouleversement de la France n'ouvre pas les yeux.

Cependant les préparatifs pour l'exportation des Jésuites se faisaient dans le plus grand secret, sans qu'on eût, chose incroyable ! interrogé et examiné aucun de ces Pères. Et ces religieux continuaient tranquillement leurs fonctions sans se douter de rien, se reposant sur leur innocence et la religieuse équité de l'Empereur. Ce fut dans la nuit du 20 au 21 décembre (1815), fixée pour cette expédition que le général de police, à la tête de soixante ou quatre-vingts cavaliers des plus beaux hommes de la garnison, entra en silence dans la cour de l'Institut, dont la porte lui fut ouverte sans peine. On plaça des sentinelles à la porte de chaque Jésuite, dans tous les corridors tant des Pères que

des élèves. Le général de police, ayant fait éveiller le Père Général, lut à ce vénérable vieillard, modèle de douceur et de vertu, l'ukase de S. M. l'Empereur, qui le renvoyait de Pétersbourg, lui et tous les Jésuites de la maison. Le P. Général reçut cet ordre avec la plus édifiante soumission et répondit : « Sa Majesté sera obéie. » Aussitôt on s'empara de tous ses papiers, manuscrits, lettres, correspondances, sans exception : on en fait autant chez le secrétaire de la Société et chez le Père admoniteur du Père Général, dont les chambres se communiquaient. La journée du 21 fut employée à préparer le transport du peu d'effets qu'on laissait à chaque particulier ; et la nuit suivante, du 21 au 22, à deux heures après minuit, ces religieux partirent pour Polocz, accompagnés de soldats qui n'étaient pas peu étonnés d'avoir de pareils prisonniers à conduire. Leurs meubles, leur sacristie, leur belle bibliothèque, leur beau muséum et le cabinet de physique, fruits de leurs épargnes, de leur frugalité et des dons de quelques amis généreux, ont été retenus. Telles fut la fin ou le couronnement des belles campagnes de S. M. l'empereur Alexandre, dont le plan, pendant son absence, avait été dressé par son ministre des cultes. Ainsi finit, par rapport aux Jésuites, cette comédie de Saint-Pétersbourg, assez semblable à celle qu'on avait jouée en d'autres États de l'Europe. Mais il semble que les premières, dont le monde sensé a reconnu la sottise, auraient dû prévenir celle de Pétersbourg.

X. Y. Z.

*Premier post-scriptum.* — Le jeune Dievof, dont il a été parlé, a été élevé dans la maison paternelle à Moscou

par un émigré français (l'abbé Barbier) ; tout Moscou savait qu'il était catholique avant qu'il eût jamais vu de Jésuites.

*Second post-scriptum.* — Madame la comtesse de R... est une dame qui, par son esprit, ses connaissances et sa piété, est en état de rendre raison de sa foi en présence de tout le clergé russe. Elle n'a pu se mettre un bandeau sur les yeux pour ne pas voir l'évidente vérité de la religion catholique. Ce ne sont pas les Jésuites qui lui ont présenté cette vérité, mais la grâce qui lui a fait trouver à Moscou, comme au centenier Corneille, à Césarée, un apôtre dans M. L.... pour lui donner sur la religion les éclaircissements qu'elle demandait *inutilement* aux théologiens russes de Moscou. M. le comte, son époux, le sait. Comment a-t-il donc pu, devant l'Empereur, accuser les Jésuites d'avoir converti sa seconde fille ? Madame la comtesse, son épouse, n'avait besoin ni des Jésuites, ni de personne pour instruire sa demoiselle : car elle suffisait pour cette bonne œuvre. Cette jeune personne, une fois catholique, a pu prendre quel confesseur elle a voulu, Jésuite ou prêtre séculier.

---

Nous donnons ci-après le mandement de l'archevêque de Mohilew, publié en 1779, à la demande de l'impératrice de Russie. Cet acte épiscopal, qui permit aux Jésuites russes de combler les vides que la mort faisait parmi eux, fut vivement attaqué par leurs ennemis. Souvent cité, sans avoir été reproduit intégralement, nous le copions sur un exemplaire qui nous est venu de Russie.

*In Imperio Catharinæ II, Imperatricis et Autocratoris totius Rossiae, etc., etc., etc., Dominae nostrae Clementissimae.*

STANISLAUS SIESTRZENCEWICZ à BOHUSZ Miseratione Divina Episcopus *Albae Russiae*, *Delegatus Apostolicus*, Eques Insignium *Polonorum Aquilæ Albæ et Divi Stanislai.* Venerabili Clero Sæculari et Regulari, Gregi quoque nostro Romano-Latino-Catholico, per Universum Imperium Salutem et Benedictionem.

Cum tantum fuerit celeberrimae memoriae CLEMENTIS Papae XIV. studium, gratificandi Augustissimae *Russorum* IMPERATRICI Dnae Nostrae Clementissimae, ut Majestatis suae causa, *Bullam* quae incipit : *Cum Redemptor noster* (sic) in Imperii Ipsius ditionibus executioni mandare omiserit ; neque minus emineat Sanctissimi Domini Nostri feliciter regnantis PII. Papae VI. erga Eandem IMPERATORIAM Majestatem desideriis IPSIUS obsecun-

dandi voluntas, in non prohibendo, ut Clerici Regulares *Societatis Jesu*, non obstante memorata *Bulla*, in Regionibus MAJESTATIS SUAE, statum, habitum, et nomen retineant : Nos qui Eidem AUGUSTISSIMAE IMPERATRICI Dominae Nostrae Clementissimae, et tot Ecclesiarum in vastissimo suo Imperio Catholicarum nomine, et nostro, tantum debemus, ore et scripto nobis Mandanti, ut supradictos Clericos Regulares *Societatis JESU*, nostris, quibus possumus, favoribus prosequamur, preatereà ut continuatae eorum existentiae prospiciamus ; committere sane non possumus, ut in re quae nostrae facultatis sit, debitum nostrum, et gratum Officium desit. Et siquidem in his Regionibus non habebatur hactenus Tyrocinium, cum deficiente sensim eorundem numero, exercendis in utilitatem civium suis Ministeriis reddi eos impares compertum sit : ad impertiendam eis facultatem recipiendorum *Novitiorum* animum convertimus.

Hoc fine, S. Missae Sacrificio in Festo *SS. Apostolorum Petri et Pauli* peracto, eorumque intercessione pro impetranda Cælesti illuminatione exorata, consilio nostrorum Canonicorum *Albae Russiae* in Capitulum coactorum audito, iterum iterumque legimus Decretum Sanctissimi Domini Nostri PII Papae VI. Die nona aug. 1778 latum. plenissime autem et sinè ulla restrictione annuente Augustissima IMPERATRICE Domina Nostra hoc ineunte Anno 2. Martii publicatum, cujus tenor est talis « Ex Audientia « Sanctissimi habitaDie nona Augusti 1778. Sanctissimus Dominus « Noster *PIUS* Divina Providentia Papa VI. referente me infra- « scripto Sacrae Congregationis *de Propaganda Fide* Secretario, « ad conservandam tuendamque regularem Observantiam in Locis, « quae *Moschicae* Ditioni subsunt, benigne commisit ad triennium « Reverendissimo Patri Domino Stanislao *Siestrencewiez* Epi- « scopo *Mallensi* in *Alba Russia* facultatem exercendi Ordinariam « Jurisdictionem super Regularibus existentibus in iis Diæcesium « partibus, quae Ipsius Regimini commissae sunt, ita, ut vigore « Pontificiae hujus concessionis, Idem Praesul, vel per se ipsum, « vel per alios viros probos et idoneos, Regularia, tam virorum,

« quam mulierum monasteria. Prioratus, ac Praepositurae quo-
« rumvis Ordinum, etiam Mendicantium, nec non Hospitalia.
« etiam exempta et Sedi Apostolicae immediatè subjecta et quo-
« cunque alio Privilegio suffulta, eorumque Capitula. Conventus.
« Universitates, Collegia et Personas, quoties sibi videbitur, juxta
« Sacros Canones ac Decreta *Concilii Tridentini*, Apostolica auc-
« toritate visitare possit ac valeat, et in illorum statum, formam,
« regulas. Instituta. regimen. et consvetudines, vitam, mores.
« ritus, Disciplinam, tam conjunctim. quam divisim. ac tam in
« Capite. quam in membris, diligenter inquirere. et quoties Ipse
« Apostolicae Doctrinae, Sacrorum Canonum et Conciliorum Ge-
« neralium Decretis, ac Sanctorum Patrum Traditionibus et insti-
« tutis inhaerens, ac prout occasio rerumque qualitas exegerit,
« aliquid mutatione. correctione. revocatione. renovatione, atque
« etiam in integro editione indigere cognoverit : reformare, mu-
« tare, corrigere. ac de novo condere valeat; condita Sacris
« Canonibus, et *Concilii Tridentini* Decretis non repugnantia
« confirmare, publicare. et executioni mandare, abusus quoscun-
« que tollere. regulas. constitutiones, observationes et Ecclesias-
« ticam disciplinam, ubicunque illae exciderint, modis congruis
« restituere, et redintegrare, Ipsasque regulares Personas etiam
« exemptas et Privilegiatas male viventes seu relaxatas, aut ab
« illorum institutis deviantes, sive alias quomodolibet delinquentes
« diligenter inquirere. emendare. coercere. punire. atque ad
« debitum et honestum vitae modum revocare, prout justitia
« svaserit et ordo dictaverit rationis; et quidquid inde statuerit
« et ordinaverit, tanquam ab Apostolica Sede statutum sedulo
« observari faciat, quibuscunque in contrarium non obstantibus.
« Datum Romae ex Ædibus dictae Congregationis die 15. Au-
« gusti 1778. *Stephanus Borgia Sacræ Congregationis de Pro-*
« *paganda Fide Secretarius.* » (L. S.)

Pro hac igitur nostra uti super omnes Regulares, per Imperium *Rossiacum*, ita et super Clericos *Societatis Jesu*, Ordinaria Juris-

diction et potestate, permoventibus Nos ad id causis gravissimis. Nos, memoratis Clericis Regularibus *Societatis Jesu* facultatem instituendi *Tyrocinii*, et recipiendi in suam Societatem *Novitios* in Domino indulgemus, simulque Pastoralem Ipsis Nostram Benedictionem impertimur. Id quod ut ad notitiam omnium, qui Ovile Nostrum constituunt, perveniat, praesentes Litteras nostras tribus successivis primis in Mense Diebus Dominicis in Concione Populi ex suggestu legi, patrio idiomate succinctim exponi, ad Ecclesiarum valvas affigi, et a Rectoribus de receptione earum ad nos referri mandamus. Datum *Mohileviae* ad *Boristhenem* in Ordinaria Nostra Residentia postridie Festi *SS. Apostolorum Petri et Pauli* Anno 1779.

STANISLAUS EPISCOPUS.

*Præsens transumptum, Typis impressum, cum suis Originalibus Literis concordare attestor. Et in præmissorum fidem, Sigillum appono et manu propria subscribo. Datum ut supra.*

L. S.

*Ignatius Manugiewicz Publicus Sacra Auctoritate Aplica et Consistorii Albæ Russiæ Notarius. mp.*

---

N'écrivant pas une histoire complète des Jésuites en Russie, nous nous abstenons de reproduire, comme pièces justificatives, tous les documents qui montrent le *fait* des Jésuites d'accord avec le *droit* et le *devoir*. Ces pièces ont été publiées par les auteurs cités dans notre introduction et par le P. de Montézon dans sa réponse à M. de Metz-Noblat

(*V. Études de théologie, année* 1861, *p.* 134). Si nous avons donné la pièce qu'on vient de lire, c'est que, malgré son importance, elle n'avait pas été reproduite.

Nous croyons le *fait* des Jésuites de Russie parfaitement justifié aux yeux des honnêtes gens capables de comprendre une question de droit canon. Mais nous n'en dirions jamais assez pour des écrivains qui, comme M. de Metz-Noblat, ne consultent que leur imagination ou des auteurs prévenus comme eux. Aucune raison ne les satisfera : inutile d'en appeler à leur conscience mieux informée. Pour les Jésuites, il n'y a pas de tribunal d'appel et encore moins de cassation.

# TABLE DES MATIÈRES.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI OUDIN.

# MISSIONS

# DES JÉSUITES

# DANS L'ARCHIPEL GREC.

Une des grandes œuvres de saint Ignace, et la première en date dans le cœur du nouvel apôtre qui envoya Xavier conquérir les Indes à Jésus-Christ, fut cette œuvre des missions, si chère à la Compagnie. Et de fait depuis son berceau jusqu'à l'éclipse de 1773, depuis son rétablissement jusqu'à nos jours, les successeurs de saint Ignace, dans le gouvernement de la Compagnie, n'ont cessé de contempler avec tendresse ces régions lointaines encore peuplées d'idolâtres et de leur envoyer des messagers de la *bonne nouvelle*. Au premier âge de la Compagnie, on vit Xavier ouvrir le Japon à l'Évangile; et dans ces derniers temps (pour nommer un seul des illustres imitateurs de Xavier), nous avons vu le P. de Smet porter le même Évangile sur les montagnes Rocheuses. Combien

de fois l'apôtre des sauvages n'a-t-il pas traversé l'Océan pour amener des *robes noires* à ces malheureux débris des anciens peuples du continent américain, que notre civilisation politique, ne pouvant arracher à la dégradation originelle, est forcée d'abandonner à ces *robes noires* qui seules ont assez de dévouement pour en faire des hommes.

Oui, depuis l'époque où le P. Ricci pénétrait dans le palais des empereurs chinois, grâce à sa réputation de savant, jusqu'à ces jours où la charité de nos contemporains se dévoue au salut des galériens de Cayenne, la Compagnie n'a cessé d'envoyer dans tous les pays, à toutes les époques, sous tous les climats, au milieu de toutes les persécutions, des ouvriers inspirés par le zèle de son fondateur. Et malgré les revers du siècle dernier qui laissèrent à peine un souffle de vie aux enfants d'Ignace, ils peuvent cependant déposer aujourd'hui sur le tombeau de leur

fondateur le catalogue de cette année, comptant plus de quinze cents Jésuites employés aux missions dans toutes les parties du monde.

Assurément tous ces missionnaires n'ont pas des états de service éclatants, et parmi tous ces ouvriers morts à la peine, il y a bien des *martyres incogniti*. Mais aussi dans tous les temps il y a eu de ces hommes puissants en paroles et en œuvres, dont la vie a mérité d'être écrite pour servir de modèle, d'encouragement et de consolation à ceux qui n'ont point encore achevé leur tâche.

Parmi ces ouvriers dignes de mémoire, nous avons pensé que le P. Gilles Henry méritait, par ses cinquante années d'apostolat, d'être signalé comme un intrépide ouvrier, et proposé pour modèle aux missionnaires contemporains, mais spécialement à ceux de notre Compagnie.

En publiant les lettres du P. Gilles Henry sur les missions de la Compagnie de Jésus au Caucase, nous avons promis de faire connaître cet intrépide missionnaire dans quelques pages placées en tête de ses lettres sur l'Archipel Grec. Voici le résumé de sa biographie.

Sur les catalogues de la Province de Sicile, dont les missions de l'Archipel dépendaient, nous voyons la naissance du P. Gilles Henry portée au 18 avril 1772. Cette fausse indication se trouve indirectement rectifiée par le Père lui-même dans une lettre où, parlant de son baptême, il se félicite d'avoir été régénéré le 14 avril et deux heures seulement après sa naissance.

Notre futur missionnaire dut le jour à des parents jouissant d'une certaine aisance et d'une haute considération, méritée par leur probité et la pratique de tous les devoirs imposés aux enfants de l'Église catholique. Le jeune Henry avait deux oncles dans la Compagnie de Jésus (Province de Belgique) et un autre dans la Province de Champagne. Ce dernier, forcé de quitter la France en 1772, se retirait chez le père de Henry, et il y arrivait au moment même où le futur Jésuite venait au monde. Cet oncle qui

arrivait pour le bénir était le P. Gérard, auteur de plusieurs ouvrages estimables, et dont le Provincial d'Angleterre, qui l'assistait à sa mort, disait plus tard au P. Gilles Henry : « Vous aviez pour oncle un savant et, ce qui est infiniment plus, un saint. »

Dans une telle famille Gilles Henry apprit bien vite à connaître Dieu, à l'aimer, et, pour le mieux servir, il commença fort jeune à se livrer à l'étude des lettres où il réussit au gré de tous et conquit, sur ses concurrents, une bourse au collége de Sédan.

Grâce à la rapidité de ses progrès il acheva promptement le cours de ses études littéraires, et, choisissant la carrière ecclésiastique au moment où la France guillotinait les prêtres et les religieux fidèles à leurs serments, il fut ordonné au plus fort de la tempête révolutionnaire sans être intimidé par l'apostasie de plusieurs de ses condisciples et de son supérieur.

A cette époque, la Belgique partageait le sort de la France : Gilles Henry fut proscrit et poursuivi par ces fous furieux qui voulaient réaliser le souhait de Diderot : « *Étrangler le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre* ».

Au milieu de cette tempête où l'athéisme faisait rage, une messe dite ou entendue se paya souvent sur l'échafaud. Notre futur missionnaire le savait, et cent fois il exposa sa tête pour consoler et fortifier les enfants de Dieu, en faisant célébrer et bientôt célé-

brant lui-même les saints mystères, comme faisaient autrefois prêtres et chrétiens cachés dans les catacombes. Durant plusieurs années, Gilles Henry ne put remplir son ministère que pendant la nuit; et, dans une de ses lettres, il avoue être resté des mois entiers sans voir le jour ; dès l'aube, il se cachait pour prier, étudier et se reposer un peu ; puis il recommençait à visiter les fidèles dès que la nuit le dérobait aux poursuites des révolutionnaires. Plus tard, à l'époque où la tempête devint moins violente, il dut émigrer en Allemagne et bientôt après se retirer en Angleterre où il eut beaucoup à souffrir, mais où il fut sans doute appelé par une inspiration de Dieu qui bientôt récompensa son prêtre dévoué, en lui montrant une voie plus parfaite, celle de la vie religieuse et de l'apostolat parmi les infidèles.

Nous avons dit que l'abbé Gilles Henry n'était pas encore prêtre quand éclata la Révolution française, et que la plupart de ses condisciples en théologie, à l'exemple de leur supérieur, jetèrent la soutane au cri de : Vive la liberté. Le misérable supérieur, ne pouvant venir à bout d'entraîner l'abbé Henry dans sa lâche apostasie, le fit enfermer, espérant par cet acte de violence le contraindre à suivre son exemple; mais il avait affaire à un homme qui, ne craignant que Dieu, résista aux menaces comme aux sollicitations. Malheureusement pour cet indigne supé-

rieur, l'abbé Henry, qui s'était dévoué depuis longtemps au soulagement et à l'instruction des pauvres, s'en était fait des amis, et ces pauvres gens, venant à savoir l'emprisonnement de leur bienfaiteur, accoururent au Séminaire, armés de bâtons pour délivrer le prisonnier, et de cordes pour pendre le supérieur. Heureusement, ils ne purent accomplir que la première moitié du programme, le prisonnier ayant demandé la grâce de son persécuteur.

Échappé à ce premier péril, l'abbé Henry s'achemina vers la maison paternelle ; mais sa mère lui en ferma la porte, le regardant comme excommunié. Cette digne et sainte veuve avait appris que le propre évêque de son fils l'avait interdit pour refus du serment schismatique que Sa Grandeur avait lâchement prêté. La bonne veuve, qui dans sa simplicité ne pouvait s'imaginer qu'un évêque pût commander des choses illicites, tenait son fils pour excommunié, et, comme tel, ne lui voulait pas même parler. On eut toutes les peines du monde à la désabuser et à lui faire comprendre que tous les évêques n'étaient pas confirmés en grâce. Mais dès qu'on lui eut prouvé l'innocence de son fils, elle le reçut à bras ouverts comme un confesseur de la foi.

Libre alors de s'abandonner à son zèle, il passait, comme nous l'avons dit, les nuits entières dans l'exercice du saint ministère ; le plus souvent il célé-

brait deux fois le saint sacrifice; et, tantôt dans une cachette, tantôt dans l'autre, il confessait de quinze à dix-huit heures par jour. Bien que très-robuste, il ne put tenir longtemps sans être vaincu par la fatigue et surtout par la privation de sommeil. Un jour, après avoir entendu les confessions pendant dix-sept heures sans relâche, il tomba comme mort, et durant quelque temps il ne put recouvrer sa vigueur accoutumée.

A peine rétabli, il apprend qu'un prêtre apostat et mortellement atteint ne veut entendre parler ni de rétractation, ni de confession; il court à la maison du malade; mais celui-ci fait fermer toutes les portes, voulant, disait-il, mourir tranquille. L'abbé Henry, voyant toutes ses tentatives inutiles, avise une échelle, la plante contre la fenêtre du moribond, et montant rapidement, il lui crie : « Malheureux ! dans un moment tu vas paraître devant Dieu, et tu ne veux pas te réconcilier avec lui ! » Un tel exorde émut l'apostat; et, passant de sa chaise improvisée auprès du malheureux prêtre, le prédicateur eut la consolation de le réconcilier avec Dieu.

Un évêque apostat, se trouvant un jour dans une grande réunion et reconnaissant l'abbé Henry, se mit à l'accabler de reproches, d'injures et de menaces; mais, peu après, le prenant à part, il lui remit une bourse bien garnie et, lui demandant de

prier pour lui, il ajouta : « Dites une messe pour moi, parce que les vôtres sont bonnes. »

Continuellement poursuivi par les gendarmes, il leur échappait, grâce à la variété de ses industries et de ses déguisements. Un jour, il allait être pris s'il ne se fût échappé par les toits. Une autre fois, s'étant réfugié dans une grange, les gendarmes l'y poursuivirent, enfonçant partout leurs épées dans la paille pour le découvrir. Mais ils n'en purent venir à bout. Quoique ces derniers eussent tous son signalement, et même son portrait, ils le rencontrèrent souvent sans le reconnaître. Pour les mieux tromper, il donna un jour le bras à une vieille femme, et une autre fois, les voyant venir à lui sur la grande route, il se mit à gambader comme un ivrogne et se laissa choir dans le fossé rempli d'eau qui bordait la route.

Mais il courut un plus grand danger d'être pris un jour qu'il voyageait en compagnie d'un bon prêtre, mais très-timide. Celui-ci, ayant aperçu deux gendarmes venant à travers champs à leur rencontre, se mit à trembler de tous ses membres et perdre contenance. L'abbé Henry, voyant qu'il perdait son temps à lui donner du cœur, prit son parti et, hâtant le pas, se jeta sur le cheval du premier gendarme, puis le saisissant par la bride, s'écria en regardant le gendarme : « Ah! que voilà un cheval qui fera bien mon

affaire ! » Le bon gendarme, étourdi d'une telle audace et voulant échapper à ce terrible agresseur, donna un coup d'éperon et partit au grand galop, suivi de son camarade.

Après avoir couru mille dangers en Belgique et en Allemagne pendant les invasions françaises, l'abbé Henry se réfugia en Angleterre où les épreuves ne lui manquèrent pas durant trois années qu'il y passa et sur lesquelles nous n'avons point de détails, ses lettres ne remontant pas au delà de 1804, époque de son arrivée en Russie.

Dès que Gilles Henry eut entendu la voix de Dieu qui l'appelait à le servir dans la Compagnie de Jésus, il n'hésita pas un moment à quitter l'Angleterre pour aller en Russie frapper à la porte du collége de Polocz, où il commença son noviciat, le 2 juin 1805, après avoir été reçu à Saint-Pétersbourg.

Il n'eut pas la consolation d'y voir le P. Gruber qui le jour même de son arrivée venait d'être conduit à sa dernière demeure au milieu des regrets universels. Peu d'hommes ont, en mourant, fait un tel vide dans la Compagnie, et le P. Henry comprit la perte qu'elle venait de faire dans la personne de son Vicaire général, en voyant les larmes et les regrets dont les Nôtres honorèrent sa mémoire.

Le P. Gilles Henry avait à cette époque trente-trois ans, et, déjà préparé par tant d'années d'épreuves, il

eut bientôt acquis ce que le noviciat de la Compagnie pouvait ajouter à sa formation. Aussi, peu de mois après son arrivée à Polocz, il fut chargé de diriger le pensionnat; puis, avant même de prononcer ses vœux, il dut partir pour la mission du Caucase où il resta jusqu'en 1827, époque de son expulsion de la Russie. A sa sortie du grand empire schismatique il s'arrêta deux années près de Cracovie au collége de Tiniec d'où il fut appelé à Rome en 1829 par le R. P. Général qui l'avait choisi pour supérieur de nos missions dans l'Archipel grec, où il termina sa carrière en 1856, après cinquante années d'un admirable et laborieux apostolat.

Les lettres que nous avons publiées sur la mission du Caucase et celles que nous donnons sur l'Archipel contiennent un grand nombre de faits qui pourraient entrer dans cette notice; mais ce serait une répétition d'autant plus inutile que nous ne pourrions les raconter avec l'entrain et la naïveté du vieux missionnaire. D'ailleurs ces faits sont encore trop présents à la mémoire de nos lecteurs, pour qu'il soit utile de les leur rappeler.

Le P. Gilles Henry s'est admirablement peint lui-même, et sans y penser, dans cette correspondance dont les premières et les dernières pages sont écrites à cinquante années de distance. A l'âge de soixante-dix-sept ans, le cœur du missionnaire s'exprime en-

core avec la même vivacité de style, la même chaleur, qu'à l'époque de ses premières armes ; sa main seule a subi les outrages du temps et son écriture nous fait deviner le moment où les doigts du vénérable octogénaire vont laisser échapper la plume.

Mais si nous devons renoncer à recueillir dans la vaste correspondance du P. Henry les plus intéressantes particularités de sa vie, nous pouvons au moins réunir en quelques pages ce que les témoins oculaires et dignes de foi ont dit de lui ; toutefois, nous abrégerons leurs récits, afin de ne point dépasser les bornes d'une simple notice.

A son passage à Saint-Pétersbourg, le P. Gilles Henry, le futur apôtre des soldats répandus sur la ligne du Caucase, eut occasion de voir l'empereur Alexandre, qui lui témoigna beaucoup de bienveillance.

A peine arrivé à Mozdok, chef-lieu de la mission du Caucase, le P. Gilles Henry se mit à l'étude des différentes langues en usage dans ces contrées, mais principalement de la langue arménienne, une des plus difficiles, mais aussi la plus utile de toutes. Ses progrès furent si rapides, que les habitants de Mozdock en furent émerveillés. Le R. Père Général, informé de ce progrès miraculeux, en manifestait sa joie, et, dans une lettre datée de Saint-Pétersbourg, le 1er septembre 1807, il disait à M. Peemans

de Louvain : « Le P. Gilles Henry remplit actuellement les fonctions du saint ministère en Asie... Depuis le peu de temps qu'il y est, il a déjà appris l'arménien et fait des instructions en cette langue, au grand étonnement et à la consolation des habitants de ce pays. Le bien qu'il y fait est très-grand. Comme je connais l'intérêt que vous prenez à lui, je crois vous faire plaisir de vous donner ces détails, et vous en pourrez faire part à ses connaissances, etc... »

Une chose plus surprenante qu'un tel progrès dans la connaissance des langues fut cette préservation miraculeuse qui retira tant de fois le P. Henry des portes de la mort. Pendant ses vingt années de séjour auprès des montagnes du Caucase, presque toujours malade et sans cesse exposé au péril de contracter la peste et d'autres maladies contagieuses, il ne cessa jamais d'administrer les malades et les moribonds, comme nous le voyons dans ses lettres et par une note de son supérieur adressée au R. P. Général en 1814 : nous la copions. « Le P. Henry est continuellement malade, et c'est par un prodige continuel que Dieu lui conserve la vie. Un autre fait non moins merveilleux, c'est que la mortalité, qui est très-grande à Mozdok, semble être suspendue lorsque le Père ne peut secourir les malades, puis elle recommence lorsqu'il reprend ses fonctions. »

Nous avons vu comment le Père gagna la confiance

des troupes et de leurs chefs; les schismatiques eux-mêmes voulaient mourir entre ses bras. Que de fois, visitant les hôpitaux, les pauvres soldats russes lui disaient les larmes aux yeux : « Ah! Père, je veux votre Dieu! Je veux mourir avec votre Dieu! »

L'hospitalité que le P. Henry donnait de si bon cœur aux voyageurs de toute religion laissait à ces hommes égarés le plus doux souvenir, et plusieurs l'ont exprimé dans leurs écrits. Un Anglais protestant lui laissa, comme souvenir de son passage, un excellent cheval qui servit beaucoup aux missionnaires. Un autre Anglais déposa sur sa table, à l'instant où il lui disait adieu, une fort belle boîte. Dans le moment, le Père fit peu d'attention à cet objet de luxe; mais l'ayant ouverte après le départ de l'étranger, il la trouva remplie de pièces d'or, ce dont il remercia Dieu en admirant la générosité et la délicatesse du donateur qui n'avait pas osé, crainte d'un refus, lui offrir ce petit trésor.

S'il se montrait partout l'ami et le père des soldats, il les traitait sévèrement quand ils venaient à s'oublier. Pendant qu'il construisait son église, il entendit un soir un assez grand bruit; il descendit et trouva au beau milieu de la nef une grande table chargée de vivres et tout autour un bon nombre de soldats ayant à leur côté des convives d'un autre état. A cette vue, le Père, ne consultant que son indignation, saisit

une chaise ; ce que voyant les convives, ils se hâtèrent de se cacher sous les tables. Mais le Père armé de sa chaise comme d'une massue se met à frapper de toutes ses forces à droite et à gauche ; les tables se renversent, les lumières s'éteignent, et les malheureux assommés ne cessent de crier miséricorde, mais inutilement tant que la chaise ne fut entièrement brisée et réduite en morceaux.

Rentré chez lui, le Père se mit à réfléchir sur cet emportement de zèle et les suites graves qu'il pourrait avoir. Le lendemain, il en était encore comme étourdi lorsqu'il voit venir à lui une députation de ces soldats si vertement malmenés, mais qui, au lieu de se plaindre, venaient humblement lui demander pardon et lui promettre de se corriger. Dès lors, il n'est pas de marques de respect qu'ils ne lui aient données en toute occasion.

Il corrigea moins durement une Arménienne appelée Maria et qui avait le talent de fabriquer une sorte de fard merveilleux qu'elle vendait aux élégantes du pays. Le Père la rencontrant un jour lui dit : « Maria, vous voyez que mon visage n'a rien d'agréable, et je voudrais bien que vous me donniez quelque composition propre à me rendre un peu moins laid. » La pauvre Maria comprit si bien la leçon que ses joues n'eurent pas besoin de fard pour devenir pourpres ; elle poussa quelques exclamations et prit la fuite ; mais

le reproche du P. Henry porta ses fruits et Maria jeta toutes ses compositions, au grand chagrin des visages passés de mode.

Le P. Henry, après avoir évangélisé Mozdok et toutes ces populations flottantes ou errantes dont il parle dans ses lettres, aurait voulu pénétrer dans les montagnes du Caucase; mais la politique des Russes ne le lui permit pas, et, durant vingt ans, il regarda sans cesse ces sauvages montagnes, comme Xavier contemplait les côtes de la Chine sans pouvoir y aborder. Après avoir vainement essayé de pénétrer dans l'intérieur du Caucase, il en fut éloigné pour toujours, et chassé par les Russes en 1827, à cause de son constant et énergique refus de renoncer à la Compagnie. Il fut toutefois le dernier Jésuite à quitter la Russie, et après deux années employées à professer la théologie à nos scolastiques de Tiniec, près de Cracovie, il partit pour Vienne et Rome, d'où il fut envoyé à ces missions de l'Archipel grec où il consuma les vingt-sept dernières années de sa vie. Ses lettres nous diront une partie de ce qu'il y fit durant ces rudes années d'apostolat. Mais comme elles ne pouvaient nous donner l'appréciation de ses œuvres et moins encore nous dire les sentiments qu'il excitait, l'affection qu'on lui portait, nous écouterons les témoins de sa sainte vie, et nous leur laisserons la

parole après avoir rappelé que les notes où nous puisons viennent de témoins oculaires. Un de ces témoins, l'abbé Jean Caro, ancien élève du P. Gilles Henry, et plus tard membre de la Compagnie, a bien voulu recueillir ces notes, celles de ses amis, et nous les communiquer.

Quand le P. Henry vint en Grèce, ce fut à Tine qu'il se fixa d'abord ; et dans les deux années qu'il y passa, il sut gagner l'affection de l'évêque et de tout son clergé par son zèle plein de prudence et de charité ; il y fut en grande estime pour ses talents, et le peuple qu'il instruisit admirablement le regarda toujours comme un saint.

A la date du 28 juin 1831, Mgr Gabinelli, évêque de Tine, adressait au P. Henry l'expression la plus touchante de ses regrets et de l'affection de son troupeau pour le vénérable missionnaire. Nous transcririons volontiers ce témoignage de reconnaissance, si la brièveté nécessaire de cette notice ne nous en demandait pas le sacrifice.

De Tine, le P. Henry passa dans l'ile de Syra où l'évêque lui confia la direction de son Séminaire qu'il mit sur un excellent pied et d'où sortirent des prêtres zélés et parfaitement formés. Monseigneur mettait souvent à profit ses conseils, soit pour l'administration de son diocèse, soit comme délégué du Saint-Siége en Grèce. Aussi, quand le R. P. Général, vers la fin de

1840, donna ordre au P. Henry de se rendre à Chio, Mgr de Syra fut très-affligé de cet ordre et ne se résigna que sur la promesse de son retour après une année d'absence, comme l'avaient décidé ses supérieurs ; mais Mgr Justiniani, évêque de Chio, ne consentit jamais à le laisser partir et le garda près de lui durant dix-sept années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Devenu le théologien de Monseigneur qui avait pour lui autant d'affection que d'estime, il s'occupa spécialement du clergé qu'il confessait et instruisait. Bien qu'il sût le grec, il éprouvait de la difficulté à parler cette langue apprise dans sa vieillesse : aussi s'occupait-il plus volontiers de ceux qui entendaient le latin, le français ou l'italien. Il aimait beaucoup l'étude dont il tirait un grand parti pour la défense de la religion et celle de la Compagnie. Cet amour de l'étude lui fit recueillir un grand nombre de bons ouvrages qu'il se réjouissait de laisser à ceux des Nôtres qui viendraient lui succéder à Chio. Il étudiait avec tant de soin, et se mémoire était si heureuse, que souvent, à ceux qui le consultaient, il citait les auteurs non-seulement quant au sens, mais dans leurs propres termes, et, sans les ouvrir, il indiquait la page du volume. Il répétait souvent : *Non ab indigestis, sed a digestis fit nutritio.*

Déjà octogénaire, il étudiait encore le turc et l'arabe, et, dans sa dernière maladie, comme il lisait

la bible en langue turque et que ses mains pouvaient à peine soutenir le livre, son élève Don Caro voulant le lui ôter pour l'empêcher de se fatiguer, il lui répondit : « *Un Jésuite doit mourir les armes à la main* ». Une année avant sa mort, sachant qu'on voulait fonder un Séminaire pour tout le Levant, il lui dit : « Ah ! que je serais content d'y enseigner l'Écriture sainte ! » Mais, comme son élève lui fit remarquer qu'il avait quatre-vingt-trois ans passés, il se fâcha presque en lui répétant avec vivacité ces mêmes paroles : « *Un Jésuite doit mourir les armes à la main* ». Comme il ne dormait presque plus, il passait une grande partie de la nuit en prière, et chaque soir il baisait très-dévotement beaucoup de reliques qu'il portait sur lui. Souvent il contemplait avec bonheur un grand nombre d'images de saints fixées aux murs de sa chambre.

Le vénérable Père avait un don particulier pour consoler les affligés et les scrupuleux. Grand ennemi de la tristesse, il était lui-même un modèle de douce joie, et sa conversation était des plus agréables ; elle instruisait et délassait. Sa gaîté manifestait la beauté, la tranquillité de son âme ; et, lorsqu'il était seul, sa sainte joie se manifestait par ses chants : il louait Dieu *in hymnis et canticis*.

Si, par vivacité, il lui échappait quelque parole un peu plus vive, il se hâtait d'aller faire sa paix et, par

son humilité, gagnait le cœur de son adversaire; il n'hésitait pas à se jeter à ses pieds lors même qu'il n'avait aucun tort à se reprocher. Un grand personnage s'étant permis devant lui de mal parler de son évêque, le Père Henry le reprit avec un peu d'émotion; mais, revenant chez lui et réfléchissant à ce qu'il avait dit, il retourne immédiatement chez celui qu'il croit avoir blessé, se jette à ses genoux et le toucha tellement par cet acte d'humilité, qu'il devint non-seulement l'ami du Père, mais celui de l'évêque; et il en donna une preuve dans le legs qu'il fit à Monseigneur pour les œuvres de son diocèse. Nous pourrions citer beaucoup d'autres faits de ce genre; comme aussi ses actes de patience à souffrir les insultes : il les supportait avec la plus grande sérénité, il avait coutume de dire « qu'il faut gagner le cœur de son ennemi par l'humilité ».

Dans les derniers temps de sa vie, Monseigneur, qui l'avait autorisé, à cause de ses infirmités, à dire la sainte Messe dans une chambre, lui retira bientôt cette permission, dans la crainte que, par suite du tremblement de ses mains, il n'arrivât quelque accident. Cette privation affligea sensiblement notre malade, et ce sacrifice de sa volonté remplaça celui qu'on ne lui permettait plus d'offrir.

Comme je l'assistais le jour de son bienheureux passage à l'éternité, nous dit le P. Caro, je lui réci-

tai les prières des agonisants; le saint vieillard répondait avec le plus grand calme, et comme les sanglots me coupaient la parole ou étouffaient ma voix, il me disait : « Continuez », et chaque fois que je m'arrêtais, il ajoutait : « Prenez courage, Don Caro. » A la fin, la voix venant à lui manquer, il inclinait la tête comme pour répondre : Amen. Enfin sa belle âme s'envola si tranquillement, que moi, qui priais à côté de lui, je ne pus saisir le moment précis où il passa de ce monde. Mais son visage, qui n'avait rien de remarquable, devint subitement si beau que le grand nombre de ceux qui le visitèrent, après sa mort, en furent dans l'étonnement.

La mort du P. Gilles Henry arriva le 26 décembre 1856. Né le 14 avril 1772, à Opont près de Paliseul, province de Luxembourg, il était âgé de quatre-vingt-quatre ans et non de quatre-vingt-cinq comme le dit l'acte officiel que nous donnons en note (1).

---

(1) Consulat de Belgique à Chio. — Aujourd'hui, 27 décembre 1856, jour de samedi, à dix heures A. M. à Chio.

Nous, Marc N. Vucino, consul de Grèce à Chio, gérant provisoirement le consulat de Belgique en cette même île, ayant été prévenu par Mgr Ignace Justiniani, évêque catholique de cette île, que le révérend P. Gilles Henry, missionnaire de la Compagnie de Jésus, sujet de S. M. le roi de Belgique, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et habitant depuis seize ans cette même île de Chio, vient de décéder hier, 26 du courant, à onze heures du soir, après une maladie de quinze jours, à l'hôtel épiscopal, nous nous sommes rendu

Après un apostolat d'un demi-siècle, le vieux missionnaire avait fait la mort d'un prédestiné; et son élève, devenu plus tard son biographe, nous dit que, s'il a pris la résolution de le nommer chaque jour au *Memento* des morts, malgré l'intime persuasion où il est que son cher maître n'a plus besoin de ses prières, c'est moins une prière qu'un témoignage de sa reconnaissance et en même temps une sorte d'action de grâces pour les grandes choses qu'il plut à Notre-Seigneur d'opérer par son serviteur.

Nous voudrions transcrire ici tous les faits édifiants que nous trouvons dans les notes de Don Jean Caro, dans celle de Don Ignace Vitali, prêtre de Tine, et dans une attestation de Don Maria Foscolo, chapelain de Comi, portant la date du 7 juin 1868 ; mais, comme nous l'avons dit, la brièveté de cette notice nous permet à peine de citer quelques faits.

Le P. Gilles Henry portait l'amour de la pauvreté jusque dans les moindres choses : ainsi par exemple

---

au susdit hôtel accompagné de MM. Philippe Rossetti, médecin, et de Jean Caro, prêtre, témoins ; et avons constaté que le susdit Père Gilles Henry a passé à l'autre vie.

En foi de quoi nous avons dressé le présent acte de décès et avons signé avec témoins requis, l'an et jour ci-dessus. — Le consul de Grèce gérant le consulat de Belgique,

M. N. Vucino.

(Extrait des *Précis historiques*, publiés par le R. P. Terwecoren.)

il se servait de tous les petits bouts de papier qu'il ramassait pour écrire ses notes ; et, dans ses lettres, il ménageait tellement celui dont il se servait que souvent il faut une loupe, même à de bons yeux, pour déchiffrer son écriture si fine et si serrée. Nous en savons quelque chose, et c'est à cette difficulté de lecture que nous devons les erreurs commises dans l'orthographe des noms propres : erreurs dont nous nous excusons et pour lesquelles nous promettons un *errata*.

Mais cet amour de la pauvreté ne brillait pas seulement sur le papier ; le Père Henry l'exprimait partout. Durant de longues années, sa nourriture se composa d'une sorte de soupe faite avec du son bien bouilli et des herbes amères, dont il se régalait, après y avoir ajouté une bonne dose de vinaigre. Pour dissimuler sa mortification, il assurait que son régime était excellent et lui faisait beaucoup de bien. De plus, il était vêtu comme un pauvre. Sa soutane d'une date fort ancienne était non de drap, mais de simple toile noire devenue rousse par le long usage, un antique chapeau de paille doublé de toile, complétait ce costume peut-être un peu trop négligé, et dont la propreté laissait à désirer.

Nous avons dit que le P. Henry attirait les cœurs par son extrême douceur et charité ; mais jamais ces admirables vertus ne dégénéraient en complaisances,

et ses lettres nous montrent souvent avec quelle énergie il savait dire la vérité. Nous ajouterons ce seul trait. Quand il vint à Rome recevoir ses instructions de la Propagande, le cardinal Préfet (plus tard Sa Sainteté Grégoire XVI) lui dit à sa première visite : « Ah! c'est vous qui avez écrit contre mes amis ! » « — Vos amis, Eminence, lui répondit le Père, ah! combien je voudrais qu'il fussent aussi les amis de Dieu ! » Le cardinal ne répliqua pas un seul mot.

Sachant que dans une des îles de l'Archipel où il donnait la retraite aux clercs et élèves du séminaire, tous se confessaient à l'évêque, il n'hésita pas à s'élever avec force contre cet abus, et cela en présence du prélat qui, touché des raisons alléguées par le prédicateur, nomma immédiatement un confesseur pour les élèves et ne voulut plus en entendre un seul.

Pour montrer à quels soins minutieux la charité du P. Henry savait descendre, le P. Jean Caro cite ce fait : « Quand j'arrivai à Chio pour commencer mes études en août 1842, le Père se trouvait à la campagne et sans livres ; mais aussitôt, pour ne pas me laisser perdre le temps, il se mit à composer une grammaire pour mon usage. »

Le P. Henry savait être libéral de son temps quand la charité le demandait ; mais il l'économisait toujours et surtout dans ses rapports avec les personnes désignées sous le nom de *dévotes* et avec les

religieuses : sa direction était un heureux accord du *suaviter* et du *fortiter* ; mais il observait scrupuleusement le *breviter* tant recommandé par saint Ignace.

Afin de mieux utiliser le peu de temps qu'il donnait à la récréation, il l'employait à faire des chapelets, et nous verrons dans ses lettres comment il occupait les loisirs du bon chanoine, plus tard Mgr Zaloni, à coudre des scapulaires de la sainte Vierge.

Nous voudrions, en terminant ces pages, copier celles que nous avons lues avec tant d'intérêt dans le journal d'un jeune voyageur, compatriote du P. Henry (le fils de M. le comte Gérard Le Grelle, actuellement Recteur du scolasticat de Louvain), qui, en 1840, eut la consolation de voir le vénérable missionnaire à Syra. Nous pouvons toutefois résumer ces pages, et ce que nous avons dit nous-même en ce peu de mots : Le P. Gilles Henry avait auprès de tous *et gratia sermonis, et fama sanctitatis.*

# MISSIONS
# DES JÉSUITES
## DANS L'ARCHIPEL GREC.
### 1829-1848.

---

## I

LE PÈRE GILLES HENRY AU RÉVÉREND PÈRE RAYMOND BRZOZOWSKI, ASSISTANT D'ALLEMAGNE.

Tiniec, près Cracovie, le 29 mars 1829.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*Pax Christi.*

Etant revenu d'Asie en 1827, avec le R. Père Woyszwillo, mon supérieur, je ne veux pas tarder plus longtemps à vous dire combien cette contrée que nous avons dû quitter offrait à la Compagnie l'espérance de riches moissons. Déjà, en effet, l'Arménie est délivrée du joug des Perses, et il est certain que les Arméniens schismatiques ne passeront jamais au schisme des Russes. Dès les premiers temps de la séparation, les Grecs invitèrent à plusieurs reprises les Arméniens à se réunir à eux ; mais les Arméniens, ayant les Grecs en aversion,

auront moins de peine à se réunir aux Latins. Dans ce moment-ci, leur retour à l'Église serait d'autant plus facile qu'ils n'ont point de docteur qui les éloigne de nous, la plupart de ces faux prophètes ayant été tués par les Perses, à l'époque de l'invasion de ces derniers en Géorgie.

Le colonel Masorewicz, excellent catholique et ministre de Russie en Perse, m'a raconté il y a cinq ans qu'un traité de paix avait été conclu entre la France et la Perse. Ce traité fut signé en 1810, par le général Gardane, sur l'ordre de Napoléon. Ce dernier voulant montrer aux Perses qu'il n'était pas inférieur aux anciens rois de France, et qu'il traitait avec eux de la même manière, il fit insérer la clause suivante dans le traité : « La France aura le droit d'envoyer des *Jésuites* en Perse. » Ainsi, s'il plaît à Dieu, et si les circonstances deviennent plus favorables, les Nôtres, au nom du roi de France, pourront aller évangéliser ce pays, où les catholiques sont nombreux encore, mais se pervertissent de jour en jour, parce qu'ils n'ont pour les guider que des Arméniens-unis, mariés et peu instruits, ou même des prêtres infectés de nestorianisme.

Voilà ce que j'ai cru devoir communiquer à Votre Révérence. Je me recommande instamment à ses saints sacrifices et prières, et je la prie de m'obtenir du R. P. Provincial des reliques des saints

avec les authentiques. Qu'elle veille à ce qu'on n'abandonne pas dans les classes la méthode scolastique de saint Thomas. Dernièrement, dans un exorcisme, le diable s'écriait par la bouche d'un énergumène : « Quel est ce docteur de Paris, ce sophiste, ce Thomas d'Aquin ? Qu'est-il, comparé à moi ? Quel pauvre génie, comparé au mien ! Ce fut un misérable sophiste. Cependant, je suis forcé de le dire, Dieu m'oblige à le confesser présentement : j'ai toujours été vaincu par lui. » Voilà ce que nous avons entendu de nos oreilles, il y a un mois.

Je suis avec un profond respect, etc...

GILLES HENRY.

---

## II

### LE PÈRE GILLES HENRY A DEUX RELIGIEUSES DU SACRÉ-CŒUR.

Tiniec, le 28 juin 1829.

MESDAMES,

Je bénis le Seigneur de ce que, après avoir mêlé mes larmes et mes craintes aux vôtres pendant quatre à cinq ans, de ce que, après avoir, depuis bientôt trente ans, en Angleterre, en Pologne et au Caücase, gémi sur votre captivité, il m'est permis

maintenant de vous féliciter d'avoir rompu généreusement les chaînes qui vous attachaient au monde, dans lequel vous n'avez séjourné qu'autant de temps qu'il en fallait pour recueillir les exemples de perfection que vous donnaient votre sainte mère, votre religieux père et pour consoler messieurs vos frères.

Ah ! quelle gêne, quelle contrainte douloureuse, quel tourment, quelle croix pesante je vous voyais porter, lorsque votre cœur étant déjà tout à Dieu ; le malheur des temps vous forçait à entendre le langage fastidieux du monde.

Lorsque vos dames de Rome me faisaient le récit de votre obéissance dans le noviciat, de votre activité, de votre facilité à exécuter tous les ordres, je me disais en moi-même : Faut-il être surpris que, délivrées d'une longue et pénible captivité, elles prennent leur élan vers l'objet de leurs désirs ? Veuille enfin le Seigneur vous faire oublier au milieu d'une sainte paix les amertumes qui vous ont si longtemps navré le cœur !

Courage donc, Mesdames; livrez-vous tout entières à l'attrait de la grâce ; en goûtant et voyant combien le Seigneur est doux, n'oubliez pas de le remercier sans cesse de ce qu'il vous a, pendant quarante ans, conduites et protégées dans le désert, et enfin, préférablement à tant d'autres qui l'auraient

mieux glorifié que vous peut-être, vous a, par sa pure miséricorde, introduites dans la terre promise! Courage donc, Mesdames!... Les pas les plus difficiles sont passés, il ne s'agit plus que de vous reposer en paix dans le sein de Dieu. Vous l'avez si longtemps cherché dans les gémissements, les craintes et les larmes! Maintenant que vous l'avez trouvé, vous goûterez mieux la douceur de sa possession, vous conserverez ce trésor avec plus de soin et vous mettrez plus d'empressement à lui plaire et à devenir de jour en jour plus agréables à ses yeux. Auriez-vous osé vous promettre, lorsque vous voyiez partout les temples profanés, que vous demeureriez un jour sans crainte dans la maison du Seigneur, dans le sanctuaire de sa gloire et le temple où il distribue ses faveurs?

A quels transes, quelles inquiétudes n'étiez-vous pas livrées, lorsqu'après quinze jours, un mois, vous assistiez toutes tremblantes au saint sacrifice?

Combien de fois, oubliant la timidité et la faiblesse de votre sexe, vous mettiez-vous en route, la nuit, pour assister aux saints mystères, grâce à la faveur des ténèbres qui dérobaient vos pas aux impies et ne les laissaient apercevoir qu'aux saints Anges? Que de nuits vous avez passées toutes tremblantes, également alarmées du danger de profanation où étaient les vases sacrés et des périls que

courait le prêtre ; et toute la nuit attentives au moindre bruit, pour pouvoir discerner s'il était occasionné, ou par le ministre du Seigneur qui venait pour votre consolation, ou par les hommes féroces que la haine de Dieu même armait contre la liberté et la vie de ses fidèles ministres. Ces temps sont passés, bénissons et adorons les voies admirables du Seigneur des miséricordes.

Depuis l'an 1808, nous avions au Caucase une belle image des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ; mais nos peuples ou plutôt l'ennemi des hommes ne nous permettaient pas de l'exposer dans l'église à la vénération publique.

Pour la tirer de la poussière où elle était dans la sacristie, il a fallu que Dieu envoyât une maladie mortelle au Père Henry ; il avait déjà reçu l'extrême-onction, il allait bientôt paraître au jugement de Dieu. Pour se le rendre favorable, il pria S. Exc. M. le général Del Pozzo, en considération des soins qui l'avaient ramené à Dieu, d'user de son autorité et de faire exposer sur l'autel l'image des Sacrés Cœurs, malgré la résistance des paroissiens. La chose s'exécuta, et ni le P. Henry ni le peuple ne purent alors résister à la miséricorde du Sacré Cœur de Jésus. Le P. Henry fut guéri le même jour et le lendemain célébra la sainte messe et prêcha la dévotion au Sacré Cœur.

Tout notre peuple s'empressa de faire des confessions générales ; et deux princesses géorgiennes, prémices de cette nation, se consacrèrent au Seigneur dans le tiers-ordre de Saint-Dominique. On ne tarda pas d'ériger au Sacré Cœur un autel spécial qui est toujours environné d'adorateurs et devant lequel tous ont reçu la consolation, le soulagement et la délivrance dans les adversités et les tentations. Mme la colonelle Woronski, se trouvant au désespoir, à Saint-Pétersbourg, vit en songe l'image du Sacré Cœur et entendit une voix qui lui disait : « Va rejoindre ton mari au Caucase ; j'aurai soin de toi. » Elle se mit en route, arriva à Mozdok et trouva dans notre église la même image du Sacré Cœur qu'elle avait vue en songe. Depuis 1812 elle a couru beaucoup de dangers, mais le Seigneur l'a toujours conduite et secourue. Ayant dû, il y a trois ans, sortir de la Russie, je rencontrai cette dame dans une ville des frontières ; elle allait manquer de moyens de subsistance, mais huit jours après, Mme la comtesse Plater se chargea de pourvoir à sa subsistance pour le reste de ses jours.

Permettez-moi maintenant, Mesdames, de vous rappeler qu'étant consacrées au Sacré Cœur de Jésus, vous devez non-seulement vivre pour lui, mais comme lui. Il n'a pas besoin de vos hommages, quoiqu'il y ait tant de droits ; mais ces droits,

il les lègue à notre prochain, aux pécheurs, à nos frères errants. C'est donc à leur salut que vous devez concourir si vous voulez vous acquitter de votre dette envers votre aimable Sauveur, qui veut que par là vous le glorifiez.

Quelle ample carrière se présente aux yeux d'une âme qui aime son Dieu!

Tant de libertins, tant de scélérats, tant d'impies ont des associés, des amis, des coopérateurs à leur malice et trouvent quantités d'hommes qui leur sont constamment dévoués! Tandis que notre Dieu, notre Seigneur, par cela seul qu'il est le Saint des saints, trouve si peu de vrais adorateurs qui lui soient constamment fidèles! Ah! renonçons à tout, faisons le sacrifice de toutes nos inclinations et consolations pour ne chercher que les intérêts et l'unique gloire du Seigneur en lui procurant des adorateurs qui le serviront mieux que nous, si nous leur faisons bien connaître ses divines perfections, comme nous avons eu le bonheur de les connaître dès notre enfance.

Vous devez vivre comme Jésus-Christ envers le prochain, évitant toute aigreur, toute dureté, mais ayant envers tous des entrailles de miséricorde. Ne désespérez donc jamais du salut de personne, et faites voir à tous les pécheurs que vous espérez qu'ils seront sauvés. La plupart persistent dans l'impiété

et le péché parce qu'ils désespèrent ; ils en sortiraient s'ils avaient l'espérance d'obtenir leur pardon et le paradis. Parlez-leur donc de la miséricorde du bon Dieu, de cette miséricorde qui a été si merveilleuse envers vous.

Dites-leur comme saint François Xavier : « O mes frères, ô mes compagnons, nous avons un Dieu qui est meilleur que nous ne le pouvons croire ! »

Vous me direz peut-être : « Mais nous ne sommes ni prêtres, ni missionnaires. » Mesdames, le caractère sacerdotal n'est pas absolument nécessaire pour ramener les pécheurs. « Le salut des âmes offre une ample carrière, dit notre Père saint Ignace ; il s'obtient surtout par la prière et les saints désirs. »

Mais pour que vos prières obtiennent la conversion des Grecs et de tous les peuples au milieu desquels j'ai passé et qui ne connaissent et ne servent pas le Seigneur, il faut, dis-je, qu'elles soient accompagnées d'une foi et d'une confiance héroïques.

Animez donc vos prières d'une foi vive, faites-les porter au pied du trône du Très-Haut par les archanges protecteurs du royaume et des églises de France et de votre patrie, par les anges gardiens de tous leurs habitants, par leurs saints patrons, et surtout par tant de martyrs et de confesseurs, victimes de la révolution. Présentez leur sang, leurs larmes, leur

pénitence, au Seigneur irrité, en compensation des outrages que lui font nos contemporains. Prenez courage : si le ciel a été irrité de notre temps, il a été aussi héroïquement honoré. Une seule messe célébrée ou entendue en s'exposant à tant de dangers pendant la révolution plaisait au Seigneur plus que des milliers de messes célébrées ou entendues dans un temps de paix sans courir de risque. « Une action héroïque, dit Notre Père saint Ignace, l'emporte de beaucoup sur des centaines d'actions vulgaires ou ordinaires. » C'est surtout lorsque l'iniquité abonde que le Tout-Puissant déploie la force de son bras pour seconder les efforts de ceux qui, cherchant sa gloire, s'opposent au torrent qui inonde le monde. Le démon et ses suppôts entraveront vos efforts ; mais ne craignez rien, nous dit le Sauveur, « j'ai vaincu le monde ». Oui, Dieu dont nous prenons les intérêts, qui a livré son Fils unique à la mort pour sauver les pécheurs, ce Dieu qui par sa grâce habite en nous est plus grand que le démon qui commande dans le monde ; d'ailleurs le seul nom de Jésus prononcé avec foi fait fléchir tous les genoux dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Priez donc pour la France et surtout pour notre patrie, mais avec foi, avec espérance. En lisant la vie des Saints par Surius, je vois que notre patrie a peuplé le ciel : recourons donc à tant de nos concitoyens régnant dans le ciel,

intéressons-les en faveur du lieu de leur naissance et de la nôtre. Vous ne les connaissez peut-être pas. Ah! n'est-ce point à leur pouvoir que nous sommes redevables de ce que notre patrie n'est pas devenue idolâtre, de ce que nous n'avons pas nous-mêmes perdu la foi, de ce que tant de vertus héroïques se sont pratiquées depuis près de quarante ans et se pratiquent encore dans notre patrie? n'est-ce pas à leur intercession que plus de cent cinquante Belges doivent leur vocation à notre genre de vie et travaillent partout à la vigne du Seigneur? Mais tandis qu'ils combattent sur la terre, tandis que tant de saints avocats plaident la cause de nos compatriotes au pied du trône de Dieu, ne cessez pas, Mesdames, à l'exemple de Moïse, d'élever vos mains vers le ciel pour nous obtenir la victoire.

Quelque longue et peut-être importune que puisse vous paraître ma lettre, je ne puis cependant la terminer sans imposer encore un tribut à votre dévotion, en cas que Madame votre Supérieure daigne permettre de vous en acquitter. J'espère voir refleurir bientôt la religion dans la Hollande à laquelle Dieu paraît vouloir montrer dans le ciel un intercesseur né dans ce même royaume des Pays-Bas. Je parle du Vénérable P. Pierre Canisius, né à Nimègue; il entra dans notre Compagnie trois ans après qu'elle fut confirmée, et devint l'apôtre de la Belgique, de l'Al-

lemagne, de la Bohême et de la Pologne. Il fut la terreur des hérétiques; le conseil, la lumière, le soutien, la consolation et l'exemple des catholiques. Il est mort en 1597 à Fribourg où son corps est conservé. Sa vie vient d'être réimprimée à Avignon. Le procès de la béatification ayant été interrompu lors de la suppression de notre Société, Dieu a suscité, pour reprendre et promouvoir une cause si salutaire à notre patrie, le Père Delacroix, Jésuite Belge, né à Courtray et qui depuis quelques années habite à Rome. Il livre maintenant à la presse le procès de la béatification de son vénérable concitoyen. J'invite tous nos compatriotes à s'unir aux démarches du R. P. Delacroix, à lui faire passer tous les secours pécuniaires indispensables aux dépenses immenses qu'entraînera l'expédition de cette cause. Il n'est, je crois, personne qui ne doive s'empresser de concourir à cette œuvre, afin que la sainte Église se hâte de proposer aux fidèles et surtout à ses concitoyens la gloire de celui que le ciel a glorifié, parce que pendant sa vie il a lui-même toujours glorifié et fait glorifier le Seigneur.

Mais, craignant de faire quelque gaucherie qui nuise à une si belle cause, je m'adresse à vous, Mesdames, qui vivez en France, où est l'école des belles manières et du bon goût, et qui appartenez à une famille si honorable et jouissant à juste titre d'une

si grande considération, pour solliciter, afin d'accélérer la béatification du Vén. P. Canisius, des secours destinés à Rome. Etant encore en Belgique, je manquais alors, comme vous le savez, de l'usage et des façons nécessaires pour solliciter des grâces temporelles; loin de m'en instruire davantage, j'ai vécu vingt ans et plus dans les déserts, parmi des gens simples, avec lesquels, au lieu de l'échafaudage des coutumes et de la gène des compliments, on se contente de dire : « la *tête en bas* ». Non pas que là on coupe la tète, car il n'y a point de guillotines, et les Tartares, tout Tartares qu'ils sont, me respectaient. Ces mots signifient : Je *baisse la tête*. Cette *tête en bas* ou moralement coupée, si vous le voulez, est comme le sel qui entre dans toutes les sauces; elle signifie compliments, salut, civilités, respect, honneur, etc. : la *tête en bas* honore les princes, les nobles, les patriciens, les esclaves, hommes et femmes. La *tête en bas* demande tout, souhaite tout, obtient tout. Avec « la *tête en bas* », le P. Henry a bâti une église qui coûte trois mille francs, un hospice de douze mille; a dépensé pour les malades et les pestiférés la même somme, quoique lui-même fût toujours gueux. Vous trouvez dans cette lettre ma *tête en bas*, habillez-la à la française, envoyez-la prêcher la cause du Vén. Canisius près de messieurs vos frères. Vous savez que l'un d'eux me doit encore deux balles de café; je les

lègue au Père Delacroix pour les intérêts du Vén. P. Canisius. Envoyez ma « *tête en bas* » chez tous vos amis ; ils n'oseraient refuser ce que leur demande la « *tête en bas* », sans quoi je leur dirais : Avec ma *tête en bas* j'ai obtenu des secours des hérétiques, des schismatiques, des mahométans, des persans, et même deux louis de deux Juifs pour bâtir une église, etc., et vous, messieurs !..... Je m'arrête, l'application ne sera pas nécessaire. Pardonnez la longueur de ma lettre, j'ai voulu réparer le temps perdu ; depuis vingt ans, je gardais le silence, et c'est peut-être la dernière fois que je vous entretiens. Enfin, les viellards ne finissent point, et si vous me trouvez en faute, je veux en faire pénitence, et pour cela je vous engage à prendre votre revanche.

En attendant je me recommande à vos saintes prières et suis tout entier dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, Mesdames, votre, etc...

Gilles Henry.

---

## III

### LE P. GILLES HENRY A M. X... EN BELGIQUE.

Vienne, le 1er décembre 1829.

Messieurs,

Le 28 juin je vous écrivis de Tiniec près de Cracovie la lettre incluse. Un pressentiment m'aver-

tissait que je devais encore voyager. Accoutumé depuis ma jeunesse à travailler activement au salut des âmes, je languissais de n'avoir d'autre travail que d'enseigner la théologie à nos jeunes religieux sans pouvoir parler de Dieu au peuple. L'élection prochaine de notre Général m'annonçait un changement. Bientôt en effet le P. Jean Roothaan, né à Amsterdam et le même que feu mon frère a conduit chez nous en 1804, actuellement âgé de quarante-quatre ans, très-érudit et plein de mérite, a été élu notre Général. C'est un heureux choix pour le salut de notre patrie. Le P. Janssen, aussi notre compatriote, a été élu secrétaire de toute la Société. J'ai donc retardé l'envoi de mes lettres et me suis empressé d'écrire à Rome pour être transféré en Italie où, sachant déjà la langue, je pourrais travailler plus utilement, et même enseigner les langues orientales à ceux de nos Pères qu'on destinerait pour les missions de l'Orient. Mais il n'était pas nécessaire que j'écrivisse : déjà on avait décidé de m'appeler en Italie. Je suis donc parti le 21 avec un de nos théologiens polonais appelé Obrompalski, jeune homme d'une famille distinguée, qui, foulant aux pieds les honneurs et de grandes richesses, se rend à Rome où il sera moins connu et fera mieux connaître son Sauveur.

J'avais, pendant vingt-deux ans, vécu dans les

déserts où je voyais les hommes contents d'un jardin, d'un petit champ; les autres, joyeux auprès d'un petit troupeau qui leur fournissait toutes les choses nécessaires : partout j'avais remarqué la tranquillité, la paix de ces pauvres gens. En traversant la Galicie et venu à Vienne, j'ai trouvé des êtres en apparence plus ornés, plus instruits, plus affables, mais réellement malheureux. Là chacun court, tous s'agitent, tout est en action ; on va, on vient, on crie. La tête, les yeux, les mains, tout est en mouvement ; tous sont rêveurs, inquiets, etc. Mais où cela va-t-il finalement aboutir ? Il faudra tout quitter ! Vivent les peuples contents de peu !

Notre arrivée à Vienne fait une salutaire impression. La vue de mon jeune compagnon qui a si généreusement renoncé au monde ; le récit de nos voyages et l'exposé de ce qui reste encore à faire, tout ranime la ferveur; tous bénissent le Seigneur, beaucoup nous portent envie, quelques-uns de nos vieillards eux-mêmes voudraient avoir encore la force de nous suivre, mais leur présence est nécessaire ici où il y a tant d'erreurs et de scandales, et où le Seigneur Dieu des miséricordes conserve encore des âmes saintes, des hommes savants et brûlants de zèle pour la cause de Dieu.

Pour moi qui devais faire quelquefois deux cents lieues avant de trouver un catholique, je me fais

une fête d'arriver à Rome, où tous adorent et servent le même Dieu; où reposent les corps des apôtres, de tant de martyrs et de saints. J'aurais bien désiré mourir dans les lieux qu'ils ont arrosés de leur sang. Mais Dieu en a disposé autrement. Je verrai l'Italie et Rome, mais je n'y mourrai pas, et en cela je bénis la miséricorde du Seigneur envers moi. Le spectacle religieux de Rome et de toute l'Italie, les bons exemples de mes confrères m'auraient sans doute enchanté, et je n'aurais rien désiré tant que de mourir au milieu des saints; mais la vie civile si raffinée, sujette à tant de gêne, de dissimulation, eût été pour moi un supplice plus dur que la mort. Je regretterai toujours la sincérité, l'innocente ingénuité de nos sauvages; je pleurerai toujours la perte de la précieuse liberté dont je jouissais de pouvoir parler le langage de la vérité sans fard, sans déguisement. Aussi pendant ces deux dernières années je déplorais ma captivité en présence de Dieu seul, et il a daigné exaucer mes vœux, car, sans que j'aie fait à ce sujet aucune demande à nos supérieurs, ils m'avaient, depuis trois mois, destiné à la mission de deux îles de l'Archipel dont la principale est Tine. Là je devrai faire usage des langues italienne, turque, arménienne et de la grecque vulgaire, je dois donc encore apprendre cette dernière langue. Il y a un évêque dans l'île, et nos Pères y

ont une maison. Il n'y a pas longtemps que notre dernier missionnaire y est mort. Depuis plus de huit ans je me sens porté pour la Grèce, j'ai de grandes espérances de sa conversion ; je brûle surtout du désir de voir nos Pères introduits à Constantinople, et l'île de Tine n'en est pas éloignée. Je m'affligeais depuis longtemps du mauvais état où sont les missions de l'Orient et je ne pouvais y remédier; mais j'espère maintenant de pouvoir les secourir, car ces missions appartiennent à la Propagande qui est une congrégation de cardinaux chargée d'envoyer des missionnaires chez les hérétiques et les payens; or, maintenant me voici attaché à cette congrégation aux frais de laquelle je vais aujourd'hui à Rome, et de Rome je m'embarquerai pour l'Archipel.

Il me reste, monsieur, à vous prier, vous et vos amis et tous ceux qui m'honorent de leur bienveillance, de vous intéresser pour moi auprès de Dieu, de lui recommander mes travaux et les peuples pour le salut desquels le Seigneur m'envoie. Si vous avez le bonheur d'avoir conservé la sainte foi et la crainte de Dieu, par quelles larmes et quels sacrifices vos ancêtres et vos parents ont-ils obtenu du ciel votre prédestination ? Faites donc pour les autres peuples ce qu'on a fait pour vous. Joignez-vous tous à moi pour remercier le Seigneur des faveurs singulières dont il a daigné me combler..

Qu'avons-nous vu en Belgique si ce n'est une longue série de prodiges envers nous? En quittant votre chère famille, je parcourus une partie de l'Allemagne, d'où je revins en Belgique, de là en Hollande, toujours la mort ou l'exil devant les yeux, et le Seigneur me conduisit sain et sauf au milieu de tant de dangers. En Angleterre nos terreurs se multiplièrent, et notre zèle pour la foi faillit nous faire déporter à Botany-Bay. Ma chère sœur serait morte mille fois si elle avait pu savoir l'état où je me suis trouvé pendant plus de deux ans à Londres. Enfin, embarqués pour Saint-Pétersbourg, les tempêtes nous ont portés tantôt sur les côtes de l'Écosse, tantôt vers le nord de la Norwége. Arrivé en Pologne, je ne pus faire que quatre mois de noviciat. Bientôt je fus fait chef du pensionnat. Enfin après un an et demi, avant même d'avoir fait mes vœux, je partis pour le Caucase, où je trouvai la peste, qui nous désola six fois et où j'eus les fièvres dix années de suite. Deux fois je fus pris par les habitants du Caucase qui ont la coutume sauvage d'échanger leurs prisonniers pour une chèvre, un mouton ou un cheval selon que le prisonnier paraît plus ou moins fort pour le travail. Quant à moi, ces barbares me renvoyèrent en me recommandant de ne plus m'exposer.

Mais rien ne me fait admirer la providence du

bon Dieu comme sa protection envers nous contre les mauvais esprits, c'est-à-dire les démons. En effet le Caucase était en partie habité par des payens et des schismatiques : l'enfer ne pouvait souffrir que nous vinssions y établir le culte du vrai Dieu sur les ruines de son empire. Nous de notre côté nous faisions nos efforts pour délivrer les corps et les âmes de ceux que cet ennemi des hommes possédait. Un grand nombre d'habitants étaient possédés du démon, ils avaient une force prodigieuse, imitaient la voix des animaux, révélaient des choses secrètes. Personne ne pouvait habiter avec eux ; ils rompaient leurs chaînes ; mais dès que nous étions dans les environs, ils criaient de toute part : Voilà notre ennemi qui arrive !

Partout nous avons ouvertement combattu ces mauvais esprits par les prières publiques, et les hérétiques ont rendu témoignage à notre religion en voyant tous ces possédés, que plusieurs personnes ne pouvaient tenir, tomber à nos pieds lorsque nous leur faisions le signe de la croix, ou leur jetions de l'eau bénite. J'obligeais les démons à déclarer ce qu'ils pensaient des hérétiques, et ils criaient tous ensemble : « Ce sont nos amis, nous vivons en paix avec eux ; mais toi barbare, prêtre français, nous ne pouvons te souffrir, pas même te regarder dans les yeux. » Un d'eux tenant en main un petit morceau de

bougie s'écriait : « Quelle petite chandelle, et cependant elle me brûle cruellement. » Quand on lui jetait de l'eau bénite, il hurlait et disait : « Tu crois me jeter de l'eau, et tu me jettes du feu. » Un autre, le jour de S. Jean-Baptiste, me disait : « Je ne serais pas parti, un vieillard me chasse, fais de moi ce que tu veux. » Lucifer lui-même était venu l'année passée pour secourir quantité de démons que nous voulions chasser. Lucifer fut obligé de rester lui-même dans le corps du patient, tant qu'il n'en fut chassé par les prières. Comme nous lui défendions de se laisser secourir par les autres démons, il fit l'impossible pour me tuer. Enfin il avoua sa faiblesse en disant : « J'aurais voulu te fracasser, mais Dieu ne le permet pas. » Il arriva un soir, lorsque nous faisions les prières sur le patient, que les démons inférieurs dirent à Lucifer : « Votre divine majesté, vous souffrez, nous ne pouvons vous secourir, vous souffrez et nous souffrons, restez donc seul, nous nous en allons », et ils partirent en faisant un bruit horrible.

Le démon ne cessa de nous donner de l'occupation durant tant d'années. Un de ces mauvais esprits m'a juré, en partant, que quand même je vivrais deux cents ans, il ne cesserait de me persécuter, et il tient parole. Lucifer m'a juré de me revoir à la mort ; mais Dieu, malgré mon indignité, n'a cessé de me protéger. Ces mauvais esprits me jouent continuellement

de vilains tours que Dieu fait tourner à mon salut. Remerciez donc le Seigneur pour moi.

Saluez, je vous prie, tous nos amis et parents; consolez ma sœur, mon frère, et dites à tous qu'ils ne craignent point pour moi. Le voyage de mer m'est favorable. Quant à ce fait de mon éloignement, ils doivent m'en féliciter; je serais mort si j'étais resté en Europe; mon esprit était toujours dans les missions.

Communiquez avec beaucoup de discrétion les révélations que je vous fais : car la foi étant absolument affaiblie, on ne croit plus rien à tous ces faits merveilleux qui sont cependant communs et très-réels. Si vous voulez m'écrire, adressez vos lettres au Révérend Père Aloysius Landès, Supérieur du Collége germanique à Rome, pour M. l'abbé Henry. Si je m'arrête dans mon voyage, je vous écrirai dès en arrivant en Italie; en attendant, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur,

Gilles Henry.

IV

LE P. GILLES HENRY A M. Z. EN BELGIQUE.

Rome, [premiers mois de] 1830.

Monsieur,

Depuis mon départ de la Belgique, j'ai toujours couru la carrière des combats, dans laquelle j'étais entré dans ma patrie ; la persécution y a été comme le noviciat de ce qui m'attendait déjà en Angleterre, mais bien davantage au Caucase. Ce fut en 1807 que j'y fus envoyé, et j'entrais à Mozdok lorsque la peste sévissait. Nous y avons eu six fois la maladie, qui là ne se gagne que par le contact. Depuis sept heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à six, j'étais au milieu de mille à douze cents malheureux à qui le plus souvent je devais fournir le pain, le bois de chauffage, les remèdes, les emplâtres, le tabac, l'eau-de-vie, les bottes, etc., etc.

Deux pestiférés furent guéris au moment où ils communièrent ; j'eus le bonheur d'être préservé de la peste que je craignais peu ; mais si le bon Dieu n'avait pas pris soin de moi, j'aurais dû bien des fois la contracter, car pendant plus de deux ans j'ai passé une partie de la journée dans les hôpitaux, où étaient de six à sept cents malades et fort malproprement tenus. J'ai été plusieurs fois infecté de la contagion,

j'ai eu alternativement toutes les fièvres, et même ce genre de fièvre nerveuse qu'on appelle typhus ; ces fièvres ne m'ont pourtant jamais tellement alité que je n'aie toujours trouvé des moments libres pour administrer les malades, dont le nombre a été considérable, car nous avons eu douze mille Polonais, tous prisonniers de guerre, qui presque tous ont été à l'hôpital. Je n'ai jamais été bien portant jusqu'en 1815 ; depuis cette époque je suis plus robuste.

A peu près huit cents Russes se sont convertis dans les hôpitaux, beaucoup de luthériens, de mahométans de toute nation ; mais les conversions eussent été bien plus fréquentes et plus universelles si les lois russes n'obligeaient pas quiconque change de religion à embrasser celle de l'empire. Notre paroisse s'étendait à peu près depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire, ce qui fait l'espace de près de quatre cents lieues, si l'on va droit chemin ; mais notre route était double, parce que nous devions chercher nos catholiques qui sont dans les forteresses situées au milieu des montagnes. Les habitants du Caucase sont tous ou mahométans ou payens ; ils croient gagner le ciel en tuant un chrétien, et mériter la palme du martyre s'ils viennent à être tués. Grâce à ce fanatisme, ils infestent jour et nuit toutes les routes, volent également bétail, hommes et femmes et font un indigne commerce de la vie d'un homme,

le changent pour un ou deux chevaux, pour des bœufs, des vaches, et même pour une chèvre; ils entrent quelquefois la nuit dans nos villes, mettent un mouchoir à la bouche d'un homme en forme de bride, l'emmènent en esclavage. Pour mon compte, ils m'ont pris deux fois, mais ils m'ont de suite rendu la liberté. J'ai donc été plus de vingt ans ayant constamment la mort sous les yeux : en voyageant, je trouvais quelquefois toute la route jonchée de cadavres, arrosée de sang; on rencontrait, à chaque pas, des pieds, des mains, des têtes coupées, des cadavres épars ! et cependant je vis encore, sain et sauf.

Il y a des déserts depuis Mozdok jusqu'à Saratow, c'est-à-dire l'espace de cent soixante lieues, habités par les Calmoucks et des Tartares Nogaïs; ceux-ci sont très-doux ; je les voyais trois à quatre fois par an; quand je m'avançais jusqu'à trente lieues dans le désert, ils m'invitaient dans leurs tentes, me présentaient d'excellente viande de mouton, de la crème, du beurre et du lait caillé; les enfants étaient les premiers à s'approcher de nous, et comme nous portions le crucifix sur la poitrine, ils s'informaient de la signification de la Croix ; en moins d'une heure ils avaient pris connaissance de notre religion et fait part à toute la population de ce qu'ils avaient appris. Malheureusement les lois russes nous défendaient de les baptiser, il s'en est pourtant converti chaque année

quelques-uns en secret. Beaucoup se servent de notre eau bénite dans les maladies et en reçoivent la guérison. Quantité de ces Tartares ont été possédés du démon, je les en ai délivrés facilement, comme aussi quelques Calmoucks. Ceux-ci sont payens; mais les mystères de notre religion ont une grande force sur eux, et ceux qu'on baptise restent bons chrétiens. Cette nation semble toucher aussi à l'époque de la miséricorde de Dieu envers elle. Là on achète sa femme; un mari en prend un nombre proportionné à ses richesses, il paie pour une femme dix à vingt chevaux, des bœufs, des vaches, etc., au père de son épouse. Si celle-ci se sépare, celui qui l'épouse doit restituer les chevaux, etc., au premier mari. Un Circassien avait deux femmes, l'une Circassienne et l'autre Calmoucke; je baptisai cette dernière, son mari demandait de moi des chevaux; je lui répondis: Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui enlève ta femme. Alors il se tut. Ces peuples ne restent que huit à quinze jours dans un endroit pour paître leurs troupeaux; ce terme expiré, vous voyez tout un village ambulant, ils portent leurs tentes dressées sur des charrettes, dont les roues sont de six pieds de hauteur, ou sur des chameaux; toute la famille est dans la tente, sur la charrette, les poules sont sur le toit, et le coq au sommet; vous voyez ainsi trois cents maisons ambulantes; les brebis précèdent; les chevaux

et le gros bétail suivent la tente. C'est une nation très-hospitalière : dès qu'un étranger entre dans leur tente, fût-il même leur ennemi, sa vie est en sûreté ; dès l'instant fusils, pistolets, poignards, toutes les armes sont suspendues près de la porte; le plus robuste de la maison garde l'entrée; si celui-ci est tué, les hommes, les femmes, les enfants se succèdent, et il faudrait massacrer toute la famille avant de parvenir à l'étranger, qui, s'il passe la nuit dans la tente, est forcé, pour plus grande sûreté, de se coucher entre deux vieux Tartares (ah ! que c'est dégoûtant, va dire M. X.). Entre temps quelques Tartares à cheval battent continuellement la campagne, pour découvrir si l'ennemi ne vient pas. Ces peuples mangent de la viande de cheval crevé, mais ils retiennent encore quelque chose de la vie patriarcale. Je passais chaque année trois mois dans le désert où j'avais une église et sept familles catholiques; le reste était des Tartares et nous faisions vie commune.

Comme les sauterelles avaient ravagé nos moissons, nous manquions de pain; mais si quelqu'un qui avait de la farine s'avisait de cuire du pain, le Père Henry se rendait le premier auprès du four, la colonie le suivait ; et le pain tiré du four était tout mangé à l'instant. Le lendemain on examinait si la fumée ne sortait pas de quelque autre four. Si quelqu'un tuait un bœuf ou un mouton, le P. Henry

et toute la communauté mangeaient de cette viande tant qu'elle durait. Le reste du temps, nous nous nourrissions de fromage et de lait caillé, et passions quelquefois cinq ou six jours sans pain. On s'assied par terre, le P. Henri, comme le plus digne, s'asseyait sur un baril, vous l'eussiez pris alors pour Bacchus. Les jeunes gens servent les vieillards qui mangent la viande sans fourchettes, avec les doigts ; les vieillards se levant, la jeunesse se met non pas à table, mais à terre, assis en forme de grenouilles, et achèvent de manger les restes.

Voilà une esquisse de la vie que j'ai menée dans le désert. A la ville j'étais médecin, architecte, cuisinier, jardinier, fleuriste, soldat, etc., etc. Comme les maladies, surtout les fièvres, y sont fréquentes, je n'ai guère passé de nuits sans aller visiter et administrer les malades. Mozdok est le passage pour l'Asie, nous avions donc chez nous fréquemment de célèbres voyageurs, Français, Espagnols, Allemands, Hollandais, Anglais, Hanovriens, Suédois, etc., etc., qui recevaient l'hospitalité chez nous ; quelques-uns se sont convertis, tous sont partis nos amis. Nous avons vu un certain Belge nommé R.... colonel ; c'est un aventurier et un sujet dangereux ; il fait tous les personnages ; avec vous il fera le pieux ; mais si l'occasion se présente de faire sa connaissance, défiez-vous-en,

c'est un mauvais sujet. J'apprends que M. Y.... fils du ministre, et congédié de la marine espagnole, est aussi en Belgique. Si vous le voyez, il vous donnera des détails sur moi ; il m'a bien connu, mais ne formez aucune liaison avec lui, c'est un *maçon* évadé des prisons de l'Inquisition. Je dois sous peu partir pour l'Archipel ; nous occuperons, je crois, trois îles, celles de Tine, Syra et Naxie. Déjà nous sommes quatre Pères, les PP. Franco, Sicilien ; Quéralt, Espagnol ; Kuczynski, Polonais ; et Henry, cosmopolite. Peut-être ajoutera-t-on encore deux Pères et trois Frères. Trois de nos théologiens, un Sicilien, un Polonais et un Français, étudient l'arabe pour aller au mont Liban ; six autres étudient l'anglais pour aller en Amérique. Dans l'Archipel nos catholiques sont en très-petit nombre, eu égard à la multitude de Grecs schismatiques ; j'y rencontrerai donc encore bien des croix, car les Grecs sont une nation infidèle, inconstante, fourbe, etc... Mais Dieu est partout !

Gilles Henry, S. J.

*Nota.* — Entre la lettre qu'on vient de lire et la suivante se trouve une regrettable lacune de dix-sept années. Heureusement elle est en partie compensée par les détails adressés aux Pères de la Province de Lyon, par le P. Gilles Henry, sur l'ensemble de ses travaux dans les missions de l'Archipel.

V

## LE PÈRE GILLES HENRY AUX PÈRES DE LA PROVINCE DE LYON.

Chio, le 8 février 1846.

Mes Révérends Pères,

*Pax Christi.*

Votre précieuse lettre du 31 juillet 1845 m'a été remise dans son temps, non plus à Syra, mais dans l'île de Chio, où je suis depuis cinq ans. Je prie le Seigneur de vous combler de ses célestes bénédictions, vous, mon Révérend Père, et tous nos Pères des deux provinces de France, pour m'avoir occasionné une joie vraiment spirituelle par votre lettre qui ne respire que la gloire de Dieu. Veuille le Seigneur qui, en vous abreuvant tous du calice amer de sa précieuse Passion, vous prodiguer aussi plus abondamment sa grâce et sa paix, *quæ exsuperat omnem sensum*, et continuer à vous donner ces gages de sa prédilection. Je salue en N.-S. J.-C. toute votre Province et celle de Paris ; je salue tous ceux qui auront le plus souffert, et surtout votre jeunesse si chère au Seigneur, *quam Deus prævenit in benedictionibus suis* ; je me joins à leurs bons anges et à leurs saints patrons pour les saluer en leur disant : *Bonum est homini cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ*. Les mondains les condamnent, mais le

temps approche où ces mêmes mondains se condamneront eux-mêmes ; et, à la vue de la gloire des disciples de Jésus, ils s'écrieront : Voilà ces hommes que nous avons tant méprisés et vilipendés... les voilà placés parmi les élus de Dieu : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum*, etc...

Depuis cinq ans, par ordre de notre T. R. P. Général, j'habite Chio, île appartenant à la Turquie. Je suis ici seul Jésuite, et je vis dans le palais de Mgr Justiniani, évêque catholique, en qualité de son théologien.

Pour la plupart du temps, privé, comme je le suis, de tout rapport avec l'Europe, et même assez souvent avec les îles de l'Archipel, ignorant l'état de notre Compagnie en général, ne recevant qu'une fois par an une lettre de notre T. R. Père Général ; n'ayant ni feuille publique, ni relation particulière, n'ayant reçu, depuis tant d'années, que deux fois des nouvelles de ma patrie, mon âme s'est vraiment dilatée en lisant votre lettre toute religieuse. Depuis longtemps, je suis en esprit parmi vous, mes Révérends Pères en Jésus-Christ. J'avais reçu de Rome, voilà huit ans, les catalogues de vos deux Provinces ; en outre, je reçois parfois quelques numéros de la Propagation de la Foi.

Souvent je me reporte à ce qu'était la France, voilà cinquante ans, combien de maux elle a causés ; mais

aussi je la considère dans cette même époque, dans ses Pasteurs et ses fidèles persecutés, dans ses martyrs, dans ses confesseurs émigrés qui publiaient pratiquement, dans tout l'univers, qu'il vaut mieux mourir que d'offenser Dieu.

Ah! quel hommage rendait alors à N.-S. un prètre fidèle qui chaque jour au péril de sa vie célébrait la sainte messe, administrait les sacrements et passait au milieu de tant de calamités et de misères en faisant le bien. La mémoire de tant de vrais serviteurs de J.-C. a péri; on ignore leurs noms, mais ils sont vivants devant Dieu leur Seigneur et juste Juge. Leurs combats sont écrits et parlent en faveur de la France; et comme la France était devenue universelle par les maux qu'elle a causés, les saints sont aussi universels par les bienfaits qu'ils nous obtiennent et le zèle qu'ils inspirent pour la gloire de Dieu à si grand nombre d'habitants de votre pays. Oui, mon R. Père, l'esprit religieux ne s'étonne plus de voir à présent la France envoyer tant de missionnaires qui portent partout, devant les rois et les princes, le nom de Jésus-Christ qui par sa grâce fait fructifier le sang innocent répandu en France pour la vraie foi. Le sang de tant de martyrs de la révolution crie sur leurs bourreaux, non pas comme ces derniers : *à la lanterne, à la guillotine!* Mais bien, *au ciel! au ciel!* ou demandait miséricorde

au tribunal de Dieu. Les privations, les fatigues, les soupirs, la mendicité même et tant de bonnes œuvres des émigrés de toute condition, âge et sexe parlent et parleront longtemps au tribunal d'un Dieu plus incliné à récompenser le juste et pardonner le coupable qu'à le punir. Oui, mes RR. Pères, à bien des titres vous pouvez dire : *Filii sanctorum sumus*, oui, successeurs, héritiers du nom, de l'institut, du zèle, des exemples, des mérites de tant de Jésuites persécutés, calomniés, supprimés, martyrisés en France, descendant pour la plupart de parents persécutés pour la religion. Faut-il s'étonnner que vous ayez intéressé à votre sainte cause toute la cour céleste qui prend à tâche de faire prospérer toutes vos saintes entreprises? Pour moi, je suis réduit à ne pouvoir plus faire aucun bien et à supporter beaucoup de misères. Je me trouve à Chio, terre souillée par les abominations des mahométans, environnée de tant d'églises grecques où le corps et le sang du Sauveur se consacrent par des mains sacriléges. Je ne puis m'empêcher d'envier votre sort et de vous féliciter. Ah! que vous êtes heureux de fouler aux pieds une terre baignée jadis et abreuvée naguère du sang et des sueurs de tant de martyrs! Que vous êtes heureux d'habiter dans cette Province de Lyon qui fume encore du sang de tant de Français répandu pour la foi! Comment l'odeur sainte de

tant de victimes si agréables au Seigneur ne vous pénétrerait-elle pas, ne vous éleverait-elle pas tous vers le ciel ? *Conversatio nostra in cœlis est.* Je ne m'étonne donc point que votre heureuse maison ait produit tant de saints missionnaires : vos pieds, mon R. Père, touchent partout une terre sanctifiée et qui produit des apôtres : c'est pourquoi il me paraît qu'à plus juste titre que jamais, les anges, en voyant partir tant de vos Pères, chantent ces belles paroles : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* Mais que vous êtes doublement heureux, vous, d'être si près de la ville du Puy ! J'envie bien votre bonheur ! Combien de fois j'ai désiré de m'y trouver ! Il me semble qu'avec la plus profonde vénération je baiserais cette terre bénie qui a été le théâtre des vertus, des courses et fatigues apostoliques, des persécutions, des mérites, des miracles de saint François Régis. Notre ancien collége est à double titre un sanctuaire que je révère principalement à cause de notre grand saint, et aussi parce qu'il me rappellerait notre successeur, le célèbre abbé Proyart, qui a si bien mérité de notre Compagnie et de l'Église.

Oh ! mon Révérend Père, croyez bien que jamais votre correspondance ne me lassera ; je ne vous ai pas répondu de suite, parce que, âgé à présent de soixante-quatorze ans, je me trouve quelquefois,

pendant assez longtemps, sans pouvoir rien faire. Ayant passé bien des années en Belgique, toujours caché, sans voir le soleil, ne marchant que la nuit ; ayant vécu sous tant de climats divers, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Russie, en Tartarie, en Pologne, en Italie, etc., j'ai senti s'altérer ma santé ; je suis réduit à être à charge à moi-même et aux autres, sans leur être utile. Depuis deux ou trois jours seulement, je me suis trouvé assez bien pour écrire, à cause du sujet qui me plaît. « *Si natura negat, dabit et lætitia versum.* »

Ecrivez-moi donc à votre loisir et souvent : je ne vous suis pas étranger : j'étais intime de M. Dausine qui a vécu grand ami de votre maison de Lyon. Je suis même plus Français que Belge : né dans le duché de Bouillon dont le château appartenait au roi de France, j'ai fait mes études à Sédan, où j'ai même, pendant quatre à cinq ans, joui d'une bourse que j'ai obtenue au concours. Daignez donc me faire la grâce de me considérer comme un des vôtres, surtout parce que, comme vous l'observez très-bien, nous sommes tous frères à raison de notre institut, tous ayant pour étendard, signe de gloire, gage de la victoire et aiguillon bien puissant pour toutes les vertus, *le très-sacré nom de Jésus*. Tous, nous nous trouvons à l'abri des traits de l'ennemi, sous le manteau de la très-sainte Vierge Marie. Puis, ce qui m'at-

tache le plus étroitement à vous, mes Révérends Pères, c'est que je vous vois constamment et courageusement combattre sous l'étendard royal et glorieux de la croix ; et pourquoi ne tressaillerais-je pas, moi, d'être uni avec ceux à qui le Seigneur s'unit avec le plus d'amour ? *Cum ipso sum in tribulatione.* Ne nous étonnons plus que vos Provinces ont opéré, opèrent toujours tant de bonnes œuvres, tant de conversions : *Tempestas absque nostra culpa in nos sæviens, est quadam brevi secuturi magni proventus significatio,* disait notre Père saint Ignace, toujours persécuté et toujours envoyant des âmes en paradis. Mêlez, mêlez vos soupirs, vos travaux, avec ceux des saints qui vous ont précédés : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua.* Puis viendra le temps où *venientes autem venient cum exsultatione portantes manipulos suos.* Quand le Père Emond Auger mourut, on entendit les chants des âmes innocentes qu'il avait régénérées, et qui venaient pour l'accompagner en paradis. Ah ! bientôt dans ce séjour de gloire, combien d'âmes sauvées viendront déposer leurs couronnes à vos pieds ! Je vous tiens un langage que j'adressais, l'année dernière, à notre T. R. P. Général, n'ayant pas l'honneur de vous connaître encore. Apprenant vos souffrances, j'en félicitais par lettre Notre Très-Révérend Père, persuadé que les éloges donnés au chef rejaillissaient sur les membres. Au reste, je vous

supplie de m'excuser de ce que j'ai osé, d'une manière si rustre et si gauche, vous exprimer les sentiments que j'éprouve à la considération de vos œuvres. Vous serez indulgent pour moi qui suis né au milieu des Ardennes où les lettres n'étaient point cultivées, pour moi qui ai vécu bien plus de nuit que de jour, durant les troubles et les horreurs de la révolution,et qui ai passé plus de vingt ans parmi les Tartares, les Kalmouks et autres peuples sauvages et errants, qui ignorent les charmes de l'éloquence, et dont toute l'éloquence n'est que l'expression simple et ingénue des sentiments du cœur. C'est aussi de cette source du cœur que procède le tribut bien sincère que je voudrais payer au souvenir des merveilles que le Seigneur daigne opérer par le ministère de notre Compagnie. Au reste, mon Révérend Père, j'espère de la miséricorde du Seigneur qu'il comprendra et comptera les actions de grâces et les bénédictions que je ne cesse de lui donner, de ce qu'il daigne vous prodiguer ses faveurs, et surtout, ce qui est un signe de prédilection et de prédestination, de ce qu'il vous caresse en vous admettant à la glorieuse participation de sa sainte croix. Enfin, je me fais une fête, étant sur le déclin de l'âge, d'aller bientôt, par une insigne miséricorde du Seigneur, être le témoin de la gloire de nos frères de France arrivant au ciel.

Dans notre famille, nous avions deux cousins ex-

Jésuites de la province de Flandre : l'un, le P. Colignon, est mort en chaire en prêchant dans la cathédrale de Tournay, comme il l'avait prédit. L'autre, le P. Desmoulins, est mort professeur d'Écriture sainte et grand-vicaire de Tournay. Mon frère Jean Henry est mort en 1822 Jésuite missionnaire en Amérique. Enfin le 14 avril 1772, mon oncle Gérard, ex-Jésuite de la province de Lorraine, disgracié en France, se retirait chez mon père précisément le jour que je vins au monde. Le P. Strikland, procureur de la Compagnie à Londres, qui l'assista à la mort, me dit ces paroles : « Vous aviez un saint et un savant oncle. »

J'ai été bien charmé, mon R. Père, que dans vos Provinces de France le supérieur ait inspiré à nos Pères le pieux dessein d'établir une sainte association de prières et de bonnes œuvres en faveur des missions. Une telle entreprise est bien digne des enfants de saint Ignace. Par là tous nos Pères, même les plus infirmes, peuvent et doivent être missionnaires. Pour moi, incapable de faire à présent des méditations suivies, mais forcé par ma santé de me promener deux fois par jour, je parcours une rue où habitent seulement les Turcs, invoquant les bons anges, repassant successivement les mystères de l'Incarnation, Passion, etc., et interposant souvent *Pater noster*, *Ave Maria*, *Credo*. Les peu-

ples qui d'abord m'insultaient me révèrent, me saluent et m'honorent à présent. Cet exercice me rend la vie douce et paisible.

Je ne serai donc pas tout à fait un membre inutile de la Société puisque nous pourrons aider le prochain par nos saints désirs : *ratio juvandi proximum,* comme le recommandait notre glorieux Père saint Ignace. Je ne me trouverai donc plus seul à Chio en Turquie ; je me trouverai partout avec mes frères, je serai, en esprit, témoin de leurs travaux, de leurs souffrances, et cette vue allégera les miennes. Leurs victoires m'animeront à combattre. Je ne m'étonne pas que notre T. R. P. Général encourage cette association ; il n'est aucun Jésuite à qui notre Sauveur n'ait dit : *Vos estis sal terræ. Non enim*, écrit saint Jean Chrysostome, *de vestra tantum vita ; sed de universo orbe vobis ratio reddenda est... non ad duo tantum urbes, aut decem, aut viginti, neque ad unam gentem vos mitto, sed ad omnem terram, etc...* Daignez donc assurer vos Pères que je désire être membre de votre sainte association ; mes confrères des îles le désirent aussi ; mais, avant de l'organiser parmi nous, nous voudrions savoir si on peut y admettre des membres qui ne sont pas de la Compagnie.

Quand M. Eugène Boré passa à Syra, voilà peut-être neuf à dix ans, je m'occupais de l'ancienne

Grèce ; mais à cause de la vieillesse j'ai oublié à présent tout cela. J'écrirai à M. Boré lui-même, je lui demanderai surtout des renseignements sur le mont Athos, et je ne manquerai pas de vous les transmettre ; en attendant, voici ce que je sais d'intéressant pour vous.

Le clergé grec, avant la révolution de 1820, comptait, en Grèce et dans les îles, soixante-dix à quatre-vingts évêques ; à présent ils sont réduits à douze. Ils ont un Saint-Synode à Athènes, dont le chef ou patriarche est Sa Majesté le roi Othon, qui nomme les membres, les destitue, les envoie en exil, leur impose silence s'ils décrètent quelque chose contre nous, et leur fait rétracter leurs anathèmes. Leur clergé ne peut communiquer avec le patriarche de Constantinople. Les évêques ne peuvent ni s'absenter, ni rien publier ni faire des ordinations, ni ouvrir des écoles, ni nommer des maîtres sans le bon plaisir du gouvernement. Tant de conditions sont requises pour être prêtre que les jeunes gens pourvus de qualités aiment mieux chercher fortune en servant dans le civil que de s'enrôler dans le sacerdoce qui est devenu méprisable aux yeux du gouvernement. L'Église grecque finit faute de prêtres.

On trouve encore, çà et là, quelques monastères d'hommes et de femmes, mais ils ne sont pas révé-

rés par les Grecs eux-mêmes. Le nombre des sujets diminuant dans un monastère, on les envoie dans un autre et on s'empare des revenus du couvent devenu vide. Chaque année les Grecs inventaient de nouveaux miracles pour les soutenir dans leur agonie, mais le gouvernement sévit toujours contre les auteurs de ces superstitions.

Les évêques de l'Attique sont pour la plupart originaires de Chio où, avant la catastrophe de 1820, ils avaient fait leurs études dans un gymnase dont tous les professeurs étaient athées. Leur dissolution est si manifeste que les ministres du roi eux-mêmes ne se font point un scrupule d'en parler avec mépris à nos missionnaires. Ils possèdent assez le grec ancien et l'Écriture sainte, mais ils n'ont aucune érudition sacrée. Notre P. Aloysio, supérieur de la résidence de Syra, composa, voilà quatre ans, à la prière et sous le nom de M. Blancio, délégué apostolique de la Grèce, un catéchisme renforcé, très-ample, où il combat au long tout le schisme grec. On parlait de le réfuter ; mais le Saint-Synode, se voyant incapable de soutenir un tel combat, a ordonné à l'évêque notre antagoniste de se taire. Il y a environ sept ans, ils formèrent l'abominable complot de rebaptiser le roi Othon et tous les catholiques de la Grèce, le jour du nouvel an, et en cas de résistance de nous massacrer tous. Comme on leur faisait des reproches

de vouloir propager leur religion par de tels forfaits, ils n'ont pas eu honte d'écrire, dans les feuilles publiques, qu'ils auraient eu en quelque sorte raison, vu que le clergé grec était avili, asservi par le gouvernement, qu'ils ne pouvaient communiquer avec leur patriarche, faire un pas, dire un mot, enseigner, ordonner, porter des lois et des censures sans l'aveu du gouvernement, au lieu que le Pape de Rome communiquait avec le roi Othon, et le roi Othon avec le Pape; que celui-ci avait en Grèce son délégué apostolique qui, à son bon plaisir, parcourait, visitait la Grèce, envoyait des missionnaires, bâtissait des églises, fondait des séminaires, ordonnait des prêtres sans dépendre de personne. Avouez que ces plaintes et ce langage se sentent de l'agonie du schisme. Il n'existe plus parmi les Grecs aucun de ces hommes de génie ou de valeur, de ces hommes vénérables, considérés par leurs talents, leurs vertus, leur prudence, et dont la conversion peut entraîner celle de toute ou au moins une partie de la nation. Partout des âmes vénales : oui, tous, en commençant du Patriarche jusqu'au dernier diacre, ont acheté leurs dignités, leurs grades, leur juridiction, leur ordre ; tous vendent au plus offrant les actes de leur ministère. Ils sont, tant en Grèce qu'en Turquie, les vils esclaves de l'autorité civile, je ne dirai pas seulement du Sultan qui vend au plus

offrant le patriarcat, mais même de leurs propres concitoyens. Ils doivent continuellement fulminer des anathèmes, non pas pour punir des transgressions de l'Évangile, mais à la réquisition de l'autorité grecque civile qui les commande pour ses fins, le plus souvent criminelles, et à la réquisition même des particuliers, s'ils paient bien. Dernièrement, à l'élection du nouveau patriarche, il y eut tant de cabales, d'intrigues, etc., que le Sultan, craignant une révolte, a dû même s'en mêler, et présider par ses ministres à l'élection dans laquelle ont part non-seulement le haut clergé et les notables, mais encore le peuple. La Grèce est à présent le refuge, le repaire de tous les athées, des impies de toute espèce, des hommes dont l'esprit semble perverti parce que le cœur est corrompu. Le pays est perverti par tous ces Grecs. La plupart des gens aisés qui ont étudé dans des Universités protestantes d'Allemagne ou dans des lycées de France, en ont rapporté l'athéisme pratique et l'esprit de la Révolution. Le patriarche de Constantinople fait bien semblant de les excommunier; mais ses foudres ne peuvent traverser les mers pour arriver à Athènes. Tous ces prétendus beaux esprits sont pour la plupart avocats ou médecins de profession. Au retour dans leur patrie, ils passent successivement, mais rapidement, par les grades de minis-

tres, ambassadeurs, gouverneurs, etc., et finissent par devenir zéro pour le bien et plus que jamais actifs pour le mal. Au reste a-t-on vu des hordes de médecins, d'avocats, d'apothicaires, surtout dans ces derniers temps, devenir les illuminateurs, les sauveurs, les réformateurs, les régénérateurs de leur patrie? On ne doit pas même s'attendre de trouver chez nos gens des hommes remplis de la doctrine des grands philosophes anciens. Non, Voltaire, Diderot, Helvétius, d'Alembert, Rousseau, etc... feuilletés et mal digérés, voilà tout le contingent de ces petits maîtres qui vomissent l'erreur et le vice avec d'autant plus d'assurance qu'ils sont plus ignorants. Ils ne connaissent ni Aristote ni Platon ni aucun de leurs anciens philosophes. Le clergé même ne paraît plus avoir aucun dogme ; il se retranche sur le baptême par immersion, sur le pain fermenté, sur l'abstinence de poisson en carême, bien qu'il permette de prendre autant de réfections entières qu'on le désire.

Un diacre grec, ayant voyagé en France, en Allemagne, en Europe, avait amassé des sommes considérables dans la vue de retourner en Grèce pour éclairer la nation. Malheureusement il avait rapporté plus d'erreurs que de monnaie. Il établit, vers l'an 1830, une académie à l'île d'Andros. Comme il possédait bien le grec et un esprit assez pénétrant, il eut sur-le-champ

une école nombreuse, l'élite de la jeunesse grecque, et même la plupart des diacres lui furent confiés. Au moment où il devenait plus célèbre et plus fréquenté, il fut convaincu et condamné comme athée, et renfermé pour un temps dans un monastère. Le remède vint trop tard : le poison avait été avalé par ses élèves, mais surtout par les jeunes lévites qui, dispersés sous des noms empruntés, sont devenus les professeurs de toutes les écoles, des gymnases, non-seulement en Grèce, mais même en Turquie ; et comme la dernière Constitution a décrété la liberté des cultes, le fameux académicien d'Andros a été délivré de sa prison, devenu plus méchant et plus ennemi de la vérité. C'est donc en vain qu'humainement parlant, la liberté que les Grecs ont conquise sur la Turquie offrirait l'espérance d'une conversion future de cette nation. Lorsqu'ils étaient esclaves des Turcs, tous les méchants étaient hors de la Turquie, préparant leur poison, mais ne pouvant nuire : car alors la conversation avec les Européens, la crainte des châtiments, l'humilité si propre à un peuple esclave qui a perdu sa patrie, ses priviléges, et devant un clergé plus instruit, tout concordait à contenir les Grecs ; tous étaient occupés ; ils étaient même assez riches, payaient peu de tribut. Mais, une fois le peuple d'esclaves devenu peuple de souverains, il s'est corrompu, abâtardi au dernier point. Chaque

guerre est le fléau des bonnes mœurs, l'écueil de la foi et de toute justice ; mais une guerre où tous les combattants sont esclaves, une guerre où tous les soldats ont été toute leur vie matelots, et matelots grecs de nation ; une guerre où tous les chefs étaient grecs, jadis capitaines de vaisseaux ; une guerre où les égouts des armées de l'Europe vinrent s'écouler, où tous les mauvais officiers dégradés dans leurs régiments, tous les médecins, avocats parjures vinrent s'enrôler, commander à tous les esprits inquiets, les boute-feu des révolutions, des hérésies, des schismes vinrent figurer comme maîtres : quelle affreuse combinaison d'éléments, corrompus et corrupteurs ! Aussi l'esprit est saisi d'horreur, à la seule idée des scélératesses dont les Grecs révoltés se souillèrent. La mer, la terre, tout fut le théâtre de leurs violentes rapines et péchés énormes contre nature. On les voyait faisant tous les métiers, corsaires, faux monnayeurs, faussaires, banqueroutiers, toujours ravissant, toujours pauvres. Enfin, ce qui les a perdus, c'est la folle prétention d'avoir une monarchie grecque universelle, et un code de lois calqué sur le droit nouveau. Il est de fait que, dans l'ancienne Grèce, pour ainsi dire chaque province, chaque île même, avait son roi, ses lois, ses usages particuliers, comme chaque petit peuple avait son caractère, ses inclinations, ses intérêts si particuliers, que même à pré-

sent un habitant de l'île de Tine ne donnera pas sa fille à un habitant de l'île de Syra qui n'est qu'à vingt milles de Tine. Et cependant on a prétendu confondre sous un même chef, sous les mêmes lois, inclinations, intérêts, tant de peuples qui diffèrent entre eux, comme le jour diffère de la nuit. Un seul agha turc suffisait pour gouverner une île entière, laquelle ne payait tout au plus que deux cents thalers ; à présent elle sera gouvernée par cent officiers de police qu'elle doit salarier, et qui, en revanche, l'enrichissent de leur corruption, impiété et scandale : de sorte que la plupart des habitants des îles, incapables de payer les tributs qui surpassent les revenus de leurs terres et le produit de leurs fatigues, abandonnent leur patrie pour aller à Constantinople, à Smyrne, servir en qualité de domestiques et de servantes, ce qui devient une source encore plus malheureuse de séduction et de corruption. Voilà donc ce qu'est absolument le peuple grec actuel. Une foule d'anciens matelots et marins, jadis esclaves des Turcs, qui, à l'exemple de celui qui brûla le temple d'Éphèse, se sont faits un nom à force de forfaits, ont absorbé toutes les richesses du commerce du Levant et tant de millions qu'ont fournis la France, l'Angleterre et la Russie ; qui, au nom de la patrie et de la religion, exigent des pensions, des charges, toujours en ravissant et jamais rassasiés et toujours pauvres.

N'ayant plus rien à extorquer aux étrangers, ils déchirent leurs propres entrailles, en opprimant et ruinant par des tributs exorbitants les habitants des campagnes. Que sont les Grecs? Une horde de fainéants qui, en qualité de libérateurs de la patrie, dédaignent de travailler, et non-seulement laissent inculte la moitié et la plus fertile partie de la Grèce, mais ne permettent pas au gouvernement d'appeler des colonies étrangères. Qu'est devenu le commerce de la Grèce? Il est exercé par un amas de banqueroutiers, corsaires, contrebandiers, faux monnayeurs, avec qui aucun négociant d'Europe ne veut être en correspondance. Que sont les Grecs? disons-le, les plus instruits sont ceux qui ont fait leurs voyages, leurs études en Europe, et dans des sources empestées, ont puisé une doctrine ennemie de tout ordre. Aussi, bien loin d'imiter l'abeille qui, même des mauvaises plantes, sait extraire un suc salutaire, trop semblables aux guêpes, ils ont rapporté d'Europe, non la vérité, non les vertus qui s'y trouvent encore, mais les erreurs et les vices qu'ils enseignent à leurs concitoyens, dans les infâmes brochures qu'ils publient. On imprime en Grèce le *Juif-errant;* un autre ouvrage sur les juifs où les pharisiens sont les Jésuites; un ouvrage sur la Révolution française où les Jésuites, sacrifiés sous Louis XV, sont tout-puissants sous Louis XVI; qui séduisent ce monarque, et sous

son nom, causent la révolution ! Que sont les Grecs relativement à la génération future ? Une jeunesse à qui on enseigne partout l'athéisme ; on lui apprend à se moquer de Moïse et de tous les écrivains sacrés. Saint Paul, qui du haut du ciel connaît où va aboutir cette éducation, dirait en toute vérité de cette prétendue espérance de la Grèce : *Repletos omni iniquitate, malitia, fornicatione, avaritia, nequitia... Detractores Deo odibiles.... insipientes, etc...* Faut-il s'étonner des troubles, des révoltes qui arrivent en Grèce ? Toutes les richesses sont épuisées ; nos régénérateurs veulent vivre avec gloire, somptuosité et splendeur. Si l'ordre existait, ils deviendraient zéro ; ils trament donc pour renverser l'État, afin de pouvoir piller de nouveau, au nom de la patrie, de la liberté et de la religion.

On sait que Romulus et Rémus ont fondé Rome en s'associant une bande de voleurs ; mais ces voleurs n'avaient d'autre défaut que celui de voler. Romulus aurait-il pu les civiliser s'ils s'étaient vautrés dans les turpitudes qui sont tout l'apanage des libérateurs de la Grèce ; surtout si ces libérateurs avaient étudié dans les Universités de l'Allemagne et dans les lycées où l'on enseignait l'athéisme pratique ; si ces voleurs avaient été une horde d'avocats, de pharmaciens, de médecins, etc. ? Enfin le fondateur de Rome était un Romulus. Quel sera celui que le ciel a préparé pour la Grèce ?

Il faut avouer que la Grèce, subsistant depuis si longtemps, offre un vrai prodige. Il faudrait n'avoir point de jugement pour ne pas reconnaître la toute-puissance, la sagesse, la bonté et miséricorde du Seigneur qui a tempéré, conservé pendant tant de temps cet amas d'éléments se combattant, se détruisant; cette armée de toutes les passions déchaînées qui en se faisant mutuellement la guerre visent à détruire tout le corps de la nation. Partout l'esprit s'arrête stupéfait. Des Grecs fuyant tout nus, et seulement riches de leurs folles abominations, arrivent à Syra, et, en moins de quelques années, sans ressources, sans réputation, sans moyens, ils bâtissent Hermopolis qui contient quinze mille âmes. Cette ville n'a qu'un quart de lieue d'étendue, territoire sans possessions, sans terres, sans droits, sans priviléges, et cependant quinze mille hommes y vivent. Tous sont en mouvement, tous travaillent, tous gagnent sans savoir lire, sans avoir eu de maîtres; avec la hache et le ciseau, ils construisent les meilleurs vaisseaux de tout le Levant. On veut avoir des vaisseaux construits à Hermopolis. Ils n'ont aucun principe de l'art nautique, et vous les voyez, avec leurs barques, leurs bateaux, leurs vaisseaux, braver toutes les tempêtes et faire l'admiration de nos amiraux français qui jamais n'ont osé avec leurs frégates franchir les bras de mer où les Grecs voguaient en chantant. Je vous

avoue, mon Père, que je reconnais un prodige continuel, une action non interrompue de la toute-puissance de Dieu qui dit à cette mer de passions effrénées: *Huc usque venies et non procedes amplius et huc confringes tumentes fluctus tuos.*

J'ai vécu neuf ans et plus à Syra, ville marchande, premier port de mer, où ont afflué les roués, les bandits de l'Europe et de la Turquie ; où règne la jalousie, vice des marchands ; où la peur des magistrats ne paralyse pas l'action des passions; où il n'y a aucune troupe. Vous voyez le peuple tout en tumulte, il paraît que tous vont s'entretuer ; et dans un moment le calme renaît, on dirait que jamais il n'y eut de différends. Quoi de plus admirable que la dernière révolution où presque personne ne perdit la vie ? La toute-puissance de Dieu, en conservant toujours entier ce corps de la nation grecque, malgré tous les principes de dissolution qu'il renferme, n'a d'autre but que la gloire de la religion catholique. On voit que la révolution grecque a entraîné la ruine des nations voisines, mais que les catholiques contre lesquels cependant les Grecs sont plus envenimés sont ceux qui ont le moins souffert. Plus de vingt mille Grecs s'étant réfugiés à Tine, comme l'île la plus proche, pour échapper au glaive des Turcs, au lieu de marquer leur reconnaissance aux catholiques qui leur donnaient l'hospitalité, ils formèrent l'exécrable projet de

les massacrer. Mais précisément la nuit où ils devaient exécuter ce complot infâme, la peste se fit sentir dans l'île de Tine que tous les Grecs évacuèrent à l'instant. Il ne resta que dix-neuf ou vingt jeunes gens dans un village appelé Etofila, et ces jeunes gens, ayant été préservés de la peste, se firent catholiques, épousèrent les jeunes filles du village et sont maintenant les possesseurs de cet endroit, et tous excellents catholiques.

Les Grecs, manquant d'argent, vinrent avec seize mille âmes sommer l'île de Syra de leur payer une contribution qui surpassait les produits de l'île. Les pères de famille de Syra, au nombre seulement de deux cents, prirent la résolution bien téméraire en apparence de s'opposer à ces bandits et se mirent en devoir de les empêcher de débarquer dans leur port. Le croirait-on si on n'y voyait la main de Dieu ? Les deux cents paysans ont arrêté pendant un mois entier cette armée de seize mille hommes et n'ont jamais permis à aucun de descendre à terre. A la fin la poudre et les balles commencèrent à manquer aux nôtres. Il aurait fallu se rendre, lorsque, voyant passer un petit bâtiment de guerre français, nos paysans arborèrent sur le clocher de la cathédrale le pavillon français. A ce signal M. Braet qui commandait le bâtiment croit que l'île est alliée à la France, s'avance avec bravoure, et avec une poignée de monde

dissipe la foule des ennemis, s'empare de leurs chefs et de leurs bâtiments.

On pourrait donc conclure que la divine Providence veut se servir de cette révolution des Grecs pour opérer la conversion de la nation entière. Il vrai que jusqu'à présent les conversions partielles ont été si malheureuses qu'humainement parlant on devrait à plus forte raison désespérer de celle de la nation entière. Quand les protestants se convertissent, ils sont constants, ils deviennent fervents, et par leur zèle, leur bon exemple ils sont la cause de la conversion de leurs frères. Il n'en est pas ainsi des Grecs : ils paraissent d'abord tout enflammés, mais peu à peu il se relâchent et finissent par nous déshonorer en redevenant Grecs. Il paraît que leur conversion n'est pas spirituelle, ni à raison de son objet, ni à raison de son principe. La plupart se sont faits catholiques par espérance des avantages temporels, par vaine gloire, par un faux point d'honneur, par mécontentement des supérieurs ; et à la moindre épreuve de notre part, aux moindres lueurs d'espérance du côté de leur nation, ils retournent au vomissement. La Sacrée Congrégation de la Propagande, quoique désirant ardemment la conversion des hérétiques et la procurant par tous les soins et avec des dépenses excessives, a éprouvé tant de désagréments de la part des Grecs convertis

qu'elle a défendu très-sévèrement à tous les évêques du Levant de ne plus lui envoyer des Grecs qui voudraient abjurer ; et Messeigneurs nos évêques, s'il se présente à eux quelques-uns qui ont déjà fait leur abjuration ailleurs, tâchent de s'en débarrasser au plus tôt et de les renvoyer hors de leur diocèse.

Une expérience fatale nous avertit qu'il n'y a point de fond à faire sur la sincérité des Grecs. C'est encore le : *Timeo Danaos* des anciens et le mot des modernes : *Fides græca, nulla fides.* — On se rappelle comment, après les conciles de Lyon et de Florence, ils sont honteusement retournés au vomissement : serait-ce en punition de leurs blasphèmes contre le Saint-Esprit ? car le Saint-Esprit est le principe de toute bonne œuvre, mais surtout de la foi qui de toutes les vertus est celle qui est plus au-dessus de l'homme et semble devoir lui coûter plus d'efforts ? Puis, qui ne désespérait de la conversion des Grecs, en méditant les terribles paroles de notre divin Sauveur lui-même (Math. XII, 31) : *Qui autem dixerit verbum* (contra Spiritum sanctum), *non remittetur ei neque in hoc seculo, neque in altero*? On a donc lieu de croire que les conversions partielles ne procédaient pas du Saint-Esprit comme de leur vrai principe ; il paraît d'ailleurs que depuis tant de siècles le Seigneur a puni *in solidum* cette

malheureuse nation à cause des blasphèmes de ses ancêtres.

Mais enfin, qui nous assurera que Dieu veut les punir éternellement de la même manière? Toutes les fois que Dieu délivrait son peuple de la captivité, ne l'a-t-il pas converti? Il était si miséricordieux au temps de cette loi de servitude! Ne le serait-il pas davantage sous la loi de grâce qui peut vraiment s'appeler la loi de miséricorde? Ce n'est donc pas sans raison et sans objet que le Seigneur vous inspire de diriger les prières et les bonnes œuvres de votre sainte association, aussi pour la conversion de la Grèce : prions-le, mais prions avec ferme espérance d'être exaucés par ce Dieu de miséricorde, *qui neminem vult perire*. Les crimes des Grecs sont révoltants, ils ne sont point dignes de la miséricorde du Seigneur; mais leur indignité et l'état désespérant où ils sont feraient perdre aux hommes toute confiance, s'ils devaient par leurs propres forces opérer leur salut; mais ce sont des motifs d'espérer davantage quand on se propose de faire éclater la miséricorde de Dieu. Dieu ne nous trouve point ses amis, mais il nous rend tels; en nous aimant, il nous rend aimables à ses yeux : *Diligamus ergo Deum quia prius dilexit nos*, écrit le disciple bien-aimé. Saint Augustin, parlant de saint Paul, n'écrit-il pas : *Apostolum Paulum invenimus sine ullis me-*

*ritis bonis , imo cum multis meritis malis Dei gratiam consecutum reddentis bona pro malis.* Plus les malades sont désespérés, plus il sera glorieux à notre Sauveur de guérir ces pauvres peuples malades depuis tant d'années. Prions donc le Seigneur, supplions-le pour les Grecs ; prions-le de détourner les yeux des blasphèmes de ceux qui ont outragé le Saint-Esprit et la sainte Église sa chaste Épouse, et de jeter seulement ses regards de clémence sur les Polycarpe, les Denis , les Ignace, les Grégoire, les Irénée , les Basile, les Chrysostome, etc. Prions-le de ne pas punir les descendants pour les ancètres coupables : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* Prions-le de les convertir par les mérites de leurs premiers pères dans la foi.

Je tressaille de joie depuis que, par votre précieuse lettre, j'ai appris votre pieuse et sainte association : *Si duo vel tres congregati fuerint in nomine meo,* etc... J'espère que tant de vœux portés au Ciel sur les ailes de la charité feront une sainte violence au Seigneur, que bientôt les nuages se dissiperont, et que le soleil de justice enfin commencera à luire de nouveau sur la Grèce infortunée, qu'elle sera délivrée d'une captivité bien plus douloureuse que celle des Turcs.

Il y a dans les Cyclades quatre évêques catholiques: celui de Naxie est archevêque, c'est à présent Mgr Castelli, Dominicain, qui a enseigné la théologie

à Bologne, et depuis bien des années était un zélé missionnaire à Smyrne. Sa douceur, sa prudence ont établi la paix à Naxie. Il compte trois cents âmes dans son diocèse. Il y a à Naxie une maison de Lazaristes et une résidence des Révérends Pères Capucins qui ont aussi un Père à Paros. L'évêque de Santorin est le plus heureux; il a six cents âmes, tous excellents chrétiens. Il y a à Santorin une maison de Lazaristes, huit Sœurs de la Charité, un couvent de Dominicaines. L'évêque actuel de Tine, Mgr Zaloni, originaire de l'île, est appelé et est vraiment un second Louis de Gonzague; il est notre intime, il a trente prêtres, tous excellents. Nous y avons une résidence, deux Pères, deux Frères. On y compte aussi deux résidence de Récollets, sept mille catholiques et vingt-cinq églises. Syra a pour évêque Mgr Aloysius Maria Blancio, récollet de Saint-François. Il fut envoyé tout jeune encore au Levant, à Smyrne où il était gardien, il fonda un hôpital; il en fit de même à Constantinople où il était Préfet des missions. Il parle le français, l'italien, le grec, le turc et la langue slavone. Considéré par toutes les cours et jouissant de la confiance du Saint-Siége, il fut nommé d'abord administrateur de Syra. Ayant pacifié par sa douceur et sa prudence cette église depuis si longtemps déchirée par les partis, il fut nommé en 1830 évêque de ce diocèse. Nous avons à Syra une résidence fondée il y a environ

cent ans; nous y avons à présent deux Pères et un Frère. Le P. Aloysio, Supérieur, a reçu du Seigneur le don particulier de donner les exercices de saint Ignace : c'est pourquoi chaque année il les donne dans dix endroits : à Tine, et deux fois à Naxie, à Santorin, à Chio et cinq fois à Syra. Il y a à Syra des Ursulines et des Dominicaines qui font l'école des jeunes filles ; il y a en outre une école aux frais de l'évêque, qui compte cent cinquante élèves ; il y a une résidence de Capucins, vingt-cinq prêtres, sept églises dans la ville et plus de cinquante églises de villages. La population se monte à quatre mille âmes. Pendant neuf ans j'enseignai la philosophie et la théologie au séminaire; depuis mon départ, la résidence est abandonnée. Un de mes élèves est recteur et professeur de rhétorique, et l'autre professeur de philosophie et de théologie. De dix-huit élèves que j'ai eus, les uns sont en mission en Morée, les autres à Constantinople. Avant le règne d'Othon, il n'y avait en Morée qu'un seul Père capucin et pas une église catholique; il n'y avait que quelques catholiques. A présent Athènes peut avoir plus de trois mille catholiques : même proportion dans les autres missions. Il y a à Athènes trois prêtres, un au Pirée, un à la colonie Bavaroise, un à Nauplie de Romanie, un à Navarin, un à Pylos, un à Patras. Ce sont tous mes élèves, trop jeunes à la vérité, mais on n'en trouvait pas d'autres. Les préjugés

contre nous sont la cause qu'on n'a pas osé jusqu'à ce jour envoyer des Jésuites; mais le temps approche où ces mensonges se dissiperont. Que de bien nos Pères pourront faire dans les ports de Syra, Nauplie, Pirée, Navarin et Patras, là toujours attentifs à courir les premiers visiter les bâtiments arrivant, instruire, consoler, confesser les malades, les matelots, les voyageurs! Alors, alors, nous vous appellerons, *tunc annuebant sociis qui erant in alia navi*. Le Négrepont, l'antique Eubea appartenaient à l'archevêché de Constantinople; mais à présent, par ordre de Sa Sainteté, elle dépend du délégat apostolique de la Grèce. Là nos anciens Pères avaient une grande Mission; il y avait des Dominicains et autres ordres religieux; mais depuis l'inversion des Turcs, il n'y était resté aucun catholique. Depuis que ce pays appartient à la Grèce et qu'on y vend des terres à bas prix, plusieurs catholiques y avaient acheté des possessions qu'ils ont abandonnées; il y est resté seulement une famille catholique de Syra. Mais là aussi habite, avec sa concubine et ses enfants, un apostat appelé Falquier, Lazariste français. Jadis son talent, son zèle, l'avaient fait présenter au Saint-Siége comme candidat pour l'évêché de Babylone; il fut nommé évêque; mais, au moment où on lui envoyait ses bulles, il contracta un mariage sacrilége avec une veuve catholique de Thessalonique. Il ne paraît pas encore venir à rési-

piscence. Il fallait qu'un scandale aussi infâme donné par un prêtre français fût réparé par un séculier français, M. Gérardi; il est chargé, par un comité qui sacrifie de grandes sommes pour créer des colonies dans le Levant, d'y acclimater la civilisation, et au moyen de ces colons catholiques d'y propager la foi. Cet excellent homme est chargé de l'achat des terres pour y placer cinq à six colonies de bonnes familles catholiques qu'il fera venir de l'île de Malte. Déjà il a obtenu de notre R. P. Général qu'on lui donnât pour missionnaire le P. Jean Copola, Jésuite sicilien, qui fut pendant deux ans mon compagnon à Syra, et un Frère laïque, qui déjà sont arrivés à Syra. *Sed quid hæc inter tantos ?*

Un autre excellent catholique est M. le chevalier de Cerinis, parent de feu M. le comte de Capo d'Istria, né Grec schismatique, jadis élève du collége polytechnique; il a été converti dans le Levant par Mgr de Forbin. Il a perdu son épouse qui était Russe schismatique, mais il eut le bonheur de la convertir avant sa mort. C'est un personnage plein de zèle et très-instruit. A son retour de Paris où il sollicite à présent le remboursement d'une somme considérable dont le gouvernement se reconnaît redevable à sa famille, il se propose, en repassant à Malte, d'y choisir des familles de bons catholiques et de les établir dans l'île d'Antiparos près de Naxie dont il a acheté la troisième partie.

Jadis la Morée faisait partie de l'évêché de Corfou ; elle était confiée à l'évêque de Xanthe. Depuis que le roi Othon vint en Grèce, le Saint-Siége a nommé Mgr Blancio évêque de Syra, délégat apostolique de tous les pays de la Grèce où il n'y avait point d'évêque. Alors la régence, pendant la minorité du roi Othon, composa pour la Grèce un code de lois qui n'étaient rien moins que catholiques. Comme j'enseignais alors au séminaire de Syra, Mgr le délégat apostolique mit en moi sa confiance ; et comme j'avais pendant la Révolution combattu neuf ans contre les lois anti-catholiques, il me fut facile de recommencer en Grèce, et, avec l'aide de Dieu, nous nous opposâmes tellement à toute nouveauté que l'Église catholique est parfaitement libre en Grèce et jouit de tous les droits et priviléges qu'elle possède à Rome même. Le roi étant arrivé à sa majorité, on voulut le faire rebaptiser, et l'obliger à professer la religion grecque. Alors sous le nom de Mgr le délégat, je composai une espèce de jugement dogmatique ; le roi le reçut, s'y soumit avec respect et aima mieux voir différer son couronnement que de trahir scandaleusement sa religion.

Je ne vous dirai point que le roi Othon soit un monarque grand politique ou grand guerrier ; mais je vous assure que c'est un roi vertueux, juste, modeste, religieux, et vraiment incapable de tran-

siger avec le vice, l'erreur ou l'injustice. De telles et si rares qualités ne peuvent manquer de le rendre très-bon roi, et je ne sais s'il en existe un qui soit plus agréable au Seigneur et plus ami de la vertu. Il s'occupe journellement pendant douze heures aux affaires du gouvernement ; souvent, quand la reine l'appelle pour dîner, il la laisse manger seule s'il n'a pas terminé sa tâche. Comme on craignait qu'un tel travail n'altérât sa santé, surtout s'il faisait maigre tout le carême, son médecin, fervent catholique, et son aumônier en écrivirent à Mgr le délégat qui renvoya l'affaire à Rome. Or Mgr le délégat, par ordre du Saint-Siége, dut lui-même accorder la dispense. Sa Majesté protesta toujours qu'elle ne voulait pas alléguer de nécessité, qu'il était fils obéissant. On dispensa à condition qu'il ne mangerait qu'un plat de viande, mais de viande ordinaire, en un mot un peu de bouilli et encore en petite quantité. Il accepta humblement ces conditions.

Dès son arrivée en Grèce, quand vint la semaine sainte (qui précède celle des Grecs), il fit arborer sur son palais le pavillon noir. Les ministres, croyant qu'il était mort quelqu'un de sa famille, se présentèrent pour lui faire les compliments de condoléance. « Non, dit-il, il n'est mort personne de ma famille, mais mon Rédempteur est mort, et j'en porte le deuil. » A Noël (qui n'arrive pour les Grecs

que le 6 janvier), il fit fermer tous les tribunaux, disant qu'il était catholique. Les Grecs de Syra avaient dépensé des sommes énormes pour préparer, à lui et à son cortége, un festin somptueux ; nous l'avertîmes que c'était le jour des cendres ; il répondit au magistrat qui venait l'inviter à ce dîner : « C'est jeûne pour nous catholiques. » Et personne n'alla au festin. Quand il visite nos îles, il invite toujours les évêques et tout le clergé à sa table. Le clergé grec se présenta, espérant recevoir le même honneur ; le roi le reçut dans son antichambre et se hâta de le congédier. S'il entre dans les églises grecques, même entouré de tout le clergé et de la magistrature, il y entre la tête couverte, au lieu qu'il entre tête nue, avec la plus grande dévotion et recueillement, dans nos églises, et, si l'on tarde à l'y conduire, il dit lui-même : « Allons à la métropole. »

Voici une petite anecdote sur ce prince : lorsqu'il vint la première fois à Tine, il était au milieu du clergé, on le conduisait sous un dais à la cathédrale. Comme chacun criait : *Vive le roi Othon !* notre Frère Winterhalder, Allemand de nation, cria la même chose en allemand. Le roi se retourne, l'aperçoit, le tire à côté de lui sous le baldaquin, et ils vont ainsi compère à compagnon jusqu'à l'église. Les Grecs frémissaient de rage. Au sortir de

l'église, le roi reprend notre Frère et avec lui marche sous le dais au milieu du cortége. On attendait le roi à un déjeuner préparé par la municipalité; mais notre Frère, sans tant de cérémonie, dit au roi : Mais, sire, est-ce que vous ne nous ferez pas une visite? — Allons, répondit le roi, où est votre monastère? — Le voici. Le monastère était une maison toute pourrie et maintenant abandonnée. Le frère lui montre le chemin. Le roi entre avec son Frère Maximilien. Notre frère, sans perdre contenance, présente au roi et à son frère de la limonade; ils la boivent. Le roi demande au Frère s'il désire retourner en Allemagne : « Très-volontiers, sire, si le roi votre père appelle les Jésuites en Bavière; sinon, je n'y veux pas retourner. Mais, sire, on dit que les Grecs veulent chasser les Jésuites de la Grèce. — Quoi donc! reprit le roi, ne suis-je pas catholique? Ne craignez rien. » Le Frère offrit une image au roi et une à son frère; ils les acceptèrent. Enfin le Frère promit au roi de lui écrire. Il le fit et lui envoya en cadeau la vie de saint Joseph écrite par le P. Patrignani. Il faut remarquer que ce Frère avait une figure d'ange qui lui captivait tous les cœurs.

Lors de la dernière Révolution, les années passées, on obligea tous les fonctionnaires publics de faire le serment d'obéissance aux lois. Nos confrères de

Syra et quelques-uns de mes élèves s'aperçurent du piége. Mgr le délégat apostolique ne cessa de protester, et nos catholiques ne cessèrent de refuser le serment que lorsque le ministre leur permit d'y mettre par écrit la clause : « *sauf les droits, les lois et les priviléges de l'Église catholique* ». Voilà donc comme nous triomphons toujours et comme l'Église grecque est toujours vaincue. Toutefois, ces avantages, nous ne les devons pas à nous seuls, mais à ceux qui sont venus avant nous.

Nous lisons dans l'histoire du Concile de Trente publiée par le cardinal Pallavicini, que, du temps de Pie IV, les orateurs de la république de Venise représentèrent aux Pères du Concile, que tous les peuples de la Morée et des îles professaient les mêmes dogmes que l'Église romaine, étaient soumis au Souverain Pontife, en recevaient des évêques et tous les règlements ; qu'ils différaient seulement du côté du rite. Il est vrai que le Saint-Siége, voyant l'ignorance de leur clergé, subordonnait ordinairement l'évêque du rite grec à l'évêque du rite latin. Qui plus est, vers l'an 1660, la Sacrée Congrégation décida que, comme la population grecque de Tine surpassait la population des Latins, ceux-ci devaient se conformer aux Grecs pour le calendrier; au lieu qu'à Malte, les Grecs, étant en plus petit nombre, devaient se conformer à notre calendrier. Alors, nos

Pères missionnaires donnaient les Exercices de saint Ignace, prêchaient, confessaient dans les églises grecques; confessaient les évêques et les prêtres grecs. A Tine, le Père Albertis rassemblait chaque semaine les deux clergés dans la cathédrale, leur expliquait du matin au soir les cas de conscience, la manière de méditer et de donner les Exercices. Quatre de ces prêtres sont devenus très-habiles pour donner des missions. Aux conférences du P. Albertis, se réunissaient, chaque fois, au moins quatre-vingts prêtres, tant de l'un que de l'autre rite. Le malheur a voulu que tous les membres du clergé latin n'étaient pas prudents; que les évêques de l'autre rite et les prêtres étant très-pauvres, les Latins abusaient parfois de la supériorité et de la confiance que leur accordait le Saint-Siége pour molester le clergé grec; les évêques latins faisaient en vérité trop de dépenses. On se fit des procès pour les limites des paroisses; l'union se refroidit. Vers l'an 1715, un moine russe, très-intrigant, vint prêcher et entraîner tous les Grecs-unis dans le schisme. Il s'engendra parmi les deux églises une animosité, une haine implacable. A mon arrivée dans le Levant, en 1830, je ne pus que condamner le mépris, l'éloignement injuste que notre clergé montrait contre les Grecs.

Entre-temps, nos Pères, qui avaient perdu, par la

faute des Latins, leurs missions dans la Morée, avaient celles de Tine, Naxie, Santorin, et, l'an 1754, celles de Syra, de Constantinople, de Smyrne et de Chio. Dans la mission de Chio, tous les Nôtres étaient pour la plupart originaires de cette île. Là, ils avaient obtenu le privilége de choisir les jeunes gens qui avaient le plus de talents et de vertus ; ils étaient exempts de toutes les obligations envers la cathédrale, ne connaissaient que nos Pères. De cette école sont sortis quantité de sujets excellents qui devinrent évêques, supérieurs des ordres religieux, grands prédicateurs, grands pénitenciers à Lorette et à Rome ; ils ont traduit dans leur langue plusieurs ouvrages ascétiques. Au moment de la suppression, le P. Timoni, de Chio, était une des meilleures têtes de la Société, dont il fut Assistant. Il y avait alors, en Sicile, douze Jésuites originaires de Chio, les uns supérieurs de nos maisons de Palerme, les autres professeurs de théologie, de philosophie, etc... supérieurs des missions, sans compter ceux qui cultivaient la vigne du Seigneur dans leur patrie.

La mission de Smyrne était occupée par nos Pères de France. Plusieurs de leurs fidèles ont souffert le martyre pour la foi. Ils eurent le malheur de voir périr leur église et la maison par un incendie. Il n'y a pas encore dix ans que, par les instances de M. Jean Daviers, célèbre missionnaire lazariste, notre mai-

son et notre église de Smyrne furent rétablies. Nos Pères de France avaient aussi la mission de Constantinople ; il paraît qu'on y envoyait aussi des Pères originaires de Santorin. La mission de Constantinople a produit des fruits innombrables en tout genre. Le clergé grec était alors réduit au silence, intimidé par l'érudition de nos Pères, et rougissait à la vue de leur zèle apostolique. Ils ont fait une quantité de conversions parmi les Arméniens, Géorgiens, Russes, Syriens ; ils entraient dans les bagnes et les prisons. Constantinople était pour eux le sanctuaire des vraies vertus ; le nombre des catholiques n'était pas si nombreux qu'à présent, mais il n'en était pas un qui ne fût en spectacle devant Dieu, devant les anges et devant les hommes, au lieu qu'à présent on peut dire à Dieu avec le Prophète : *Multiplicasti gentem, sed non lætitiam.*

Les missions de Santorin et de Naxie appartenaient à la France, celle de Tine appartenait d'abord à la province de Venise ; enfin elle fut cédée à la province de Sicile. La mission de Santorin fournissait quelques Pères à celle de Constantinople, celle de Tine avait au moins sept Pères qu'elle envoyait à Myconа, Milo, Thermia, Athènes, Modon, Syra et dans tous les lieux où se trouvaient des catholiques.

Par suite de la suppression, nos Pères de Constantinople et de Smyrne se retirèrent, vers l'an 1780,

quand ils furent remplacés par les Lazaristes. A Naxie, resta le vénérable P. Lofler que MM. les Lazaristes retinrent honorablement parmi eux et à qui ils laissèrent, pour ainsi dire, tout le gouvernement de la mission ; ils retinrent aussi avec eux un de nos Frères pour la pharmacie. Un zélé Lazariste, homme apostolique, retint aussi dans notre maison de Santorin quelques-uns de nos Frères. Les Lazaristes se chargèrent des missions de Constantinople, de Smyrne, de Thessalonique, de Naxie et de Santorin qui avaient de riches propriétés, et ne voulurent point accepter celle de Chio, Tine et Syra qui n'avaient aucun fonds. Les Pères de ces trois dernières missions, pleins de l'esprit de notre Père saint Ignace, formèrent le projet, bien digne de lui, de ne pas se séparer. Que dis-je ? à l'exemple des apôtres, ils divisèrent entre eux le Levant. *Ubi abundavit iniquitas, aucta est charitas illorum*. Le P. Credo, Jésuite français, qui se trouvait alors à Chio, essaya de se multiplier lui-même en traduisant en grec vulgaire l'*Introduction de la vie dévote* de saint François de Sales. qu'il fit distribuer gratis à chaque famille des îles, de Contantinople et de Smyrne. Le P. Nicolas Castelli, originaire de Chio, le Bourdaloue du Levant, et célèbre dans la langue grecque, parcourait successivement Chio et Smyrne, éclairait, touchait, encourageait les catholiques, et forçait les Grecs au silence.

Le P. Delanda, de Santorin, plein d'une force divine, choisit Constantinople pour le théâtre de ses fatigues apostoliques. Vénéré par les Turcs, craint des Grecs, recherché par tous les malheureux, possédant le grec, le turc, le géorgien, l'arménien, il devint l'âme de l'Église de Constantinople. Il avait la permission d'entrer dans tous les bagnes ; il était en faveur dans tous les tribunaux turcs. Il était partout, pouvait tout, opérait tout, était également connu en Russie, Arménie, Perse, Syrie, etc... A ceux-ci succéda le P. Lalomia, de Tine, prédicateur bien connu en Sicile, avant de venir en mission. Homme éloquent, profond théologien, zélé. Après avoir été successivement l'âme des évêques de Tine et de Syra, il parcourut Naxie, Santorin, Smyrne, Chio, Constantinople, donnant partout des retraites, opérant des conversions, faisant regretter les Jésuites. Jusqu'à ce jour les vieillards de Chio se rappellent encore son instruction sur l'occasion du péché. Le P. Roxhès fut chargé de la mission de Syra. Cette population provenait d'une bande de forçats, et voici comment : la peste avait emporté tous les habitants de Syra ; un bâtiment de guerre voulant y faire ses provisions, le commandant trouva que l'île était déserte, qu'il n'y restait que quarante femmes. Il fit sortir du bâtiment quarante galériens qui épousèrent ces femmes, et leur génération fut une génération de forçats. Nos Pères, pendant l'espace

de vingt ans, n'étaient point encore venus à bout de les apprivoiser entièrement. Le P. Roxhès, pour y parvenir, sortit de la ville, et, à une lieue de là, sur une hauteur où doivent passer tous ces laboureurs pour aller à leurs travaux, il se bâtit une belle maison. Quiconque passait ou repassait près de sa retraite devait se confesser au Père qui ne retournait à la ville que pour y donner les Exercices de saint Ignace. A Tine était le P. Antoine Gagliardi que le Seigneur avait rempli de son esprit, à qui il avait communiqué la connaissance des cœurs, le don des larmes et le rare talent de donner les Exercices de notre Père saint Ignace. Après avoir passé plusieurs mois à donner des retraites, il consommait le reste de l'année à parcourir chaque village, à cultiver ce qu'il avait semé dans les Exercices. Homme vraiment mortifié et faisant la pénitence la plus austère et jamais interrompue, il portait avec lui un petit sac de vieux morceaux de pain, et entendait les confessions jusqu'à onze heures et demie; alors il tirait du sac quelques morceaux de pain, les donnait à quelques femmes pour les faire bouillir dans l'eau avec un peu de sel, sans autre assaisonnement, et, après avoir mangé cette soupe merveilleuse, il retournait au confessionnal; et par son zèle, conservait tous les fidèles dans la grâce de Dieu. Le Seigneur lui manifestait le secret des cœurs. Si quelqu'un tombait dans quel-

que péché dont personne ne fût témoin, il ne vivait point en sûreté ; le même jour, ou tout au plus le lendemain, il voyait paraître devant lui le P. Gagliardi qui lui reprochait son péché et l'obligeait de se confesser à l'endroit même où il le rencontrait. Il a même prédit à quelques-uns ce qui leur arriverait dans quelques années, et les événements ont été conformes à ses prédictions. Il avait le don des larmes ; et lorsque, exténué sous le poids des années, il ne pouvait plus parler, les fidèles l'engageaient à se montrer dans l'église. A peine paraissait-il en présence du peuple, qu'il fondait en larmes, attendrissait, amollissait tous les cœurs et les excitait à une vraie componction.

Parmi les Pères de Tine était le P. Aghaezi, Supérieur de la mission, qu'on peut appeler le jurisconsulte du Levant ; il finissait tous les différends, présidait à tous les contrats. Excellent directeur des consciences, il était le confesseur du clergé et d'une partie du peuple. Il y avait dans la résidence un corridor très-long et très-large ; là la foule se rassemblait ; le Père au bout du corridor les excitait avec ferveur à la contrition ; ensuite il les confessait successivement. Après avoir consommé dans cette vie active une partie de l'année, nos Pères se retiraient les uns après les autres pendant quarante jours sur une montagne, dans une grotte où ils vivaient entière-

ment séparés de tout commerce. C'est là qu'ils négociaient avec le Seigneur la conversion du Levant. Des prêtres de Santorin, de Naxie et de Tine avaient aussi leurs grottes sur la même montagne et faisaient cet exercice de pénitence et d'union avec le Seigneur, sous les yeux d'un Père qui les animait plus encore par ses austérités que par ses instructions. Il existe encore dans Tine un chanoine qui a fait ces exercices de quarante jours en la compagnie et sous la direction de l'un de ces vénérables Pères. Il y a trois ans que mourut à Tine le chanoine François Philipucci, disciple de nos anciens Pères. Comme après la suppression ils étaient dépouillés de tout, incapables de trouver à vivre, chaque village tâchait d'avoir l'un d'eux comme une précieuse relique. Le village de Cilia obtint le P. Gagliardi, et ce Père habita chez les parents du chanoine Don François. Cet heureux disciple du vénérable Père, devenu prêtre, administra toute sa vie son propre village. Attentif à suivre les traces du P. Gagliardi, il n'admettait personne chez soi et préparait lui-même sa nourriture; riche d'un grand patrimoine, il s'empressa de tout distribuer en bonnes œuvres. Enfin s'étant couché un jour bien portant, il se leva vers le milieu de la nuit, fit appeler un prêtre, se confessa et demanda le saint viatique. Le prêtre, qui le voyait en pleine santé, s'y refusa. Enfin, vaincu par ses instances, il lui apporta

le Saint-Sacrement ; il demanda ensuite l'extrême-onction : nouvelle résistance parce qu'il paraissait plein de santé; enfin le prêtre le contenta, et, immédiatement après avoir reçu la dernière onction, le fortuné disciple du P. Gagliardi rendit paisiblement son âme au Seigneur. Je suis arrivé trop tard pour pouvoir connaître le P. Gagliardi ; mais depuis que j'ai entendu parler de lui, je me suis affectionné spécialement à sa mémoire. Puis-t-il m'obtenir du Ciel une vie et une fin semblables à celles de mon ami Don François Philipucci !

Cette mission, ce zèle, cette vie angélique de nos missionnaires était trop agréable à notre Sauveur Jésus pour qu'il ne les marquât pas du sceau qui lui est propre et ne leur donnât pas un gage de sa prédilection, un signe qu'il les acceptait pour ses disciples chéris : je veux dire une participation à sa croix et à ses ignominies. Il semble que le Sauveur ait dit alors de nouveau aux ennemis de son nom et de ceux qui le portaient si dignement : *Hœc est hora vestra potestas tenebrarum*. L'enfer parut se déchaîner contre cette petite réunion, la seule qui restât des enfants de saint Ignace. Clergé, prélats, religieux, séculiers, tous conspirèrent contre eux ; Rome même s'en mêla. On envoya de Rome à Tine des notaires apostoliques. Ces hommes doux, ces anges de paix se virent contraints, en témoignage de leur doctrine,

à être accusés, interrogés, puis déclarés innocents, puis accusés de nouveau et condamnés, enfin de nouveau absous. Tel fut le fruit d'une charité, d'un zèle qui avait si bien, après sa mort, fait revivre l'esprit de notre Société. Quelles pouvaient être les vues du Seigneur en laissant subsister ce petit noyau de l'ex-Société en Grèce tandis qu'il laissait disperser le corps entier? Il paraît donc que la Providence, en réunissant ce petit nombre de missionnaires, tous hommes extraordinaires en talents, en vertus, voulait augmenter en eux, après la suppression, l'union indissoluble, le zèle apostolique, l'esprit de mortification, et couronner ces vertus merveilleuses par la participation de son calice d'amertume. Au reste, n'abandonnons point le fil que nous donne cette union des anciens Jésuites pour nous diriger. Ils étaient morts les uns après les autres dans l'exercice de leur saint ministère ; et même, chose rare pour des apôtres qui étaient constamment en course dans les îles ou en Turquie, ils revenaient mourir à Tine où ils avaient formé leur sainte alliance. Pour ne pas manquer l'occasion de rétablir la Société, ou d'y rentrer si elle se rétablissait ailleurs, ils avaient envoyé l'un d'eux en Italie, le Père Scordialo, originaire de Tine. Celui-ci, apprenant que la Société subsistait en Pologne, s'y rendit ; de là, il fut renvoyé en Italie pour les intérêts de la Compagnie. A peine les autres apprirent-ils que Pie VII

rétablissait la Compagnie en Russie, que le P. Desperanus, originaire de Chio, s'y rendit comme représentant des missions du Levant et passa à notre collége de Saint-Pétersbourg. Alors il n'existait plus de cette mission que le P. Joseph Mortellaro. Né en Sicile, d'une famille très-distinguée, il entra tout jeune dans la Société, et, après avoir terminé ses études, il fut envoyé à Tine. Une humilité la plus profonde, un tendre et filial attachement envers la sainte Vierge, une sainte haine de soi-même furent son partage; mais ce qui paraissait dominer en lui était un attachement inviolable à notre Mère la Compagnie. Quelque difficile que fût l'action qu'on lui demandait en considération de la Société, il quittait, abandonnait, sacrifiait tout au seul son de cette douce parole : *La Compagnie de Jésus*. Il paraît que le Seigneur lui avait promis qu'il reverrait les Jésuites à Tine ; au moins assurait-il qu'il ne mourrait pas sans avoir vu les Jésuites à Tine. Courbé sous le poids des années, il donnait encore des retraites à Syra et à Tine. Il avait, avec ses épargnes, bâti une grande chapelle à sa bonne Mère la sainte Vierge, et chaque dimanche, chaque fête il y rassemblait les jeunes gens et les congréganistes pour chanter son office. Afin de pouvoir orner son église et sa chapelle, il épargnait toujours et se refusait le nécessaire. Il cuisait un morceau de lard, et le bouillon réchauffé chaque jour faisait toute sa

nourriture. Pendant la semaine il lavait lui-même son linge. Toutes ces épargnes lui étaient dictées par son amour pour la sainte Vierge. Cessant pour ainsi dire d'être homme puisqu'il ne pouvait se tenir debout, il était encore apôtre : il se traînait en rampant sur les routes les plus fréquentées, et, dans les endroits où elles sont plus étroites, il s'arrêtait, tendait les deux mains à droite et à gauche jusqu'aux murailles et ainsi arrêtait tous les passants. Quand il y en avait une quinzaine, il les prêchait, les exhortait à la pénitence, et dans un corps tellement courbé qu'il semblait rentrer en cette terre dont il était formé, il élevait les âmes vers le ciel. Enfin l'an 1805, le Seigneur exauça les vœux de ce bon vieux Siméon : deux Jésuites de Russie, le P. Motte et le P. Venturi, lui furent envoyés. Consolé, après trente-deux années d'attente, de voir la Compagnie en possession de sa chère mission, le P. Joseph Mortellaro rendit en paix son âme au Seigneur. Mais la grâce de la conversion des Grecs exigeait encore des sacrifices douloureux ; et Dieu le fit voir après la mort du P. Mortellaro. Le P. Motte, persécuté à outrance, quitta la Compagnie, et mourut dans un hôpital. Le P. Venturi, digne enfant de saint Ignace, succéda au P. Mortellaro ; ce zélé missionnaire, dont le nom sera immortel à Syra, fut persécuté, accusé et condamné par l'évêque de Syra ; il mourut d'af-

fliction ; mais après sa mort il fut, par la sentence de la Sacrée Congrégation déclaré nouvel apôtre du Levant.

Nonobstant tous ces efforts de l'enfer, Dieu voulait qu'il y eût des Jésuites à Tine : le P. Jean-Francois Franco, Sicilien, y fut envoyé par sa Province, vers l'an 1813. En peu de mois il apprit la langue, reçut le don *gratis datum* des retraites ; à sa voix, toute la face du pays se renouvela, il n'y eut personne dans toute l'île qui ne fit une confession générale. Missionnaire infatigable, assis au confessionnal du matin au soir, il affermit, augmenta en peu de temps les bonnes résolutions et la conversion de ce peuple. Naxie, Syra, Santorin, Smyrne, Chio devinrent le théâtre où s'exerça son zèle, et où il rendit gloire à Dieu. Ignorant ce qui se passait dans le monde, et ne connaissant, n'estimant que le salut des âmes, il vole à Constantinople en 1820, précisément à l'époque la plus funeste pour les chrétiens, aux jours où les Turcs les massacraient indistinctement. Le P. Franco oublia les périls où il exposait sa vie pour ne s'occuper que du salut des âmes ; seul, tranquille au milieu des alarmes de la ville et de l'Empire entier, il annonça les vérités éternelles à tous les pécheurs. Pendant deux mois, le Seigneur opéra par son ministère des conversions prodigieuses. Retournant aux îles, chargé de bonnes œuvres, glorieux trophées qu'il avait remportés sur l'enfer, il tomba entre les

mains d'une escadre turque qui brûlait la ville de Chio. Le P. Franco voit tomber à côté de lui tous ses compagnons sous le cimeterre des Turcs altérés de sang. Alors le Pacha regarda le P. Franco, et comme si une voix du ciel l'eût menacé lui-même il s'écria : « Laissez partir celui-ci. » Partout on vit le P. Franco, pendant dix-huit ans et plus, compter tous ses instants par de bonnes œuvres et par les conversions qu'il opéra. Mais il fallait aussi qu'il offrît un sacrifice de douleurs à notre Seigneur, en reconnaissance des dons qu'il lui avait accordés, et que Dieu, en lui imprimant le caractère de ses élus, montrât ainsi qu'il l'aimait et qu'il lui appartenait. De 1830 à 1837, la scène changea totalement à l'égard de cet infatigable ouvrier dans la vigne du Seigneur : on cessa de vouloir l'entendre; ses discours, ses exhortations, tout en lui vint à déplaire; il se vit un sujet de risée et de sarcasme : terrible angoisse pour une âme qui brûle plus que jamais du zèle du salut des âmes, et ne veut rien autre chose, ne désire plus rien au monde que de parler de Dieu, d'annoncer sa parole et d'envoyer des âmes au ciel. Quelle affliction de voir sourds à sa voix ceux-là mêmes qui naguère le révéraient comme un homme descendu du ciel ! Il partit donc du Levant qui lui doit la conservation de la foi, ne portant avec lui que la sainte croix et la ferme espérance d'être récompensé du Pasteur des pasteurs, juge invariable qui a écrit dans le ciel ses travaux et ses vœux.

Le départ du P. Jean Franco laissait un vide bien dangereux : nos habitants du Levant, entraînés par les passions, séduits par les erreurs, corrompus par les mauvais compagnons, auraient bientôt perdu la crainte du Seigneur, et fait naufrage dans la foi, si Dieu n'avait envoyé le P. Bonaventure Aloysio, que Dieu paraît avoir revêtu de la vertu d'en haut, pour porter, annoncer son nom aux catholiques et même à ceux qui sont hors de l'Église. Il n'y a pas longtemps que, donnant la retraite à Santorin, il comptait chaque jour, parmi son auditoire, soixante à soixante-dix grecs schismatiques venus des campagnes, qui assistaient toute la journée aux saints exercices, et à qui des catholiques à leur aise donnaient indistinctement la nourriture. Les Grecs disaient en gémissant : « Plaise au ciel que ce Père vienne prêcher dans nos villages ! »

Voilà deux ans, Mgr Justiniani passa à l'île de Samos pour administrer deux catholiques ; il obtint un quartier à part et une salle pour sa chapelle. Les Grecs les plus notables assistèrent par curiosité à sa messe. Notre Prélat fit un discours sur la vie que doit mener quiconque est baptisé. Tous ces messieurs, quoique schismatiques, tout extasiés s'écrièrent : *Nunquam sic locutus est homo,* voilà un discours bien autre que celui de nos évêques ! Vous voyez, mon Révérend Père, par combien de grâces, le Seigneur prépare ses voies. Il semble qu'il réserve ses faveurs

pour la Grèce, et que là il envoie par prédilection les hommes de sa droite, puissants en œuvres et en paroles. Il y envoya Mgr de Forbin-Janson, d'Avignon, qui, seul au milieu de la Babylone de Smyrne, éleva longtemps la voix pour Dieu et son Église. Là, il osa défier à chaque moment toutes les sectes, traita tous les points de controverse, réfuta toutes les erreurs, et rendit muets tous nos frères errants. Dieu naguère envoya à cette ville prostituée le vénérable, le savant, l'éloquent Mgr Bonami, plus vénérable par ses vertus, par la science des saints, que par la dignité épiscopale; il attaqua, poursuivit, terrassa toutes les erreurs, et l'erreur devint muette en sa présence; et, afin qu'en partant il ne cessât point de faire entendre sa voix, il fit imprimer en langue grecque vulgaire un catéchisme très-détaillé, où il développe les vérités de la foi catholique, puis met en plein jour et manifeste la honteuse défection de l'Église grecque; enfin, pour régénérer la nation, il fonda le grand collége de la Propagande où MM. les Lazaristes instruisent maintenant l'élite de la jeunesse du Levant.

Mais un des dons les plus précieux que la divine Providence, toujours attentive au salut du Levant, fit à ces contrées jadis si agréables au Seigneur, mais devenues maintenant si ingrates et le repaire de tous les crimes, le nid de toutes les erreurs, par suite

de l'oubli total de son Créateur, fut M. Jean Daviers, Lazariste. Le Seigneur, qui dispose les hommes en vue des événements, avait donné à M. Daviers un cœur ample, souple, compatissant, qui embrasse tous les genres de bonnes œuvres, prend toutes les formes, est tout à tous, s'oubliant soi-même, et uniquement attentif à soulager, ressusciter, embellir, perfectionner les âmes. Envoyé dans le Levant tout jeune encore, sur la fin du siècle passé, et destiné à la mission de Smyrne, il en fit le théâtre des vertus apostoliques, et y parut *sicut lilium inter spinas*. A peine parut-il qu'il sut forcer le respect de toute la ville, et captiver l'affection de toutes les sectes et des pécheurs. Employé dans l'école des pauvres, il enseigna, avec les langues, la crainte du Seigneur; il forma dans leur jeunesse Messeigneurs Mousabini, archevêque de Smyrne, Alberti, coadjuteur de Syra, Missire, naguère recteur de l'école grecque, appartenant à la Propagande de Rome, chéri et respecté de toutes les personnes en place, de tous les grands, révéré de nos amiraux et de leurs officiers qui se trouvaient au Levant, en correspondance avec les ministres en France; il obtenait des protections, des faveurs pour l'Église du Levant en général, et pour chacun de ses membres en particulier, qu'il fût ecclésiastique ou séculier. Il appela à Smyrne Monseigneur de Forbin-Janson, d'Avignon, et tant

d'autres zélés prédicateurs qui ont annoncé la vraie religion à Smyrne. Sa maison servait d'hospice à tous les prélats, voyageurs et pèlerins qui passaient au Levant, et il ne manquait pas d'engager les prédicateurs passagers à faire entendre dans leur église leurs voix apostoliques. Quasi plus Jésuite que Lazariste, il était l'apologiste de nos missionnaires, il les appelait pour les retraites de Smyrne, engageait ses confrères à les inviter dans leurs missions respectives, les conjurant de n'épargner aucune dépense pour recevoir et traiter honorablement nos Pères pendant leurs missions. Se trouvant au milieu des discordes qui toujours avaient lieu entre le clergé vénitien et l'Évêque, également cher à tous les partis, il était un vrai juge de paix. Il accompagnait les prêtres dans leurs visites, réconciliait les dissidents, donnant partout des retraites, des triduum, des mois de Marie ; ses pas étaient comptés par des bienfaits. Il avait toujours une provision de remèdes, mais surtout de livres de piété, des images, des médailles. Attentif à faire établir partout dans le Levant les Congrégations, les associations pieuses. Toujours communiquant aux évêques, au clergé la notice des conversions et autres bonnes œuvres qu'on lui annonçait de France. C'est à lui que les églises du Levant sont redevables des aumônes que leur envoie l'Œuvre de la Foi. C'est par ses soins que, dans cha-

cun de nos évêchés, il se fait tant de souscriptions, on recueille dans le Levant tant d'aumônes pour l'Œuvre de la Foi. Se trouvant à Paris, pendant la révolution de juillet, tandis que chacun ne songeait qu'à sauver sa vie, M. Daviers traduisait tranquillement en grec vulgaire la *Journée du Chrétien,* qu'il a fait imprimer à ses frais et distribuer gratis à tous les catholiques du Levant ; et, afin de concourir aux bonnes œuvres de tous les missionnaires, il a composé un dictionnaire portatif français-grec vulgaire, qu'il distribue également gratis. Devenu sourd, il prêche, donne des retraites, entretient la correspondance avec tous les Prélats, les missionnaires et toutes les personnes en place, soit de France, soit du Levant, qui peuvent servir la religion. C'est à lui qu'on est redevable de l'établissement des Sœurs de Charité, des Frères de la Doctrine Chrétienne pour la mission du Levant. Il y avait naguère à Constantinople, pour supérieur des missions des Lazaristes, M. Brisset, homme vraiment puissant devant le Seigneur; il était, à la lettre, le pied des boiteux, l'œil des aveugles ; comme il possédait le turc, le grec, l'arménien, il dirigeait un grand nombre de fidèles, révéré des grands, petit avec les petits, tout à tous.

Il a eu pour successeur M. Leleu, jadis élève de Saint-Acheul, personnage tel qu'il faut à Constantinople, doux, prudent, discret, souple, insi-

nuant, chéri de ses inférieurs, jouissant de la confiance de tous les ordres et de toutes les classes. M. Dremerg, Lazariste, est missionnaire à Santorin; jeune encore, mais possédant la gravité, la sagesse et les vertus religieuses, il est révéré et fait beaucoup de bien dans la mission. Enfin le P. François, Récollet, âgé de soixante-quatorze années, en a passé une grande partie au Levant: il a été deux fois Préfet des missions; il a refusé successivement les évêchés de Chio et de Santorin; il a une prédilection pour l'île de Tine où les mœurs sont plus simples; il y passait sa vie à parcourir les villages, arrivant dans chaque endroit à la pointe du jour et confessant jusqu'au soir. Le lendemain il confessait dans un autre village, les parcourait tous, et puis recommençait sa tournée, se nourrissant de pain d'orge; il est homme vraiment pénitent, humble et paisible. Tels sont, mon R. Père, les apôtres, les sauveurs que le Seigneur nous a donnés, les exemples qu'il nous a proposés, les médiateurs qu'il a choisis, sanctifiés et placés entre lui et la Grèce. Qui pourrait croire que leurs fatigues, leurs pénitences, leurs bonnes œuvres, leurs vœux ardents, leurs sacrifices ne sont pas montés au ciel en odeur de suavité pour désarmer la colère du Seigneur? Est-il croyable que le Seigneur aurait envoyé et fait briller en Grèce tant de faisceaux de lumières, s'il avait décrété qu'elle

continuât à rester aveugle; et tant d'âmes que ces missionnaires, ministres de la parole de Dieu et dispensateurs de ses grâces, ont fait couronner dans le séjour de la gloire, pourraient-elles ne pas intercéder et fléchir le Seigneur? Ces missionnaires qui se sont usés au salut des Grecs, parvenus à la couronne de gloire, auront sans doute demandé au Seigneur qui les couronnait de rendre leur triomphe complet en convertissant les pays qui furent le théâtre de leurs combats. Serait-il possible que tant de moyens de salut que le Seigneur des miséricordes a tant prodigués pour la conversion de la Grèce ne produisissent jamais les fruits que Dieu en attendait? Quand arrivera le moment où les successeurs, les frères de nos pères, *venientes venient cum exultatione,* ils trouveront encore en Grèce d'énormes et d'innombrables forfaits ; mais chaque prêtre zélé ne travaillera-t-il pas à la réconcilier avec Dieu? mais, en célébrant la sainte messe dans la Grèce même et ailleurs, n'entendra-t-il pas la voix de son cœur qui, à la présence de la victime d'un prix et d'une clémence infinie, lui fait dire au Seigneur : *Mitigasti omnem iram tuam, avertisti captivitatem Jacob, operuisti omnia peccata eorum?* Le Seigneur avant d'envoyer son Fils sur la terre a attendu qu'elle fût plus coupable que jamais, afin de lui prouver que sa miséricorde surpasse sa justice,

que sa bonté est plus grande que la malice de ses ennemis. Jusqu'à quand donc le sang de Jésus-Christ, immolé, versé sur nos autels, aura-t-il demandé, crié miséricorde envers les Grecs sans être exaucé par son Père, qui cependant a mis en lui toutes ses complaisances? Jusqu'à quand tant de saints missionnaires, morts dans la paix du Seigneur en Grèce, *testimonio fidei probati, et non accipientes repromissionem,* ne verront pas arriver au Ciel et déposer à leurs pieds les couronnes de ces Grecs pour le salut desquels ils ont abandonné leur patrie et le monde; pour lesquels ils ont fait tant de vœux, de pénitences, essuyé tant de fatigues, de persécutions, offert tant de sacrifices, etc.? La France elle-même n'a-t-elle pas été réconciliée avec le Seigneur après tant d'excès et de crimes? Que dirai-je de l'Amérique? Nos Pères avant la suppression n'y trouvaient que des persécutions, des tourments, la mort et pas même de tombeau; mais à présent *venientes cum exultatione portantes manipulos suos.* Il en sera de même de la Grèce arrosée du sang et des larmes de ses apôtres. Que les scélératesses des Grecs ne vous épouvantent donc pas, ne nous rebutent pas; que ce soit, au contraire, un plus puissant motif d'espérer : vérité que connaissait très-bien le roi Prophète lorsqu'il disait avec assurance au Seigneur : *Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim.*

Les événements augmentent nos espérances : en effet la direction des affaires est maintenant entre les mains de M. Coletti ; et ce ministre, jadis si dangereux, est devenu si favorable aux nôtres que les méchants l'accusent d'être catholique. Dirait-on que c'est pour punir la Grèce et non pas plutôt pour verser sur elle toutes ses miséricordes que le Ciel a donné pour roi à la Grèce le religieux, le vertueux Othon ? Pourquoi le Seigneur avait-il ménagé les événements pour que la Grèce eût dans un temps pour représentant de la France M. de Lagrenée, jadis élève de Saint-Acheul et personnage exemplaire ; pour représentant de l'Autriche et l'érudit, le religieux, le zélé baron Prokest ; le ministre du Danemark qui se ferait brûler vif pour la défense de la vraie religion ? Pourquoi tant de traits éclatants de lumière si ce n'est pour faire connaître aux Grecs où est la vérité ?

Athènes est le cloaque de tous les vices. Là tous les conspirateurs de l'Europe, tous les exilés, tous les désœuvrés, tous les adultères, tous les plus infâmes débauchés, tous les illuminés, tous les écrivailleurs impies sont venus se réfugier. Et cependant on compte à Athènes plus de trois mille catholiques, et même le Préfet des missions m'assurait que pas un de ces catholiques n'y est mort sans sacrements. L'impiété et la corruption refluent sur

le peuple. Le Seigneur a remédié à ce scandale en montrant à Athènes et à toute la Grèce, premièrement un type d'incrédulité et de dissolution, et le même homme devenu chrétien repentant, confessant la vraie foi, détestant, abjurant ses erreurs, ses écarts, ses scandales en présence de son corps d'officiers, et mourant en pleurant ses péchés. Telle fut la foi du général Pisani, commandant en chef toutes les troupes de la Morée. Un missionnaire, étant venu le supplier d'accorder la grâce à un soldat coupable, trouva Son Excellence au lit et indisposée ; ayant obtenu la grâce, il hasarda, en le remerciant, de lui faire observer que la miséricorde offerte et accordée par un Dieu d'une majesté infinie à tous les pécheurs pénitents, mérite de plus grandes actions de grâce que celles que vient de recevoir Son Excellence au nom du soldat coupable. Ayant dit ces mots, il prit congé du malade. Huit jours après, il est appelé par le général qui en le voyant lui dit : « Je désire me confesser. — Quand vous le voudrez, répond le prêtre. — A présent, reprit le général ; vos réflexions sur la miséricorde du Seigneur m'ont pénétré ; je n'ai plus eu de repos depuis huit jours, je ne fais que me rappeler, détester et pleurer mes péchés. » Il se confesse et demande le saint Viatique ; mais quelle fut la surprise du missionnaire, en entrant avec le Saint-Sacrement, de trouver le général mo-

ribond, pénitent, prosterné, et autour de lui tout son état-major. Alors, en présence de tous, il rétracte, déteste, abhorre toutes ses erreurs contre la religion, tous ses scandales, fait une claire et distincte profession de notre sainte religion, demande pardon de ses scandales, donne des ordres, prend des dispositions pour réparer le mal qu'il a fait et meurt dans la paix du Seigneur à qui il avait si longtemps et avec tant d'ingratitude fait la guerre. Ce prodige des miséricordes du Seigneur fut raconté dans les feuilles publiques d'Athènes. Oh ! combien d'impies se convertiraient de la même manière s'ils connaissaient l'immensité de la miséricorde du Seigneur ! Le désespoir ne doit être le fait que des damnés et des démons. J'ai connu un énergumène qui fut sur-le-champ délivré de la possession du démon sans le moindre exorcisme, mais à la seule peinture qui lui fut faite de la miséricorde de Dieu. Disons-leur donc avec saint François Xavier : *O fratres mei, o socii mei, meliorem Deum habemus quam putamus !*

Il est inutile de s'informer ici du clergé schismatiques ; on aurait honte de passer pour le connaître. Il serait inutile de tenter une controverse avec lui ; le désir de commander les aveugles les étourdit. Comme César aimait mieux être le premier dans un village que le second à Rome, de même ces schismatiques aiment mieux être membres du synode, passer

pour chefs de l'Église, quoique esclaves du roi et du gouvernement, que devenir subordonnés au Pape. Vous les convaincrez donc, mais vous ne les amènerez pas à se rendre, parce que, conséquemment, ils devraient avouer qu'ils ont trompé le peuple, et de ce fait deviendraient de simples zéros.

Oui, nous voyons avec joie s'élever sur la Grèce des signes de la miséricorde de Dieu. Et de fait, au moment où l'Europe avait à son choix tant de princes, tant de familles distinguées mais infectées d'hérésie, à mettre sur le trône de Grèce, elle choisit de préférence ponr roi de la Grèce le prince qui est le plus attaché à la foi et à la pratique des devoirs qu'elle impose. Comment s'est-il fait qu'après que toutes les puissances de l'Europe ont été pour ainsi dire aux petits soins pour accorder aux Grecs tout ce qu'ils demandaient, ils aient, nonobstant leurs résistances réitérées et menaçantes pour que le successeur du roi se fît grec de religion ; ces puissances, dis-je, désunies sur les points de religion et d'intérêt politique, s'accordent constamment, unanimement à rejeter les instances des Grecs, et à assurer au roi et à ses successeurs la liberté de conscience ? Comment se fait-il que la Grèce ne cesse d'aimer son roi qui professe une religion opposée à la sienne, qui humilie ses pontifes et ses ministres et accueille avec respect ceux de l'Église catholique.

Vous trouverez étrange, mon Révérend Père, que j'ose avancer qu'il faut ensevelir l'Église grecque. J'ai pour cette ancienne et célèbre Église toute la vénération qu'elle mérite. La question serait de savoir si Dieu, après avoir été tant offensé par elle, consent à la rétablir. Consultez sur ce point les révélations de sainte Brigitte. *(Lib. 7, Revel. c. 19.)*

Deux choses y sont prédites : 1° que leur empire et royaume ne seront jamais rétablis, s'ils ne se soumettent à l'Église romaine; 2° s'ils ne se conforment en tout à ses constitutions et rites : ce serait de fait leur Église ensevelie. Voici un fait à noter : le cardinal Maï, étant secrétaire de la Propagande, fit faire un choix des jeunes gens du Levant et établit une école indépendante de la Propagande, puis consacrer pour évêque du rite grec Mgr Missire. Les jeunes gens étaient instruits dans toutes les cérémonies du rite grec, ordonnés de la même manière. Le Seigneur ne sembla pas agréer cette nouvelle œuvre; deux élèves sont morts, les autres sont restés infirmes pour toute leur vie et ont repris le rite latin ; le collége s'est dissous et il est abandonné. Toutes ces églises des rites particuliers sont, surtout à présent, la honte de l'Église. Quoi de plus odieux que l'apostasie récente de plus de quarante mille catholiques Ruthènes, arrivée voilà quelques années en Pologne! Ils avaient pour moteurs de la défection leurs évêques et

leurs métropolitains ! Quand nous étions en Pologne, il nous était plus difficile d'absoudre les prêtres unis que leurs peuples. Les prêtres, à raison de leurs superstitions, de leurs scandales domestiques, de la mauvaise éducation et conduite de leurs enfants, écartaient plus les Russes de notre religion que nos instructions ne pouvaient les y attirer. Les fidèles qui leur étaient soumis restèrent, par une providence paternelle et spéciale vraiment miraculeuse, bons, il est vrai, mais extrêmement ignorants en fait de religion, si on excepte ceux qui appartenaient aux terres de la Compagnie, lesquels étaient instruits par nos Pères, se confessaient à nous et communiaient de la main de leur prêtres unis. Vous me direz : Mais comment les induire à changer de rite? Je réponds : Cela est difficile, mais si le Seigneur le veut, *non erit impossibile apud Deum omne verbum.* La crainte de voir la Compagnie amener les Russes à ce retour vers Rome fut une des causes de notre expulsion.

En 1820 nos PP. de Pologne ayant demandé à la cour de Saint-Pétersbourg la permission d'envoyer à Rome quelques Pères pour l'élection du Général de la Compagnie, cette cour, dont la politique consiste à avoir sous la main les chefs de toutes les Églises pour mieux en contenir les membres, craignant que si notre Général était à Rome elle ne vînt à perdre son autorité sur nous, porta

le décret impérial de notre totale expulsion de la Russie. La difficulté de trouver des missionnaires qui parlassent les langues du Caucase, et plus encore des prêtres qui voulussent venir exposer leur vie dans une mission où les habitants infidèles croient gagner le Ciel en faisant captifs ou massacrant les chrétiens; enfin parce que le général en chef et toutes les autorités civiles et militaires demandèrent à Sa Majesté de nous laisser au Caucase, nous y restâmes donc; mais tous nos autres Pères furent expulsés en 1820. Notre résidence ordinaire était Mozdock, centre de nos missions depuis 1807. Nous représentions seuls notre Compagnie chassée de toute la Russie et partout calomniée à l'instigation du ministre Galitzin. Sans se lasser, le gouvernement nous faisait les offres les plus avantageuses et les plus honorables pour nous engager à abandonner l'Institut. Mais notre réponse donnée de vive voix et par écrit était chaque fois : « *Nous voulons, avec la grâce de Dieu, vivre et mourir dans la Compagnie de Jésus.* »

Entre-temps le Seigneur nous envoyait de grandes consolations, nous ménageait de puissantes protections pour nous soutenir contre les persécutions que quelques-uns nous suscitaient afin de plaire au ministre dont le neveu s'était fait catholique. Ce fut au temps de cette persécution que nous eûmes la

consolation de terminer, par le moyen des aumônes abondantes que, chaque trimestre, nous envoyaient les officiers de l'armée de Géorgie, une superbe église en l'honneur de l'Assomption; nous nous hâtâmes de la bénir le jour de la fête.

Vers la mi-septembre, je commençai mes Exercices annuels de saint Ignace. Le Révérend Père Supérieur s'était chargé de recevoir et d'entretenir divers étrangers, Polonais, Suisses, Italiens, qui habitaient dans le grand hospice que nous avions bâti pour les voyageurs; et moi j'étais séparé des autres. Un soir vers les dix heures on réveilla nos hôtes et notre R. P. Supérieur; on me laissa dormir pour ne pas me distraire de mes *Exercices*. Tous les habitants de la ville, qui renferme huit à neuf mille âmes, virent clairement et distinctement dans l'air pendant un assez long laps de temps deux grands vaisseaux; sur chacun était assis un Pontife tenant en main deux clefs; un de ces vaisseaux était plus grand que l'autre, et son Pontife plus vénérable et majestueux. Enfin le petit vaisseau s'approcha peu à peu du grand jusqu'à ce qu'il vînt se confondre avec lui, et alors il ne parut plus que le grand vaisseau et son vénérable Pontife. On me raconta cette apparition quand je finis mes *Exercices*; tous attestaient l'apparition. La population superstitieuse était tout alarmée, conjecturant que bientôt il arriverait

un déluge. Il me parut plus naturel de déclarer que ces deux vaisseaux désignaient les Églises Grecque et Latine ; que la Grecque viendrait enfin tellement s'unir à la Latine que le nom et le fait de l'Église Grecque ne subsisteraient plus.

Je ne puis vous donner jusqu'à présent aucun renseignement sur les moines du mont Athos. Si M. Eugène Boré me transmet quelque notice, je me ferai un devoir de vous la communiquer. Il y a plus de dix ans que je concourus à envoyer à Rome deux jeunes religieux de ces monastères. Ils n'avaient d'autre science que celle de leur langue. Ils ont fait leur abjuration à Rome ; mais, quoiqu'ils persistent, ils ne font rien pour le service de Dieu. On me dit que ces moines font métier de séduire les peuples en opérant continuellement de faux miracles. Ils ont été démasqués voilà cinq à six ans par un des leurs, jeune homme qui lui aussi n'avait d'autre science que celle de la langue grecque. Ils l'ont persécuté en Turquie, en Grèce ; partout, ils ont eu recours à la magie pour le faire périr, et ils sont du moins parvenus à lui causer un grand dommage dans les facultés de l'âme. Pour leur échapper, il se fit d'abord Turc ; enfin il se mit sous la protection d'un prêtre gazetier en Morée. En dernier lieu, voilà deux ans, il est venu se réfugier à Chio chez Mgr Justiniani chez qui je vis. Après deux

mois d'épreuves il a fait sa double abjuration ; il est souple, docile, vit retiré, mais il a été impossible de le dégourdir ; il restait pensif, la tête baissée, sans se remuer de toute la journée, jamais il ne travaillait, ni ne parlait. Il est resté cinq mois chez nous ; nous apprenons qu'il est à présent dans les environs de Smyrne et qu'il persévère dans la religion catholique.

Dans le courant du XIV[e] siècle, si fécond en faux spirituels, l'hérésie des Palamites alla se nicher et subsiste encore dans des monastères du mont Athos, dont les moines professent une nouvelle espèce de quiétisme. Ils prétendent être parvenus à la perfection de l'oraison et de voir avec les yeux du corps une espèce de lumière qui est Dieu lui-même. Pour arriver à cette vision ils se courbent ou penchent la tête sur l'estomac, retiennent leur haleine, observent le mouvement de leur barbe, et croient parvenir ainsi, peu à peu, à force de contention, à l'état sublime du pur quiétisme ou repos. L'abbé Barlaam, autre fanatique du même siècle, les attaqua. On les appelle *Palamites*, parce qu'ils suivent la doctrine de Grégoire Palamas, archevêque de Thessalonique qui, de son temps, ennemi acharné des Latins, enseignait que la lumière que les Apôtres virent sur le mont Thabor était Dieu lui-même. On appelle *Omphalopsyci* ceux qui supposent l'âme

dans le nombril, à cause de la position dans laquelle ils se mettent quand ils prient, croyant voir dans le nombril la lumière qui est Dieu même. On les appelle aussi *Esicasti*. Une secte encore plus absurde, mais récente, existe encore au mont Athos. Un célèbre docteur appelé Nicodème a enseigné que nous ne pouvons faire rien de plus agréable à Dieu qu'en communiant chaque jour sans faire attention à nos péchés et à notre indignité. Ces sectaires s'appellent *Kalivadhès*, nom qu'on leur donne, parce qu'ils ne bénissent pas le dimanche les *kalivats* (espèce de grains bouillis, mêlés avec du sucre, des dragées, d'autres douceurs que les Grecs font bénir en mémoire des trépassés : ils en donnent pour raison que le dimanche est le jour de la résurrection, jour auquel il ne convient pas de faire la mémoire des morts. S'il se trouve avec eux qui leur sont opposés, ils dissimulent en faisant comme eux. S'ils parviennent à corrompre quelques prêtres, ils se font remettre une grande quantité de saintes hosties et se communient eux-mêmes de leurs propres mains, chaque jour et partout où ils se trouvent. Ils ne croient pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit tout entier dans chaque petite partie de l'hostie. C'est pourquoi ils divisent chaque hostie en plusieurs parties, et celui qui n'a reçu qu'une partie de l'hostie pense n'avoir reçu qu'un seul membre de notre Sau-

veur. Après la communion, ils s'entre-demandent quel membre ils ont reçu : l'un prétend avoir reçu la tête, celui-ci la bouche, celui-là les mains et l'autre les pieds. Avant 1821, ils ont été persécutés par les autres moines qui en ont étouffé ou massacré un grand nombre, et la persécution contre ces malheureux fous dure encore.

La langue grecque littéraire ou le grec ancien s'enseigne dans les universités, les gymnases, etc.; mais personne ne l'écrit, et il en est peu qui l'apprennent en perfection quoiqu'on s'en occupe tant d'années, parce qu'on surcharge la jeunesse de tant de diverses études qu'elle ne peut qu'effleurer chaque branche de connaissances. Tous les élèves sortent sachant quelques définitions et rien de plus : *ex omnibus parum, ex toto nihil*. Dans les ouvrages imprimés, les lois, les catéchismes, les feuilles publiques, les sermons, surtout des prêtres grecs, on emploie la langue des lettrés qui a des règles fixes et des expressions moins triviales que la langue vulgaire. Cette dernière langue est pour ainsi dire la même pour tous les Grecs; ils se comprennent partout où ils sont; il y a parfois un peu de différence dans la prononciation, dans les termes. Partant nos catholiques n'ont pas une prononciation si délicate, des termes si choisis que les Grecs schismatiques, différence qui naît de ce que les catholiques appren-

nent pour la plupart à lire de nos missionnaires qui jamais ne parlent très-bien, ou ne prononcent pas correctement. Le grec des lettrés se parle en perfection par tous les habitants. Un gros village de Chio, à cinq lieues de notre ville, appelé Wolisso, patrie du grand Bélisaire, a de riches et fertiles campagnes que tous les propriétaires louent aux habitants des villages voisins; pour eux, ils dédaignent le travail, regardant comme une honte pour une personne qui parle bien le grec de s'occuper du travail des mains. Tous les habitants se répandent dans les grandes villes de Smyrne, de Constantinople, etc., où, avec des formes nobles et distinguées, ils demandent l'aumône en termes choisis. Grâce à cette industrie, ils ramassent d'assez grandes sommes qu'ils vont ensuite dépenser en paix dans leurs villages. Le trésor étant épuisé, ils font de nouveau leur ronde.

Vous avez bien raison, mon R. Père, de m'écrire que beaucoup de Grecs sont seulement hérétiques matériels; ceux des campagnes croient qu'il n'y a entre nous d'autre différence que celle du rite. Ils nous saluent respectueusement et nous prient de les bénir. Leurs prêtres leur ordonnent de nous fuir; mais le peuple n'en tient compte. Ils ont même du respect pour nos images. Un syndic, un peu plus illuminé, ordonna de porter hors de leur église un tableau de Notre-Dame du Rosaire; il tomba mort

sur-le-champ. Le tableau est resté dans l'église, et est vénéré par les peuples. De même que les Grecs de la Morée, ceux de Smyrne, de Constantinople et des grandes villes prétendent tout savoir, et ne connaissent pas Dieu, et ne cherchent pas à le connaître. Le Seigneur avait, dans sa miséricorde, accordé pour archevêque, à Smyrne, Mgr Russabini, prélat également doué de la science des saints, de la vertu des pontifes et que le Saint-Siége a employé avec succès dans des négociations importantes et délicates. Il avait choisi pour vicaire patriarcal Mgr Hillereau qui en France avait exercé son zèle à donner des retraites au clergé. Mais hélas ! de ces deux vénérables prélats il faut dire qu'ils étaient nés pour des temps meilleurs.

Messieurs les Lazaristes de Constantinople avaient ouvert deux colléges : l'un à la ville, l'autre à la campagne ; ils ont dû céder l'un à des maîtres séculiers, et celui de la ville aux Frères de la Doctrine Chrétienne. Dans le collége dit de la Propagande, à Smyrne, on enseigne l'anglais, le français, le turc, le grec, la tenue des livres ; on y forme des marchands, mais pas des élèves pour le sanctuaire. Il y a trente-neuf ans qu'ayant connu le génie des Levantins, j'ai demandé au Seigneur de nous ouvrir un collége à Constantinople. Quelle émulation, quels progrès, quel développement de l'esprit n'existe-

rait-il pas dans une classe composée de Turcs, Grecs, Russes, Arméniens, Géorgiens, Persans, Syriens, Egyptiens; mais tant que notre Société n'aura pas un état reconnu et la protection de la France, Smyrne et Constantinople nous seront fermés. Messieurs les archevêques eux-mêmes, tout dévoués qu'ils nous sont, n'osent prononcer même notre nom. Ces villes sont le repaire des faux sages que décrit l'Apôtre saint Paul : *Evanuerunt in cogitationibus suis*, etc… *montes infidelium ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii gloriæ Christi*. Nous n'aurions besoin que d'un seul mot du gouvernement français : car son ambassadeur et ses interprètes sont d'excellents catholiques. Il serait bien facile de convertir les Kalmouks, les Tartares : ces peuples simples, laborieux, saisissent de suite les dogmes de la foi, et dès qu'ils sont baptisés, ils honorent par leurs mœurs notre sainte religion. Il n'en est pas ainsi des Arméniens de Constantinople : beaucoup se sont convertis plus par désir de manger du poisson en carême que par amour de leur salut. Je ne saurais décider lequel est le plus coupable, ou du juif qui a nié la divinité de Jésus-Christ qu'il ne voyait pas, ou de l'Arménien qui a nié et nie encore l'humanité du même Sauveur qui fut si visible. Et de fait, vous voyez jusqu'à ce jour ces malheureux Arméniens, à l'exemple des juifs, éparpillés, vaga-

bonds dans tout l'univers, sans roi, sans patrie, sans repos, sans privilége, etc. Chose surprenante! l'Arménien connaît toute les langues; on en trouve qui en parlent ou en écrivent dix et plus. Cependant il est inouï que quelque Arménien ait composé un ouvrage utile à la religion, à l'humanité; ils ne font que des traductions.

Après vous avoir donné un coup d'œil sur ce qu'on peut faire en Turquie, ce serait le lieu d'exciter votre compassion pour les fidèles qui y font leur demeure. Mon R. Père, il n'y a pas encore un siècle que Dieu était très-honoré, glorifié à Constantinople et à Smyrne. Tant que le Turc nous faisait la guerre, tous les chrétiens, préparés chaque jour à la mort, vivaient en paix avec leur conscience, en paix avec Dieu; chaque chrétien était le bon grain. A peine le Turc a-t-il accordé aux chrétiens une certaine paix, les chrétiens ont commencé à faire la guerre au Seigneur : ils se sont multipliés; mais, ne nous y trompons pas, ce n'est plus qu'un amas de paille!!! Si, comme moi, vous étiez près de ces deux Babylones, Smyrne et Constantinople, votre amour pour Dieu vous forcerait à vous écrier comme saint François Xavier : « Il serait moins dur de mourir que de vivre au milieu de tant d'ennemis de Dieu, dont je ne puis me dérober la vue et dont je ne puis empêcher les crimes. »

Et vous direz cependant au maître de la moisson : *Ecce ego mitto me.* Il est vrai, mon R. Père, il est temps que nous commencions à mettre un pied en Turquie. En attendant que le Seigneur nous fasse ouvrir les portes de Constantinople, qui vous empêche de venir vous aguerrir dans l'île de Chio qui nous attend à bras ouverts? Notre R. Père Aloysio, supérieur de la résidence de Syra (que le Seigneur dans ces circonstances nous a accordé comme le *virum secundum cor suum*), étant revenu, pendant l'Avent, donner la retraite aux catholiques de Chio, a, d'un commun accord avec nous, écrit à notre T. R. P. Général que la Turquie n'était pas éloignée des Cyclades ; qu'en attendant que le Seigneur daigne dissiper les préjugés et lever les obstacles qui nous écartent de Constantinople et de Smyrne, Mgr Justiniani, évêque de Chio, foulant aux pieds tous les préjugés, nous demandait, avec instance, de commencer à nous établir dans son île et d'y bâtir d'abord un petit pensionnat, certain qu'une grande partie des bons négociants de Constantinople, Smyrne, Odessa, Trébizonde, Alep, Beyrouth, Alexandrie, le Caire, etc., ne manquerait pas d'envoyer leurs enfants à Chio si nos Pères voulaient s'y établir. Chio est de tout le Levant l'endroit le plus salubre, le plus tranquille; les mœurs y sont plus pures que partout ailleurs ;

les vivres y sont à bon marché. Mgr Justiniani est prêt à nous accorder toutes les facultés pour entreprendre à Chio toutes les œuvres possibles, et désire même ardemment se joindre aux missionnaires, parcourir en personne avec eux les villages et les montagnes. C'est un des plus saints prélats qui honorent maintenant notre Église et un des derniers rejetons de la célèbre et religieuse famille Justiniani qui depuis la fin du quatorzième siècle possède l'île de Chio et qui compte dix-neuf de ses membres lesquels, très-jeunes encore, furent martyrisés pour la foi. Monseigneur est parent de saint Laurent Justiniani; il nourrit et habille tous les pauvres, et pourtant lui-même est aussi pauvre qu'eux. Tandis que cette année il m'a fait faire des habits neufs, lui-même porte encore la pelisse que portait feu Monsieur son père, mort en 1812. Que vous dirai-je de lui, mon R. Père? Privé depuis cinq ans de la compagnie de nos Pères et de nos Frères, me trouvant ici seul Jésuite, je suis dédommagé de mes privations par la religieuse société de ce digne prélat qui s'appelle Ignace et paraît vraiment n'avoir pas péché dans Adam. Nous demandons à notre T. R. P. Général de nous envoyer au moins deux Pères et un Frère Français pour commencer; mais voici l'embarras : Mgr Justiniani, qui ne reçoit au plus que deux cents thalers, ne peut nous donner aucun

fonds pour notre pensionnat, et notre T. R. P. Général ne peut pas non plus nous aider. Ne pourrait-on pas amasser des fonds suffisants ou par des souscriptions, ou bien en engageant M. le président de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à nous aider pour cette bonne œuvre ? Faites donc quelques efforts ; hâtez-vous, mes R. Pères, de venir vous associer à la consolation dont je jouis à Chio. Je vous attends, et si une fois je vous vois arriver et vous fixer ici, je n'aurai plus rien à désirer. Venez ! le P. Henry ne peut déjà plus gravir les montagnes, venez l'aider et lui fermer les yeux.

Après vous avoir entretenu de bien tristes réflexions sur la Grèce, et en même temps par de solides espérances fondées sur la miséricorde du Seigneur et sur notre correspondance aux dons qu'il prodigue aux enfants de saint Ignace, je vais avec toute l'allégresse possible vous entretenir de la Russie dont la conversion vous donne comme à moi de si saintes espérances.

En 1804, je suis allé avec une quinzaine de compagnons d'Angleterre en Russie, où nous avait précédés et préparé les voies le P. Rozaven, jadis notre supérieur à Londres. De Saint-Pétersbourg je passai dans la Russie Blanche, et après quelques mois de noviciat, je fus envoyé à Witebsk, chef-lieu du gouvernement, pour y rétablir le pensionnat.

Sept mois après, on me rappela à Polocz où je fus de nouveau employé dans le pensionnat et dans les écoles publiques. Au bout d'un an et demi, encore novice, je partis pour la mission du Caucase où je suis resté jusqu'en 1827 à Mozdok, ancienne capitale de la Circassie, et par où doit passer quiconque va de Russie en Géorgie, en Asie, ou revient de l'Asie en Europe. Le Seigneur m'a ménagé l'occasion de jouir de la bienveillance de tous les chefs, soit militaires, soit civils et de tous les officiers. Notre mission s'étendait de la mer Caspienne à la mer Noire, de la Circassie à la Géorgie ; nous fûmes à même de connaître le caractère et les mœurs des différents peuples, tant Russes que conquis, de tous les peuples nomades, de toutes les armées et des militaires qui les composent. Vous avez donc raison de vous adresser à moi pour avoir des informations sur la Russie et sur ses dispositions religieuses. Je vous avoue franchement que je suis très-affectionné à cette nation, et que, sorti de Russie depuis dix-huit ans, je ne me trouve pas si joyeux dans le Seigneur que je l'étais alors. Si donc, dans le jugement que je vais porter de cet empire hospitalier et digne d'un meilleur sort, il vous semble que que je lui suis trop favorable, excusez-moi, mon Révérend Père, je l'aime sincèrement, et vous direz : *Ecce quomodo amabat !*

Tandis que, chassées par la révolution française,

toutes les personnes attachées à la religion, à leurs princes, se voyaient persécutées, dépouillées, et erraient de royaumes en royaumes, toujours harcelées et molestées; aujourd'hui accueillies, demain obligées de se retirer; la Russie seule les a constamment accueillies, consolées, nourries, employées, honorées. Elle s'appauvrissait, contractait des dettes pour nous donner un asile; elle oubliait ses propres sujets et faisait avancer les émigrés. Elle laissait son clergé dans la misère et pensionnait le clergé catholique. Les églises russes étaient sans pasteurs, les peuples étaient sans églises, et la Russie envoyait à ses frais des missionnaires catholiques aux colonies et et nous bâtissait des églises. Dans le temps de la peste on ne laissait pas sortir les prêtres russes de la ville; nous, nous pouvions chaque jour, sans être assujettis aux quarantaines, visiter deux fois les pestiférés. Il me semble que tant de bonnes œuvres si constantes, se produisant au milieu de tant d'obstacles si propres à les entraver, devaient avoir un principe plus qu'humain, et méritaient une récompense supérieure à l'agrandissement de leur empire: je veux dire la conversion d'un peuple qui a si bien honoré le Seigneur dans ses membres persécutés.

La Russie avait bien mérité d'exercer cette grande charité envers les défenseurs de la foi et tant d'émigrés, par le zèle qu'elle déploie pour conserver la

Compagnie persécutée par toutes les puissances de l'Europe catholique. Lorsque Clément XIV ordonna la suppression des Jésuites dans les pays où son Bref serait promulgué, la Russie refusa de le publier, et, sourde aux instances de ses propres tribunaux et à celles des puissances étrangères, elle honorait nos Pères, leur confiait l'instruction de ses peuples, l'éducation de sa jeunesse, enfin jusqu'à l'église des catholiques et le collége de sa capitale. Que de bonnes œuvres ont été la conséquence de cette protection accordée à la Compagnie!

Quand la Russie nous confia les colléges de la Pologne devenue russe et le pensionnat de Saint-Pétersbourg, n'a-t-elle pas déposé dans nos mains ses espérances, les futurs officiers et chefs de ses armées, ceux qui devaient un jour gouverner ses provinces, les magistrats, les juges de son peuple, les appuis de son trône? La force morale de la Russie actuelle, sa noblesse jadis témoin de toutes nos œuvres, pourrait-elle oublier des maîtres qui lui ont prodigué leurs soins et enseigné la vérité? Des milliers de Français, tous confesseurs de la foi, évêques, prêtres, religieux, nobles réfugiés en Russie, ont été partout chargés de l'éducation de la première noblesse. Sous des maîtres si savants, si zélés pour la foi, les jeunes Russes ne se seront-ils pas sentis attirés vers cette foi catholique qui produit tant de vertus? La portion

la plus noble, la plus chrétienne, la plus éclairée de la noblesse française se consacrait aussi à l'éducation de la jeunesse russe ; amis de la croix et la portant avec courage, ils ont moins inspiré à leurs élèves la science du monde que celle des amis de Dieu. Nous avons vu beaucoup de personnes, de Russes surtout, de la haute noblesse, lisant journellement Bourdaloue, Massillon, Bossuet, La Rue, Cheminais, etc., et nos bons auteurs ascétiques. La religion catholique est la religion des savants ; mais nulle part vous ne trouverez la noblesse et même la classe supérieure des marchands si foncièrement instruite qu'en Russie. Je ne vous dirai pas que S. Exc. M. Yermoloff, jadis ambassadeur en Perse et général en chef de la Géorgie, et quasi la seconde personne de la Russie, possède en perfection la langue latine ; que même étant campé en face de l'ennemi, il lisait le P. Maffei *De rebus indicis* ; qu'il faisait ses délices de Ruinart : *Acta Sanctorum* ; qu'étant à Paris avec le corps de l'armée, il s'échappait de l'état-major de l'empereur pour converser avec les savants. Enfin il y a beaucoup de dames en Russie qui ont appris le latin pour pouvoir lire les livres de l'antiquité dans la langue originale.

Le Russe est de tous les peuples celui qui apprécie, estime et récompense le plus les savants, met plus d'intérêt à son éducation et fait à ce sujet de plus grands sacrifices. Quand nos Pères furent expul-

sés de la Russie, un général, ensuite un vice-gouverneur, m'offraient près de huit cents thalers par an, la table et le vêtement pour m'engager à me charger de l'éducation de leurs enfants. Le contraste de notre conduite avec celle des prêtres russes a éclairé tellement cette nation qu'elle s'aperçoit facilement que la religion où la vertu est le plus cultivée est la vraie, et que celle où fourmillent les péchés dans ses ministres est fausse. Il y avait à Saint-Péterbourg un grand nombre de catholiques russes comme aussi en divers endroits de la Russie. L'empereur nous avait confié les missions de presque toutes les colonies qu'elle renferme : le Caucase, le Volga, Astrakhan, Odessa, la Sibérie, étaient administrés par nous, et dans la plupart des ports nous avions des résidences. A Moscou même, il y avait deux églises catholiques, l'une allemande et l'autre française. Le séjour des troupes russes en France leur a dessillé les yeux et dissipé les idées fausses. Tous les Russes se moquent à présent de leurs anciens préjugés. Ils tournent en ridicule leurs miracles supposés, n'ont plus de foi à leurs fausses reliques. Dans leur séminaire, on étudie à fond le grec et le latin ; leurs séminaristes lisent avec plaisir nos bons théologiens. Leurs évêques, quand l'occasion s'offrait, ne manquaient pas de me présenter leur clergé et leurs séminaristes. Au moment où l'on venait d'exiler tous nos Pères, le métro-

politain envoyé en Géorgie, une des premières têtes de leur clergé, me dit en présence de notre commandant, du corps des officiers, de ses prêtres et séminaristes : « *Prenez courage, mon Père ; le crime, le seul crime de votre Ordre est sa supériorité en talents et vertus. Si vous aviez été moins savants, moins vertueux, les méchants n'auraient jamais conspiré contre vous* ». Et l'empereur Alexandre lui-même, quelques jours après l'exil de la Compagnie, parut triste devant le prince Galitzin, le général A... et le métropolitain Siestrzencewicz, les trois qui lui avaient extorqué le décret qui nous proscrivait. Interrogé sur la cause de sa tristesse, il répondit : *Je suis triste parce que, pour complaire à trois aveugles, j'ai privé mon Empire de trois cents savants.*

Les fils mêmes des popes, qui, par ordre et aux frais de l'empereur, étudient la médecine, savent et parlent très-bien la langue latine ; partout ils se montraient nos amis et me racontaient, non sans horreur, les scandales de leurs propres pères, me rendaient tous les services et guérissaient gratis tous nos catholiques. Le peuple se convertissait facilement dans les hôpitaux. Quand je finissais de confesser un soldat polonais, ses voisins, soldats russes, me disaient les larmes aux yeux : « Mon Père, me laisserez-vous mourir sans m'accorder le même bonheur que vous venez de procurer à mon camarade polonais ? » Et à

nez de procurer à mon camarade polonais ? Et à l'instant le médecin, quoique russe lui-même, substituait à l'écriteau qui pendait au-dessus du malade un nouvel écriteau où était écrit : *Polonais*; et sans éprouver ni sans contradiction, ni recherche, je réconciliais avec l'Église et avec Dieu nombre de malades qui, la grâce reçue, mouraient bientôt. J'en ai enterré avec tous les honneurs militaires plus de trois cents. Le Seigneur lui-même, par des signes à la portée de ce simple peuple, leur faisait connaître que notre religion était la seule vraie. Les Circassiens qui habitaient les plaines aux pieds des montagnes faisaient chaque jour des excursions, tuaient, enlevaient hommes, femmes, jeunes et vieux, prêtres et séculiers, et selon qu'ils étaient plus forts ou plus infirmes, les échangeaient dans les montagnes pour des chevaux, bœufs, vaches, et les vieillards pour des moutons. Chaque jour ils faisaient des ravages ; jamais ils n'ont enlevé un catholique pendant vingt ans. Arrêté une fois, ils me donnèrent la liberté, dès que je me déclarai prêtre français.

Comme là toutes les maisons sont en bois, chaque semaine il arrive quelque incendie ; ce malheur n'arriva jamais à nos catholiques. Nous avons eu la peste six ans ; l'infection faisait des ravages tout autour de notre quartier, aucun des nôtres n'a été infecté. Ces traits de providence eurent lieu de 1807 jus-

qu'en 1827, année de notre départ : *Signa autem infidelibus.*

Ce fut surtout après le départ de la Compagnie que le Seigneur, qui avait toujours fait prospérer la Russie, étendit sa main sur elle. 1° L'empereur Alexandre, prévoyant une révolte, abandonna la capitale, vint en Crimée, et, tourmenté, affligé, hors de lui-même, mourut à Taganrog, Dieu sait comment ! 2° Quelques jours après, suivit la mort de l'impératrice Elisabeth. 3° On fit publier que Constantin était empereur. 4° Huit jours après, l'on publia Nicolas. 5° Survint la révolte, et après avoir exilé les Jésuites innocents, il fallut exiler la noblesse : un jeune gentilhomme déclara qu'il n'aurait jamais tramé contre l'empereur, s'il n'avait pas lu la bible ; l'empereur lui-même était président de la Société biblique de Russie. 6° Il survint une inondation si terrible que l'eau de la Néva montait à Pétersbourg jusqu'au premier étage ; il y eut une quantité de marchandises corrompues. 7° Succéda une stérilité et une famine si grande, que nombre de propriétaires, ne pouvant nourrir leurs esclaves, durent leur donner la liberté. 8° Pendant sept ans continuels, le midi de la Russie fut dévasté par une si grande quantité de sauterelles, qu'à midi on ne voyait pas le soleil ; elles ravagèrent les campagnes, vignes, arbres fruitiers. 9° Les membres de la Société biblique, Écossais, pour procurer la chasteté à leurs

adeptes, leur enseignèrent la manière de se faire eunuques ; quantité de soldats se mutilèrent. L'empereur dut renvoyer avec ignominie tous ces missionnaires, jadis si chers, et faire disparaître toutes leurs bibles. 10° Quand nous étions au Caucase, avec dix mille hommes, l'on tenait les Circassiens en respect ; toujours les Russes étaient vainqueurs ; à présent ils se laissent vaincre avec une armée de cent mille hommes. 11° Quand nous étions au Caucase, on y envoya douze mille Polonais prisonniers ; nous leur inspirâmes tellement l'obligation d'être fidèles à la Russie, qu'il y eut tout au plus vingt soldats qui passèrent du côté de l'ennemi. A présent le corps de l'armée polonaise du Caucase et celle de la Géorgie sont passés chez les ennemis et leur ont appris à vaincre les Russes. 12° Nous évitions de déclamer contre le schisme russe ; mais le prince Galitzin, ministre des cultes, ayant publié que les Jésuites condamnaient l'Église russe, quantité de nobles et autres qui croyaient jusqu'alors que les deux Églises différaient seulement par la liturgie, ont dit : « Donc notre Église est condamnable, parce que les Jésuites sont trop sages pour se tromper, et trop vertueux pour nous tromper. » Conséquemment un grand nombre embrassa notre religion. L'empereur voulut sévir, et le mal augmenta, de sorte qu'il fut obligé de suspendre la peine d'exil en faveur de ceux qui déjà

avaient embrassé la foi catholique. Alors un plus grand nombre de grands vendaient secrètement leur domaine, prenaient des passe-ports pour voyager à l'étranger, se faisaient catholiques et ne revenaient plus en Russie. Toute la famille si nombreuse du prince Galitzin s'est faite catholique. Enfin, survint la révolte de la Pologne, où plus de cent mille Russes périrent. Tous ces fléaux arrivèrent après que les catholiques et les Jésuites ont subi la vengeance du prince Galitzin dont le neveu s'était fait catholique. Enfin, pour qu'il ne manquât rien au tableau, il était prédit que le métropolitain catholique, Siestrzencewicz, ennemi acharné des Jésuites, mourrait au moment où le dernier Jésuite aurait ordre de sortir de la Russie. Ce fut le 1er décembre 1826 que je reçus ordre du commandant de remettre notre église et notre mission au prêtre notre successeur, et cette même année et ce même jour le métropolitain mourut. Toutes ces injustices, toutes ces fautes ont été l'occasion de multiplier la Compagnie en Europe ; mais aussi tous ces fléaux ont fait ouvrir les yeux, et les Russes ont regretté les services de la Compagnie.

Vous m'objecterez peut-être la tyrannie exercée dernièrement par la Russie pour entraîner dans l'apostasie plus de quarante mille Ruthènes de la Pologne : je réponds que ce fut un crime ; mais qu'il fut difficile de résister au fanatisme du corps de la

nation qui venait de perdre cent mille de ses meilleurs soldats par l'ingratitude des Polonais. L'empereur Nicolas doit tolérer beaucoup de choses et même commander beaucoup de choses que son cœur désapprouve. Je suis loin d'excuser les crimes et les fautes ; je me borne à les expliquer.

Il y a en Russie, dans ce vaste empire où l'on admet toutes les sectes, des partis de scélérats puissants ; au premier sujet de colère, on les a vus empoisonner, étrangler, étouffer, massacrer leurs souverains. Il est inouï que jusqu'à présent un empereur de Russie soit mort autrement que par violence. D'ailleurs la plupart des persécutions qui ont eu lieu en Russie proviennent des subordonnés et non de l'empereur. Toute la famille impériale fut toujours bonne, humaine, charitable, respectueuse envers notre religion. La grand'mère de l'empereur Nicolas, l'impératrice Catherine, a sauvé la Société de l'extinction totale fulminée par Clément XIV. La conduite de cette impératrice fut attaquée par le Sénat qui lui objectait la loi de Pierre le Grand contre les Jésuites. « Pierre le Grand, comme empereur, répondit-elle, a fait cette loi, et moi, comme impératrice, je l'abolis. » Le père de Nicolas, l'empereur Paul, était très-affectionné au P. Grüber notre Général, qui avait ses entrées libres au palais à toute heure, même la nuit ; il y célébrait même quelquefois la messe en

présence de l'empereur seul. On croit que ce dernier est mort catholique. Toute la famille royale, Alexandre, Constantin, Nicolas, Michel, les grandes-duchesses, venaient fréquemment chez le Père Grüber et avaient pour lui la plus grande vénération. J'ai certaines assurances que l'empereur Alexandre est mort catholique. Je crois la même chose de l'impératrice Elisabeth. L'empereur Nicolas, signant un décret pour notre départ, en réponse à la supplique que nous lui avions adressée par ordre du Très-Révérend Père Fortis, notre Général, commanda de nous fournir les sommes nécessaires pour faire honorablement notre route, « afin, ajouta-t-il, qu'ils aillent rejoindre leurs confrères et avec eux prier le Seigneur pour moi et pour mon empire ». A peine eûmes-nous passé la frontière de l'empire, qu'on publia par toute la Russie nos noms comme proscrits, et cependant, un an après, l'empereur Nicolas laissait regretter en sa présence le renvoi des Jésuites du Caucase.

Un grand obstacle à la conversion des Russes provient de la loi qui, sous peine d'exil en Sibérie, confiscation des biens, etc., défend à tous les Russes de changer de religion et ordonne aux autres sectes de se faire de la religion russe, s'ils veulent abandonner la leur. Mais cette loi était bien plus sévère pour toute la famille royale : aucun de ses membres ne pouvait changer de religion, et tout prince qui vou-

lait s'allier avec la famille impériale devait se faire Russe, de sorte que la famille impériale ne pouvait contracter aucune alliance avec celles d'Autriche, de France, d'Espagne, de Portugal, du Piémont, de Naples, etc... Elle devait en quelque sorte se dégrader, car, il lui fallait borner ses alliances aux petits princes protestants d'Allemagne, ou tout au plus à la Prusse. Comme maintenant l'empereur Nicolas vient de permettre à la grande-duchesse Olgha, sa fille, de se faire catholique pour épouser un archiduc d'Autriche, c'est un pas de bon augure pour le retour des Russes à l'unité.

Maintenant un mot sur une secte qui existe en Russie, celle des *Starovères* (ancienne foi), dont la religion consiste à abhorrer ceux qui prennent du tabac à fumer ou en poudre. Ces sectaires ne vous laissent pas entrer dans leurs maisons, ni boire, ni manger dans leurs vases, etc... Ils sont adonnés à toutes les superstitions; ils ont recours au démon pour obtenir que leurs femmes ne puissent malverser en leur absence, pour que personne ne puisse les tuer à la guerre, etc... La même superstition a lieu chez toutes les tribus des Cosaques. Toutes les colonies russes établies dans les endroits anciennement occupés par les Tartares, les Calmouks et autres idolâtres, ont parmi eux beaucoup de possédés du démon ou de gens souffrant de maléfi-

ces, tellement qu'à la présence de quelque bon catholique ces malheureux, sans même qu'on leur ait adressé la parole, se déchirent, hurlent et fuient avec horreur. J'en ai vu qui étaient si forts que dix hommes pouvaient à peine les tenir. Je faisais communier un de nos enfants catholiques, et alors cet enfant tenait seul en respect le malheureux énergumène, comme s'il eût tenu un agneau. Une sorcière s'était échappée des mains d'une multitude de soldats polonais. Mon Supérieur en fit communier douze des plus fervents, et leur ordonna d'aller la prendre chez elle. A leur approche elle s'écria : « Voici douze rois, il faut que je me rende »; elle les suivit à l'oratoire, et fut délivrée au premier exorcisme. La maison d'un colonel était infestée; le diable y apparaissait chaque nuit. J'y allai passer la nuit, et il n'osa paraître. J'engageai le colonel à inviter le clergé russe à y passer la nuit suivante. Ils y vinrent en grand cortége, avec la croix, l'eau bénite et tous leurs ornements d'église. Le diable les maltraita tellement qu'ils se sauvèrent pêle-mêle, et abandonnèrent croix, eau bénite, images, évangiles, etc... La troisième nuit un bon catholique, qui avait communié le matin, y passa la nuit, et le démon n'osa paraître. Enfin une jeune fille catholique l'ayant aperçu la quatrième nuit, elle fit le signe de la croix; le démon disparut et la maison fut délivrée.

Un mari tenait avec violence les bras de sa femme. Je lui dis : « Ne lui faites pas violence. » — « Mais, « mon Père, elle veut vous frapper. » — « Laissez-la faire. » — Elle allongea le bras pour me frapper avec violence ; mais, arrivé à deux doigts de ma figure, le démon s'écria : « Je suis bien fort, mais tu es bien plus fort que moi. » Les démons vantent leur force, leur grand nombre, devant l'exorciste qui est seul. On leur dit : « Etes-vous plus forts que votre Créateur ? — Oui, oui. — On leur présente de l'eau pure, ils la boivent. » On leur dit : « Eh bien ! je vais ajouter à cette eau le nom de Dieu votre Créateur, et nous verrons si vous la boirez. » — On la bénit, on la leur présente, ils se mettent à hurler, etc... « Voyez, reprend-on, quelle est votre faiblesse, et combien grande est la force du Créateur. Rien de plus faible que l'eau; mais si nous la bénissons, vous êtes vaincus. » Alors ils se taisent. — Comme dans ces derniers temps on a fait peu de cas de l'eau bénite, de l'invocation des Saints, etc., Dieu, qui veut renouveler la dévotion envers ces objets, fait que souvent un peu d'eau bénite a plus de force contre le démon que tous les exorcismes. Il arrive que le démon s'écrie : « Quand tous les Jésuites me commanderaient, je ne partirai pas. » Alors la délivrance est assurée ; envoyez notre dernier Frère lai, et il chassera cet

ennemi de la Compagnie. Il m'est arrivé, avant que j'entrasse dans une maison, que le mauvais esprit, qui la veille ne craignait pas tous les Jésuites ensemble, s'écriait : « Ah! voilà qu'il vient, allons-nous-en », et partait avant mon arrivée. J'exorcisais une fille dans la maison d'un prêtre russe ; elle se mit soudain à raconter toutes les polissonneries de cet ecclésiastique : « Je t'ordonne de te taire, lui dis-je ; mais tu peux publier mes péchés, si Dieu te le permet. » Elle répondit en gémissant : « *Bog ne velit*, Dieu ne le permet pas. » Cependant le démon déclare aussi quelquefois les péchés de l'exorciste, mais d'une manière que l'exorciste seul comprend ce qu'il dit. Il paraît qu'il fait cette manifestation par ordre de Dieu même qui veut purifier son propre ministre, l'exciter à une plus grande contrition, à s'amender de quelque défaut, à se tenir plus humble, et par là à le rendre plus fort pour chasser le démon. Généralement parlant, tant que l'exorciste a une foi vive, le démon ne peut lui nuire. — Une énergumène n'avait fait que cracher sur ma figure, et mon surplis était couvert et tout noir de crachats. Les exorcismes étant finis, il ne restait rien, ni sur ma figure, ni sur mon surplis. — Un prêtre russe m'engagea à exorciser une énergumène dans sa propre maison : j'exigeai que tout le clergé de la paroisse fût présent ; alors je comman daiau démon,

par tous les mystères de notre rédemption, de manifester dans laquelle des deux Églises il pouvait être chassé ; alors cette femme s'échappe de mes mains, court embrasser les prêtres, les diacres, etc., en s'écriant : « Ceux-ci sont mes amis; mais, pour ce prêtre français, je ne puis le souffrir ». Je dis à ce clergé : «Eh ! Messieurs, il paraît que vous avez de bons amis en enfer. » Le prêtre alors me dit : « Jusqu'à présent je vous méprisais ; mais aujourd'hui j'avoue que ce n'est pas sans raison qu'on vous appelle *Révérend.* » Un jour de dimanche, au moment où le prêtre consacrait, un des assistants se déclara énergumène, et le démon commença à se moquer des prêtres russes en criant à haute voix dans l'église : « Maintenant je ne vous crains plus, vous, prêtres russes : le Père français est parti, *pohularii, pohularii*, je me divertirai à mon aise ».

Comme notre supérieur méditait continuellement la sainte Écriture, il avait plus de puissance contre les mauvais esprits. Un jour, pendant qu'il disait la messe, un des chefs de la bande infernale commença à haute voix à se plaindre : « *Quel malheur pour nous que ce Polonais soit venu ici !* Depuis tant de siècles je gouvernais, commandais ici ; tout le monde m'obéissait ; maintenant ce Polonais me chasse, et il faut que j'obéisse. » Observez qu'ils ne font ces confessions que quand Dieu, pour sa gloire,

les y contraint. Il y a parmi eux une hiérarchie : quand vous attaquez un inférieur, les supérieurs viennent à son secours ; si vous chassez un supérieur, tous ses subalternes se mettent à crier. Le jour de saint Jean-Baptiste, l'un d'eux, en partant, me disait : « Ce n'est pas toi, c'est le vieillard Jean-Baptiste qui m'a chassé ». Et le même jour, par tout le village, chaque démon criait : « Notre maître a été chassé, il faut nous en aller ». Ils sont quelquefois forcés d'avouer leur faiblesse. Nous faisions des exorcismes le mardi gras, au moment où devait se célébrer la clôture des Quarante-Heures. Alors quatre à cinq démons supérieurs, étant venus au secours du démon exorcisé, mais repoussés, ce semble, par notre Sauveur Jésus-Christ exposé, et la ferveur du peuple rassemblé, disent au démon exorcisé : « C'en est fait, nous ne pouvons plus vous secourir, nous partons ; faites, vous seul, ce que vous pouvez ». Et alors ils s'enfuirent, faisant un tapage horrible sur le grenier de la maison...

Mais laissez-moi vous rapporter un fait singulier arrivé à deux Français, tous deux de Marseille : l'un s'appelle Pascal, et l'autre Ladi. Le premier, ancien soldat de Bonaparte, ne croyait pas aux démons, ni M. Ladi non plus, lui qui depuis tant d'années ne s'était pas confessé. Je faisais les exorcismes dans la maison de M. Pascal, au Caucase. Le démon était

trop faible : une magicienne en envoya une quantité d'autres à son secours. Au moment où je récitais le psaume *Exurgat Deus*, tout à coup une multitude de voix se font entendre. Par la bouche de la patiente, ils me défiaient en disant : « *Tu es seul, et nous sommes en si grand nombre! nous te vaincrons* ». Pascal, qui auparavant n'avait entendu qu'une voix, commença à croire ; et, se rappelant sa bravoure, se lève furieux, et, prenant la sainte croix, l'applique au col de la patiente en disant : « *Coquins, fripons que vous êtes, comment avez-vous osé entrer dans le corps d'une chrétienne? Vite, vite, sortez d'ici, coquins, sans quoi!...* Alors le bon Pascal a cru de tout son cœur qu'il y a des diables, et Ladi se convertit tellement, que de retour à Odessa, où il est architecte, il fait l'office de missionnaire, engage un chacun à se confesser, en racontant publiquement ce qu'il a vu au Caucase.

On s'attendrirait pour ainsi dire sur le sort de ces malheureux esprits. Quand à la messe on lit le *Kyrie eleison*, la Consécration et surtout à la communion du saint sang : *Calicem salutaris accipiam, laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero*, alors ils pleurent comme des enfants qu'on fouette, et crient : « *Que deviendrai-je? où m'envoies-tu ?* » Tous ces prodiges s'opèrent facilement en Russie où il s'agit de prouver la vérité de la religion. Mais nous avons fait inutilement les exorcismes dans la Galicie

autrichienne où tous sont catholiques, où il n'est pas nécessaire de prouver la vérité de la religion : alors, malgré tous les efforts, on ne réussit pas : *signa autem infidelibus, prophetiæ fidelibus.* Voici un cas où nous n'avons pas pu délivrer un patient, dans la Galicie autrichienne. Mais le Seigneur força le démon à manifester quelques vérités qui vous regardent, puisque chez vous (à Vals) on enseigne la théologie. Nous avons été occupés pendant trois ou quatre mois, au même exorcisme, tous nos professeurs de théologie, d'Écriture sainte, d'histoire ecclésiastique, de droit canon, de philosophie. Le patient était un ancien professeur d'Écriture sainte, possédant bien le grec et l'hébreu : *corruptio optimi pessima.* Il paraissait un saint Père en expliquant l'Écriture sainte; mais cette science lui était venue, comme aux anabaptistes, par le démon. Après les premiers exorcismes, il devint ignorant. Il s'était déchaîné contre saint Thomas d'Aquin, avait écrit contre saint Joseph, contre l'autorité de la sainte Vierge, contre l'éternité des peines. Dieu l'obligea de rétracter tous ces points. Un jour, à voie plaintive, il se mit à crier : « Saint Joseph, ne me frappez plus, je ne le ferai plus. Dieu le Père, commandez à saint Joseph de ne plus me flageller. » Nous ne voyions personne; mais le patient avait les yeux fixés comme s'il avait saint Joseph devant lui, et voulait le repousser avec ses mains. Tout à coup

son corps parut couvert de longs poils comme les cheveux d'une femme; ensuite il fut transformé en manière de singe. Enfin il s'écria : « *Audiat exorcista, audiat exorcista : sanctus Josephus fuit certissimus sponsus Beatæ MariæVirginis. — Audiat exorcista, audiat : Beata Virgo, per communicationem, gaudet omni potentia divina.— Audiat exorcista, audiat, audiat : Nos fuimus felicissimi, beati, fortunati cum Deo Patre; oh! quam bonus Deus! quam bonus Pater pro nobis, et nos ingrati, ingratissimi rebelles illi fuimus, ingrati, ingrati nos ; et nos punit in æternum, ah ! æternum, in æternum ! Audiat exorcista, audiat, audiat : Et iste sophista Parisiensis, iste Thomas Aquinas, ah! quam parvum ingenium habuit si comparetur meo ingenio, et tamen, ah! Deus cogit me fateri, ille, ille, ille sophista semper me vicit.* » Enfin quand nous le tourmentions, il s'écriait : « *Quare me torquetis, quare igitur noluit Deus ut haberem unionem hypostaticam?* »

Observez que nous ne lui demandions pas ces choses; Dieu le forçait à les avouer, parce que nous étions tous professeurs, et que ces aveux pouvaient nous être utiles.

J'oubliais de vous dire combien il est consolant d'observer quelle conversion totale opère le saint nom de Jésus dans un énergumène qui est délivré. On trouve des femmes qui premièrement étaient abominablement impudiques, blasphématrices, ivrognes,

etc., devenir à l'instant un parfait modèle de chasteté, de sobriété, de vénération pour le saint nom de Dieu et de Jésus. Au moment où elles sont délivrées, elles tombent comme mortes, on leur jette de l'eau bénite: alors elles reviennent à elles, prononcent le nom de Jésus, restent quelque temps en silence, tiennent les bras en croix ; enfin elles remercient l'exorciste, demandent pardon à leurs parents, vont trouver leurs prêtres russes, leur reprochent leur impuissance, vont chaque jour s'informer si leur bienfaiteur l'exorciste reviendra bientôt. Elles deviennent comme missionnaires, vont trouver les autres possédés, les préparent, nous les amènent, les assistent pendant les exorcismes. Une année, huit de ces femmes délivrées vinrent pieds nus, traversant un désert de 24 lieues, pour assister à la fête de l'Assomption dans notre église. Observez que quand on prononce mal le nom de baptême, il n'opère rien sur l'exorcisé ; il faut prononcer le nom comme il est écrit dans la langue, et non pas autrement. Observez encore que l'exorciste, immédiatement après la messe, et les jours qu'il s'est confessé, a plus de facilité pour chasser le démon, qui alors peut plus difficilement s'emparer de son imagination. Une petite vanité pleinement volontaire peut être cause que le Seigneur retire sa grâce, *gratis data*, et que l'exorciste éprouve bien des contradictions et des confusions. Un jour que

trop présomptueux et me fiant à moi-même, j'exorcisais au nom de saint Thomas d'Aquin, le démon répondit : *Thomam nosco, te non novi.* Quand le démon crie : *Je ne sortirai jamais,* qu'il crache au visage de l'exorciste, la délivrance est prochaine. Il ne peut souffrir le nom de Marie. *Va-t-en,* me disait-il, *tu n'es bon que pour être le théologien de Marie.* » Qnand on dit : « *Et lacte modico pastus est,* etc. » , il s'écrie avec horreur : « *Quelle honte pour le Fils de Dieu !* »

Je m'arrête, mes Révérends Pères, et vous prie de ne pas donner de publicité, au moins en mon nom, à ce que je vous confie. A mon âge, on peut faillir, faute de mémoire, à la parfaite exactitude ; je fais avec vous ce que fait un invalide : ne pouvant plus combattre, il parle volontiers de ses anciennes campagnes, mais sans ordre. Pardonnez à mon âge; faites comme dit Virgile : retirez l'or *ex stercore Ennii;* censurez, condamnez, je vous permets tout. Me trouvant seul, il m'a été doux de pouvoir épancher mon cœur dans le vôtre ; mais je ne prétends rien de plus. Daignez me répondre et me faire les questions que vous jugerez à propos. Je salue dans le Seigneur tous nos Révérends Pères. Je désirerais que votre R. Père Recteur daignât m'inscrire dans le catalogue des pauvres à qui il fait l'aumône, et me procurât l'*Histoire des martyrs du Japon* par le

P. Crasset, l'*Histoire de la Compagnie de Jésus* par Crétineau-Joly, et une nouvelle théologie bien complète qui vient d'être composée et imprimée en France. Envoyez-moi aussi les catalogues des deux Provinces, afin que je vous connaisse tous. Envoyez-moi aussi de petites images. Si la détresse de la maison ne permet pas de me faire cette aumône, achetez-les toujours, envoyez-les-moi, et marquez-en le prix. Adressez votre envoi à M. Michel Badetti, à Marseille, pour lequel vous trouverez une lettre ci-incluse. Il me fera parvenir à Chio tout ce que vous lui adresserez pour moi.

Adieu, mes Révérends Pères. Je me recommande à vos saints Sacrifices et prières, et je suis bien en N.-S. votre très-humble serviteur,

GILLES HENRY.

Chio, le 8 février 1846.

---

## VI

### LE PÈRE GILLES HENRY AU PÈRE HENRI DE PRUNIÈRES, A VALS, PRÈS LE PUY.

Chio, le 14 janvier 1848.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*Pax Christi.*

Je vais enfin pouvoir vous accuser réception de vos lettres et de celles de vos charitables confrères.

A deux reprises je reçus l'année dernière de vos lettres, qui me communiquaient les nouvelles de votre Province, et de tout ce qui concerne la sainte Église. Je vous supplie de remercier tous les excellents confrères qui ont daigné vous prêter la main et me communiquer leurs lumières. J'étais tout enchanté de trouver des sentiments si relevés, si édifiants, dans des religieux encore si jeunes. En me réjouissant dans le Seigneur, je félicitais votre Province et toute la Compagnie de nourrir et former de telles espérances. Je vous offrais tous à Notre-Seigneur Jésus-Christ en lui disant : *Ecce fratres meos, mitte illos.*

Quelle consolation pour moi, devenu inhabile à travailler au salut des âmes, de voir votre ardente jeunesse se jeter dans la carrière des apôtres, et remplir au centuple le déficit immense que j'ai malheureusement laissé. Ah ! puissé-je comme Moïse, en élevant plus encore mon cœur que mes mains vers le ciel, vous aider tous ! Croyez bien que chaque jour je prie spécialement le Seigneur pour vous. Ah ! que ne m'est-il permis, à présent que les forces me manquent pour travailler dans la vigne du Seigneur, de retourner en France, de me fixer parmi vous, de trouver en chacun de vous un bâton de vieillesse ! Qu'il me serait doux si *possem fieri inter juvenes juvenis* ! Croyez-moi, je ne serais pas, quoique vieillard, le

moins joyeux de votre collége. Le T. R. Père Général nous fait espérer qu'il enverra ici un jeune Père français; s'il en fait la demande, accordez-le de suite; en revanche, je me donnerai tout à vous. J'ai vécu au Caucase vingt ans parmi des esclaves, je connais le métier, je me ferai l'esclave de votre Province; vous pourrez m'envoyer de maison en maison, en manière de curiosité, comme le perroquet du Vert-Vert.

J'ai reçu l'histoire de la Compagnie de M. Crétineau, je vous supplie de remercier très-humblement le R. Père Recteur de sa charité. Le T. R. Père Général m'en avait envoyé un exemplaire, mais il s'est perdu en chemin comme aussi le livre sur l'Association que vous m'avez envoyé par une Sœur de la Charité qui venait au Levant, je n'ai vu ni la Sœur, ni le livre. Il en est résulté que je n'ai retenu votre exemplaire de Crétineau que deux mois : le zèle pour la gloire de Dieu m'a obligé de me l'arracher des mains pour faire participer à ma joie mes confrères de Tine et de Syra, mes amis de Naxie, Santorin, etc., car on est, dans ces pays, novice sur tous ces faits de l'histoire, et mes compagnons, venus de Pologne ou de Sicile, sont eux-mêmes bien peu au courant de notre histoire. Vous me saurez donc bon gré d'avoir étendu partout le fruit de votre aumône, et le R. Père Recteur doit se féliciter de sa générosité en appre-

nant qu'au loin et au large elle porte imprimé et fait glorifier le nom de Jésus et de sa Société. Je m'engage à faire la même propagande avec les livres dont je vous envoie la liste. Vous aurez tous les droits, mon Révérend Père, et tous ceux qui liront ce catalogue, de me traiter d'impertinent pour avoir osé vous distraire et vider vos bourses en mettant à contribution de commissions et de dépenses une maison dont l'unique richesse est la vertu et la science, l'unique affaire l'étude et la conversation avec Dieu. Cependant, vous êtes si bons, que votre indulgence ne dédaignera pas du moins d'entendre mes excuses.

Deux fois depuis l'an 1822 jusqu'en 1826, notre île a été pillée d'abord par des espèces de corsaires grecs, ensuite par les Turcs, qui, par droit de représailles et de guerre, ont tout pillé, brûlé, saccagé. Il n'est resté ici aucun livre ; j'ai eu bien de la peine d'y trouver un mauvais exemplaire de l'Écriture sainte, un Concile de Trente, quelques morceaux de Concordance. Nous y manquons totalement du texte du Droit canon, des quatre livres des Décrétales, de toute Histoire ecclésiastique, etc.; je ne connais personne en France à qui confier mes commissions.

Je suis hors d'état de fournir à cette dépense, à moins de me condamner à de nouvelles privations impossibles après la maladie récente dont je vous

parlerai bientôt. Car, ayant acheté, pour trente francs, les ouvrages de Tirinus l'année dernière, j'ai dû, usé comme je le suis, me priver d'une partie de ma nourriture pour acquitter cette dette. Autrefois, étant plus robuste, je pouvais me restreindre à l'absolu nécessaire, et c'est ainsi qu'à Mozdok, ayant à bâtir une église et n'ayant pas de fonds, je me suis engagé à vivre de privations jusqu'à ce qu'elle fût terminée; la pénitence a duré cinq ans et la maison de Dieu fut construite. Mais revenons à vos questions sur moi.

Je n'ai habité le noviciat que quatre mois, c'est-à-dire pendant que je faisais la grande retraite. De là, je fus pendant dix mois chargé d'un de nos pensionnats où j'étais seul avec mes élèves. Un an et deux mois après avoir reçu l'habit, je fus envoyé au Caucase où j'ai vécu au milieu des hôpitaux, et pendant six ans parmi les pestiférés; nous étions deux, et l'un était toujours en course. Au bout de six mois, nous nous rencontrions pour quelques semaines, afin de soigner nos plaies, nous délivrer de la vermine, puis de nouveau nous nous enfoncions dans les déserts. Ma vie, pendant vingt ans, se passa avec les Calmouks, les Turcomans, les Nogaïs, les Tartares, Kabardiens, Ossétiens, Tchétchèens, Lesgkis, avec les soldats russes et Russes dits de l'*ancienne foi*, dont toute la religion consiste à fuir ceux qui prennent du

tabac, Russes devenus Juifs, Russes de divers sectes, etc. Menant alors une pareille vie, au bout du monde, je n'ai donc pu connaître l'histoire des nouvelles épreuves de la Compagnie. Durant ces vingt années j'avais moins besoin de livres que maintenant, car ici je dois toujours avoir les armes à la main pour défendre notre Compagnie : les Grecs ne cessent de réchauffer les anciennes calomnies contre nous et d'en inventer de nouvelles. Depuis quelque temps, on a réimprimé à Smyrne le *Juif errant ;* le pays fourmille de livres contre l'Église et contre nous, et il n'y paraît aucun bon livre.

> Tollendos tolerat, tolerandos Græcia tollit ;
> Tollensque et tolerans intoleranda facit.

Cette année, à plusieurs reprises, les gazettes grecques ont annoncé que j'avais établi ici, depuis dix-sept ans (c'est-à-dire dix ans avant mon arrivée), une secte jésuitique, et pourtant j'y suis tout seul.

Nos peuples eux-mêmes ont été indisposés contre les Jésuites. Il paraît que l'enfer, au moment de la suppression, avait eu soin de nous remplacer par ses suppôts dont tout le zèle consistait à introduire une doctrine et des usages contraires aux nôtres. Partout où nous arrivons, nous trouvons le peuple et le clergé prévenus contre nous ; chaque pas que nous faisons rencontre un obstacle, et le mal qu'on a

publié fait plus d'impression que le bien que nous faisons.

Si donc on considère que je suis seul ici pour représenter, défendre, justifier la Société, pourrait-on me faire un crime de demander des livres, des armes à ceux dont je soutiens la lance? Pourrais-je ne pas demander des armes aux enfants de la même mère, qui combattent sous le même étendard, et qui ont avec moi un intérêt commun au triomphe de la religion et de la vérité, aux enfants de la même mère, la Compagnie dont je soutiens la cause en défendant la Société qui les a engendrés et dont ils sont membres?

En même temps, quelle consolation ne trouverait pas dans la lecture de ces ouvrages un pauvre missionnaire devenu invalide à soixante-seize ans! Votre cœur osera-t-il condamner ma demande? Au contraire, qui de vous n'aura pas compassion d'un pauvre vieux missionnaire qui représente ici toute votre Province. Seul contre tous, je m'écrie en gémissant : *Quomodo cantabimus canticum in terra aliena?* Quand je m'entends reprocher constamment : *Pater tuus Amorrhæus, et mater tua Cethæa,* ayez, ayez pitié de moi ; au moins pardonnez-moi mes importunités, car je suis votre frère, mais un frère exilé dans la patrie de ses ennemis.

Vous me demandez des mémoires, des traits d'his-

toire, des monuments ; mais comment les connaîtrais-je, n'ayant point de livres ? — Chio est une île qui vit seule, n'a de commerce avec aucun de ses voisins. Le trajet d'ici à Syra est de onze heures, et cependant, le plus souvent, nos lettres ne sont remises à nos Pères qu'après trois ou quatre mois ; leurs lettres nous parviennent encore plus tard. On ne connaît ici que les oranges, les citrons, les olives, les amandes et rien de plus. Vous me direz : « Mais l'évêque chez qui vous êtes, ne peut-il pas vous aider ? » Cher confrère, l'évêque est plus pauvre que moi ; il reçoit en tout deux cents écus romains ; il a dû construire une église, acheter un palais, le tout à crédit en payant l'usure. Quand je lui demande comment il espère payer sa dette, il répond, à l'exemple de saint Laurent Justiniani dont il est parent : « Ce sera Notre-Seigneur, qui n'a pas hésité à se donner pour moi. » Tout ce qu'il a dans son palais appartient à son beau-frère ; il porte encore constamment la pelisse que portait feu M. son père, qui est mort l'an 1812. Il va en mission deux fois par mois ; il porte avec lui sel, poivre, café, sucre, pain, viande, tout ; son seul domestique lui fait la cuisine, etc... Il ne peut donc pas payer les livres que je demande. Envoyez livres et lettres par M. Badetti ; mais que vos enveloppes soient plus fortes que les dernières. Je vous fais cette observation,

parce que, votre papier étant transparent, on a vu par dehors le contenu de votre dernière ; tenté par la curiosité, on a ouvert et lu votre correspondance sans la recacheter, puis on la fit parvenir longtemps après, tout ouverte, à M. Badetti.

Je prends encore la liberté de vous proposer une œuvre qui coûterait un peu, mais pas tant que les livres ci-dessus indiqués : ce serait d'acheter à vil prix, chez les bouquinistes ou par rencontre heureuse, de bons livres déjà usés, dépareillés, mal reliés, mais utiles : cela servirait beaucoup. Notre île n'est pas fréquentée par les heureux du monde ; ici se réfugient les malheureux, les malfaiteurs, les ivrognes, etc., parce que la justice n'exige ni caution, ni attestat. Il se passe peu de semaines que nous n'ayons de ces vagabonds débarqués, qui ont fait naufrage dans le monde, avec leur conscience, avec Dieu. Notre évêque les reçoit dans un petit hôpital et paie le nole du bâtiment sur lequel ils sont arrivés ; mais dès le second jour il leur parle de confession. Quand ils ont repris des forces, ils partent avec une petite aumône et habillés le moins mal possible ; mais sans secours de religion ils périront. Je me faisais donc remplacer auprès d'eux, en leur donnant quelques livres de piété ; mais maintenant je n'en ai plus. Peu importerait même que ces livres fussent déchirés, qu'ils manquassent du commencement ou de quelques parties ;

il suffit de quelques lambeaux s'ils parlent de Dieu. Ces vagabonds, quoique de toutes nations, parlent presque tous français.

Vous me demanderez : « Comment se fait-il qu'ils s'adressent ici plutôt qu'ailleurs ? « Ma réponse est que nulle part ces sortes de gens ne pénètrent si facilement. Cette circonstance me fournit l'occasion de vous parler de certains règlements très-sages qui s'observaient jadis, et que les Grecs devenus schismatiques ont fait servir à la dépravation. L'île de Chio commença à être bien connue au moment de la prise de Constantinople par les croisés. L'empereur Baudouin permit, tant aux Vénitiens qu'aux Génois et autres alliés, de conquérir les îles appartenant à l'Empire d'Orient. Les Vénitiens s'emparèrent des îles de l'Archipel, les Génois prirent Chio. La république, qui ne pouvait pas rembourser les frais de la guerre, céda le domaine de l'île à certaines familles génoises, à condition qu'elles en deviendraient les maîtres (le domaine honoraire restant toujours à la république) si à telle époque elles n'étaient point remboursées. L'époque échut : ne recevant point la somme, les familles gouvernèrent l'île, et en peu de temps, soit par accord, soit par donation, soit à titre d'achat, toute l'île passa à la famille Justiniani, dont notre évêque est le dernier rejeton. Cette famille religieuse n'eut rien de plus à cœur que d'y faire fleurir la

religion et l'Église latine. Tous les évêques au commencement étaient choisis parmi le clergé de Gênes. En outre ils se servirent de leur possession pour l'avantage de l'Église universelle. Il y avait ici un commissaire de la Terre Sainte, un couvent de Dominicains, une résidence de Franciscains, une résidence du Tiers-Ordre ou des Pénitents de Saint-François et même des Bénédictins, et, au temps de notre Général Aquaviva, trois Pères s'y établirent. La police était tout occupée de bonnes œuvres ; les hommes, les femmes ne pouvaient pas s'habiller à leur caprice, la couleur du drap était fixée, la police surveillait l'exécution de cette loi. Il y avait plusieurs bons hôpitaux, mais il y en avait un où l'on enfermait et instruisait les vagabonds, l'autre où l'on remplissait les mêmes devoirs envers les femmes de mauvaise vie. Il y avait l'hôpital des lépreux, qui existe encore. La lèpre de Chio est toute différente de la lèpre des Hébreux et de celle des Arabes. Ici elle ne se contracte que par la naissance, et quelquefois elle ne se déclare que quand on vient à l'âge de puberté ; elle ne se guérit par aucun remède ; mais parfois une situation violente, une fièvre nerveuse, une joie convulsive, une épouvante, une frayeur subite, excessive, opèrent quelquefois une révolution qui chasse la lèpre. Il y a ici près de vingt lépreux, soit hommes, soit femmes ; ils habitent sur le pan d'une colline, à une demi-lieue

de la ville. Ils ont maisons, jardins, église ; ils viennent mendier chaque samedi, mais ils ne peuvent entrer dans les habitations : on leur jette l'aumône par la fenêtre, dans la rue. Ils sont assez édifiants ; leur ton de voix, leurs gestes, leur manière de marcher, leur figure, tout inspire compassion. Il y a des femmes qui, sans être infectés, rejoignent leur mari à l'habitation des lépreux et ne s'en séparent jamais. On trouve dans cet hôpital des personnes qui ont été très à leur aise; il n'y a maintenant aucun catholique. On a soin de ne leur donner aucune viande, ni légumes salés ; ils s'occupent surtout à cueillir des fleurs dont la valeur les aide à vivre. La communauté des habitants de l'île supplée au défaut des aumônes, quoique les habitants aient cela de propre, que généralement ils sont plus charitables que tous les autres habitants des îles ; cependant l'état des pestiférés actuels n'approche en rien de la position édifiante où ils se trouvaient dans le temps où gouvernait la famille Justiniani.

Une action ou fondation de bienfaisance a rendu immortel, à Chio, la charité, la religion, l'amour de la foi, le zèle pour la propager, que cette famille a toujours possédé en héritage. Elle avait une quantité de barques qui voguaient constamment d'ici à Malte, à Rhodes, à Venise, etc., pour donner avis aux puissances chrétiennes des projets et démarches des

Turcs. Les Justiniani avaient une quantité de petits vaisseaux qui parcouraient toutes les mers du Levant, côtoyaient tous les rivages, donnaient à chaque moment certains signes de salut, à la vue desquels les prisonniers chrétiens et autres malheureux reconnaissaient leurs libérateurs. Ils les recueillaient tous, et ici il y avait le plus beau, le plus ample hôpital où l'on recevait ces infortunés. Ils étaient traités et guéris par les soins des meilleurs médecins, habillés, nourris, instruits surtout dans la religion : tous, à la vue de cette charité, abandonnaient la secte qu'ils avaient professée ; les renégats abjuraient le mahométisme. Remis en santé et pourvus d'une somme suffisante, ils étaient renvoyés dans leur patrie, où *enarrabant gloriam Dei*.

Quand, l'année 1565, Soliman, profitant de l'insouciance des princes chrétiens qui négligèrent d'accorder les secours que les Justiniani sollicitaient par la voix du Souverain Pontife, s'empara de l'île trop faible pour résister seule aux forces ottomanes, Soliman, adouci par la recommandation de François Ier qui protégeait la famille Justiniani, accorda à cette famille l'usage de tous les priviléges dont elle avait joui, et la permission de gouverner l'île selon les lois établies par les Génois. Cette religieuse famille continua de gouverner l'île suivant les ois de l'Évangile jusqu'à l'an 1694, où les Véni-

tiens s'emparèrent de Chio qu'ils abandonnèrent au bout de neuf mois. Alors le Sultan, trompé par les artifices des Grecs, disgracia les Justiniani, mit un gouverneur qui ne devait agir que selon l'impulsion des Grecs, lesquels, pour gouverner l'île, établirent une municipalité composée de cinq membres, trois Grecs et deux Latins. Dès ce moment les Grecs nous ravirent soixante-deux églises ; nos prêtres furent obligés de célébrer dans les églises grecques depuis 1694 jusqu'à 1720, où il fut permis aux Latins de rebâtir une cathédrale, la seule église que nous eûmes pendant longtemps.

Les Grecs, devenus maîtres, continuèrent à ouvrir leur île aux vagabonds de toute classe. Mais ils n'eurent plus soin de leur bonheur, comme pratiquaient les Justiniani. De là vient que tous, renégats, banqueroutiers, libertins, homicides, parricides, refluent ici. Il y a peu de mois, un Français conduisit ici sa femme pour avoir la facilité de l'assassiner. Notre évêque le sut, et, après bien des démarches, il est parvenu à faire emprisonner le mari, jusqu'à ce qu'il eût envoyé la malheureuse femme à Smyrne, chez ses parents. L'année passée, nous reçûmes M. Marciarelli, enrôlé dans la secte des carbonari ; il s'était, depuis bien des années, dérobé à la poursuite de la justice, avait abandonné à Rome femme et enfants, avait voyagé aux Indes-Orien-

tales et Occidentales, parcouru la Judée, établi au mont Liban un cabinet où l'on lisait toutes les gazettes. Mais ayant dénoncé les fils de M. l'amiral Bandiera, leur supplice le rendit odieux. Ce malheureux, âgé de trente-cinq ans, a reçu la plus brillante éducation, il est plein d'esprit et de connaissances. Voulant profiter de l'amnistie de Pie IX, il aborda ici, laissa son bagage dans la barque en gage du nole qu'il n'avait pu payer, se réfugia chez notre évêque, le seul personnage qui n'avait pas peur de lui; tous nos consuls refusèrent de le voir, de l'aider, le redoutant comme un traître. Seul Monseigneur l'accueillit et lui ouvrit sa bourse. Maintenant on nous assure qu'il est arrivé en Italie.

Deux Juifs, l'un de Constantinople et l'autre des environs de Salonique, se sont depuis trois ans réfugiés ici : l'un a été baptisé et est demeuré fidèle; l'autre, après avoir été secouru longtemps, nous a trompés. Chez nous se réfugient des moines du mont Athos, des catholiques du mont Liban, beaucoup de pèlerins allant à Jérusalem ou en revenant. Nous avons nourri près de deux mois un officier espagnol, sa femme et sa sœur; un colonel de la même nation a été ici plus d'un an : tous pauvres, tous maltraités de la fortune, chevaliers d'aventures, plus disgraciés encore du côté de l'âme. Nous les instruisons, ils se confessent et commu-

nient ; mais que deviendront-ils éloignés de nous ? Du nombre de ces aventuriers, il en est un qui doit être connu de quelques-uns de nos Pères ; son nom de baptême est Alfred, sa mère est Irlandaise, son père est Français ; il a étudié à Saint-Acheul, ensuite à l'École polytechnique. Devenu libertin, puis disgracié par son père, il se fit admettre comme membre d'une ambassade que le gouvernement envoyait au pacha d'Egypte ; il le joignit près de Missolonghi, dirigea les batteries et mit le pacha en possession de la forteresse. De là, il accompagna l'armée jusqu'à Chio, bombarda la ville, renversa tous les édifices et les changea en ce tas de décombres qu'on voit encore là : *Ubi Chium fuit.* La maison des Jésuites et même la cathédrale de Saint-Nicolas, patron du diocèse, devinrent des monceaux de pierre. Devenu cher au pacha, il le suivit en Egypte. Ce puissant protecteur, fatigué par les instances de l'Angleterre, l'envoya en Circassie pour former les Circassiens à l'art militaire, et leur enseigner à vaincre les armées formidables des Russes. Il leur fondit des canons, marcha à leur tête, battit les Russes. En reconnaissance de ses services, les princes circassiens lui accordèrent le privilége de se choisir, dans leur nation si renommée pour la beauté des femmes, trois créatures qu'il épousa de suite ; et pour n'être pas ingrat, il se fit mahométan. Jus-

que-là, la fortune avait accompagné ses pas et devancé ses espérances. Maintenant le Seigneur *armabit creaturam adversus insensatum*. Le ciel et la terre se conjurèrent contre lui; trahi, dépouillé, méprisé, volé, persécuté, il n'eut d'autre ressource, n'espéra de salut que chez les Kurdes. Vraiment il en avait assez fait pour se joindre à cette populace *plus que barbare*. Mais Dieu voulait punir et dompter l'ingrat: partout sa vie est en danger parmi ces hommes de sang; ce n'est point sans miracle qu'il échappe trois fois à une mort certaine et prochaine. Semblable à Caïn, il fuit de région en région, de peuplade en peuplade, flagellé toujours par la droite de Dieu, vers lequel le sang de Jésus-Christ qu'il a foulé aux pieds crie vengeance. Enfin il traverse l'Anatolie et débarque à Chio tout déguenillé, dénué de tout, pressé par la faim, ne sachant à qui s'adresser, ni où cacher sa honte. Il s'arrête au milieu d'une peuplade occupée à voir danser une femme sur la corde: c'était le seul lieu, la seule compagnie où il avait moins à rougir. Sur ces entrefaites, voyant passer Mgr Justiniani qui, accompagné d'un élève, revenait de faire la mission, il demande: « Quel est ce prêtre? » La danseuse, du haut de la corde, lui répond: «C'est l'évêque latin; allez le trouver, il est très-charitable, il vous fera l'aumône. » Il ne lui en fallut pas davantage: il suit le prélat

missionnaire, il est accueilli, logé, etc.; mais il faut qu'il se confesse. Malheureusement, j'étais alors dangereusement malade; cependant dans les intervalles de la fièvre, il m'aborde, me conte tout, et surtout il me disait : « O Père! Dieu me persécute cruellement; c'est assez, c'est trop. » — Il se confesse à Monseigneur, fait son abjuration au pied du lit du moribond Père Henry, va se reposer à mon école. Mais quoi! Cette école est dans la cour de la nouvelle cathédrale de Saint-Nicolas! La vue de cette église est un coup de foudre pour lui. « Est-il donc possible que saint Nicolas me reçoive dans son église, moi renégat, qui ai bombardé son premier temple? Que je sois nourri sur cette ville jadis si belle que j'ai convertie en ce tas de décombres sur lesquelles je marche? Ah! c'en est fait, je renonce aux armes, au monde, à la gloire, à la réputation : je vais m'ensevelir dans un monastère au mont Liban, pour satisfaire à la justice de Dieu, et lui gagner, en prêchant la pénitence, quelques âmes en compensation de celles que je lui ai ravies. » Il dit et partit. Il paraît qu'il aura exécuté sa résolution, et qu'il se sera enseveli dans un monastère, car aucun des voyageurs venus du Levant ne nous a parlé de lui.

Un autre voyageur, qui a habité chez nous plus d'un an, a rendu plus de gloire à Dieu : c'est M. le

chevalier de Cérinis. Né à Corfou, de parents grecs, sa mère appartenait à la famille d'Istria ; son père était d'une famille noble d'Allemagne, et employé dans la diplomatie russe. Le chevalier, jadis élève de l'École polytechnique, entra dans les chancelleries russes, sous les auspices de M. le capitaine d'Istria. Revenu chez son père à Samos, il connut, à son passage, Mgr Forbin-Janson, qui le convertit à la religion catholique. Cachant toujours son abjuration, il voyagea en Égypte, en Perse, en Géorgie ; fit connaissance avec moi en traversant le Caucase pour se rendre à Saint-Pétersbourg. Revenu de là, pour aller en Géorgie, il lui arriva, en repassant à Mozdok, chef-lieu de notre mission, une disgrâce, et par suite il aurait perdu sa réputation, son honneur, si je ne l'avais secouru. Après avoir servi dans l'état-major en Géorgie, il fut disgracié pour avoir entrepris la conversion de la jeune princesse Orbélianof qu'il devait épouser. En repassant à Moscou, il convertit un riche millionnaire qui le fit son héritier. Inscrit dans la garde de l'impératrice veuve, il épousa une demoiselle de l'Institut, russe de religion. La révolte contre l'empereur Nicolas ayant éclaté, un oncle maternel de M. de Cérinis y fut compromis. On visita les papiers de M. de Cérinis, on y trouva la correspondance du vieux millionnaire russe converti à Moscou ; ce vieillard fut étranglé, son trésor passa

au gouvernement, et M. de Cérinis fut exilé de la Russie. Venu en France, il fut député, par un comité, pour porter des secours aux Grecs alors révoltés ; ces derniers, en récompense, le pillèrent. Dégoûté des affaires, il fit l'acquisition d'une partie de l'île d'Antiparos. Étant allé à Constantinople pour ses intérêts, il fut soupçonné d'être un espion de son cousin le capitaine d'Istria, puis arrêté, enchaîné, il fut confiné dans une forteresse au centre de la Turquie. Là, au moment où le cimeterre allait s'abattre sur sa tête parce qu'il refusait de se faire mahométan, parut tout à coup un inconnu qui arrêta le coup en disant : « Prenez garde : les puissances européennes en tireront vengeance », et il disparut. Cérinis prend la fuite, mais, ne pouvant escalader les murs, il se sent fortifié et enlevé par une main invisible. Après avoir erré pendant vingt jours, il arriva à Smyrne, où il trouva un vaisseau hollandais qui levait l'ancre ; il se hâta de s'enfuir à Syra, donna avis de son malheur et de sa délivrance à son épouse, laissée à Samos, laquelle par le même courrier recevait avis, de l'ambassadeur de Hollande à Constantinople, que l'arrêt de mort était porté contre son mari. Sur ces entrefaites, au printemps de l'année 1830, je passai à Corfou avec quatre Jésuites que je conduisais à Syra. Nous attendions le moment de partir sur un vaisseau du pays, lorsque nous vîmes arriver cinq messieurs,

qui entrèrent dans le vaisseau qui allait nous emmener. Le chef de cette compagnie dit au capitaine Ragusien : « Tu sais que ce vaisseau m'appartient : eh bien ! à présent, il appartient au P. Henry, qui a sauvé l'honneur de mon fils au Caucase ; garde-toi de revenir sans apporter une lettre par laquelle le Révérend Père atteste que tu lui as obéi. » Depuis lors je restai tant à Tine qu'à Syra, jusqu'en 1842, sans avoir des nouvelles de M. de Cérinis. Ce fut à l'occasion de ses rapports avec Samos que Monseigneur me montra une lettre, en me consultant sur la réponse qu'il devait faire. Cette lettre était de M. de Cérinis ; nous renouvelâmes connaissance ; le sujet de ses angoisses était l'état de son épouse restée schismatique russe. Monseigneur ayant fait une mission à Samos, eut soin de laisser à Mme de Cérinis la prière de la Confraternité du Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. Elle la lut, et, un an après, se trouvant indisposée, elle appela son mari, lui demanda la permission de se faire catholique, en disant qu'elle n'avait plus de repos dans sa religion, depuis qu'elle lisait cette oraison. Elle ignorait que son mari fût catholique, car jusqu'alors il s'était contenté de fuir les églises grecques et de se confesser en secret. Quelle fut la joie des deux époux lorsqu'ils se manifestèrent l'un à l'autre ! Mais le Seigneur voulait à lui cette âme, objet de sa miséricorde. Elle interdit

l'entrée de sa maison aux prêtres grecs ; seule avec son mari qui lui suggérait des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, elle rendit bientôt l'âme entre les bras de son époux, lequel n'eut alors rien de plus pressé que de venir ici professer sa religion. Quatre mois après, il se rendit à Paris, pour réclamer le payement d'un million environ, dont le gouvernement français se reconnaît redevable à sa famille. Bercé pendant un an par de vaines promesses, il vint retrouver près de nous son ancienne retraite. Il ne pouvait s'attendre à rencontrer ici une guerre plus acharnée que la précédente. Les Grecs qui l'avaient jusqu'alors flatté et lui avaient offert une épouse avec une dot de quarante mille piastres, dans l'intention de le ramener à leur schisme, le voyant ferme dans sa foi, tournèrent leurs caresses en rage, et ils l'accusèrent auprès de leur patriarche. Celui-ci *(ex uno disce omnes)*, suborna un individu qui se chargea de diffamer partout M. de Cérinis. En effet, après avoir rempli Constantinople de ses noires calomnies contre le chevalier, il vint à Chio, passa à Samos, à Syra, à Paros, à Antiparos, à Corfou, et alla jusqu'à Rome, jusqu'à la Propagande même dont M. de Cérinis avait la confiance ; et, à force d'alléguer des témoignages controuvés, il persuada partout que le chevalier s'était fait musulman, qu'il avait à la fois tant et tant de femmes, qu'il avait

suffoqué sa propre épouse. Il en débita tant et tant, avec des apparences de vraisemblance, qu'il n'y eut plus ici de maison où le chevalier pût entrer ; chaque père de famille le dépeignait aux siens comme un monstre à éviter.

Averti de toute la trame, par un consul grec, M. de Cérinis attendit en paix quelques mois que la tempête s'apaisât, et se rendit à Constantinople. Connu de Reschid-Pacha, il obtint l'emploi de chef du bureau des passeports ; alors, la scène changea de face : ceux qui le méprisaient et le fuyaient commencèrent à l'estimer, et chaque étranger fut contraint de le rechercher. Il devint membre de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul et collaborateur de M. Eugène Boré. Puis de concert avec ce zélé jeune homme à qui il ne manque pour être appelé apôtre que d'être ecclésiastique, il rassemble des pauvres, des orphelins, des mendiants, pourvoit à leurs besoins, leur enseigne le catéchisme, etc. Tout enfant turc, grec, arménien, anglais, allemand, de quelque nation ou secte qu'il soit, devient l'objet de leur sollicitude, et trouve en eux plus que des pères. Comme membre de la Conférence, M. de Cérinis recueille des aumônes et les distribue à propos ; comme chef du bureau des passeports, il gagne la confiance des vagabonds, leur donne une direction, empêche leur désespoir, leur procure des places, du

travail ; gagne le droit d'avoir une surintendance sur leur conduite, fait partir ceux qu'il croit en péril d'apostasie ou de se perdre par les mauvaises compagnies. L'été passé, il nous adressa un officier polonais qui courait risque de devenir mahométan : c'est le quatrième Polonais qu'il nous envoie.

J'ai multiplié et représenté au long quelques-uns de ces détails, afin de vous faire comprendre combien il est important que nous ayons une provision de bons livres, images, croix, chapelets, scapulaires pour soutenir la dévotion, entretenir les fruits que le Seigneur a produits sur ces sortes de voyageurs à moitié perdus, pendant qu'ils sont dans nos mains, les soutenir plus tard et même pour porter la dévotion et l'instruction dans les contrées où nos vagabonds se rendent. Nous trouvons bien, ici même, du pain pour les nourrir, des habits pour les couvrir, des maisons pour les loger, quelque argent pour leur voyage ; mais les bons livres et autres objets de dévotion ne se trouvent pas ici. Quand j'étais au Caucase, comme il y avait vingt mille Polonais prisonniers de guerre, et que je ne les voyais que pour les confesser, qu'un ou deux jours, au moment de leur passage, le T. R. Père Général, résidant en Russie, me faisait parvenir à chaque poste une provision de livres de piété que le prisonnier voyageur lisait en chemin, et par là, il

conservait, augmentait les sentiments que je lui avais inspirés. Pour les images, qu'elles soient simples et de bas prix. Moi-même, avant d'arriver ici, j'ai imprimé sur toile plusieurs milliers de scapulaires. Je les imprimais, et Mgr Zaloni, maintenant évêque de Tine et alors simple chanoine, les cousait tous; et il mérita ainsi que la sainte Vierge lui rendit la santé qu'il avait absolument perdue.

Quant aux livres dont j'ai joint le catalogue, ils sont nécessaires tant pour la gloire de la religion et de notre Compagnie que pour ma propre occupation et sanctification. Quand je passai à Rome, le T. R. Père Général me demanda à quoi je m'occupais au Caucase. — Pendant les fièvres qui m'ont tant fait souffrir, je lisais, lui répondis-je, Virgile et Horace. — Mais on vous opposera cela dans votre canonisation, me dit-il. — Ce n'est pas cela que je crains le plus, lui répondis-je. Hélas! je suis attaqué d'hypocondrie; je ne puis pas être longtemps seul. Dans mon extrême vieillesse, je me fatigue aisément si je m'applique des heures entières à des choses trop sérieuses; me trouvant seul, exilé, je me remets en lisant les combats, les victoires de nos confrères. Enfin, pour vous mettre à même d'apprécier la situation d'un pauvre missionnaire, lisez cette anecdote du Père Henry : Pendant la peste que nous eûmes six ans de suite, j'étais seul aumônier de ces infortunés, tant catho-

liques que Russes (de ces derniers, plus de huit cents sont morts catholiques) ; je devais visiter chaque jour environ douze cents soldats attaqués de la peste, sans compter les habitants. Je leur fournissais la nourriture et le vêtement pendant l'hiver, quand le froid était à vingt degrés Réaumur. Ce froid extérieur, combattant la chaleur intérieure, ces malheureux, devenant frénétiques, sortaient en foule de leurs cabanes, pour chercher des habitations sous terre en criant : Au combat, au combat ! et ils tombaient roides morts à mes pieds. De retour à la résidence, toutes ces idées terribles me revenaient dans le sommeil : je me levais tout fatigué, abîmé de rêves affreux. Qu'ai-je fait pour y obvier? Je faisais, avant de me coucher, une demi-heure de lecture dans Don Quichotte!... et, grâce à cette industrie, la nuit se passait plus tranquillement.

Je vous supplie, mon cher et révérend confrère, de faire agréer l'assurance de ma plus sincère et vraiment religieuse reconnaissance au Révérend Père Recteur Maisounabe pour le cadeau de l'histoire de notre Compagnie, mais surtout pour sa sollicitude à former, inspirer, animer et gouverner une maison qui est et sera vraiment une pépinière d'apôtres.

Qu'aurez-vous pensé de moi, mon cher Henri de Prunières et vos RR. collaborateurs, en voyant que je ne répondais pas à tant de lettres que vous avez

eu la charité de m'envoyer ? Hélas ! je vous remercie et vous bénis de ne m'avoir pas abandonné comme un ingrat. Cependant je ne cessais de penser à vous, de me reprocher mon silence, ou plutôt de m'en affliger, car le Seigneur, depuis les Pâques de l'année passée jusqu'en septembre de cette année, avait daigné me visiter, m'humilier, me rendre pour ainsi dire stupide, à charge à moi-même et aux autres, en permettant que je ne pusse dormir même un quart d'heure pendant la nuit, et ne me laissant reposer le jour que par quelques petits intervalles, d'un sommeil entrecoupé, troublé, qui ne faisait que me fatiguer davantage, de sorte qu'il y a plus de deux ans que je n'ai écrit, pas même à notre T.-R. P. Général, devoir que je remplissais plusieurs fois chaque année. Vous donc, et votre sainte maison, agréez mes premières lettres écrites depuis ma convalescence, ou, pour mieux dire, depuis vingt mois; mais souvenez-vous que ce sont les pensées infirmes d'un convalescent qui relève d'une longue maladie, ou, mieux, d'une sorte d'anéantissement.

Je partage bien sincèrement votre manière de penser sur l'incurie apportée à l'émancipation des esclaves. Avant que Napoléon ne portât la guerre en Russie, et ne donnât la liberté aux esclaves polonais, la mesure de grain coûtait en Pologne deux roubles ; l'année d'après, elle valait vingt roubles, parce que les esclaves, devenus libres, passèrent l'an-

née entière dans les cabarets et ne voulurent plus travailler. Le Général Del Pozzo acheta au Caucase une famille entière de Circassiens, leur fit apprendre les arts et métiers, entre autres celui d'orfèvre; il les gouverna pendant un an, puis les rendit libres. Au bout de six mois ils revinrent tous, pâles, déguenillés, et dirent au général : « Tant que nous dépendions de vous, nous avons travaillé pour vous obéir, et nous étions heureux ; devenus libres, nous sommes paresseux, nous manquons de pain ; nous voulons être de nouveau vos esclaves ». J'ai eu au Caucase un esclave de P..... ; je le laissais travailler à son profit, il a fini par vouloir nous empoisonner, mon supérieur et moi. Avant la liberté, il faut l'instruction et la formation.

Les misères dont parlent nos Pères de la Nouvelle-Orléans, savoir, que les élèves veulent étudier les seules matières regardant le commerce, et nullement le latin et les sciences, deviennent générales ; ce vertige règne partout. A Smyrne, Monseigneur avait bâti un beau collége qui appartient maintenant à la Propagande; les Messieurs de la congrégation du Saint-Cœur-de-Marie y étaient professeurs. Le collége passa ensuite dans les mains de Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne, qui faisait enseigner par des professeurs gagés, venus de France; à présent il est gouverné par les Lazaristes. On y enseigne l'anglais,

le français, le turc, le grec ; on est aussi censé y enseigner le latin. Depuis tant d'années il n'est sorti de là aucun élève qui fasse honneur à la religion, aux belles-lettres ou aux sciences ; tous en général sont devenus libertins, impies, scandaleux. Smyrne s'est rempli et regorge de livres français impies ; on a de la peine à y rencontrer un bon livre. Mgr l'Archevêque a dû publier une lettre pastorale imprimée en français, où il condamne, flétrit tous ces mauvais livres, et déplore la corruption de son troupeau, gangrené par les mauvais livres.

Messieurs les Lazaristes de Constantinople avaient construit deux colléges : l'un dans cette ville, l'autre à Bébek, est confié à quelques étrangers, avec réserve seulement de la direction pour le spirituel : c'est pourquoi un Lazariste y reste habituellement pour célébrer la sainte messe et administrer les sacrements. Ce que je peux vous attester, c'est que les enfants, en quittant leur famille, ont de la dévotion, de la modestie, de la révérence dans les églises ; fréquentent les sacrements et respectent les ecclésiastiques; mais au sortir du collége, ils méprisent toutes ces choses et les personnes consacrées à Dieu. Le mal vient donc en partie du défaut de vocation des professeurs, et en partie du châtiment de la justice Dieu sur le Levant.

Les mariages, à Smyrne, à Constantinople et dans

tout le Levant, sont des profanations. Les époux se sont usés à vingt ans dans le libertinage ; plus avancés en âge, ils épousent une jeune personne, après une confession dont la préparation et l'acte ne durent pas une demi-heure : aussi quelle grâce sacramentelle ont-ils reçue pour élever leurs enfants ! De là, vient cet autre mal. Partout on voit les chefs de famille se contenter, pour leurs enfants, d'une éducation superficielle, et nulle en réalité : *ex omnibus parum, ex toto nihil.* Le bon sens s'est retiré de l'Orient. Le siècle passé, Chio a fourni au Levant et ailleurs plus de dix évêques, autant de supérieurs d'ordres ; des professeurs de philosophie et de théologie dans les ordres religieux, tous les pénitenciers de Lorette, de Rome et autres célèbres sanctuaires. Chio est le berceau d'Allatius, de Mamacchi, etc... Au moment de la suppression de la Compagnie, il y avait en Sicile douze Jésuites originaires de Chio, tous supérieurs des principaux colléges ou des missions, professeurs de théologie ou de philosophie : à présent Chio ne renferme plus que des ignorants. Plus de sagesse, plus de discrétion, plus de prudence. Nous avons quatre élèves de la Propagande ; ils ont étudié de tout leur cœur, et sont restés au-dessous du médiocre. Cette grande population catholique de Constantinople ne fournit aucun prêtre capable de donner un bon conseil à

l'archevêque ; ce prélat est condamné à accepter les prêtres qui sont les rebuts du clergé de Tine, Syra, Naxie et Santorin. Notre T. R. P. Général a reçu plus de trente novices du Levant, espérant qu'ils deviendraient les apôtres de leur patrie : il n'y en a que deux qui ont persévéré, l'un est élève de M. Davier, missionnaire, notre ami, et l'autre est un de mes élèves de Syra.

Un malaise universel s'est fait sentir non-seulement dans le peuple, mais aussi dans le bas et plus encore dans le haut clergé, tant séculier que régulier, au moment de la suppression de la Compagnie, et ce malaise fut beaucoup plus sensible dans les missions d'où se retirèrent les Jésuites. Bientôt la Propagande, alors ennemie de la Société, n'envoya ici pour évêques que des sujets anti-Jésuites : de là est venue la ruine de la discipline ecclésiastique, l'indifférence pour conserver la religion, et plus encore pour la propager dans l'île de Chio, le meilleur diocèse que nous ayons dans ces contrées. On ne cite aucun Grec, àvant que je vinsse ici, qui se soit fait catholique depuis cinquante ans. Quand l'évêque grec mourait, le plus ancien prêtre du clergé cetholique allait par ordre de notre évêque assister aux funérailles de l'évêque hérétique. Tous nos prêtres en cortége, l'évêque à la tête, rendaient deux fois par an une visite solennelle à l'évêque grec,

et chacun baisait humblement la main au ministre de l'erreur. Je fus le premier à refuser un tel hommage, et mon exemple est généralement suivi à présent. Chaque prêtre disait sa messe dans sa salle à manger, et le plus souvent c'était une femme qui répondait et même servait à l'église, où chaque prêtre avait ses ornements et vases sacrés à lui, et sa famille en héritait. Nosseigneurs les évêques catholiques n'exigeaient plus ni la science, ni les vertus en ceux qu'ils ordonnaient ; il suffisait à tous de pouvoir lire, encore en avons-nous un qui n'en put venir à bout. Les évêques et autres élèves de la Propagande, au lieu de propager la religion, ne s'occupaient qu'à propager les plantations d'orangers et de citronniers. Faut-il s'étonner que les séculiers, témoins de cette ignorance et de ce scandale, n'inspirent à leurs enfants ni le goût du sacerdoce, ni l'estime de la vertu et des lettres ? faut-il s'étonner que la parole d'un prêtre n'aie plus d'autorité ? De cette esquisse de la chrétienté de Chio, qui est la meilleure, parce que l'évêque actuel réforme les abus, jugez des autres églises, *ex uno disce omnes* ; jugez quelle persécution j'ai eu à souffrir depuis sept ans, pour m'opposer sans cesse à ces scandales tant des prêtres que du peuple, car, avant mon arrivée, l'évêque, saint prélat, mais trop timide, se contentait de gémir, sans oser

ouvrir la bouche. Cette dépravation de nos peuples, ce mépris des bonnes mœurs et des belles-lettres est une première punition des crimes du clergé : *incipit judicium a domo Dei.* Nous ne voulons pas dire, comme on le pourrait, que ces désordres du clergé sont le châtiment des péchés du peuple : *dabo vobis sacerdotes hypocritas propter peccata populi.* En ce temps les choses en sont venues à ce point que la vertu a pris le nom du vice, et la sagesse celui de folie ; le vice au contraire a pris le nom de vertu, et la folie celui de sagesse. De là il est arrivé que quelques riches de cette île n'ont pas eu honte de demander, trois fois depuis deux ans, le renvoi de leur saint évêque, pour le remplacer par un évêque politique. Quant à moi, ils demandent à l'évêque de me chasser, puis de publier que j'étais venu de France pour perdre la religion à Chio. Mais, hâtons-nous de le dire, la généralité des habitants et les honnêtes gens nous révèrent.

Le peuple, communément parlant, est dévot ; il existe une grande charité entre nos fidèles, et ils font beaucoup d'aumônes. Quoiqu'ils soient tous adonnés au commerce, il n'y a pas de jalousie entre eux ; ils sont unis, s'aident et se soutiennent mutuellement ; l'oisiveté est bannie, surtout parmi les femmes ; elles gagnent leur vie à tricoter ; elles savent se parer, mais sans luxe. Il y a une grande tempérance dans

le manger, sobriété extrême; excepté chez quelques cordonniers venus de l'étranger, on ne trouve point d'ivrognes parmi eux. Ils sont très-religieux, ils se condamnent à toutes les privations pour donner à l'Église. La cathédrale est riche en ornements, calices, tableaux, etc.; on n'y brûle que de la cire blanche et en grande quantité; le tout est procuré par la libéralité des fidèles. Chaque jour ils entendent la messe et font la visite au Saint-Sacrement le soir. Les dimanches et les fêtes ils entendent deux messes, assistent à la grand'messe, au sermon et aux vêpres. Nous avons ici la Confraternité du Saint-Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, et quantité de neuvaines. Partout le rosaire se récite en famille, on observe les fêtes des apôtres et on jeûne leurs vigiles sous peine d'être signalés publiquement. Les femmes et les filles ne peuvent porter de fleurs à l'église ni entrer sans être voilées; elles sont séparées des hommes à différentes places selon leur âge; les hommes entrent du côté du sanctuaire et les femmes par une autre porte. Le mal est qu'on ne leur a pas expliqué le catéchisme; on fait des sermons châtiés, mais le peuple n'y comprend rien et n'en profite point.

La danse est prohibée; l'année passée, la mode de danser avait repris; je formai la résolution de donner pour pénitence à mes danseuses de boire le café sans sucre, et, par ce moyen, on n'a plus entendu parler

de danses pendant toute l'année. Aux fêtes de Noël tout le monde se tient à l'église à cause des Quarante-Heures. Les trois jours de carnaval, les religieuses *Servantes de Marie* instituées par l'évêque actuel pour avoir soin de l'église, et veiller à l'éducation des petites filles, sont continuellement en adoration devant le Saint-Sacrement. Les fidèles qui les imitent vont en foule adorer Notre-Seigneur, et, durant ces trois jours, ils ne connaissent que leurs chambres et l'église. Quoique la loi turque défende sévèrement d'avoir des cloches, de faire des processions, cependant on en a béni sept au moment de mon arrivée; j'ai même été le parrain de la plus grande : nous les sonnons sans aucune opposition et nous administrons aussi publiquement les sacrements. Le peuple se surpasse en générosité et en dévotion pour la Fête-Dieu : toutes les façades des maisons, tant catholiques que grecques, où passe la procession sont couverts de tentures, toutes les rues sont tendues de tapis, etc.

Après la catastrophe qui ruina la cathédrale et quelques églises que nous avions, notre évêque en a rebâti une nouvelle, magnifique, et a repris aux Grecs une église rurale. Nous avons en outre trois autres petites églises ou chapelles dans des endroits où nos catholiques ont des campagnes. Les Pères Capucins ont ici une résidence, avec un beau jardin d'orangers et d'amandiers; l'évêque vient d'acheter

une maison qui servira désormais de palais épiscopal. A une lieue d'ici, sur une belle colline, est une maison appartenant à la Compagnie ; elle a trois chambres et une chapelle. L'église dans le même endroit possède un jardin d'orangers et deux maisons : c'est là que nous demeurons depuis le mois de juillet jusqu'en novembre. Les deux maisons sont presque contiguës, l'évêque en habite une, et moi, pour avoir plus de solitude, j'habite l'autre avec un clerc, à qui je donne des leçons de logique, et deux enfants, auxquels j'enseigne les éléments de la grammaire latine.

Il y a ici, même pour les rapports civils, une entière séparation entre les deux sexes : un homme marié ne parle pas avec la femme d'un autre, et les jeunes gens ne peuvent s'entretenir avec les jeunes filles. Si quelqu'un célèbre ses épousailles, il ne peut visiter sa future que tout au plus une fois par semaine, et encore en présence des parents et pour quelques moments seulement ; en cas de contravention, la future épouse et sa mère sont, sans miséricorde, soumises aux peines ecclésiastiques. Il n'y a jamais de festins, ni de dîners ; chacun doit toujours manger chez soi. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que s'introduisit un grand relâchement et par suite de grands scandales ; la raison en est que, depuis la suppression de la Société, il ne s'est plus trouvé

parmi nos catholiques des gens capables de devenir membres du Conseil municipal, qui doit être composé de trois Grecs et de deux catholiques. Ceux-ci, ne pouvant donc plus contre-balançer la puissance des grecs, et ces schismatiques excités et soudoyés par leurs concitoyens, riches marchands, mais athées, habitant l'Europe, surtout l'Allemagne et les Échelles du Levant, firent venir à Chio, à grands frais, des professeurs allemands athées, et fondèrent un grand gymnase où l'on enseignait toutes les sciences, celle du salut exceptée. C'en fut assez, car les Levantins ne sont que trop précoces pour le vice, et les Grecs, à la malice européenne, ajoutent toujours par surcroît la scélératesse, l'impiété : aussi tous les crimes inondèrent l'île. Les fidèles s'en ressentirent d'autant plus que les Grecs ne gardèrent aucun dehors : tout fut permis, et l'on devint honteux d'être honnête. Le ciel, pour arrêter ce déluge de corruption, prit la défense de l'innocence. D'abord, les Grecs révoltés en Morée, sous prétexte de conquérir Chio, l'attaquèrent non avec une armée, mais avec des corsaires, des faux monnayeurs, des banqueroutiers, des scélérats de toute espèce ; ils pillèrent le pays, en firent un théâtre de prostitution, de violence, de rapine et d'incendies. L'an 1826, les Turcs irrités mirent tout à feu et à sang ; l'évêque grec, complice des impies, et témoin muet de la corruption de son

peuple, fut mis tout nu, traîné sur la place et pendu par la main du bourreau ; il en fut ainsi de tout son clergé et de tous les Grecs notables, au nombre de soixante-dix à quatre-vingts. La population se montait alors à cent cinquante mille habitants ; une partie fut massacrée, l'autre s'enfuit ; il ne resta ici que quelques mille habitants. Toutes les églises grecques, qui montaient à plusieures centaines, furent incendiées ; plus d'un millier de prêtres furent massacrés, une partie de ces malheureux habitants fut vendue comme esclaves. Le Seigneur eut égard à la pureté de notre foi : nos notables furent arrêtés et ensuite relâchés ; nos prêtres purent s'enfuir, peu de nos catholiques furent faits esclaves, un prêtre et un clerc seulement furent massacrés, mais tous perdirent leurs richesses, leurs possessions et leurs maisons ; il ne resta ici que quelques familles qui n'avaient pu s'enfuir et qui se réfugièrent aux consulats autrichien et anglais. Tous les consuls français, anglais, hollandais, prussiens, danois, grecs, russes, sardes et napolitains sont de nos catholiques. Huit mois après la dernière catastrophe, l'évêque actuel, alors prêtre seulement et curé de la cathédrale, rentra dans l'île ; mais il n'a pu jusqu'à présent y rappeler que les familles qui n'ont pu se fixer à l'étranger. Nos catholiques n'augmentent peu à peu que depuis dix-neuf ans, et ne dépassent point cinq cents per-

sonnes. Les autres catholiques se sont fixés dans les Échelles du Levant, et sont parvenus à ouvrir des maisons de commerce dans les villes de Gênes, Livourne, Marseille, Londres, Constantinople, Odessa, Trébizonde, Beyrouth, Alep, Damas, le Caire, etc.

Le Sciote catholique est né pour le commerce, infatigable, économe, attentif à tout ; ignorant pour tout le reste, il est unique pour le négoce ; sa fidélité, sa franchise lui gagnent partout la confiance ; s'il s'établit quelque part, il fait tant et réussit si bien qu'il fait échouer les négociants anglais eux-mêmes. Plusieurs sont partis d'ici tout nus, et en peu de temps ils sont devenus millionnaires. Le malheur est qu'autant ils sont clairvoyants pour leur commerce, antaut ils sont obtus pour les intérêts de leur âme. Riches, ils veulent singer les richards de l'Europe, imiter leurs divertissements : emportés par un tempérament plus vicieux, ils surpassent leurs prototypes, et ne gardent plus de bornes. Quelques-uns sont venus se fixer ici, ils ont voulu introduire à Chio les mœurs libres et licencieuses des grandes villes, des ports de mer de l'étranger ; mais l'évêque et le P. Henry leur ont montré et leur montrent encore les dents : *inde iræ*. Nous en avons une douzaine qui ne veulent pas assister aux offices solennels tant que le Saint-Siége ne leur enverra point un évêque *politique*, et que ce vieux radoteur, le P. Henry, ne

sera exilé de l'île. Le clergé, voilà six ans, avait à plusieurs reprises ouvert cette voie ; la moitié des prêtres écrivit à Rome contre l'évêque et contre moi. Ces prêtres ont réfléchi et reconnu leur faute, et de fait, mes ennemis les plus acharnés sont maintenant mes pénitents et mes partisans. Celui des notables qui faisait le plus d'instance pour qu'on exilât le *radoteur* P. Henry ne veut pas que sa femme se confesse à d'autres qu'à lui. Tous ces ennemis me font extérieurement bon accueil, et par là je suis honoré extérieurement par les prétendus illuminés : c'est donc le diable qui tient la bougie, comme disait à un jacobin, l'abbé Maury. Quand on se souvient qu'on appartient à la Société de Jésus : *qui positus est in signum cui contradicetur*, il semble qu'on ne peut que tressaillir de joie de se trouver dans l'occasion de remplir l'étendue, l'exigence de sa vocation, de se trouver avec son chef, de lui ressembler, de combattre avec lui, pour lui et comme lui. S'il est une vraie joie dans le monde, ce doit être, ce me semble, celle d'aimer ses ennemis, de prier pour eux. Sans considérer la cause de ces persécutions, quelle consolation pour moi, pauvre invalide, incapable de travailler désormais, de pouvoir opposer une digue à un torrent qui abolirait les lois pour l'établissement et la sanction desquelles notre Sauveur a consacré tous les instants de sa vie divine et les tourments de sa mort !

Qu'il me soit du moins donné de faire conserver ici le dépôt sacré de la discipline sainte que nous avons trouvé en vigueur ! Au reste, surtout cela, je vous le dirai, Monseigneur et moi nous ne nous trouvons pas à notre aise, quand il se passe quelques jours sans qu'il nous arrive de nouvelles contradictions ; il semble alors qu'il nous manque quelque chose : aussi se succèdent-elles si quotidiennement, qu'il semble que nous ne sommes nés que pour supporter ces croix, et cela devient comme naturel. Et nous disons même en toute vérité le : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*. Je suis seul ici et le premier Jésuite qui pénètre de nouveau en Turquie ; fasse le ciel que je sois pour vous un de ces précurseurs : *Qui euntes flebant, mittentes semina sua* , et que vous,mes chers confrères, vous soyez les heureux moissonneurs : *Venientes cum exultatione*. Alors souvenez-vous que j'ai arrosé cette moisson de mes larmes, et que je désire, par tant de soupirs, d'attirer sur cette terre les bénédictions du ciel. Entre-temps, priez pour ceux qui nous persécutent, contristent le Saint-Esprit, entravent l'œuvre de Dieu ; priez pour Chio, cette île qui a donné à la Société tant de membres qui ont fait sa gloire ; à l'Église tant d'apôtres et de saints docteurs. Laissons les croix qu'on rencontre ici et dont je vous parlerai de nouveau, en vous racontant les événements de l'année passée.

Passons aux autres églises, et commençons par Constantinople, la capitale de l'empire ottoman.

Constantinople, du temps où les Turcs s'en emparèrent, comptait peu de chrétiens, mais c'étaient autant de martyrs, au moins dans la disposition du cœur. Les premiers qui versèrent leur sang pour la foi furent dix-huit à dix-neuf jeunes gentilshommes des familles Justiniani, possesseurs de Chio, que le Sultan avait amenés à Constantinople pour en faire des espèces de pages, lesquels, tous, à l'exception du plus jeune, qui cependant peu après abjura le mahométisme, furent mis à mort, pour n'avoir pas voulu renoncer à la foi. On ne peut retenir ses larmes quand on lit que les princesses, leurs dignes mères, s'habillaient en servantes pour pouvoir pénétrer dans les prisons et dnas les bagnes ; et que ces mères élevées par la foi au-dessus de la nature, exhortaient leurs enfants à faire chaque jour leur apprentissage du martyre, en considérant Notre-Seigneur Jésus-Christ mort pour eux sur la croix. Les annales ecclésiastiques citent aussi le triomphe du bienheureux André de Chio, martyrisé à Constantinople, en 1565. Lors du sac de l'île, les Turcs traînèrent l'évêque dans la cathédrale, renversèrent les saintes hosties, menaçant de mort le saint prélat s'il ne les foulait pas aux pieds ; l'évêque répondit : « Tuez-moi, mais ne me faites pas outrager mon Sauveur. » Le ciel vengea son

ministre : le vaisseau qui emportait à Constantinople les vases sacrés et toutes les richesses de la cathédrale fit naufrage sur la plage même de Chio, et plus tard on retrouva dans les sables du rivage l'ostensoir de l'église et d'autres objets sacrés.

Nos Pères missionnaires du Levant ont souvent trouvé la mort à côté du prisonnier ou du pestiféré qu'ils administraient ; mais leur sang était la semence de nouveaux martyrs, et faisait germer les saints. Il n'est point de sexe, de conditions, d'âge qui n'ait donné des témoins à Jésus-Christ. Nos annales citent le courage héroïque, le triomphe de tant de pauvres domestiques, servantes originaires de Tine, de Syra, etc..., servant à Smyrne, à Constantinople, mortes pour la foi. Au moment de notre suppression, on vit rester à Constantinople le P. Delenda, originaire de Santorin, et possédant toutes les langues orientales. Vénérable aux yeux des Grecs et des Turcs eux-mêmes, père des pauvres, accueillant tous les voyageurs ; plus puissant sur le cœur des chrétiens par sa charité et sa tendre éloquence, que le Sultan à la tête de ses janissaires, il ne se donnait aucun repos, il était partout où il y avait des malades, des affligés, des indigents ; ses palais les plus chers étaient les bagnes ; ses amis, ses enfants étaient les malheureux, les délaissés. Il n'est aucun habitant, Géorgien, Arménien, Persan, enfin Oriental quelconque, qui ne

se rappelle le P. Delenda, et n'en bénisse la mémoire.

Nos annales nous inviteront toujours à nous rappeler avec gratitude M. de Saint-Priest, ce diplomate qui rendit un hommage si honorable pour nous au gouvernement français, tandis que celui-ci déclarait notre Institut impie. Il protégea les fidèles, les consola, les instruisit, les soutint dans les pratiques religieuses enseignées par les Jésuites dont on les séparait, tandis que son épouse faisait imprimer à ses frais l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, traduite en grec vulgaire par le feu P. Crédon, jésuite français, décédé ici à la fin du siècle passé, et dont la mémoire est aussi toujours vivante. L'empereur d'Autriche avait la religieuse attention de n'envoyer pour ambassadeur à Constantinople que des personnes d'une vertu à toute épreuve, et qui secondaient puissamment le zèle de nos Pères.

Rien de plus exemplaire que l'ambassadeur M. le baron de Pinker, homme vraiment digne d'avoir un fils héritier de son zèle pour la foi et de son amitié pour notre Compagnie. La baronne son épouse avait un zèle que rien n'arrêtait : apercevant chez l'ambassadeur de Hollande un excellent tableau de la sainte Vierge, là peu honoré, le détacha, puis, sans demander la permission et sans autre compli-

ment, dit à l'ambassadeur : « Excellence, ce tableau n'est pas à sa place chez vous »; là-dessus elle l'emporta à son palais. J'ai vu moi-même ce tableau bien conservé, lors de mon passage à Vienne en 1829, chez feu le baron, fils de l'ambassadeur. Cette protection de l'Autriche fut paralysée quand Napoléon la revendiqua. Il faut encore citer avec admiration et reconnaissance M. le marquis de Rivière, personnage foncièrement, hautement chrétien et religieux : il ne souffrait dans sa suite et dans son palais que des personnes qui, du moins à l'intérieur, se montraient bons catholiques et en remplissaient les devoirs : on se rappelle qu'invité à un repas d'ambassadeur un jour de jeûne où tout était servi en gras, il se leva en disant qu'il était catholique et mangeait maigre : aussitôt les mets furent enlevés, et le dîner fut servi, pour tous, en maigre.

Mais cet excellent homme n'était plus de son temps, il paraissait *sicut lilium inter spinas*; on avait rompu les digues qui arrêtaient le torrent, il fut témoin de tous les débordements ; mais si les larmes qu'il versa furent stériles pour en empêcher le progrès, elles furent écrites dans le ciel.

Le zèle pour l'intégrité de la foi, la sévérité de la discipline et la pureté des mœurs, se soutinrent encore à Constantinople jusqu'au commencement de ce siècle et tant qu'on n'envoya en mission dans le Levant

que des religieux dignes de leur vocation et non atteints du relâchement que la révolution introduisit en Italie. Il existait d'ailleurs maintes familles vraiment chrétiennes, pour ne pas dire saintes, distinguées par leur autorité et leurs richesses, qui produisaient une salutaire influence dans le maintien des bonnes mœurs; citons la famille de Mgr de Fronton, dont la mère est morte en odeur de sainteté. La sévérité inexorable des Turcs qui, de temps à autre, massacraient les chrétiens, obligeaient les fidèles à se tenir constamment disposés à paraître au jugement de Dieu. Mgr Fronton, alors vicaire apostolique, élevé dans une famille de saints, ne laissait pas se relâcher le nerf de la discipline dans le clergé tant régulier que séculier, discipline qui dominait l'esprit des Mahométans, des Grecs et autres ennemis de la foi. Mais ce digne prélat sentait ses forces diminuer sous le poids de la vieillesse; il sollicita l'aide d'un coadjuteur : on lui en donna un; mais l'attente du vieux prélat fut trompée; ce coadjuteur ne servit qu'à déprimer et paralyser le zèle de son évêque : tel fut l'origine du relâchement. Ce coadjuteur, Mgr Correzi, était un bon prêtre, très-doux, assez instruit, se pliant facilement à tout, mais ayant un défaut capital dans un prêtre appelé à la dignité de successeur des apôtres : il était timide et, dit-on, politique. Il se fit un nom et fut recommandé au Saint-Siége, tant

qu'il resta dans le rang de simple prêtre ; mais une fois élu archevêque de Naxie, il vérifia bientôt le proverbe : tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. Il manquait de cette poitrine sacerdotale que le Saint-Siége demande. Il eût fallu pour métropolitain des Cyclades la fermeté d'un Ambroise, et l'on mit sur le siége un de ces hommes que le vulgaire appelle une poule mouillée. Ceux qui recherchent et même ceux qui acceptent la charge d'évêque, surtout parmi les hérétiques, et principalement parmi les Grecs, auraient bien besoin qu'un ange leur dît souvent ces paroles de l'Écriture. *Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates.*

Aussi la politique du nouvel archevêque échoua bientôt à Naxie, qui renferme la plus ancienne noblesse des Cyclades, et entre autres la famille de Lastich, descendant d'un commandeur de Rhodes, famille vraiment chrétienne. Bientôt la division, les dissensions bannirent toute paix de Naxie ; les évêques suffragants de Tine, Santorin, Syra, subirent la contagion, et ce ne furent que plaintes, procès d'évêque contre évêque, de pasteurs contre pasteurs. Le Saint-Siége dut avoir continuellement en voyage des prélats visitant les Cyclades, lesquels écrivirent beaucoup de rapports, laissant après eux plus de troubles qu'ils n'en trouvèrent. Cependant Mgr Correzi, qui avait le talent d'écrire, fit tellement à Rome

l'éloge de sa propre administration, que le Saint-Siége, acquiesçant aux instances de Mgr Fronton, crut exercer un acte de justice en nommant Mgr Correzi coadjuteur de Mgr Fronton. Ce vénérable vieillard, qui connaissait le prix et la responsabilité de la charge des âmes, se hâta, trompé par la grande réputation de son coadjuteur, de lui remettre son diocèse et de se retirer dans sa famille, pour se préparer dans la retraite au passage de l'éternité. Mais il n'y avait pas huit jours que le vénérable prélat s'était retiré qu'il apprit dans sa solitude combien il était trompé : le coadjuteur avait déjà montré son savoir-faire et sa malheureuse politique. Le zèle ranima les forces du bon pasteur : il vole, reprend les rênes de son diocèse ; mais le chagrin de voir son troupeau mal conduit lui avait causé une révolution mortelle et altéré son sang. Et, peu de jours après, la mort vint priver la capitale de l'Orient de son excellent pasteur. Il est à croire que le Seigneur se hâta de le reprendre afin de lui épargner la vue des misères d'une Église qui lui avait coûté tant de fatigues, de larmes et de prières. Monseigneur était Français d'origine : il fut d'abord évêque de Syra, il essuya les larmes du vénérable Père Lalomia, Jésuite, dont le nom est si populaire au Levant, et dont l'érudition fermait la bouche à tous nos ennemis. Monseigneur le fit venir de Tine

où le Père était, depuis bien des années, la victime de la cabale de quelques mauvais prêtres ; il l'honora, l'employa, de sorte que le P. Lalomia redevint l'oracle du Levant ; il donna des retraites à Syra, à Naxie, à Santorin, à Smyrne et à Constantinople. On sait que depuis plusieurs siècles Constantinople était (pardonnez-moi le mot dont je vais me servir) un véritable égout où allaient se décharger la plupart des immondices qui souillaient les églises d'Europe. D'ailleurs, ce siècle de révolution avait fait rejaillir ces scandales jusque dans les monastères ; les parents avaient été des vipères engendrant des vipères, et les monastères s'étaient remplis, surchargés de cette progéniture. Des moines, ennuyés de la discipline régulière, si légère qu'elle fût, avaient demandé et obtenu les missions du Levant, assez riches alors pour flatter leurs passions : les uns étaient ignorants, et, par suite, ils enseignaient une morale telle quelle, mais non celle de l'Évangile. Ceux qui avaient de l'esprit étaient mondains, et divertissaient la bonne société. Beaucoup avaient une teinture de médecine, et alors ils étaient exemptés de chanter les louanges de Dieu, sous prétexte de visiter les malades. Bientôt ces moines se dégoûtèrent d'être et même de paraître religieux : la plupart demandèrent et obtinrent la sécularisation. Il n'y a pas sept ans que même le Préfet des Pères Capu-

cins scandalisa toute la mission et notre pauvre Église d'Orient par sa sécularisation.

La même année, l'un de ces Pères du couvent de Lomòne battit tellement son Supérieur, qu'il l'aurait achevé si on ne l'avait arraché de ses mains sacriléges. Quelques années auparavant, il y avait, pour occuper seul la mission de Naxie, un ancien soldat de Napoléon qui avait, en Italie, sous le froc de Capucin, conservé ses habitudes de soldat. A Naxie, il vivait habillé à la grecque, ne paraissant Capucin qu'à l'autel. On ne voyait dans sa maison aucun crucifix, aucune image; en revanche, chaque chambre avait pour ornement quantité de fusils, pistolets, sabres, épées, poignards. Il s'établit aubergiste, pour traiter, en payant, les étrangers voyageurs et surtout les militaires. A Salonique, un certain Falguier, jadis très-vertueux et très-instruit, après avoir scandalisé la catholicité en mettant en question si la très-sainte Mère de Dieu a été vierge, se maria publiquement avec une veuve. Dieu, par cette apostasie, punit ce misérable de son *tutiorisme*; il avait eu dans ses beaux jours une telle sévérité, qu'il ne donnait pour ainsi dire l'absolution à personne; il jouissait pourtant d'une telle réputation de zélé et saint missionnaire, qu'au moment même où il consommait son apostasie, par ce mariage sacrilége, il reçut les bulles par lesquelles le Saint-Siége lui conférait

l'évêché de Babylone. On est cependant parvenu à lui arracher les bulles avant qu'il ne fût consacré évêque. L'an 1830, lors de notre arrivée au Levant, était à Naxie, sous le nom et l'habit de Lazariste, M. Chavrot, autre soldat de Napoléon, qui, les premiers jours de notre arrivée, fit inscrire sur la gazette de Smyrne un appel aux puissances contre nous et tous les Jésuites, demandant qu'on nous expulsât comme des hommes dangereux. Il plaida contre Mgr Vegetti, archevêque de Naxie ; afficha sur les portes de la cathédrale, chaque dimanche, des placards diffamatoires contre ce prélat. De combien d'autres scènes scandaleuses n'a pas eu à rougir notre sainte religion dans ces contrées où elle demandait à tant de titres les vertus héroïques des apôtres, des saints Benoît, François, Dominique, etc. ! Aucun de ces scandales ne vint souiller l'Église du Levant, tant qu'elle fut gouvernée par Mgr Fronton. Il y avait bien des laïques libertins, des représentants des puissances sans religion, des religieux qui n'avaient de leur état que l'habit ; mais le prélat mettait un frein à la licence, et savait, si je puis ainsi parler, museler le monstre. La religion se pratiquait, du moins extérieurement, partout, parce que ses ministres s'efforçaient d'être de dignes dispensateurs des mystères du Seigneur ; que les saints Offices se célébraient avec dévotion, qu'il existait une

belle subordination entre le chef et les subalternes, une belle union dans les monastères ; parce que le clergé était excité à une sainte émulation de science et de vertu par l'ancien clergé, composé des derniers élèves des Jésuites et successeurs de leur zèle. Alors les différentes nations chrétiennes de l'Asie, les Arméniens venus de la Géorgie, de la Perse, de la Chaldée, ceux d'Alep, tous attirés par la pompe de nos temples, l'onction des saints mystères, affluaient dans nos églises, écoutaient les instructions, fréquentaient les sacrements. Tant d'hommes de Tine, de Syra, etc., tant de femmes devenues domestiques, servantes chez les grands, les édifiaient et ranimaient leur ferveur ; hommes et femmes, jeunes et vieux, servaient de domestiques et en même temps de missionnaires chez leurs maîtres selon la chair ; et souvent on vit de ces serviteurs fidèles, qui lavèrent dans leur sang le témoignage qu'ils rendaient à Jésus-Christ. On voyait se renouveler à Constantinople, sur le siége des impurs successeurs de Mahomet, des miracles de vertu. On me dira qu'il y avait aussi de l'hypocrisie ? Sans doute ; mais l'hypocrisie ne s'affuble du manteau de la vertu que là où la vertu est en général pratiquée et honorée ; comme on ne frappe la fausse monnaie que dans les lieux où la bonne a sa valeur et son cours. S'il y avait alors quelque hypocrisie dans

l'Église de Constantinople, il en résulte que la solide vertu et piété y étaient alors dominantes. Attendez quelques années que le vice ait rompu le frein qui le réprime, et alors il n'y aura plus d'hypocrisie.

En effet, à peine parut à Constantinople Mgr Correzi, que, quelques grands qui avaient affecté la piété, parce que, disaient-ils, c'était la mode, tous ces mécontents du régime passé, de toutes les classes, grands et petits, séculiers et réguliers, ne tardèrent pas à espérer qu'ils allaient pouvoir se dédommager de la contrainte passée. On commença par blâmer le passé, flatter le nouveau prélat, demander des dispenses, solliciter la tolérance, prier de fermer les yeux. Un abîme en attira un autre, on promit, on menaça, et par degré, on renversa les murs de la discipline, enfin on amena et consacra les profanations, le vice perdit son dehors hideux, il fut appelé vertu. Les serviteurs de Dieu durent rougir de se déclarer tels. L'esprit du Seigneur, partout contristé, ne trouva plus de séjour où se reposer et prodiguer ses dons et produire des fruits. Les méchants et tous ces religieux ennemis de la régularité, avortons que la révolution avait conçus et lancés dans les cloîtres, étaient la plupart gens à double face, qui jetèrent le froc aux orties, extorquèrent du Saint-Siége leur sécularisation, sans se douter que l'Église *dat dispensa-*

*tionem et non securitatem.* Bientôt on commanda à Mgr Correzi; les inférieurs religieux commandèrent à leurs supérieurs; les laïques aux prêtres; *facta est abominatio desolationis stans in templo.* Ni Mgr Correzi, ni Rome n'eurent plus rien à dire. La cour des ambassadeurs devint le tribunal suprême d'où sortaient les décrets et les grâces. Alors tous les religieux mécontents se firent séculariser; d'autres poussèrent les scandales à un tel point, que la puissance séculière, quoique complice, dut les saisir à main armée et les renvoyer enchaînés en Italie. Alors le vice, triomphant à Constantinople, reflua sur Smyrne et dans les Cyclades : tous les états, les sexes, les âges furent infectés; les excellents évêques des Cyclades retirèrent de Constantinople leurs prêtres et missionnaires vertueux, de peur qu'ils ne se corrompissent, et n'y laissèrent passer que quelques membres dissolus et scandaleux de leur clergé, persuadés qu'ils n'y pourraient devenir plus vicieux : alors, qui l'aurait cru ? on vit tant de femmes, de jeunes filles servantes, naguère exerçant l'office d'apôtres dans les palais des grands, devenir un scandale pour ceux qu'elles avaient édifiés; de missionnaires de Jésus-Christ, elles se firent auxiliaires du démon. Tout fut pollué, ce ne fut plus que prostitutions, adultères. Les Turcs rougirent des chrétiens, les chrétiens vomirent des blasphèmes contre le culte du vrai Dieu, et, à force de se

vautrer dans les excès les plus sales, les plus odieux, en vinrent à surpasser les musulmans et firent oublier les abominations qu'on reprochait jadis aux disciples de Mahomet.

Les églises ne furent pas épargnées et ne tardèrent pas à devenir désertes. Les catholiques orientaux, ne trouvant plus dans les temples des Latins la dévotion, l'esprit religieux qui présidaient à nos cérémonies et pénétraient les assistants, commencèrent à ne plus les fréquenter ; ils appelèrent du mont Liban des religieux, d'humbles solitaires, qui, chargés de célébrer les saints mystères dans les maisons des riches marchands arméniens, perdirent bientôt l'esprit d'humilité, d'éloignement du monde, et à force de converser familièrement avec les grands, ils ne leur offrirent bientôt plus le modèle du vrai chrétien, mais celui de la mondanité et de la dissipation. Enfin, le froc ne couvrit plus que le simulacre du religieux. Aussi verrons-nous dans peu d'années le fils de Manouk Ayha, ce catholique si puissant à Constantinople pour soutenir les catholiques contre les violences des Turcs, si miséricordieux pour nourrir et vêtir les pauvres, si zélé pour la liberté des catholiques d'Erzerum, nous verrons, dis-je, son fils, qui, pour avoir trop conversé avec les moines, aumôniers, ou chapelains de sa maison, nous le verrons, au moment de la tentation qui eut lieu lors de la révolution des

Grecs, rougir scandaleusement de sa foi, et la trahir. Nous verrons le fils du religieux et généreux père des pauvres, Diesu Corghlou, tourner, à la même époque, le dos à la vraie foi.

Mais qui ne déplorerait avec des larmes de sang la séduction, les violences dont on se servit pour corrompre et lancer dans le libertinage le plus effronté tant de jeunes filles, tant de femmes de Tine, que la pauvreté oblige de servir à Constantinople, à Smyrne, etc.? Autrefois, ces pauvres filles servaient dix ans, vingt ans, économisant leurs gages, et revenaient dans leurs pays, avec une aisance dont elles usaient religieusement. Mais, à présent, elles quittent ces villes corrompues et reviennent dans leurs pays natal avec des bâtards, de malheureux enfants qu'elles ont souvent tenté de suffoquer; enfin, épuisées par des maladies honteuses, elles sont ineptes au travail, et des pierres de scandale pour leurs compatriotes. Qui connaît Tine, qui connaît Syra? avec quelle sollicitude, piété, innocence, édification, les jeunes filles, dès leurs plus tendres années, y sont élevées, gardées dans toutes les vertus par les religieuses Ursulines (si ces religieuses y consentaient, on verrait toutes les jeunes personnes qui sortent de leurs mains s'unir à elles, en faisant leurs vœux de religion) qui connaît Tine, dis-je, ne peut s'empêcher de déplorer la perte de telles âmes.

Cessez, mes chers confrères, de déplorer le libertinage de vos grandes villes et l'éloignement total des sacrements parmi vos peuples, jadis chrétiens. Les vôtres sont les enfants des maîtres d'athéisme, ils sont la génération née dans un temps de perversité ; tandis que nos catholiques de Constantinople sont originaires de Chio, Tine, Syra, etc., où, avant de s'expatrier, ils se confessaient et communiaient au moins tous les quinze jours. Désormais, si après une demeure de dix, vingt, trente, quarante ans à Constantinople, à Smyrne, en Egypte, etc., ils sont restés tout ce temps sans approcher des sacrements, ils reviennent ici abrutis, et n'étant plus en quelque sorte en état de pécher.

Mais, me dira-t-on, depuis le commencement de ce siècle, toutes les feuilles publiques, toutes les relations des voyageurs, toutes les lettres des missionnaires annoncent que le Turc favorise la religion catholique , qu'il se fait une multitude de conversions, que quantité d'Arméniens ont abjuré le schisme, que partout on établit des écoles, que toute la nouvelle génération étudie et parle le français, qu'il s'est ouvert une grande porte à l'Évangile. Je suis bien loin de vouloir contester ces faits de tolérance, chez les Turcs du Levant. Mais il me semble que le Turc persécutait autrefois les chrétiens , surtout parce qu'il voyait dans la pureté de leurs

mœurs la condamnation et le reproche vivant de ses sales voluptés : ne pourrait-on pas soupçonner qu'aujourd'hui il sympathise avec nous, parce que dans notre conduite il voit la condamnation de la vie de nos ancêtres, et la tolérancedes chrétiens pour les ignominies que déifie l'alcoran ? Il est vrai qu'il y a beaucoup d'écoles où l'on étudie, où l'on parle le français. Mais pénétrez dans les bibliothèques, dans l'intérieur des familles, visitez les libraires: trouverez-vous un livre qui parle de Dieu, qui commande de résister aux passions, qui développe, fait aimer les mystères de la religion? Partout on verra Voltaire, Rousseau, Raynal ; partout des romans immondes comme le *Juif-Errant*; en tous lieux, il y a des livres licencieux. Mêlez-vous à la convesation de ceux qui parlent français : tout le discours roulera sur les comédies, les romans, les livres scandaleux, etc...

La porte du Levant est ouverte aux missionnaires ; mais lisez leurs relations, et vous verrez que, à l'exception du mont Liban, où la fausse philosophie et l'indifférentisme n'ont encore pu pénétrer, ces relations des missionnaires ne contiennent rien de semblable à ce qui nous édifie dans les lettres de Chine dont vous m'envoyez des extraits. Où sont les fruits de cette tolérance dont nous jouissons? Tant de nouveaux convertis en sont-ils devenus meilleurs ? Tous ceux qui parlent français tiennent-

ils le langage du ciel, ou celui du démon? Les missionnaires remercient-ils le Seigneur des âmes qu'il leur accorde? Au contraire vous les entendez se plaindre sur la perte de tant de fidèles. On se trompe beaucoup si on prétend convertir les Orientaux en leur apprenant l'industrie, toutes les finesses de la politique et du commerce, tous les agréments de la société. Si les missionnaires du Levant se contentent d'une vie de mortification tout intérieure, et de vivre en gardant l'habit et les usages de France, ils feront peu de fruits parmi ces populations où, plus que partout, il faut se faire tout à tous. Oui, il faut offrir aux Levantins une autre spectacle, une sévère mortification, des jeûnes, des austérités, des dehors de la pauvreté; il faut se faire mendiant pour nourrir le pauvre, ne voir son peuple qu'à l'église ou quand il est malade; il faut de la simplicité dans les vêtements, point de luxe dans les habitations, rien de recherché ni de superflu dans la table. En un mot, Dieu n'a pas encore accordé aux Orientaux cet esprit qui fait adorer Dieu plus en vérité et en esprit que par les choses visibles. Jusqu'à présent leur esprit est aussi obtus que celui des mahométans, ils n'ont que les sens extérieurs; il faut les frapper, leur parler, alors ils commencent à révérer le missionnaire, à adorer le Dieu qu'il prêche,

et à embrasser la foi de l'Église qui l'a engendré.

Il serait donc à souhaiter qu'au lieu d'augmenter le nombre des prétendus catholiques, on eût conservé, perfectionné la vertu; mais hélas! nous avons perdu les vrais serviteurs de Dieu. Au lieu d'enfants nous lui donnons des avortons. L'Église de nos ancêtres subsiste encore; mais où sont leurs vertus? Les églises ne sont-elles pas aujourd'hui profanées par les irrévérences, les scandaleuses immodesties des contemporains? Au temps de leurs pères, les églises étaient continuellement remplies de fidèles adorateurs; de nos jours, elles sont désertes, ou, si on les fréquente, on les convertit pire qu'en place publique. Autrefois ils communiaient chaque semaine, et leurs neveux maintenant passent des trente et quarante années sans approcher de la sainte table; et même un grand nombre de catholiques meurent à Constantinople sans avoir reçu les derniers sacrements. Un an après la suppression de notre Compagnie, un catholique de Dinan, petite ville de Belgique, demanda à celui qui vendait les hosties aux églises, combien de petites hosties il avait vendu l'année précédente, et combien l'année courante; il répondit : « L'année passée j'en ai vendu cinquante mille, et cette année seulement quinze mille. » Qu'on demande à celui qui vend les hosties à Constantinople, combien il en débitait, voilà trente ans, et

combien à présent, il devra répondre qu'alors il en vendait plus de cent mille, et à présent à peine dix mille.

En l'année 1795, un gazetier de Liége, où je me trouvais alors, vilipenda le Conseil des Anciens et celui des Cinq-Cents en insérant dans sa gazette appelé le *Troubadour* l'article suivant : « Lettre du diable à Son Excellence M. le général Souwaroff. » (C'était un général en chef, Russe, qui battait les Français.) « Excellence, je vous défends de tuer désormais aucun Français, parce qu'il n'y a plus de place en enfer que pour les membres du Conseil des Anciens et de celui des Cinq-Cents. De Votre Excellence le très-humble serviteur... le diable. » — Il aurait bien plus de droit, le prince des ténèbres, d'écrire qu'il n'y a plus de place en enfer que pour beaucoup de nos Levantins catholiques.

Un seul sacrilége des catholiques est plus abominable aux yeux de Dieu que les mille profanations des mahométans. Les cheveux se dressent quand on lit qu'après une communion sacrilége, un jeune homme se sentit déchirer l'estomac, et ne fut soulagé qu'après avoir vomi dans un lieu immonde la sainte hostie. On a de la peine à comprendre comment l'Agneau sans tache préfère demeurer dans des ordures dont la langue rougit de prononcer le nom, que dans le cœur d'un

sacrilége ! Il semble que Jésus-Christ maudit tant d'églises où son sang est profané par les catholiques, et les abandonne aux musulmans. Nos catholiques de Chio peuvent compter soixante-deux de nos églises entre les mains des hérétiques ; la première cathédrale latine, l'église de Saint-Pierre, est devenue la mosquée des Turcs ; ce châtiment est à notre vue, devant nous ; nous ne pouvons point ne le pas voir.

Il y a un siècle et demi qu'on comptait à Chio quatre-vingt mille catholiques ; nos Pères y étaient au nombre de douze ; leur collége avait cinq cents élèves étudiant les belles-lettres. La plupart des familles possédaient des maisons de campagne, ou de beaux jardins d'orangers, de citronniers, qui suffisaient en partie à l'entretien convenable de la famille. Quelques membres allaient faire le commerce à Constantinople ; ils étaient laborieux, justes et modestes ; ils gagnaient la confiance des Turcs et réussissaient dans leurs entreprises. Loin de porter dommage à leur salut, ils contribuaient à la conversion et perfection des âmes, par leurs aumônes, leurs conseils et bons exemples ; ne revenaient jamais sans avoir fait à Constantinople quelques fondations pour les missions, les monastères, les églises et les pauvres. A la vue de ces bonnes œuvres, Dieu accomplissait la promesse de

bénir ceux qui le servent en vérité. Cette sainte correspondance entre les Levantins catholiques et le ciel se soutint assez bien jusqu'au commencement de ce siècle ; mais alors, et bien rapidement, ils se sont énervés et sont tombés dans le relâchement. Plus précoces, plus fougueux pour le mal que les Européens, ils ont comme d'un seul bond franchi toutes les bornes, perdu toute retenue ; ils ont surpassé nos Français dans le libertinage. Je connais un docteur, homme très-instruit, parlant et écrivant bien dix langues, excellent médecin. Sa mère, que j'ai connue également, n'avait que onze ans quand elle lui donna le jour. Quant au moral, ils connaissent souvent plus de malice à l'âge de sept ans, que nous à l'âge de vingt-cinq. Ils ont donc de suite, dans la carrière du vice, laissé de beaucoup en arrière les Européens. Un siècle avait été nécessaire pour démoraliser les masses en Europe ; quelques années ont suffi au Levant pour opérer cette dépravation. Les Turcs sont devenus moins farouches, leurs femmes moins invisibles ; les maris ont appris de nous l'ivrognerie, et les femmes la coquetterie, le libertinage : quel spectacle horrible aux yeux du Seigneur ! Aussi a-t-il maudit la terre que nous habitions. Les péchés passaient la mesure, le châtiment arriva. Nous étions quatre-vingt mille catholiques, et nous

sommes réduits à quatre cents qui, grâces à Dieu, étant pauvres, le servent généralement avec fidélité. Le malheur est que, comme ils appartiennent à une nation qui ne vit que du commerce, leurs enfants, pour être employés au négoce, devront être envoyés à Constantinople ou à Smyrne, et là ils se perdront. Nous sommes donc réduits à n'être plus que quatre cents catholiques, à n'avoir qu'une église avec quelques chapelles, nous qui en avions soixante-deux.

C'est ainsi que dans le siècle dernier, mais surtout au commencement de celui-ci, la colère du Seigneur se fit sentir. Nos chrétiens dispersés et les autres catholiques s'étant multipliés à Constantinople, les schismatiques les voyant abandonner la sainteté de leurs ancêtres, altérer la sévérité de l'Évangile, trouvèrent que notre religion était plus commode que la leur, et s'unirent en grand nombre à l'Église catholique. Les nouveaux convertis étaient des Arméniens, peuple qui en tout cherche premièrement ses intérêts. Ces conversions furent sur le point de ruiner totalement l'Église de Constantinople.

Les prétendus nouveaux convertis étaient entrés sans répugnance et sans gêne dans la voie large où marchaient les catholiques qu'ils avaient trouvés à Constantinople; mais nos dogmes contraires à leur croyance leur déplaisaient. Voyant que Mgr Correzi

dispensait, tolérait, changeait à son gré, ils ne trouvèrent plus en lui le ministre d'un Dieu immuable dans sa parole comme dans son essence ; ils supposèrent qu'il pouvait retrancher en la foi, comme il avait retranché en matière de discipline. Le clergé latin aurait pu combattre l'erreur ; mais sous Mgr Correzi il était devenu assoupi, et tellement ignorant, que dans les conférences ils n'étaient pas de force à répondre aux Arméniens. Le corps des catholiques arméniens, dont les prêtres désiraient réunir leurs parents restés schismatiques à l'Église romaine, voulut réconcilier avec les latins la nation tout entière. Il se fit à ce sujet une assemblée où présidait Mgr Correzi ; on proposa des points à modifier dans notre religion ; le prélat, son clergé et le clergé arménien y consentirent. Parmi les laïques de l'assemblée se trouvait le zélé et vénérable vieillard Onamouk Agha. Entendant qu'on voulait retrancher quelques points de nos dogmes, comme un autre Phinées il s'écria : « Notre religion n'admet point de circoncision. » Ces paroles furent un trait de lumière qui dissipa le prestige et fit rompre cette assemblée pestilentielle. Les vrais catholiques anathématisèrent quelques prêtres arméniens inventeurs, fabricateurs du piége où fut pris Mgr Correzi, qui s'en alla cacher sa honte ; mais il ne put échapper aux reproches sevères du Saint-Siége, ni empêcher que l'histoire

n'inscrivît son nom sur la liste des prélats qui ont failli à leur mandat. Les séducteurs feignirent alors de se retirer ; mais ils n'ont pas cessé de chercher une occasion qui leur permît de mieux dresser leurs batteries. Leur malice cessa d'opérer ouvertement ; mais les fidèles de Constantinople, subissant l'action d'un clergé ignorant, sentirent leur foi vaciller et manquèrent à l'obéissance due à l'Église. On commença à penser que tout était arbitraire, qu'un évêque pouvait tout en matière de dogme, comme en matière de discipline. Il était réservé à Dieu lui-même, auteur et consommateur de notre foi, de venger sa parole et l'Église son épouse.

C'est alors qu'arriva la révolution de la Grèce, suivie du massacre de cette nation à Constantinople et dans tout l'empire ottoman. Les catholiques, quoique toujours ennemis des Grecs et étrangers à leurs complots, furent néanmoins, par un juste jugement de Dieu, enveloppés dans leur disgrâce. Ils furent aussi massacrés, ou réduits à errer de plage en plage. Les prêtres de la nation arménienne qui avaient osé porter leur main sacrilége sur l'arche de la nouvelle alliance et la foi sainte qu'elle renferme, furent vexés, persécutés dans leurs biens, leur famille, leur patrie, ainsi que tous les catholiques, et spécialement le clergé. Les coupables périrent pour la plupart ; les simples fidèles perdirent leur fortune

et leur patrie, ils ne purent se sauver la vie que par la fuite, et en marchant sur les cadavres des Grecs qui jonchaient les rues de Constantinople et des autres villes. La mort semblait épargner ceux qui professaient encore la vraie foi.

Les catholiques arméniens revinrent à Constantinople ; ils obtinrent la permission de bâtir une église, et le Saint-Siége leur accorda un primat de leur nation et de leur rit. Mais la vengeance divine éclata dans toute sa rigueur contre les grands, nos frères d'Europe, qui étaient venus en Orient corrompre, par leurs exemples, leurs conseils et leurs mauvais livres, ces chrétiens si heureux, si attachés à la religion tant qu'ils n'écoutèrent que la voix de leurs missionnaires, et devenus si abominables aux yeux de Dieu quand ils se laissèrent séduire et égarer par la philosophie révolutionnaire.

Bientôt un incendie, en un seul jour, balaya toutes les immondices de Constantinople et du quartier des Européens. Le feu consuma la cathédrale dédiée à la sainte Trinité, le palais de Mgr Correzi, la chancellerie où étaient déposés les papiers, les obligations, les archives, toutes les pièces qui servaient à constater l'état des biens ou revenus des églises, et la fortune des particuliers. L'église Saint-Antoine où se commettaient tant d'impuretés sacriléges; l'église Saint-Louis, chapelle des représentants de la France; tous

les palais des ambassadeurs furent la proie des flammes.

Dieu lui-même semble promener l'incendie sur les temples où il est outragé. L'église de Saint-Antoine a été brûlée, on en a bâti une nouvelle; là, les fêtes et les dimanches, il y a une messe à onze heures. De jeunes libertins, des dames et des demoiselles y affluent; on ne connaît que cette messe et cette église que la dépravation transforme en lieu de perdition. Anges saints, couvrez-vous la face de vos ailes! On y entre sous une longue voûte très-étroite, dont les deux côtés sont bordés de deux haies de jeunes libertins les plus dévergondés; là ces dames et demoiselles, si elles méritent encore ce nom, doivent passer entre cette double haie, y être pressées, foulées, par des mains impures. M. Hillereau a défendu ces désordres sous peine d'excommunication: on s'est moqué de sa défense. Il ne s'est pas trouvé un mari, un père, une mère qui ait osé élever la voix pour défendre l'innocence et l'honneur de son épouse, de sa fille outragées. Ce seul fait, entre mille, vous donnera la mesure du débordement, de la dégradation des parents et des enfants des deux sexes parmi les catholiques de notre capitale. Dites donc à vos amis ce qu'écrivait saint François Xavier au sujet de ceux qui voulaient s'embarquer pour les Indes orientales : dites-leur que, s'ils veulent venir au Levant et y rester fidèles à Dieu, il faut qu'ils soient

bien affermis dans la grâce de leur vocation, comme les apôtres le furent par la descente et la plénitude du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte.

Dans ce désastre infligé par la justice divine, échappa le palais de l'ambassadeur d'Autriche. L'ange exterminateur qui passa sans toucher aux maisons des Hébreux, dont les portes étaient marquées du sang de l'agneau, eut ordre du Seigneur, qui honore toujours et protége ceux qui le glorifient, de ne pas pénétrer dans le quartier où siégeait ce religieux déplomate qui s'était fait une gloire d'interposer constamment l'autorité de l'empereur qu'il représente, pour faire respecter nos temples, nos mystères, les ministres et les adorateurs du vrai Dieu. Mais si la maison d'Autriche, en récompense de sa vénération pour la sainte Eucharistie, a reçu constamment la protection de Dieu, les autres ministres, victimes et provocateurs de l'incendie qui dévora le théâtre de leurs scandales, devraient considérer que le même Dieu, dans sa justice, menace de punir les prévaricateurs, quels qu'ils soient, et particulièrement les grands. Mais, hélas ! on a trop craint de leur dire la vérité : voilà pourquoi ils n'ont pas honte de donner à leurs vices les qualifications réservées à la probité, à la vertu.

Mais en voilà beaucoup trop sur les désordres de Constantinople. Il y a quatre ans, Mgr Justiniani,

notre digne évêque, rencontra, étant à Smyrne, notre ambassadeur qui partait pour la France. L'ambassadeur remit à Monseigneur un ordre par lequel il enjoignait à M. de B..., son chargé d'affaires, d'obtenir pour notre évêque un firman de la Porte en faveur de l'immunité des biens de l'Église qui était attaquée par la municipalité grecque. Ce chargé d'affaires n'eut pas honte de recevoir d'une manière insolente notre digne prélat, et même de lui ordonner de partir de Constantinople sous deux jours. Le digne successeur des apôtres, sans même recevoir la visite de ses ouailles, qui sont en grand nombre à Constantinople, obéit à cet ordre insolent et partit. Les gazettes allemandes, françaises et grecques blâmèrent hautement le ministre, et cependant son gouvernement ne tarda pas à le décorer de la croix de la Légion d'honneur. Notre ambassadeur respecte le clergé; mais, soit faiblesse, mais soit politique ou soit qu'il manque d'instructions de sa cour, il n'a donné jusqu'à ce jour que des paroles. Au contraire, son interprète, M. Cor, frère d'un des Nôtres, est un zélé catholique, toujours prêt à nous obliger.

Je n'ose entreprendre de vous parler de la catholicité de Smyrne. Les riches négociants anglais ont tout corrompu; ils ont épousé les filles des atholiques qui sont devenues pires que leurs maris. Les missionnaires eux-mêmes, devenus trop riches, avaient

abandonné l'esprit de pénitence ; ils commencèrent par faire gras en carême, et finirent, par leur exemple, à abolir entièrement le jeûne. Parmi tous les catholiques de Smyrne le relâchement se propagea ; un grand nombre de religieux se firent séculariser et revinrent en habit d'abbé étaler leurs scandales au milieu de ce peuple qui avait tant besoin de voir des apôtres. Quelques-uns d'entre eux se portèrent à de tels excès qu'on fut forcé de les arrêter et de les conduire ignominieusement à Rome. Enfin Léon XII érigea ce siége en archevêché. Le prmier titulaire, Mgr Kardeli, ayant voulu sévir contre le relâchement des réguliers, fut obligé en 1830 de s'enfuir pour ne plus revenir. Il alla à Rome et assura que quelques religieux avaient mis du poison dans le vin qu'il devait consacrer. Le Seigneur cependant n'abandonna pas cette malheureuse ville. Mgr de Forbin-Janson y prêcha la controverse, força les Grecs et les protestants à rougir de leurs blasphèmes contre nous. Mgr Bonami, devenu archevêque, les provoqua de nouveau à la dispute, les convinquit d'erreur et leur ferma la bouche ; M. Daviers, de son côté, forma d'excellents et zélés disciples. Après avoir achevé leurs études à la Propagande, Messieurs Missire, Vitale, Alberti et le Père Castelli, dominicain, tous zélés, tous érudits, voulurent opposer une digue au torrent des désordres ; mais ces hommes excellents

ne purent travailler longtemps. Mgr Missire fut rappelé à Rome où il resta au collége grec catholique, avec le titre d'archevêque ; la mort emporta le digne et savant M. Vitale. Le pieux et éloquent Alberti fut nommé coadjuteur de Syra, et le très-excellent Père Castelli fut consacré archevêque de Naxie. Quinze ans auparavant, Smyrne et Constantinople avaient perdu l'ami dévoué des pauvres, l'homme fécond en bonnes œuvres, le fondateur d'hôpitaux dans ces deux villes, le consolateur des pestiférés, leur ange de paix à leurs derniers moments, le Père Aloysio-Maria Blancio, franciscain, qui fut élu évêque de Syra, et qui aujourd'hui est légat apostolique de la Grèce occidentale. Il ne reste plus maintenant à Smyrne que le zélé Mgr Mussabini ; mais il est seul et ne peut que gémir à la vue des désordres de son peuple.

Que vous dire de l'Égypte ? Là, celui qui a le plus de négresses pour satisfaire ses passions est le plus glorieux. Ceux qui ne peuvent s'en procurer ne reculent pas devant le comble de l'infamie pour assouvir leur brutalité. Je sais de bonne source qu'une dame française, d'ailleurs très-vertueuse, était restée seize ans sans se confesser, parce que, disait-elle au confesseur étranger auquel enfin elle avait pu se confier : « Je n'ai jamais pu me résoudre à me confesser aux missionnaires du Caire ou d'Alexandrie. » Cette année, un jeune homme entendit un religieux

qui prêchait à Alexandrie reprocher à son auditoire que le confessionnal était rempli de toiles d'araignées; le jeune homme eut la curiosité, après le sermon, de visiter le confessionnal, et il m'assura que la plainte du prédicateur était très-fondée. Quelques-uns de nos catholiques vont négocier en Égypte; pour la plupart ils s'éloignent d'ici en grâce avec Dieu; mais après un séjour de dix ou vingt ans, ils reviennent entièrement souillés, et sans s'être jamais confessés. Que peuvent donc faire nos missionnaires, témoins de ces abominations? Tant que la Compagnie exista, le nombre des fidèles était à la vérité peu considérable, mais leurs vertus fixaient les regards de Dieu qui s'abaissaient avec complaisance sur ce petit troupeau. Quand les Jésuites furent sécularisés, le Père Delenda resta à Constantinople; le Seigneur lui avait accordé le don des langues, la grâce de se renoncer entièrement et de se faire tout à tous : par ce moyen, il mérita d'attirer les grâces d'en haut sur tous les âges et sur toutes les conditions. Avec lui restèrent à Constantinople plusieurs prêtres catholiques de Tine, de Naxie, de Syra et de Santorin, entre autres l'éloquent et zélé Pseutachi, prêtre de Syra, Marinelli, Salava, tous trois élèves des Jésuites. Le P. Credon, Jésuite français, demeurait à Chio, où il traduisait en grec vulgaire l'*Introduction à la Vie dévote*, opposant ainsi aux fausses joies du siècle qui conduisent à la mort

la douce et rafraichissante joyeuseté de saint François de Sales qui ne cesse d'apaiser le cœur jusqu'à ce qu'il le fasse entrer pleinement dans la joie du Seigneur. D'autres Pères s'étaient fixés à Tine. Le P. Gagliardi y traduisait également en grec vulgaire l'*Enfer ouvert aux chrétiens*, et *La vraie Sagesse*, par le P. Pinamonti. Pendant qu'il joignait à ce travail le *Guide des pécheurs*, le premier donnait aux fidèles l'*Ascensio mentis ad Deum*, de Bellarmin. Mgr Maruxe, mort dernièrement évêque et primat des Arméniens catholiques de Constantinople, traduisait aussi en langue turque l'*Imitation de Jésus-Christ* et faisait imprimer en grec *La dévotion aux âmes du Purgatoire*. Le Père Velasti, Jésuite de Chio, faisait, de son côté, passer en grec le beau *Traité de la conformité à la volonté de Dieu*, de Rodriguez. Je viens d'obtenir qu'on fasse une nouvelle édition de ces ouvrages. Les PP. Credon, Santi, Vernaro, Castelli, Jésuites, étaient demeurés à la garde du troupeau de Chio. Le dernier savait la langue et les belles lettres en perfection; les Grecs eux-mêmes s'exclamaient d'admiration en entendant ses panégyriques; Vernaro les attirait à la suite de Jésus-Christ par ses homélies. Santi, le vénérable, absorbé en Dieu, forçait l'âme à rentrer en elle-même par les exercices, la soulevant au-dessus des bornes du temps, il la plaçait entre deux éternités, et ne l'abandonnait point qu'il ne

l'eût purifiée et complétement réformée. Le Père Roxhès s'était chargé de quatre à cinq mille catholiques, tous laboureurs, habitant l'île de Syra. Pour se rapprocher d'eux, il s'était exilé de la ville, fabriqué une maison et planté un jardin à l'entrée d'une espèce de défilé qui aboutissait aux campagnes que cultivaient ces catholiques. C'est de là que le bon Père, oubliant la physique et les mathématiques, ses études chéries, envoyait des vœux ardents vers le ciel et présentait au bon pasteur les âmes simples qui lui était confiées. Le samedi, dès la pointe du jour, on les voyait par troupe prendre le chemin du défilé et venir se jeter aux genoux de leur Père. Il avait aussi la coutume, tant à Syra qu'à Tine, de les assembler par groupe de trente environ, pour leur expliquer avec componction les points de l'examen, les motifs et les actes de contrition, et, par ce moyen, il les voyait tous arriver à ses pieds avec des cœurs contrits, et disposés à recevoir une absolution, dont les fruits persévéraient. Une fois tous les ans, à la prière de l'évêque, il s'arrachait à sa chère solitude, et descendait à la ville pour huit ou quinze jours, afin de donner au peuple les exercices de notre Père saint Ignace. Il paraissait alors un autre Jean-Baptiste venu du désert, et prêchant comme lui la pénitence qu'il avait pratiquée lui-même pendant toute l'année. Et comme toutes ses paroles et ses actions étaient animées

de l'esprit de Dieu, il renouvelait dans cette chrétienté les prodiges que la prédication des apôtres opérait autrefois parmi les premiers chrétiens. Aussi, ses vertus ont laissé une telle impression dans l'île, que depuis quatre-vingts ans que le Seigneur l'a appelé à lui, la mémoire s'en est perpétuée de père en fils jusqu'à nos jours, et l'on cite ses paroles et différents traits de sa vie avec le respect qui s'attache aux actions des saints.

Ces vénérables Pères, quoique dispersés, n'en continuaient pas moins à ne former qu'un seul corps, à n'avoir qu'un même esprit ; à garder cette subordination, cette conformité de pensées, d'opinions et d'opérations qui en sont l'effet, comme elles sont le don le plus précieux de l'Esprit-Saint, celui par lequel, surtout, le monde connaît que nous appartenons à la Compagnie. Quoique leur vie fût tout unie à Dieu et qu'ils n'agissent que par lui, cependant, comme certains d'entre eux s'adonnaient davantage à la vie active, il était naturel qu'avec égal désir ceux-là fussent plus amplement doués des dons du Saint-Esprit qui perfectionne l'entendement. Dans la petite communauté de Chio, l'âme du conseil était le vénérable P. Santi, retiré au village de Campos ; la famille de Tine, plus nombreuse, avait choisi le Père Roxhès ; elle se composait de sept membres dont le but n'était point de se concentrer dans l'île, comme ceux de Chio,

mais bien de parcourir les environs et de rechercher les brebis perdues de la maison d'Israël ; ils avaient besoin pour cela de plus de lumière, d'une direction plus spéciale, d'une impulsion plus efficace et plus constante ; il fallait prévoir tous les cas, toutes les difficultés, et personne ne fut jugé plus apte à cet effet que le Père Roxhès. Il fit construire dans sa solitude une résidence très-ample, capable de loger les sept Pères, chacun ayant sa chambre. Elles étaient distribuées deux par deux, séparées par une grande allée en forme de croix ; ils avaient une chapelle dédiée à saint Jean Népomucène. Là donc, après avoir consulté le Saint-Esprit, on proposait la question, et tout s'exécutait selon les règles *de electione* que nous présente le livre des Exercices, et dont nous avons la pratique dans l'Institut.

Ces débris de la Compagnie se conduisant en tout selon l'esprit et les instructions de notre glorieux Père saint Ignace, ils ne se contentaient pas d'une correspondance ordinaire aux grâces, ils s'armaient encore de l'humilité et de la mortification, et, par une retraite plus étroite et une conversation plus intime avec Dieu, ils se purifiaient, se reposaient des fatigues et se refondaient tout entiers dans la fournaise des épreuves. Successivement ils se retiraient un à un à Syra, où, seuls avec Dieu seul, ils passaient quarante jours entiers dans toutes les pratiques et les règles des

saints exercices. Il m'est tombé entre les mains quelques feuilles contenant leurs saintes résolutions. L'un d'eux, ayant médité que la sainte Vierge était allée en Égypte montée sur un âne, prit la résolution de ne plus se servir de mulet : monture cependant la plus usitée et souvent des plus nécessaires à Tine à cause des montagnes, de la distance des lieux et de la pesanteur des fardeaux.

Un grand obstacle entravait le fruit de leurs travaux : ils étaient peu nombreux et avaient un peuple nombreux à éclairer, ils avaient à craindre qu'à peine le bon grain semé, l'ennemi vînt y semer l'ivraie. Le Seigneur leur inspira la pensée de former des disciples qui, animés du même esprit, embrasé du même zèle, combattant avec les mêmes armes, pussent, pendant leur absence, veiller à la garde du troupeau, le diriger, et même le faire avancer dans la voie de la perfection. A cet effet, ils choisirent dans chaque île les prêtres séculiers les plus vertueux, les plus éclairés, les plus humbles, en un mot, ceux qui leur parurent mieux disposés à recevoir les lumières du Saint-Esprit et à devenir les instruments de sa miséricorde envers les fidèles. On les faisait venir l'un après l'autre à Tine, où un Père était uniquement destiné à cet emploi et leur consacrait tout son temps. Ils se retiraient sur une montagne qui domine un village appelé Carderi, où l'on montre encore la cha-

pelle et les deux petites chaumières qu'habitaient le Père et le prêtre dans cette retraite absolue. Là le prêtre y faisait les quatre semaines des Exercices de saint Ignace, selon son esprit, et y recevait les dons célestes qui y sont attachés et les grâces nécessaires pour garder le petit troupeau en l'absence du Père. Il existe encore à Tine un vieux chanoine qui a fait de la sorte les Exercices spirituels et qui en a conservé pour la Compagnie un attachement inaltérable.

Remarquez en outre, pour preuve de la protection paternelle de la Providence sur ce petit noyau de Jésuites, c'est qu'en chaque endroit il se trouvait des sujets proportionnés à ses besoins et à ses devoirs. Naxie avait le P. Lœfler et ce fut à son occasion qu'il s'éleva une différence d'opinion, mais de peu de durée, entre les Pères de Tine et le Père Roxhès ; en voici l'occasion. MM. les Lazaristes, par vénération pour nos Pères, et aussi parce qu'ils ne se trouvaient pas en mesure de fournir la même carrière que les nôtres, les sollicitèrent de se réunir à eux. La proposition ne déplut pas aux Pères de Tine ; mais le Père Roxhès, qui voyait plus loin et, à ce qu'on croit, avait reçu des lumières du ciel sur le rétablissement futur de la Compagnie, fut d'avis que nos Pères, unis entre eux, ne prissent aucun engagement avec les Lazaristes ; mais que, par amour de la paix, et pour concourir à la plus grande gloire de Dieu, quelques-uns des nôtres

resteraient avec eux comme aides, et non à titre de confrères. Le Père Delenda se fixa donc près de MM. les Lazaristes de Santorin, et le P. Lœfler avec ceux de Naxie. Il sut si bien gagner leur confiance, et représenter en même temps la Compagnie auprès des fidèles, que les Lazaristes lui abandonnèrent le gouvernement de cette mission; tout se faisait sous sa direction. Non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort, la mission et ses dépendances portèrent le nom du Père Lœfler; maintenant encore sa mémoire est en bénédiction à Naxie.

Il n'en fut pas de même de l'incomparable Père Delenda; on eût dit que le Seigneur ne lui avait prolongé la vie et conservé toute la force de sa grande âme que pour les seuls chrétiens de Constantinople : car, à peine avait-il touché le sol de Santorin, sa patrie, qu'il tomba en enfance dans le lieu qui l'avait vu naître. Heureusement il rencontra une grande âme dans le Supérieur des Lazaristes, appelé, si je ne me trompe, M. Corsi. Ce digne Supérieur était un présent que Dieu, dans sa Providence, faisait à Santorin et au Père Delenda pour supporter avec une douceur inaltérable toutes les faiblesses du grand missionnaire qui avait été jadis l'apôtre du Levant; M. Corsi fut pour Santorin, par son zèle apostolique, par son cœur et sa manière d'agir, un véritable continuateur des œuvres de la Compagnie. Il était d'une

éloquence qui lui gagnait tous les cœurs et le rendait vraiment orateur ; il fut, en un mot, digne des regrets si bien mérités de cette île, et de la reconnaissance de toute notre Compagnie.

Le Seigneur nous avait aussi donné pour successeur à Constantinople un homme de Dieu, éminent en vertu et en génie : le Supérieur des Lazaristes était tel qu'il le fallait pour continuer à cultiver dignement la vigne que nos Pères avaient défrichée et fertilisée. Les grands serviteurs de Dieu n'étaient pas rares alors, et le Seigneur avait sous la main quantité de belles âmes, dont les vertus avaient préparé les voies à cette grâce qui rend l'homme apostolique, digne instrument des miséricordes divines envers les nations qu'il veut bénir.

J'ignore qui nous a remplacé à Smyrne ; mais il paraît que nous ne tardâmes pas à y avoir pour successeurs MM. Daviers et Trévaux, tous deux dignes missionnaires, embrasés du zèle du salut des âmes ; tous deux avaient connu et apprécié notre Société, dont ils rendaient partout bon témoignage. Ils moururent en appelant de leurs vœux et de leurs prières le retour des Jésuites à Smyrne, disant qu'ils y seraient rappelés. Toutes les fois que nos Pères ont pu faire des excursions à Naxie, à Santorin, à Constantinople, etc., ils ont trouvé les cœurs disposés à les accueillir avec joie, préparés qu'ils étaient par les recommanda-

tions de M. Daviers, dont les lettres devançaient leur arrivée; et par tout le bien qu'il disait des missionnaires, il préparait le succès de la mission. Je ne sais précisément à quelle époque ces deux hommes apostoliques arrivèrent à Smyrne ; mais ce temps ne peut remonter au delà de l'année 1792 ou 1793. Revenons à nos plus anciens missionnaires.

Le premier Jésuite qui prêcha à Chio fut le Père Cartagnola, originaire de l'île même. Après avoir inspiré à ses compatriotes un grand désir d'avoir nos Pères, il revint à Rome en 1592, et, sur l'exposé qu'il fit, Clément VIII assigna pour cette mission quatre cents écus d'or chaque année, et le Père Aquaviva y envoya deux Pères et un Frère en 1594. En 1615, le Pape Paul V assigna cent écus pour deux missionnaires de la résidence de Chio, qui devaient aussi parcourir les îles de l'archipel. Peu de temps après, l'évêque de Tine étant venu par ordre du Saint-Siége visiter cette église, et ayant reconnu parmi les nôtres le vénérable Père Albertis, originaire de Tine même, il l'emmena avec lui dans son île. De retour dans sa patrie, le Père Albertis ne se rendit point dans sa famille qui était une des plus distinguées de Tine; mais, pour annoncer plus efficacement un Dieu qui avait voulu naître, vivre et mourir pauvre, afin de consacrer et d'honorer la pauvreté, le Père, qui devait être l'apôtre des pauvres de Tine, se ren-

ferma dans une pauvre baraque; vêtu comme un pauvre et vivant de même, il ouvrit sa mission en se mêlant avec les pauvres. Alors, comme aujourd'hui, le nombre des Grecs surpassait à Tine celui des Latins; ils reconnaissaient le Pape, mais ils détestaient les Latins. Sauvages dans leurs mœurs, ignorants fanatiques, ils fuyaient nos évêques, les prêtres et les fidèles. Le Père Albertis les apprivoisa en gagnant d'abord leurs enfants, ayant pour cet effet les poches toujours pleines de petits présents au goût de l'enfance. Munis de cet appât, il les interrogeait, les instruisait, et, à force de patience, il leur inculquait quelques vérités fondamentales. Quand le petit bonhomme répétait bien sa leçon, il lui remettait son petit présent et le renvoyait chez lui; ces enfants devenaient souvent pour leurs parents des vrais missionnaires, des anges de paix et de réconciliation avec l'Église. Après avoir ainsi gagné les enfants et les parents, il s'attacha à gagner les pasteurs; il parvint à en réunir plus de quatre-vingts, deux fois la semaine, dans la cathédrale; il leur répétait, leur expliquait article par article nos saints mystères. Ainsi en fit-il d'abord des chrétiens croyants, puis des prêtres instruits de leurs devoirs, et enfin des saints. C'est ainsi que les fondements de la mission de Tine furent établis sur la pauvreté de notre Sauveur; et, au moment de sa canonisation, saint Ignace put montrer, avec félici-

tation, à ses compagnons dans la gloire, cinq missionnaires donnant en même temps dans cinq églises différentes les saints exercices à vingt mille insulaires, onze mille Grecs et neuf mille Latins; les cinq missionnaires étaient Albertis et quatre prêtres du rit grec. Cette mission subsista jusqu'au moment de la disparition de la Compagnie.

Peu d'années après, fut établie la mission de Naxie; on offrit à nos Pères les revenus et l'église d'une Congrégation qui y existait déjà. Cette île est riche, et le terrain y est fertile; les habitants sont pour la plupart de noble extraction. Naxie était regardée comme la reine des Cyclades. Il fut décidé que cette mission serait confiée aux Jésuites français, aussi bien que celles de Santorin, de Smyrne et de Constantinople. La mission de Tine dépendit d'abord de la Province de Venise; puis, quand les Turcs se furent emparés de la Morée, elle passa à la Province de Sicile.

La mission de Syra ne devint stable que vers la moitié du siècle passé. L'origine de la population actuelle, si l'on en croit les relations orales dont j'ai parlé dans une autre lettre, offre quelque chose de singulier. D'après ce récit, une peste horrible, étant venue fondre sur Syra, en avait emporté tous les habitants à l'exception de quarante femmes, qui échappèrent au fléau et furent mariées à autant de forçats

jetés sur le rivage de l'île. Au reste, cette tradition prend quelque vraisemblance quand on recherche et qu'on ne peut trouver l'origine distincte d'un vœu que toute la ville catholique de Syra observe constamment et religieusement : vœu que ni Mgr l'évêque ni le Pape n'ont jamais voulu abroger, et qui consiste à s'abstenir de viande du 1er au 15 du mois d'août, pour remercier la sainte Vierge d'avoir mis un terme à la peste qui désolait Syra. Cette origine peu glorieuse dont les habitants rougissent un peu, mais qu'ils n'osent cependant nier et contester, se peut aussi prouver par la vie que menaent les habitants jusqu'à la moitié du siècle passé. On ne voyait chez eux aucune vertu de nation civilisée. Les Syriotes et les Albanais étaient la terreur, le fléau et les dévastateurs de l'Archipel et de la Morée. Ils ont eu des évêques au moins depuis le xve siècle ; mais aucun, excepté celui qui fut martyrisé par les Turcs, n'est mort à Syra. Le clergé lui-même était si barbare, que nos Pères n'y pouvaient rester chaque année que quelques semaines pour donner les Exercices de saint Ignace.

Une année, l'un de nos Pères fut assez heureux pour sauver la vie de l'évêque que son clergé voulait massacrer. Il fit une telle diligence pour se rendre auprès de l'évêque que celui-ci put se retirer en lieu sûr avant l'arrivée des conjurés.

On ne serait pas surpris de la férocité d'un tel clergé si l'on savait aussi quelle est son ignorance crasse : cette ignorance est le nid où vient éclore le fanatisme et tous ses excès. Pour vous donner une idée de cette incroyable ignorance, voici une anecdote qui m'a été racontée en 1830, en présence d'un prêtre et de quelques élèves de Syra qui en rougirent, mais n'en contestèrent pas la vérité. Un ecclésiastique français, débarquant à Syra et voulant visiter l'évêque, s'adressa au premier prêtre qu'il rencontra et lui dit : *Ubi est palatium Episcopi ?* Le prêtre, qui chaque jour lisait vèpres sans y rien comprendre, ne voulant point passer pour ne pas savoir le latin, répondit franchement : *Dixit Dominus Domino meo,* etc. Notre abbé fit instance en disant : *Rogo, dic mihi ubi habitat Episcopus?* Le Syriote reprend : *Donec ponam inimicos tuos,* etc., et ainsi de suite jusqu'à ce que notre abbé, voyant qu'il avait affaire à un âne, s'y prit d'une autre manière. Mais notre prêtre syriote crut avoir vaincu le Français, le mettant hors d'état de continuer la conversation latine et dit au premier confrère syriote qu'il trouva : « Le prêtre français est resté court, et moi j'étais capable de le mener jusqu'à *Magnificat,* sans manquer une parole ». Voilà un échantillon propre à vous donner une idée de l'état des belles-lettres à Syra avant que les Jésuites n'y ouvrissent leurs écoles. Quand vous serez envoyé

à de telles nations, rappelez-vous le mot de notre Père saint Ignace : *Operarius non ad aurum tractandum, sed ad lutum venisse cogitet.* Syra avait accueilli nos Pères. Le vénérable Père Roxhès avait amolli leur nature et cependant : *Chassez le naturel...* Vous savez le reste. Un vieillard que j'ai assisté à la mort me racontait, étant encore en santé, qu'il avait dû s'expatrier pour avoir tué un homme à l'occasion d'un mariage. Alors, vers l'an 1760, on ne demandait pas aux parents leur fille en mariage. Quand il y avait plusieurs aspirants à la même main, chacun rassemblait ses amis et, précisément la nuit, on se battait à coups de fusils. Le futur époux de la bande qui avait vaincu l'autre obtenait la main de la demoiselle. La même nuit, on entrait par force chez ses parents, on emportait la demoiselle moitié nue et on allait dans l'église lui donner la main encore fumante de sang et célébrer ainsi un sacrement qui confère la grâce de s'aimer jusqu'à la mort. Ce désordre est à peine extirpé de nos jours. Mais que l'on donne à cette nature féroce un bon objet : alors l'Évangile opère avec toute son efficacité.

Telle était l'Église de Syra lorsqu'elle donna aux Pères un établissement stable, je veux dire une vieille masure exposée et ouverte à tous les outrages du temps. Ces Pères durent jouer d'industrie pour inspirer la crainte de l'enfer et de Dieu à des gens qui

se jouaient avec la mort, mettaient leur vertu à marcher sur des cadavres et se baigner dans le sang humain qu'ils versaient. Les Pères descendirent de leur maison à l'église pour y donner les exercices par un escalier rapide, traînant des pieds et des mains des chaînes de fer, voulant, par des bruits affreux et ce spectacle, donner à ces natures sauvages une idée des peines qui attendaient les victimes de l'enfer; le discours était conforme à l'exorde; la terreur allait toujours croissant et produisait un effet qui dépassa le but. Nos meurtriers furent si épouvantés d'une telle peinture de l'enfer, ou plutôt de l'enfer, dont ils n'avaient cependant qu'une légère peinture, que pour faire pénitence ils jurèrent tous de renoncer au monde; aucun mari, au sortir de l'église, ne voulait retourner chez soi, mais aller s'ensevelir dans le désert, résolu de faire un divorce éclatant avec le péché et par conséquent avec le monde entier. Il en coûta aux Pères pour leur faire comprendre que ce Dieu si sévère pour punir l'endurcissement est un père plein de miséricorde pour pardonner au repentir et même embrasser tendrement le pénitent. Il fallut suer beaucoup pour arracher ces âmes des griffes du démon qui voulait inspirer à ces hommes portés aux extrêmes, son propre désespoir. Mais enfin Dieu parla aux cœurs de ses enfants, et quelles tendres larmes alors ils versèrent pour avoir outragé avec tant d'outrance et d'achar-

nement un père si miséricordieux ! Telle fut l'aurore de la lumière qui éclaire maintenant Syra.

Le Père Roxhès, que Dieu avait appelé et préparé pour porter sur ses épaules ces ouailles encore faibles, avait pour elles des entrailles de père. Aux continuelles attaques du démon, il opposait le continuel retour sur eux-mêmes, l'examen des vices dominants; aux rechutes fréquentes il opposait la fréquente confession et communion. Le Père Roxhès, ayant cessé de vivre pour aller recevoir le prix de ses travaux, n'oublia pas assurément ses enfants de Syra. Ah ! sans doute il a prié pour eux et béni l'éternelle miséricorde qu'il voyait disposée à maintenir le bien qu'il avait fait à Syra en lui donnant des héritiers de son zèle. Ah ! quelle dut être alors le bonheur, la joie dont fut inondée l'âme du premier apôtre de Syra qui avait aplani tant de chemins raboteux, nivelé tant de collines, abaissé tant de montagnes, apprivoisé tant de lions qu'il convertit en agneaux ; quel torrent de joie divine abreuva cette âme si grande qui, toujours, avait porté son cœur vers Dieu et Dieu dans son cœur, qui avait tant aimé, honoré le nom de Jésus, l'avait porté si noblement exprimé en sa personne et dans ses actes !

Le Père Roxhès allait revivre dans ses élèves les Ksentaczi, les Salaka, les Marinelli, les Nicolas, les Torindezi, tous prêtres instruits, vertueux et zélés, qui,

après la mort de leur professeur, ont fait revivre et conservé les sentiments qu'il leur avait inspirés, fait germer et produire la semence qu'il avait jetée à Syra et même à Constantinople.

A Tine, le Père Aghaczi et le Père Lalomia ont formé à la vertu, préparé au sacerdoce et au ministère évangélique les Perpignani, les deux François, les Philappiceri, les De Curto, les Pagani. Celui-ci était Grec converti par le Père Aghaczi; il devint prêtre, chanoine, chapelain de la ville capitale Saint-Nicolas : il avait le don de gagner les âmes par sa conversation. Il fut établi que pour vivre il mangerait successivement chez Messieurs les Consuls français, anglais, allemand, hollandais, russe et prussien. Ce fut un trait de la Providence pour toute l'île. A table, il parlait si bien de Dieu, qu'il sanctifia les Consuls et, par eux, cette île où quasi tous les habitants dépendent d'eux. Reconnaissant envers Dieu, Don Pagani a voulu procurer à un autre la grâce qu'il avait reçue de Dieu par l'entremise du Père Aghaczi. Le jeune Zaloni, allant à Constantinople pour entrer dans une boutique de tailleur, demanda, en passant à Saint-Nicolas, l'aumône au chanoine Pagani : il la lui donna meilleure qu'il ne la demandait. Il l'instruit : Zaloni devint prêtre et chapelain ; il convertit au moins une vingtaine d'hérétiques dans chacun des vingt-cinq villages qui composent la catholicité de Tine, sanc-

tifia toute la population, soutint et honora le nom de saint Aloysio ; établit les conférences hebdomadaires dans lesquelles, chaque vendredi, les prêtres se rassemblaient chez lui, et du matin au soir proposaient et résolvaient des cas de conscience. Devenu lui-même chanoine, il y a huit ans, il tomba malade. Alors j'imprimais sur toile des scapulaires ; je pris la liberté de lui dire : Oubliez que vous êtes chanoine, redevenez tailleur, cousez mes scapulaires, et la sainte Vierge vous guérira. Il le fit pendant deux mois, et la sainte Vierge rendit la santé à l'humble chanoine redevenu tailleur pour coudre les habits de Marie. C'est lui qui est maintenant le très-révérend Mgr François Zaloni, évêque actuel, et depuis cinq ans, de Tine. Monseigneur est, par caractère, doux comme un agneau ; mais il a la force d'un lion pour soutenir sa foi. Quand on demanda le serment de fidélité à la constitution grecque, à nos magistrats civils, Zaloni sachant qu'elle contenait des lois contraires à la religion, répondit à son peuple : *Non licet.* Le gouvernement se fâche, outré de se voir paralysé par un pauvre évêque. A son tour, M. Piscatori, ambassadeur de France, se présente et menace au nom de la France qui laissera chasser les catholiques ; Zaloni, répond : *Non licet ;* on s'emporte, on tonne, et toujours le *Non licet* est la seule arme, la seule réponse. Enfin, ce *Non licet* a une force miraculeuse dans la

bouche de Zaloni. Son Excellence Piscatori ne se reconnaît plus ; il était lion, il devint agneau ; il était ennemi, il devient ami ; il persécutait, il devint protecteur de l'évêque. Le serment se fait avec cette clause expresse et admise par le gouvernement grec : « *Sauf les dogmes et les lois de l'Église catholique* ».

Don Pagani avait donné un évêque à Tine, il donna aussi une mère spirituelle aux jeunes filles en convertissant une parente née schismatique comme lui. Cette femme forte eut de son mariage une fille qu'elle consacra à Dieu dans l'ordre des Ursulines ; elle est, demeurant vierge, devenue mère en Jésus-Christ des petites filles à qui elle enseigne la crainte et la loi du Seigneur, les dispose par son exemple et ses leçons à devenir épouses de Jésus-Christ comme leur maîtresse, ou mères chrétiennes qui donneront des enfants au Seigneur. Elle eut deux frères, dont l'aîné, nommé Constantin, ayant étudié par les soins et aux frais de Pagani, fut envoyé à la Propagande. Revenu à Tine, il enseigna la philosophie, la théologie et fut chapelain de la cathédrale ; mais, ayant voulu ramener un parent qui malversait, il en fut si rudement frappé qu'il en contracta une infirmité qui le mit au tombeau. Don Pagani, parent et nourricier d'un prêtre martyr, était l'âme de l'évêque. Dieu lui avait donné une grande prudence : tant que Mgr Gabinelli, trop timide et irrésolu pour agir par lui-même, suivit les

avis de Pagani, il forma un excellent clergé, vit fleurir la religion et la paix parmi son peuple. Pagani, plein de jours et de bonnes œuvres, passait à meilleure vie, laissant au peuple de Tine ces excellents consuls à qui chaque semaine il enseignait et inspirait l'art d'avertir, corriger, maintenir dans la crainte de Dieu les paysans qui affluaient chez eux pour leurs affaires. Pagani laissait aux jeunes filles, dans la personne de sa parente, une mère en Jésus-Christ ; au peuple, un apôtre dans Zaloni. Don Pagani était au ciel, mais le diocèse sentait et pleurait son absence, parce que le bras de Mgr Gabinelli était trop faible pour manier le gouvernail. Mais, peut-être, par l'intercession bienheureuse de Pagani, le Saint-Esprit parla au cœur de Mgr Gabinelli. Il reconnut son incapacité, déposa entre les mains du Saint-Siége un fardeau trop pesant pour ses épaules tremblantes. Mais où Rome trouvera-t-elle un pasteur tel qu'il le fallait à Tine, un pontife qui aimât à être pauvre, à devenir pauvre, pour et avec le pauvre, à souffrir la faim, le froid, la nudité et toutes les misères ? Il fallait un pontife qui se fît tout à tous, et surtout qui sût supporter les infirmités de ses enfants, y compatir. Il fallait un pontife ferme, zélé, pour s'opposer comme un mur, pour défendre, conserver le dépôt sacré de la foi et de la discipline ecclésiastique. L'homme qu'il fallait à ce troupeau se trouva parmi les trois candidats

présentés au Saint-Siége : Zaloni, sans être connu, fut préféré : le ciel applaudit, et l'Église de Tine ne put s'empêcher de reconnaître dans ce choix un gage précieux de la prédilection et de la Providence admirable de Dieu.

Tous les anciens Jésuites de Tine avaient successivement quitté la terre ; mais, si avant de mourir, le P. Aghaczi n'avait opéré d'autres bonnes œuvres que la conversion de Don Pagani, il eût fait beaucoup. C'est ce dernier qui, en arrêtant, instruisant le tailleur Zaloni en fit un saint qui devait être un jour l'évêque et l'apôtre de Tine. Le P. Aghaczi avait deviné dans le jeune Pagani, alors domestique de nos Pères, des qualités du cœur qui le lui fit préférer à tant d'autres jeunes gens de meilleure condition. Il le forma et le polit comme on fait pour une pierre précieuse, découverte par un habile chercheur sous son enveloppe commune.

Une vaste carrière s'ouvrait alors au zèle du P. Aghaczi. Le peuple de Tine, simple, ingénu, sans prévoyance, sans ressources, sans connaissances économiques, incapable de mettre de l'ordre dans ses affaires, de faire valoir ses droits, de conserver et garantir ses biens, était un peuple enfant, qui avait besoin de tuteur. Le Père était actif, ennemi du repos, fécond en ressources, infatigable dans les entreprises, intrépide dans les dangers ; il était habile

jurisconsulte : il se fit donc procureur, avocat, juge, tuteur, nourricier de tout le peuple. Toutes les ressources étaient dans ses mains, tous les instruments des droits, les contrats, les legs lui furent confiés ; il dirigea, répartit les travaux, employa chacun selon ses forces, ses bons soins ; règla tout, pourvut à tout, paya les dettes, accommoda les procès, finit les différends, leva tous les doutes. Que d'importunités n'eut-il pas à subir ! Combien de fois ne fut-il pas trompé ! Que de mécomptes, d'ingratitudes, de fraudes, d'inconstances ne rencontra-t-il pas! Il surmonta tout généreusement. Et quand des revers vinrent tromper ses prévisions et ses espérances, il pria ses anciens confrères de se dépouiller de toutes leurs maisons pour les vendre et venir au secours des malheureux. Pour lui et ses confrères dispersés dans les villages, ils vécurent du pain de la charité des pauvres cultivateurs. Pour augmenter le mérite de ses plus dévoués serviteurs, Notre-Seigneur permit que la calomnie les éprouvât dans les derniers temps de leur vie. Et, comme le P. Aghaczi, le P. Roxhès fut maltraité, outragé par ses enfants ; mais dès que la tombe eut recouvert les ossements de l'apôtre de Tine, les habitants vinrent prier sur cette tombe et demander à Dieu de leur pardonner l'ingratitude dont ils avaient payé tant de travaux, de sacrifices et d'amour. L'éloge du P. Roxhès se trouvait alors dans la bouche de ses ennemis, devenus ses panégyristes.

Tandis que le Père Aghaczi, du haut du ciel témoin de nos combats, nous encourage et prie pour nous ses successeurs et continuateurs, revenons à ses compagnons d'armes et disons un mot de leurs travaux. Celui qui se présente le premier et qui fut un de nos modèles est le Révérend Père Lalomia.

Né en Sicile, il entra dans la Compagnie, après avoir surpassé par ses talents et ses vertus tous ses compagnons d'étude, de philosophie et de théologie. Sa voix éloquente retentit dans les premières chaires de Palerme, et bientôt il donna ce *Mois de Marie* si souvent réimprimé et traduit. Cet homme, qui rappelait par sa science nos meilleurs théologiens, fut envoyé à Tine où il fut le septième de ces Jésuites qui devaient, là, rendre témoignage à Notre-Seigneur et à la Compagnie en ces temps d'orages. La pauvreté, les fatigues de la mission les contraignaient tous dès leur arrivée à vivre de privations, de misères ; à supporter la faim, la soif, le chaud, le froid, la nudité : en un mot, à retracer dans leurs personnes la vie que menaient les premiers compagnons de saint Ignace. Ils ne se doutaient guère, les pauvres Pères de Tine, lorsque, vêtus de gros draps de paysan, mangeant du pain d'orge, se nourrissant de chicorée et d'escargots, qui sont les mets délicats de l'île pendant une partie de l'année, ils ne se doutaient point qu'ils étaient les instruments que Dieu avait choisis pour entretenir le

feu sacré qui devait conserver la vigueur, et plus tard ranimer cette Compagnie qui allait s'éteindre sous le souffle violent de toutes les passions déchaînées par l'enfer. Il semble que Notre-Seigneur ait dit à ces sept Jésuites de Tine : *Eritis mihi testes*. L'humilité fut la seule force de ces sept ouvriers qui, devenus simples prêtres après la suppression, se remirent entre les mains de l'évêque de Tine. J'ai retrouvé la copie de la supplique adressée par le Père Mortellaro à Monseigneur, pour solliciter la permission de rester dans son diocèse. S'il eût été un prêtre indigne et scandaleux, il n'eût pas écrit avec plus d'humilité pour demander la grâce d'être supporté dans quelque coin du diocèse comme un sujet à charge et par pure charité. Monseigneur répondit de la façon la plus affectueuse au Père Mortellaro en lui continuant tous les pouvoirs qu'il avait avant la suppression.

Les Pères avaient plus de neuf mille âmes à cultiver à Tine ; quatre mille à Syra, un grand nombre à Naxie, Santorin, Chio, Smyrne, Constantinople et dans plusieurs îles. Mais la position de nos sept ouvriers était critique, et les anciens ennemis de la Compagnie ne leur épargnèrent pas les tracasseries et la persécution qui, Dieu merci, ne refroidit pas leur zèle.

Le premier à se mettre à l'œuvre fut le Père Lalo-

mia. Par ses avis, l'évêque refusa d'employer dans les capellanies certains prêtres dont la conduite n'était rien moins qu'édifiante : ces hommes indignes du sanctuaire, loin de se rendre, par une vraie conversion, capables de gouverner les âmes, vouèrent au P. Lalomia une haine acharnée, au point de le poursuivre à main armée pour le maltraiter. Bientôt il se vit accusé, même par des religieux qui le dénoncèrent à Rome. De là, furent envoyés des juges ennemis par principes, corrompus par intérêt. Le P. Lalomia fut condamné, censuré, comme promoteur du *probabilisme*. Dans le même temps, le Père Mortellaro, expliquant la théologie morale d'Antoine à Syra, disait à ses élèves : « *Antoine* » (il ne savait pas le français) Antoine, *si tantum stringis animas, non poterunt amplius respirare*. Sur cela on le traitait d'ignorant. Un docteur de la *Sapience*, parlait à Rome comme le P. Mortellaro, et vingt ans avant la révolution, il écrivait à la Sorbonne, ennemie du probabilisme : « Messieurs, vous désespérez les âmes par votre doctrine sévère ; dans vingt ans, personne ne se confessera plus en France ». La Sorbonne fit la sourde oreille ; mais ces rigides docteurs, les vingt ans écoulés, ont pu voir dans les églises de Paris, comment les âmes y respiraient au milieu des profanations.

On condamnait le P. Lalomia comme accordant trop à la grâce et à la liberté de l'homme, et bientôt

ses censeurs verront leur inflexible Dieu « *commandant l'impossible* », exilé de ses temples comme ces rigides docteurs l'ont banni des cœurs désespérés.

La tempête ne déconcerta pas le P. Lalomia ; il tint tête à l'orage en s'appuyant sur la plus solide théologie. Bientôt quantité de missionnaires, sujets d'un ordre *anti-probabiliste*, après avoir scandalisé l'Orient par leur relâchement, plus que probable et trop certain, se virent, par suite de leurs déréglements, renfermés dans les prisons de l'Ordre. Combien n'avons-nous pas vu de ces *anti-probabilistes* qui, après avoir persécuté nos Pères dans le Levant, sont devenus d'une morale si relâchée que pour satisfaire leur passion ils se sont fait séculariser. D'autres, ne voulant pas se soumettre aux réformes si justenent réclamées par Mgr Cardelli, ont tenté de l'empoisonner et sont parvenus à lui faire déserter son siége et terminer ses jours à Rome.

Le Bienheureux Josaphat, évêque du rite grec, martyrisé par les Russes, avait maudit les persécuteurs des Jésuites et ses malédictions se sont toujours vérifiées. En mourant, il prédit que nul de la famille de ses meurtriers ne serait bon prêtre ; cette famille se convertit, elle fut l'exemple du pays ; un de ses fils se fit Jésuite : je l'ai connu, il excellait en vertus et en talents ; il fut promu au diaconat, et, devant être ordonné prêtre, il rappela à nos Supérieurs la pré-

diction du bienheureux. On crut qu'elle ne regardait plus une époque si éloignée : il fut ordonné prêtre ; mais la prédiction se vérifia. Le nouveau prêtre devint fou, sortit de la Compagnie, et se fit moine schismatique russe.

Partout nous avons retrouvé les traces du P. Lalomia qui a passé en faisant le bien. Plusieurs de ceux qu'il a ramenés à Dieu ou formés vivaient encore, et par leur position, leur influence, leurs bons exemples ont fait notre consolation. Je pourrais citer bien des noms et bien des bonnes œuvres, comme celle d'un consul de Syra, qui pendant qu'un des Nôtres donnait les exercices, nourrissait à sa table plus de soixante grecs schismatiques qui grâce à ce moyen pouvaient suivre exactement la retraite. Pour ne plus citer qu'un fait vérifié par moi, je vous dirai que le P. Lalomia étant à Chio et s'entretenant avec l'oncle de M. G...., alors enfant, et qui devint plus tard consul d'Angleterre, de Danemark, etc., il lui dit : « Cet enfant sera malheureux jusqu'à l'âge de vingt ans, et alors il prospérera toujours. » La chose se vérifia. Depuis l'âge de vingt ans il a toujours prospéré ; marié très-heureusement, il est devenu le médecin des pauvres, toujours bien vu du clergé et chéri du peuple, honoré des Grecs, des Turcs et des Juifs. Partout il a passé en faisant du bien à tous ; âgé maintenant de quatre-vingt-quatre ans, il fait encore lui-même les hosties pour toutes les églises, dont il est

syndic. Notre P. saint Ignace, retourné dans sa patrie et faisant le catéchisme, fit des prédictions favorables sur certains enfants dont l'extérieur n'annonçait rien d'extraordinaire. Ce don fut accordé au P. Lalomia. Don Jean Le Curto, maintenant vénérable vieillard, chanoine de Tine, qui fut toujours un excellent ministre de la parole de Dieu, et avait surtout le don d'exciter son auditoire à des larmes d'une vraie componction, me racontait que lors de sa plus tendre enfance, le P. Lalomia dit à son père, pauvre laboureur, qui voulait faire de son fils un laboureur : « Non, non, cet enfant sera un excellent prêtre. » Le Père avait parlé, le laboureur accepta l'oracle, et son fils, au lieu de chasser les bœufs, a envoyé une quantité d'âmes en paradis. Maintenant, quoique bien vieux, il travaille encore à la vigne du Seigneur. Plusieurs autres sont morts et pour lesquels le P. Lalomia avait obtenu du ciel le don de gouverner les paroisses, d'aider les évêques de leurs conseils, d'animer le clergé à la régularité et d'entretenir cet esprit de conciliation qui établit et conserve la paix, l'union dans les villages et les familles.

Un dernier trait sur le Père Lalomia. Le sultan avait envoyé à Chio un agha avec ordre d'enlever tous les jeunes garçons qu'il pourrait et de les amener à Constantinople pour en faire des Turcs. Le Père Lalomia, voyant l'agha enlever un enfant catholique

et le lier sur son cheval, est saisi de compassion : tout à coup il se sent rajeunir, retrouve ses forces, et s'élance sur le cheval, terrasse l'agha, lui arrache l'enfant ; on veut le lui reprendre ; mais le Père, fortifié d'en haut, s'échappe de leurs mains, puis vole à Constantinople, obtient le rappel, puis le châtiment du ravisseur et revient triomphant à Chio.

Ce fut alors qu'il fit devant le peuple assemblé cette célèbre méditation dont tous les vieillards ont gardé le souvenir et dont l'impression n'a pu s'effacer. Tous me disaient : « Il nous semble encore le voir et l'entendre. » Ce n'est pas seulement à Chio que le P. Lalomia ranima les catholiques par sa puissante parole ; toutes les églises du Levant ont entendu cette voix retentissante qui remuait et touchait tous les cœurs.

Au moment de terminer sa carrière, le Père Lalomia, prévoyant sans doute que Syra deviendrait un jour un séminaire pour cette île et celle de Naxie, Tine et Santorin, y laissa les excellents ouvrages de Suarez, Péteau, Bellarmin, etc., et toute sa bibliothèque.

Cela fait, et sentant la vie lui échapper, il revint, comme ses anciens compagnons d'armes, rendre son âme auprès de leur sépulture en cette île de Tine, où tous avaient, au moment de la suppression, résolu de continuer l'apostolat de la Compagnie. Pas un d'eux

ne manqua à ce rendez-vous de la mort ; et cette pensée de venir reposer à côté les uns des autres, en attendant la bienheureuse résurrection, leur faisait chanter l'*Ecce quam... jucundum habitare fratres in unum* pour parvenir un jour à jouir de leur compagnie, nous qui sommes maintenant les compagnons qu'ils ont engendrés, disons et exécutons constamment : *Vivat anima mea vita justorum, et moriatur anima mea morte justorum... pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

Un de nos Pères de Tine, qui est le plus cher à mon souvenir, c'est le Père Antoine Gagliardi. Il serait bien difficile de trouver un missionnaire qui puisse dire avec plus de vérité devant Dieu et devant les hommes d'avoir imité, retracé et exprimé dans toutes ses actions le portrait d'un homme apostolique tel que saint Paul le décrit en ces mots : *Vos a prima die qua ingressus sum in Asiam,* etc... Il n'est aucune de ces paroles qui ne convienne au P. Gagliardi.

Tine est une île pour ainsi dire stérile : partout ce ne sont que des montagnes et des rochers ; il n'y a qu'une très-mince couche de terre à la superficie ; elle ne produit que des épines. Le sol est ingrat, et ce n'est qu'à force de coups de pioche et de soins qu'il lui laisse produire un peu d'orge.

Comme dans les beaux et fertiles pays du midi et de l'orient, où la nature est libérale, le peuple est

paresseux ; en revanche, à Tine, où la nature est avare, le peuple est extrêmement laborieux, industrieux, patient et si fidèle qu'à Constantinople le capitaine d'un vaisseau, arrivé au port, confie son bâtiment, pour le décharger sans crainte, aux Tiniotes, et pas à d'autres. A Tine, chaque fidèle a entendu la messe avant le lever du soleil; de là il part pour les travaux dans les montagnes. Revenus trempés de sueur et dévorés par la faim, ils ne retournent pas à la maison, mais vont se réunir à l'église, déposent toutes les pioches à la porte, puis récitent le Rosaire en commun avec le chapelain; cela fait, ils vont souper et se reposer. Vers les trois heures de l'après-midi, au son de la cloche, les femmes se rendent à l'église, où les attend la religieuse Ursuline avec ses petites filles de l'école : la religieuse annonce chaque mystère, le peuple le récite alternativement en l'honneur de l'agonie de notre Sauveur. Le P. Antoine Gagliardi fut surtout le missionnaire des laboureurs, des vignerons, de ceux qui taillent le marbre. Il parcourait d'abord les villages, portait sur ses épaules un petit sac rempli de morceaux de pain sec, le déposait à la porte de l'église, célébrait la messe de bon matin, entendait les confessions, faisait des instructions. Vers les onze heures un quart, il appelait hors de l'église quelque femme, lui donnait une ou deux poignées de croûte, la

priant de les faire bouillir dans de l'eau avec un peu de sel. A midi juste, il se rendait dans la maison où se faisait sa cuisine, y mangeait, savourait cette soupe si maigre et si claire. Après midi, il allait dans la campagne, à la chasse et à la recherche des pécheurs, suivant leurs traces comme un chasseur cherche et suit un lièvre à la piste.

Aucun pécheur, quelque profond que fût le secret dont il enveloppât son péché, quelque retiré et caché que fût le lieu où il offensât le Seigneur, ne pouvait se promettre de ne pas recevoir bientôt la visite du P. Gagliardi. Au moment où il s'y attendait le moins, au milieu des broussailles, des ronces, sur la cime des rochers escarpés, le Père lui tombait sur le corps à l'improviste : sans autre cérémonie, sans tourner à l'entour, le Père lui racontait l'heure, la manière, l'objet, le nombre, l'intention, toutes les circonstances de son péché, le faisait mettre à genoux immédiatement et sur la place même, ne le quittait point sans l'avoir remis dans la grâce de Dieu, et fait prendre la résolution et les moyens de ne plus retomber dans le péché. Actuellement il y a encore à Tine des hommes et des femmes qui ne cessent de raconter, pour la gloire de Dieu, que le P. Gagliardi est venu à l'improviste les trouver en tel endroit au milieu de leurs travaux, les a retirés du péché immédiatement après qu'ils l'avaient commis dans un tel

secret, qu'eux seuls, Dieu et leurs bons anges en pouvaient avoir connaissance : connaissance que Dieu semblait communiquer immédiatement au Père Gagliardi pour le salut des pécheurs.

Le P. Gagliardi était de la même famille que le célèbre P. Achille Gagliardi qui avait si bien saisi l'esprit de notre P. saint Ignace et nous l'a si heureusement retracé et distinctement expliqué dans son ouvrage resté manuscrit, mais que notre R. P. Général, ces années passées, a livré à l'impression. Héritier de son nom et de son sang, il hérita de sa prédilection pour la Compagnie, son Institut et son esprit qu'il trouva dans une lecture et méditation continuelle du livre des Exercices de notre P. saint Ignace. Là il cherchait la règle de ses exercices, de ses dévotions : c'est de là qu'il retirait toutes ses pensées, c'était la règle, la mesure de ses paroles et actions, sa manière de diriger les âmes, ses conversations, instructions, sermons, tout était l'expression du livre des Exercices. Il en cherchait partout le vrai sens ; il mettait tout en œuvre pour saisir parfaitement l'esprit divin de ce livre si petit dans son volume, si grand dans sa doctrine, dans les conséquences et dans les effets merveilleux qu'elle produit quand elle est dûment méditée. A cette fin, il s'était procuré tous les auteurs ascétiques qui ont commenté les exercices du saint Père : non-seulement ceux

de sa nation, mais Espagnols, Français, Belges, Latins, etc. Notre bibliothèque de la résidence de Tine est peut-être une des plus riches en commentaires sur les Exercices de notre saint Père, et tous ces commentaires portent le nom du P. Gagliardi ; il en avait fait sa lecture, sa nourriture, sa passion, sa vie et la vie de ceux qu'il dirigeait. En mourant, il les laissa à la résidence de Tine, afin que ceux qui lui survivraient apprissent par ce livre à vivre comme il avait vécu et à mourir comme il est mort.

J'ai assisté à la mort de plusieurs personnes formées par le P. Gagliardi, et j'ai pu constater à quel point il avait imprimé dans ces saintes âmes, qui étaient l'édification de Tine, cette lumière pratique du livre des Exercices.

Il me reste à vous citer une prédiction du P. Gagliardi, son accomplissement, la vie sainte et la mort précieuse de la personne qu'elle avait pour objet.

La catholicité de Tine occupe les terrains les moins stériles de l'île. Les Grecs pour la plupart habitent les montagnes, les terrains absolument incultes. Les villages catholiques sont placés dans deux sites tout opposés : les uns plus élevés; les autres plus bas jusqu'au rivage de la mer. Les premiers s'appellent *Apanomeri* ; les derniers sont occupés par la plus nombreuse et la meilleure partie de nos catholiques et sans mélange de Grecs, ils s'appellent *Katomeri*. Ils

étaient comme la portion, l'héritage du P. Gagliardi. La charité cependant qui force le missionnaire à dire : *Omnibus debitor sum*, l'attirait souvent à *Apanomeri*. Il cultivait surtout plusieurs familles au gros village de Lampi, l'objet de sa sollicitude, parce qu'étant partagé par moitié entre familles grecques et familles catholiques, il fallait empêcher les loups de dévorer les brebis. Parmi les familles, le Père adopta spécialement celle de Philippuci; il en prit un soin particulier, il distingua surtout une petite fille nommée Anne, dans laquelle l'esprit de Dieu lui fit comme apercevoir certains dons qui présageaient sa destinée. Les parents n'eurent pas les mêmes pressentiments, entraînés par le torrent de la coutume qui portait les parents, pour alléger le poids de leurs charges, d'envoyer les enfants servir à Constantinople. Ne pouvant rien sur les parents, le Père, parlant à la jeune fille, lui prédit distinctement tout ce qui allait lui arriver. Elle ne sentit point l'importance de ces avis ; la coutume et l'autorité des parents l'emportèrent. A peine fut-elle à Constantinople que les prédictions du Père commencèrent à se vérifier successivement. Réveillée comme d'un sommeil léthargique, elle se reproche sa résistance, revient à Tine et se remet entre les mains du P. Gagliardi avec promesse de suivre en tout sa direction, et, pour mettre son salut en sûreté, entra chez les Ursulines. Elle

n'y était pas depuis longtemps que la Supérieure vint à mourir. La jeune Anne, d'un commun accord élue en sa place, devint Supérieure des Ursulines de Tine et de Syra. Alors cette congrégation était devenue comme un squelette, il y avait division, insubordination, irrégularité. Anne mit la main à l'œuvre, réforma les vieilles religieuses, reçut des novices, admit des *Aides* et bientôt compta vingt professes. Chaque village eut au moins une Ursuline pour faire l'école des jeunes filles et au moins deux *Aides* pour l'assister. Les Ursulines se chargèrent du soin des églises et de leur mobilier. Elles purent entretenir la paix dans les familles, et surveiller toutes les jeunes filles. Chaque mois la Mère Anne parcourt les villages, visite les écoles et ses sœurs, puis elle fait part à l'évêque de ses actes, reçoit ses ordres et les exécute.

Il manquait un établissement nécessaire tant à l'ensemble de la congrégation, qu'au bien privé des particuliers ; il était convenable que tant de saintes filles dispersées dans le monde eussent un endroit de réunion où elles pussent, toutes ensemble, venir se retremper dans une maison toute sainte et toute religieuse. Anne, la supérieure, y pourvut sagement, et sa réputation de sainte Mère d'un Ordre qui fournissait de si bonnes religieuses lui ouvrit le cœur de certaines âmes charitables qui lui vinrent en aide. Elle engagea sa dot qui était assez considérable : avec cela

et les aumônes, elle bâtit, elle seule, pauvre fille, un ample monastère avec quantité de chambres. Là, chaque mois, la veille du dimanche où nous réunissons la congrégation de la Bonne-Mort, vingt-cinq ou trente religieuses professes, trente *Aides* se rassemblent, passent la nuit du dimanche, s'approchent des sacrements, assistent aux instructions, etc. Le lundi, la supérieure leur fait des conférences, donne des instructions, les unit toutes ensemble et n'en fait qu'un seul cœur dévoué à la même œuvre. Qui voit la supérieure Anne voit toutes ses inférieures, et qui connaît une Ursuline de Tine les a toutes vues et les connaît toutes.

Pendant plus d'un an que j'ai habité Tine, comme supérieur de la mission, je voyais arriver des bandes de trois ou quatre paysannes grossières, stupides, gauches, ne sachant que traire les vaches et nettoyer les écuries. Au bout de trois mois, je les voyais sortir Ursulines, modestes, propres à tout, intelligentes, actives, édifiantes ; le lendemain, je les trouvais au milieu d'un troupeau de jeunes vierges qu'elles formaient dans la crainte du Seigneur. C'est un miracle continuel et que chacun n'a cessé de voir et d'admirer. Qui se serait douté que l'île de Tine, si stérile, si impraticable à cause des montagnes et des rochers, si désolée par ses vents impétueux qui emportent tout, brûlent et dessèchent tout ; si éprou-

vée par des brouillards épais qui, succédant au vent du nord, corrompent tout, paralysent le corps et assoupissent l'âme; si funeste à cause des tempêtes qui rendent ses plages si redoutables aux marins, et son nom lamentable par la multitude de tant de naufrages sur ses côtes? Qui aurait cru que le Seigneur viendrait dans cette île habiter avec tant de complaisance, et bénirait si largement les travaux des Pères Aghaczi, Mortellaro, Lalomia, Gagliardi, etc.? La supérieure Anne était la providence de tout le diocèse et de chaque famille. Elle était l'ange de la paix, l'ange du bon conseil, la consolation des affligés, la mère des pauvres, la garde des malades; elle assistait les agonisants, présidait aux assemblées religieuses dans l'église, était le bras droit de l'évêque, sa ressource dans les combats, sa consolation dans les afflictions. Le prêtre la consultait, l'employait pour l'extirpation des scandales qui bravaient son zèle. Le malheureux trouvait chez elle des secours contre l'infortune, l'homme tenté lui demandait du courage. Sa maison était le refuge où l'évêque envoyait les scandaleuses, les mal mariées, pour les réconcilier avec Dieu, les rendre à la société des fidèles et à leur famille. Toujours égale, toujours prudente, toujours prête à obliger, Anne paraissait d'ailleurs une simple femme, se faisant toute à tous. Constamment fatiguée de suppliques, environnée de

personnes importunes, lancée, mêlée dans les embarras, les affaires les plus scabreuses, elle était toujours sereine, charitable, douce; elle pacifiait tout, réussissait en tout. Je l'ai vue, examinée pendant un an entier, et toujours j'ai cru que l'esprit de Dieu, pour le bien de cette Église, se plaisait à être l'âme qui dirigeait cette mère de tant de religieuses. Je me trouve heureux de lui payer le tribut de ma reconnaissance. Arrivé au Levant à la tête de quatre Jésuites dont aucun ne connaissait la langue ni les usages de la nation, nous eussions commis bien des maladresses, et pour moi j'aurais eu bien de la peine à rétablir la mission que je trouvai en si triste état, si je n'avais pas été dirigé par les conseils de cette digne supérieure, si elle ne s'était pas employée à nous rendre favorables certains esprits qui nous étaient hostiles. Elle me disait souvent que les prédictions du P. Gagliardi lui étaient toujours présentes et lui servaient d'aiguillon pour être de jour en jour plus ardente dans le service de Dieu. Tine la pleure et la regrette depuis deux ans. Puisse-t-elle accepter ce peu de fleurs, gage de ma reconnaissance, que je jette sur son tombeau, et intercéder pour moi dans le ciel avec le P. Gagliardi. Pendant seize ans nous avons été, quoique séparés, toujours unis pour le succès de nos œuvres; elle m'aidait de ses prières et de ses avis. Je prenais soin de sa congrégation. Rome

lui avait ordonné de ne plus recevoir de novices ; mais, avant de quitter l'île, je lui fis obtenir la faculté d'en recevoir autant qu'elle souhaiterait.

Après vous avoir parlé de la bonne supérieure des Ursulines, je vous dirai encore un mot d'un autre élève du P. Gagliardi.

Nos Pères, ayant dû renoncer à tout ce qu'ils possédaient, se dispersèrent, comme je l'ai dit, dans les différentes parties de l'île.

Le P. Gagliardi se retira à Lilia et reçut l'hospitalité chez les Philipucci, où il passa plusieurs années. Georges était alors enfant. Dans ses loisirs, le Père cultiva cette jeune plante qui, par ses soins, ses instructions, sa vie sainte et ses prières, devint avec la grâce de Dieu un ange de piété et bientôt un saint prêtre. Nommé chapelain de sa propre et importante paroisse, il gouverna ce troupeau si considérable et dirigea les six prêtres, ses coadjuteurs, avec tant de charité, de sagesse et de zèle, que nonobstant les ordres de la Propagande, qui ordonne de changer tous les deux ans chaque chapelain de village, les évêques de Tine, pour ne pas détruire le bien que Dieu opérait dans Lilia par les mains de Georges Philipucci, l'y laissèrent chapelain pendant plus de quarante ans. Donc Georges, successeur du P. Gagliardi et son fidèle disciple, ne connaissait que l'église et sa cellule ; là seul, n'admettant ni domes-

tique ni servante, seul gouvernant la maison, seul préparant les repas, il passait dans la compagnie des anges les jours et une partie de la nuit à négocier avec le ciel son salut et celui de son troupeau. Il versait dans le sein des pauvres le fruit de ses revenus, et, connu pour être le père des pauvres, il recevait constamment de grandes aumônes de Constantinople, de Smyrne et d'ailleurs. Il les employait à faire étudier des pauvres jeunes gens, à bâtir des églises, à fonder des écoles d'Ursulines, à subvenir à l'indigence de nos Pères et des Pères Franciscains, à concourir aux bonnes œuvres de sa parente Anne, la supérieure des Ursulines. En 1830, à mon arrivée à Tine, il voulut abandonner sa paroisse pour venir habiter et mourir auprès de moi; ma destination pour Syra rompit ce projet qui m'eût été bien avantageux pour mon salut et ma perfection; nous restâmes donc seulement unis de cœur, et autant que possible de bonnes œuvres. Je lui donnai le conseil de distribuer ses biens avant de mourir; il obéit sur-le-champ, et ne se conserva que le strict nécessaire pendant les neuf ans qu'il vécut encore. Je passais chaque année quelque temps à Tine, nous ne manquions pas de nous voir et de raffermir les liens que la grâce avait formés. Enfin toujours seul dans sa solitude, mais toujours et partout dans la compagnie de Dieu et de ses anges, il parvint à la dernière

vieillesse, accablé, courbé sous le poids des années, et obtint un successeur. Il n'avait jamais cessé d'aller célébrer la sainte messe à la grande et belle église qu'il avait fait bâtir, lorsqu'un jour ayant récité son bréviaire, préparé seul son dîner, son souper, mangé à son ordinaire, il se coucha bien portant ; mais dans la nuit il appela le chapelain, se confessa tout habillé, et, à genoux, demanda le saint viatique. Le chapelain, comme je l'ai dit ailleurs, refusa d'abord, puis enfin vaincu par les instances de Don Filipucci il lui administra le saint viatique et l'extrême-onction. A peine achevait-il la dernière que le saint vieillard passant à meilleure vie allait rejoindre son cher maître le P. Gagliardi. Il y a quatre ans que l'église de Tine perdit son saint chanoine, la Compagnie son protecteur, et le P. Henry son ami.

Ces détails, mon cher Père, sont l'effusion de mon cœur dans le sein d'un frère, au souvenir des vertus, des exemples dont j'ai été le témoin. Ah ! combien je m'estimerais heureux si je pouvais les retracer en moi, au lieu de me borner à une simple admiration et si imparfaite relation ! Priez Dieu que je puisse devenir l'imitateur de ceux dont je vous ai retracé si imparfaitement les vertus. Je vous remercie de m'avoir forcé par vos instances à me transporter en esprit parmi vous et à vous parler cœur à cœur par cette lettre. Vous y trouverez mes défauts. Nestor

avait celui de la vieillesse, il parlait sans fin, il ennuyait peu parce qu'il disait des choses qui méritaient l'attention, au lieu que moi, avec le défaut des vieillards, j'ai aussi celui qui leur est plus commun, celui de radoteur, qu'on leur pardonne volontiers, étant moins le défaut de l'homme que la défaillance de la nature. J'ose donc à ce titre réclamer votre indulgence pour un pauvre vieux de soixante-dix-sept ans. Vous me direz : « Mais vous avez été si long en nous parlant de votre chanoine de Tine et de la supérieure des Ursulines, sa parente ! » Je réponds : Il m'a fallu une journée entière pour vous écrire ces détails, il ne vous coûtera qu'un quart d'heure pour en faire la lecture. Pourquoi être avare d'un quart d'heure envers celui qui pour vous est libéral d'une journée? Badinage à part, voici ce que vous dit mon cœur : Si j'avais eu à décrire des événements curieux, des monuments de pierre et de marbre, j'aurais été court; mais je vous ai parlé longuement des amis de Dieu pour m'en faire des protecteurs qui m'aident à parcourir le peu de chemin qui me sépare de l'éternité. Serais-je coupable de trop de longueur si, voulant me mettre en relation avec le pays que je dois bientôt habiter, m'y faire des amis qui m'y préparent une bonne réception et m'obtiennent les grâces pour la mériter, je m'étends au long sur le mérite de deux personnages qui sont parvenus à l'heureux terme

après s'être construit une demeure dont la hauteur, la largeur, la longueur et la profondeur, n'ont d'autre étendue, mesure et terme que l'infini ; se sont amassé des richesses que jamais aucun mathématicien ne pourra supputer, aucun physicien peser, aucun naturaliste définir, aucun chimiste décomposer ; s'ils n'ont point le compas, la balance, l'alambic, le microscope et les yeux de celui qui a créé tout cela ?

Je pourrais encore vous parler longuement du P. Gagliardi et de ses œuvres ; mais je finirais par dépasser la mesure ; disons un mot du P. Desperanus, émule de ses modèles, préludant à la carrière importante où le ciel va le faire entrer. Génie vaste, actif, universel, ardent, et cependant grave, recueilli, il embrassait le monde entier, connaissait, adoptait tous les caractères, se faisait tout à tous. Il lit dans le cœur du P. Mortellaro, cette vénérable relique de l'ancienne Compagnie, qu'il cherche un fidèle dépositaire qui veuille porter son cœur, ses désirs et ses vœux au R. P. Général Grüber, résidant à Saint-Pétersbourg. Desperanus l'a deviné et lui dit : *Ecce ego, mitte me.* Alors le P. Mortellaro, lui ayant confié le plus ardent désir de son cœur, recommanda son messager aux saints anges. Desperanus part, il traverse les mers ; il entre en Russie ; il en ignore la langue ; mais Celui qui connaît le cœur de Mortel-

laro et l'ardeur de son messager lui donne l'intelligence et le courage nécessaire.

Aussi ce messager, qui ne connaissait que le délicieux climat de Chio, bravant toutes les fatigues, les neiges, les glaces de la Russie, arrive enfin chez le R. P. Grüber qui lui tend les bras et lui ouvre son cœur si plein de charité.

Le P. Desperanus eut bientôt conquis la confiance du P. Grüber dont il devint Assistant: charge qu'il remplit encore sous le généralat du P. Brzozowski ; mais, fixé en Russie, il n'oublie pas un instant l'Archipel, et bientôt ces îles vont recevoir deux Jésuites, les Pères Venturi et Motte, qui viennent fermer les yeux du P. Mortellaro.

Le vénérable vieillard n'avait cessé, depuis le départ du P. Desperanus, d'attendre ceux que sa foi lui faisait espérer et de prier saint Ignace de hâter l'arrivée des Jésuites de Russie pour chanter enfin son « *Nunc dimittis* ».

Quelques lettres avaient annoncé l'arrivée des deux missionnaires en Grèce et promis leur départ prochain pour Tine. Le P. Mortellaro s'épanchait en désirs, en soupirs, mais toujours plein d'espérance *responsum acceperat non visurum se mortem nisi prius videret, etc*. Enfin il put embrasser ses frères, et sans perdre temps il demande au P. Venturi de faire ses vœux de profès ; chaque instant lui paraît une année,

tant il a hâte d'être inscrit de nouveau au nombre des membres de la Compagnie. Il avait raison : Dieu aussi se hâta, en le prenant à lui, de l'inscrire au nombre de ses prédestinés. En mourant, il prononça avec la plus douce allégresse le *Consummatum est !*

Quand nous vîmes partir de Polocz les Pères Motte et Venturi pour la mission de Grèce, nous n'étions pas sans inquiétude. Outre la longueur et la difficulté du voyage, ils devaient s'arrêter à Odessa où plusieurs des Nôtres avaient succombé à peine arrivés là. Et ce ne fut que après leurs passage qu'on découvrit le foyer d'infection qui avait causé la mort des Nôtres. Le P. Wan Montfort, Jésuite belge, qui avait été autrefois employé dans les pharmacies, fut envoyé pour examiner la cause de cette mortalité. Bientôt il découvrit un foyer d'infection sous le plancher qui recouvrait le sol, et dans ce sol, tout rempli de détritus, était une fourmilière de couleuvres. Bientôt ce foyer d'infection disparut et la mortalité cessa.

Revenons aux deux missionnaires, les PP. Venturi et Motte. Ce dernier, né en Belgique et doué d'un grand talent naturel, le cultiva par une étude que rien n'interrompit. Arrivé en Russie en 1804, déjà prêtre et théologien profond, il fut envoyé à Tine, où il apprit le grec littéraire avec une telle perfection qu'il faisait l'admiration des Grecs et que plusieurs jeunes gens distingués suivirent son enseignement. — Le

Père fit une étude approfondie du droit canon, devint l'oracle des légistes du Levant; chaque évêque le consultait et nul n'appelait de ses décisions. Il eût agi sagement s'il eût étudié la langue qui parle au cœur, communique à l'esprit la connaissance des vérités, et au cœur les sentiments. Il se voyait admirer du peuple qui se faisait gloire d'entendre un langage qu'il ne comprenait pas; il battait l'air, frappait les oreilles; il fut beaucoup admiré, vanté, recherché; mais il ne trouva pas grâce devant le Seigneur, parce qu'il n'envoyait aucune âme en Paradis, n'étant point *de genere eorum per quos salus facta est in Israël*; il demanda et bientôt obtint de sortir de la Compagnie et finit par aller mourir à l'hôpital de Smyrne, abandonné de tout le monde.

J'étais destiné à remplacer vingt-cinq ans plus tard ce déserteur de la Compagnie. Belge, je venais remplacer un Belge. J'arrivai à Saint-Pétersbourg le lendemain du jour où la Compagnie venait d'enterrer son plus grand trésor en Russie, notre incomparable P. Grüber. Je fus examiné là, par les PP. Brzozowski, Desperanus et Pichler, neveu de notre célèbre canoniste. Je partis immédiatement après pour Polocz où je commençai mon noviciat sous le P. Ricca. Je dois remercier Notre-Seigneur d'avoir rencontré un tel homme, et je lui dois ce témoignage de reconnaissance que, en peu de mois, il m'instruisit plus dans la

voie de Dieu que je n'avais pu en découvrir dans les trente-trois premières années de ma vie. Là aussi j'ai eu la consolation de vivre avec tant de religieux formés par ce Père Ricca qui en fit des apôtres et des martyrs. Combien de ces derniers périrent victimes de leur charité en soignant tant de milliers de malheureux soldats, victimes de la folle expédition des Français à Moscou ! Un des rares échappés de ces hôpitaux pestilentiels fut le P. Venturi, compagnon du P. Motte dans le rétablissement des missions du Levant. Il fut chargé par le P. Général et comme supérieur de la mission de recevoir la Profession du P. Mortellaro. A peine cet acte fut-il accompli, que le P. Venturi, selon l'ordre du P. Général, abdiqua et remit au nouveau profès le titre de supérieur qu'il conserva peu de jours, car la mort du vénérable patriarche suivit de bien près sa profession, et le P. Venturi redevint supérieur. Bientôt les deux îles de Tine et Syra furent témoins de son zèle et de son active charité. J'ai pu voir par ses écrits l'immense travail qu'il accomplit en peu d'années. Pas de confesseur qui ne reconnaisse au saint tribunal les âmes formées par le P. Venturi, et cela plus de quinze ans après sa mort. Pas un catholique de Syra qui parle de lui sans ajouter ces paroles : l'*âme bénie du P. Venturi*. Oui, c'était une âme bénie : aussi la persécution ne lui manqua pas et même de la part de son évêque qui, après l'avoir chéri comme un

ami intime, le poursuivit comme un ennemi détesté. Les excès de l'évêque allèrent si loin que la population de Syra, les évêques de Naxie, Santorin, Tine et Constantinople, élevèrent la voix en faveur du Père Venturi. Ce dernier était surtout affligé de ce que l'évêque l'avait signalé publiquement comme n'étant pas Jésuite et avait même ajouté que la Compagnie n'était pas rétablie.

A la suite de mille excès, l'évêque fut appelé à Rome où il fut jugé, et mourut *extra curiam Romanam*. Mgr Kardelli, organe du Saint-Siége, vint à Syra et donna au P. Venturi le titre d'apôtre du Levant; mais la mort avait alors terminé son exil, et la terre recouvrait déjà ce *martyr incognitus* qui passa au repos éternel en 1822.

Maintenant j'aurais cent pages à vous écrire sur les travaux et les succès du P. Jean Franco, Sicilien. Peu d'hommes apostoliques ont eu comme lui le don d'émouvoir les populations et de les entraîner au service de Dieu. Ses œuvres tiennent du prodige, et sa vie pourrait être proposée pour modèle, si son admirable esprit n'avait chancelé au moment des épreuves, et si l'imagination, mauvaise conseillère, ne l'avait éloigné du théâtre de ses exploits et de ses succès. Dieu permit que ce sel vînt à s'affadir afin de donner à tous un terrible, mais salutaire exemple, de ce que peut, je ne dis pas le refus d'obéir, mais l'affaiblissement de l'esprit d'obéissance.

Le P. Jean Franco, entré prêtre dans la Compagnie, débuta, novice encore, par les prisons où il passait les journées entières et faisait merveille. Bientôt associé à l'un de nos anciens Pères, il fit le tour de la Sicile, donnant les Exercices et renouvelant partout l'esprit de foi et la pratique des vertus chrétiennes.

Les qualités et les succès du P. Franco déterminèrent le P. Provincial à le destiner aux missions de l'Archipel. Il partit sans retard et parvint à Syra en 1813, deux ans avant que la tribulation ne vînt fermer la bouche du P. Venturi.

Le P. Franco, très-dévot à saint François Régis, se voyant comme lui destiné aux pauvres gens des montagnes, voulut ajouter à son nom de Jean celui de François en l'honneur de l'apôtre du Velay, qui sembla le prendre sous sa protection. Envoyé à Tine par le P. Venturi pour y apprendre le grec, il alla se prosterner sur le tombeau commun de nos anciens apôtres du Levant et parut enflammé de leur esprit. En six mois il se rendit maître de la langue grecque et se mit à parcourir les vingt-cinq villages catholiques de l'île. Pour laisser aux paysans les heures du travail, il donnait ses premières instructions avant le jour et les continuait le soir à la fin des travaux. Les fruits étaient surprenants. Les prêtres eux-mêmes fondaient en larmes et tous criaient miséricorde. Les confessions étaient si nombreuses que l'évêque entre-

tenait six prêtres dans chaque églises durant les Exercices ; mais nul confesseur n'était recherché comme le P. Franco. Pendant l'intervalle des méditations, il entendait de jour les confessions des femmes ; pendant la nuit il se consacrait à la réconciliation des hommes. Jamais il n'était fatigué, jamais il ne rebutait personne. Le Seigneur lui conféra ce don particulier, qu'il conserve encore : c'est que pour le rendre joyeux, serein, bien portant, on n'a qu'à lui amener des pécheurs ; plus ils sont grands, plus il devient doux, affable, satisfait. Ses fatigues apostoliques opèrent bientôt tous les effets merveilleux qu'opérèrent celles de saint François Régis. C'était un miracle universel, continuel, durable. Je vous cite les paroles qu'avant mon départ pour Chio, me dit lui-même Mgr Zaloni, l'évêque actuel de Tine, et qui, au temps des premières missions du P. Franco comme simple prêtre, était témoin et admirateur des merveilles que le ciel opérait par le ministre qu'il avait envoyé à Tine. Ennemi du repos, toujours en activité, semblable au feu, symbole de la charité, tout le temps qu'il a été au Levant on ne trouvait le Père à sa chambre que depuis minuit jusqu'à cinq heures du matin. A minuit, il récitait son office, prenait un court repos, se levait et n'était plus à soi ; à peine prenait-il quelques moments pour son repas. Il était si célèbre, ses succès si universels, sa mission de la part de Dieu

si évidente, que le fameux K..., célèbre écrivain grec et plus célèbre athée, se plaignant des Jésuites, écrivait qu'il n'y en a qu'un seul en Grèce, et qu'il y fait seul plus de mal qu'une multitude d'autres. Un ouvrier si béni du Seigneur ne devait pas concentrer son zèle dans l'île de Tine.

Le temps est arrivé où, *in omnem terram*, il est seul apôtre; seul il remue Naxie, Santorin, Syra, Smyrne; partout on se rendait à Dieu.

Smyrne, Smyrne elle-même, cloaque de tous les vices, cet infâme laboratoire de toutes les erreurs, *non poterit resistere spiritui qui loquebatur*. C'est là que le Seigneur le revêtit davantage de la vertu d'en haut. Il passa en 1819 à Chio, où durant plusieurs mois, jour et nuit, il y entendit des confessions générales. Le luxe, les mondanités étaient le vice commun. Tout cela disparut.

Il restait au Père une vigne bien difficile à cultiver! Contantinople, ville ingrate au Seigneur, ayant comblé la mesure; les fléaux avaient succédé aux fléaux.

Constantinople montrait alors à l'homme apostolique le spectacle redoutable et désespérant qu'offrait, selon saint Léon, la ville de Rome à saint Pierre arrivant à ses portes pour y planter la croix de Jésus-Christ sur les ruines des idoles et des voluptés. A la voix du Père Franco, Mgr Correzi, réveillé comme d'une longue

léthargie, reconnaît et pleure sa faute. Transgresseur pour avoir enhardi les passions en transigeant avec elles, et ne pouvant plus gouverner un navire dont il s'est laissé arracher le gouvernail des mains, aux grands maux il oppose le grand remède : il appelle le P. Franco qui arrive juste le jour où les Turcs massacraient les Grecs.

Seul en ce jour de deuil, il put impunément fouler aux pieds les rues de Constantinople et arriver sain et sauf au palais de Mgr Correzi. Le Père ranime le courage du prélat, et partant au milieu de la tempête qui gronde encore, il semble protéger les catholiques en même temps qu'il les ramène à Dieu. Il déposa dans l'âme de ses auditeurs les fruits les plus solides et les plus durables. Je n'en citerai qu'un seul : la mère de notre sous-diacre, Don Caro, ne cessa jusqu'à sa mort, arrivée l'année dernière, de gouverner sa famille suivant la direction donnée trente-cinq ans auparavant par le zélé missionnaire.

Revenant de Constantinople à Chio au moment où l'île est assiégée par les Turcs qui la bombardaient pour se venger de la révolte des Grecs, le Père est pris et conduit au Pacha qui faisait alors décapiter les prisonniers ; mais quand arrive le tour du Père, le Pacha crie à l'exécuteur : « Laisse partir cet homme-là ! »

Échappé au danger, il se remet à évangéliser les

îles et à sa voix on semble oublier les revers : les populations se mettent à relever les églises détruites, à en construire de nouvelles. A Syra, les femmes et les enfants aident les ouvriers, et bientôt une église en l'honneur de Marie s'élève, au milieu de cette fourmilière de travailleurs, comme par enchantement, et dans ce Syra dont je vous ai dit les tristes origines. Partout même succès : succès sans doute sollicité par les PP. Roxhès, Lalomia, Mortellaro, Gagliardi, etc., par le martyr inconnu, le P. Venturi, et ce succès dura jusque vers 1829.

A cette époque, le P. Franco, dégoûté de se trouver seul et croyant pouvoir mieux servir Dieu parmi ses confrères, voulut s'éloigner, ignorant que les dons de Dieu étaient attachés à son séjour à Tine. Il obtint, sous prétexte de se mieux sanctifier, de revenir à Rome.

Je fus alors, à la tête de quatre autres Jésuites, chargé d'aller remplacer le P. Franco. J'avais pris la précaution d'obtenir du R. P. Général la permission de le retenir à Tine tant qu'il y consentirait. Il le voulut bien d'abord et se fit tout à tous, mais refusa toujours de prêcher. Il avait désiré vivre avec des Frères ; nous étions cinq, tous prêts à lui complaire et prendre ses avis pour marcher dans la voie si admirablement ouverte par lui, et nous livrer à l'étude du grec sous sa direction. Il refusa tout et voulut

partir : j'avais ordre de le laisser libre. Il fixa le jour de son départ. L'heure sonne ; il entre dans l'église avec moi et beaucoup de prêtres, ses disciples, pour réciter *l'itinéraire*. Mais tout à coup, encore agenouillé sur le tombeau où reposent nos anciens Pères, il s'écrie d'une voix effrayante et lamentable : « Ah ! malheureux que je suis, comment puis-je partir d'ici ! Je vois les Pères qui me reprochent de les abandonner ! » Nous crûmes devoir attribuer cette exclamation à son imagination, et nous le reconduisîmes dans sa chambre, tout hors de lui-même. Je l'engageai, pour plus grande sûreté, à renoncer à son départ, au moins à le différer jusqu'à ce que Dieu daignât éclaircir ce présage. Revenu à lui, il entre de nouveau dans l'église, et à la même place la scène recommence ; il y revient la troisième fois, et la troisième fois les morts protestent contre son départ ; je priai, suppliai, conjurai le bon Père de ne pas résister, de ne pas tenter le bon Dieu, il voulut partir. Descendu à la ville, il se trouva mal, se mit au lit. Je revins à la charge et voulus le ramener à la mission, il partit. Alors je lui dis : « Mon Père, à Syra, vous serez chez nous ; si le Seigneur vous en donne la volonté, revenez à nous ; mais si vous partez de Syra, vous devez continuer votre route. Il promit, se troubla et chancela. Enfin le malheur voyagea avec lui, le suivit, l'accompagna jusqu'à Rome. Là il

trouva tout conjuré contre lui. Il y fit les exercices d'un mois ; puis, dégoûté de Rome, de ses édifices, églises, sanctuaires, monuments, à charge à tous et mécontent de tous, il repassa en Sicile, croyant y retrouver la douce paix dont il y avait joui avant de partir pour les missions, et qu'il n'avait pas trouvée à Rome. Il y rencontra le trouble, l'affliction, la désolation. Enfin, prenant la voie de Malte, il arriva de nouveau à Tine; mais Tine ne le reconnaît plus, et le P. Franco ne se reconnaît plus lui-même. Il fuit ses amis, et ses amis l'évitent ; partout en agitation, et partout appelant un repos qui le fuit. Nous cherchions la cause du mal; je l'attribuais à la mélancolie, son humeur dominante ; mais la mélancolie avait son origine dans une cause ; la difficulté était de découvrir cette cause, d'observer et d'entraver son influence ; ce que nous observâmes, c'est que le Seigneur la déroba à nos recherches curieuses. Il était réservé au temps de me découvrir l'origine du mal, dans une cause surhumaine. Le mal venait de ce qu'il s'était privé des grâces qu'on appelle : *Gratis datæ*. Grâces qui cessèrent dès que le Père s'éloigna de l'endroit précis d'où elles provenaient, de ce tombeau des Pères morts dans l'*Osculo pacis*. Dieu le voulait près de ce tombeau où reposaient ses fidèles serviteurs.

Après avoir méconnu cette voix de nos anciens missionnaires, le P. Franco, ce miracle des ouvriers

évangéliques, devint un homme au-dessous du médiocre, et ceux qui l'avaient tant admiré le méprisèrent ; il devint inutile. Quoique bon prêtre, il resta frappé de stérilité ; ici, comme après son retour en Sicile. Pour expliquer ce châtiment, il faudrait moins entrer dans le détail minutieux des faits, que dans une longue dissertation sur le discernement des esprits et les paroles de notre bienheureux Père saint Ignace. Mais je vous ai déjà bien longuement entretenu du P. Franco, et je ne l'aurais point fait, si ses succès et ses revers n'étaient une puissante leçon pour nous et une vive exhortation à la fidélité, aux inspirations de la grâce et à la simplicité de l'obéissance.

J'ajouterai seulement ce fait aux précédents. Notre maison, où se trouve le tombeau de nos anciens, est située près du sommet d'une très-haute montagne d'où l'on découvre toutes les îles et une partie de la Morée; sur cette montagne était une forteresse imprenable occupée par les Vénitiens qui, de là, avec leurs canons, repoussaient les vaisseaux turcs qui s'approchaient des côtes pour débarquer des soldats, emmener les Tiniotes captifs et en faire des renégats. Ces Vénitiens furent d'abord des troupes bien religieuses, le Seigneur par des prodiges secondait leurs efforts. Une nuée de Turcs s'était en secret répandue dans l'île ; des milliers de chrétiens allaient être leur

proie : Dieu pour les sauver fit sur-le-champ sortir de terre tout autour de ses fidèles, travaillant à la campagne, des forêts de roseaux qui les dérobèrent à la vue et à la recherche des musulmans. On a construit dans cet endroit, en action de grâces du miracle, une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, que j'ai vue, et qui s'appelle *Notre-Dame des Roseaux*. Une autre chapelle s'appelle *Notre-Dame des Ténèbres*, bâtie en mémoire des ténèbres miraculeuses que Dieu envoya soudain pour dérober les fidèles à la vue des Turcs qui les venaient saisir. Dieu aussi, plus d'une fois, rendit totalement aveugles des lâches chrétiens, au moment même où, là, ils se faisaient rebaptiser.

Le Seigneur avait accordé au lieu de notre habitation et à la citadelle deux autres priviléges merveilleux, pour lesquels il montre encore que ce lieu est sous sa protection, qu'il en condamne et punit les profanations. La peste, très-fréquente à Tine, ne peut pénétrer, ne pénétra jamais au lieu où est située notre résidence, appelée Kso-Borgho. Les sauterelles, qui fréquemment ravagent toute l'île, ne peuvent s'approcher de Kso-Borgo. Les Vénitiens furent victorieux, conservèrent leurs grands domaines, tant que la pudeur, la piété, le zèle de la religion régnèrent parmi les officiers et les troupes qui commandaient à Kso-Borgho, chef-lieu et rempart des Cyclades. Sur le commencement du siècle passé,

ils se livrèrent à un libertinage impudent, prostituèrent femmes et filles de Kso-Borgho, et deux villages à l'entour. Le ciel les avertit qu'il allait se venger et prédit, par la bouche d'un de nos Pères, que le temps viendrait où Kso-Borgho ne serait plus qu'un monceau de pierres. En 1715, la citadelle, qui tenait encore et que les Turcs ne pouvaient prendre par force, leur fut livrée par la trahison des commandants, déjà rebelles au Seigneur par leurs impuretés et rebelles à la République par leur félonie.

A l'époque dont je vais parler, le Père Franco, attaqué de rhumatisme, faisait, depuis son retour d'Italie, murer les portes et les fenêtres, pour se préserver du vent du nord. Il fut facile au démon (qui voulait nous séparer de la compagnie des anciens Pères, en nous éloignant de leurs tombeaux) d'insinuer et persuader au P. Franco, sous prétexte d'exercer notre ministère sur une plus grande population, de nous éloigner de cet ancien séjour, et d'aller nous bâtir une autre résidence. Alors, je n'étais plus à Tine, mais à Syra, quand nos Pères se mirent à l'œuvre. Le mauvais esprit qui avait soufflé cette translation au P. Franco, comme chose excellente, la montra à tous, et la représenta comme criminelle, sacrilége, injuste, injurieuse à Dieu, à l'évêque, au clergé et au peuple; c'est sous cet aspect que le séducteur la fait voir à l'évêque, aux prêtres, au peuple. C'en

est fait, tout s'arme contre le P. Franco. Monseigneur le menace de censure, le peuple le maudit, le clergé l'accuse. L'évêque écrit que le P. Franco est un Attila, un Catilina, etc.. ; on l'attaque, on l'accuse, on le condamne devant les tribunaux du lieu et ceux du district d'Athènes. Le gouvernement grec nous défend de transporter la résidence. Le P. Franco doit s'exiler chez nous, à Syra, avec un Frère et un compagnon ; il s'obstine dans son projet ; le compagnon retourne à Tine , passe dans un village voisin, et habite une pauvre chaumière, jette les fondements d'une nouvelle résidence ; mais le gouvernement l'arrêta. Puisse le Seigneur accepter et se contenter de la pauvreté à laquelle il nous a réduits par suite de ces misères, en expiation de la faute dont je me suis rendu coupable , en consentant à ce que nos Pères allassent habiter loin du tombeau de nos anciens Pères. Le Père Franco, maudit à Tine après en avoir été le sauveur, reçut ordre du P. Général de n'y plus rentrer.

Tout ce que je vous ai écrit des merveilles que le Seigneur opéra par le P. Franco dans les jours qu'il se servit de lui, je le tiens de la bouche des évêques, des prêtres, des consuls, des hommes marquants, graves, craignant Dieu, et les plus éclairés du Levant, comme aussi de tout le peuple ; ce que je vous rapporte de ses courses à Constantinople, je le tiens de

lui-même. Il était simple, ingénu, assez modeste, retenu en parlant de lui-même. Je ne l'ai connu et fréquenté que depuis qu'il avait cessé d'être un grand homme. Je le compatissais intérieurement. J'aurais désiré qu'il eût moins vécu, et emporté toute sa gloire dans le tombeau. Si la foi éclaire encore le Levant, s'il y a encore des mœurs, nous lui en sommes redevables. Pour le distraire donc, lorsqu'il s'affligeait d'être devenu un arbre stérile, je lui faisais raconter le passé : tout dans ses récits était ingénu, simple, sans fard, sans déguisements, sans exagération ; on eût dit que le Saint-Esprit, craignant qu'on ne défigurât ses œuvres, rentrait dans celui qui était jadis son temple et son organe, et mettait en mouvement, pour informer le P. Henry, qui ne croyait guère devoir un jour vous faire ces récits, mettait, dis-je, en mouvement cette langue qui avait porté la lumière dans les esprits de tant d'ignorants, la componction dans tant de cœurs endurcis, la consolation et la sérénité dans tant de cœurs contristés.

Il y a apparence que le Père ne recevra plus les dons qu'il a perdus; mais cependant il ne paraît pas y avoir de motifs de craindre pour lui. Il est dupe de la ruse, mais il ne sera jamais complice volontaire de la méchanceté du démon. Il est bon religieux, zélé observateur des règles, et même scrupuleux. Il n'aura pas de place à côté des anciens Pères, comme mission-

naire du Levant; mais il sera, je l'espère, appelé au milieu d'eux comme membre de la Compagnie.

Je vous l'ai dit, tous nos grands ouvriers du Levant depuis la suppression jusqu'à la mort du dernier, le P. Mortellaro (arrivée, suivant la plus grande probabilité, en 1806), tous, toujours errants au milieu des îles et du continent, tous sont venus comme conduits par la main de Dieu rendre le dernier soupir près du sépulcre commun, à Tine.

Pour moi, qui vous donne ces quelques détails, je les tiens de tous : évêques, prêtres, peuples ; tous, en me montrant les sentiers qu'ils ont parcourus, les pierres qu'ils ont touchées, les églises où leur voix retentissait, chacun me redit, les larmes aux yeux, le bien que ces hommes de Dieu ont fait à leurs semblables. Ah ! que ne puis-je mériter, sinon de telles louanges, au moins de tels regrets, en mourant comme ces vaillants soldats de notre Compagnie !

Hélas ! faut-il que je me dérobe à un si beau spectacle, pour le tourner vers mon chétif individu ? Car, enfin, il faut finir et vous dire quelque chose de moi. Certainement je ne vous ai pas réservé le meilleure pour la fin. Je n'ai plus à vous présenter d'images riantes. Il fallait que je fusse contraint par vos instances, stimulé par l'approche de ma mort : *Ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ in-*

*stat,* pour vous découvrir mon inutilité. Depuis vingt-sept ans, je vis toujours avec mon saint évêque; il me précède dans la voie; il est haï des hérétiques: trop peu courtisan pour plaire au monde, il a réformé et réforme chaque jour son diocèse; il est le premier ici qui ait commencé à convertir les Grecs hérétiques qui passaient tranquillement pour bons chrétiens, sans qu'aucun catholique soit prêtre, soit laïque, soit évêque, soit visiteur apostolique, eût osé leur donner un démenti. L'archevêque grec venant à mourir, un des premiers dignitaires du clergé latin allait, de la part de l'évêque, assister aux funérailles du prélat schismatique. Dans les visites, nos prêtres lui baisaient les mains: j'ai fait cesser ces scandales. Nos enfants allaient aux écoles tenues par des prêtres grecs: j'ai combattu ce fait déplorable. J'ai encore mon épée tirée contre les Grecs, et eux tiennent la leur suspendue sur ma tête. Trois ou quatre conversions, et surtout celle d'un personnage marquant, ont armé contre nous patriarches, despotes, tribunaux, et enfin toute l'île. Maint scandale, que nous avons fait cesser, nous a valu la persécution; vous en raconter les détails serait à ne jamais finir cette interminable lettre. Je vous dirai seulement qu'on ne cesse de réclamer ici un évêque plus traitable que Mgr Justiniani. On demande, on veut un évêque politique. On impor-

tune Rome ; mais Rome connait Monseigneur et résiste fermement. Le riche négociant qui s'était chargé de porter la supplique à Rome est mort subitement. Plusieurs persécuteurs ont été visiblement punis, et plusieurs calamités publiques ont fait voir la main de Dieu. Enfin, pendant l'été dernier, notre évêque convoqua ses adversaires, leur donna lecture des lettres du Saint-Siége qui renfermaient l'apologie de sa conduite, et finit par leur déclarer qu'il leur pardonnait à tous sans exception. Depuis ce moment, quelques-uns reviennent peu à peu ; mais l'orage gronde toujours sur ma tête. On veut au moins que l'évêque me chasse, et en même temps mes ennemis me prodiguent extérieurement toutes les marques de respect et de vénération.

Grâce à Dieu, je suis toujours vivant : *Et ecce vivimus*. Si enfin on me chasse d'ici, qu'on m'assigne votre maison pour le lieu de mon exil, afin que je puisse mourir parmi vous. Adieu, mon cher Père de Prunières. Priez pour votre bien vieux et très-humble serviteur en J.-C.

GILLES HENRY.

Chio, 14 janvier 1848.

# APPENDICE.

Pie VII avait à peine rétabli la Compagnie dans quelques parties de l'Italie en y appelant les Jésuites de Russie, que leur Général, résidant alors à Saint-Pétersbourg, fut sollicité de reprendre la grande œuvre des missions. La Russie d'Asie, le Caucase et l'Archipel grec virent arriver les premiers missionnaires, comme nous l'avons entendu, dans les lettres du P. Gilles Henry. La Compagnie était alors peu nombreuse; mais son Général le P. Grüber, se rappela que son fondateur, ayant à peine quelques compagnons, donna le plus illustre de tous pour aller conquérir l'Orient à Jésus-Christ. Cet exemple de sainte hardiesse détermina le P. Grüber à envoyer trois de ses frères en Chine où le dernier Jésuite français appelait des successeurs pour lui fermer les yeux et continuer son œuvre. Les trois Jésuites se mirent en route; et, s'ils ne purent arriver en Chine, leur tentative ne manque ni de mérite, ni d'intérêt. Nous en devons le récit au P. Jean-Antoine Grassi, d'abord missionnaire en Amérique et plus tard Assistant d'Italie. Nous allons donner sa relation; elle pourra servir de préface à celles de nos Pères qui ont de nouveau, en 1841, ouvert la Chine aux successeurs de saint François Xavier et du Père Matthieu Ricci.

L'Empereur de Russie, Paul I[er], mécontent des professeurs de l'Université de Vilna, résolut, en 1799, de confier de nouveau leurs chaires aux Pères de la Compagnie de Jésus, conservés par sa mère Catherine II, dans la Russie-Blanche.

Ces Religieux représentèrent à Sa Majesté que, pour pouvoir se rétablir dans les lieux où le Bref qui supprimait leur Compagnie avait été publié, il était indispensable qu'ils en obtinssent l'autorisation expresse du Souverain Pontife. L'empereur fit donc près du Saint-Siége toutes les démarches nécessaires à cet effet, et Pie VII, par un Bref du 7 mars 1801, accorda au Père Kareu, alors supérieur général de la Compagnie, la faculté pleine et entière de pouvoir s'étendre dans toutes les parties de l'empire russe, mais pas au-delà : « *Intra limites Rossiaci imperii tantum* ».

La connaissance de cette autorisation, donnée par le Saint-Siége, parvint jusqu'à la cour impériale de Pékin où se trouvait encore le Père Louis Poirot, ex-Jésuite français, qui avait pu s'y maintenir en qualité de violoniste ; et cette heureuse nouvelle réveilla dans le cœur du vénérable vieillard l'espérance de voir quelque Jésuite lui succéder dans l'importante mission de Chine. Il profita donc du retour en Italie d'un Lazariste pour adresser une supplique à Sa Sainteté le Pape Pie VII, et une lettre au T. R. Père Général en Russie : c'était alors le Père Gabriel Grüber, successeur du Père Kareu. Dans l'une et l'autre de ces pièces, il représente que son grand âge (il était octogénaire) et ses nombreuses infirmités l'avertissaient assez du terme prochain de sa vie et de ses travaux. Il n'y avait plus sur la terre qu'une seule chose après laquelle il soupirait ardemment : c'était de voir arriver un Jésuite pour lui succéder. En terminant, il sollicitait instamment la faveur de pouvoir renouveler sa profession religieuse, afin d'avoir la consolation de mourir vrai enfant de la Compagnie de Jésus.

Le Pape fit parvenir la supplique au Père Grüber, qui avait déjà reçu la lettre qui lui était adressée ; et ce Père, suivant l'impulsion de son cœur généreux, ne tarda pas à décider l'envoi à Pékin de quelques Jésuites. Il fut encore confirmé dans son dessein par une circonstance des plus favorables. Le gouvernement russe

avait autrefois formé le projet d'expédier vers la capitale de l'empire chinois un certain nombre de Jésuites qui habitaient la Russie, pour y fonder une résidence fixe, à l'imitation de celle que les Jésuites français y avaient établie sous les auspices de Louis XIV.

Ce projet ne put avoir de suite jusqu'en 1804, où il fut de nouveau question de le mettre à exécution. Voici à quelle occasion :

Le gouvernement russe résolut d'envoyer une ambassade solennelle à l'empereur de la Chine. Le comte de Golowkin devait recevoir le titre d'ambassadeur, et avoir à sa suite un grand nombre de savants ; de plus, il devait être porteur de riches présents pour la Cour chinoise.

Ce plan fut communiqué au Père Grüber qui l'accepta sans difficulté. Il fit seulement observer qu'il n'était pas à propos, pour le moment, d'envoyer plus de deux ou trois religieux, pour se maintenir en possession de la mission. Le comte Golowkin eut voulu que les Jésuites fissent partie de sa suite ; mais il renonça à ce dessein après que le Père Grüber lui eut fait remarquer que ce pourrait bien être un obstacle à l'entrée des Missionnaires en Chine. L'usage était en effet qu'ils débarquassent à Canton ou à Macao ; mais jamais ils ne pénétraient par la partie septentrionale de l'empire qui était la route de l'ambassade. Il fut donc convenu qu'ils prendraient, comme de coutume, la voie de mer ; ils se rendraient par terre à Gottembourg, et de là passeraient à Londres, d'où un grand nombre de bâtiments font voile directement pour Canton. Le Père Général se chargea d'écrire sans retard au Père Guillaume Strickland, ancien Jésuite anglais, qui habitait Londres, afin que les Missionnaires, à leur arrivée dans cette capitale, trouvassent un navire tout prêt à les recevoir.

Lorsque l'on eut ainsi réglé les points principaux de l'affaire, le Père Général, vers le milieu de décembre 1804, écrivit de Saint-Pétersbourg, lieu de sa résidence, au Provincial de Polocz, qui était le Père Antoine Lustyg, et lui ordonna de faire partir au plus tôt pour cette expédition les Pères Norbert Korsack et Jean-Antoine Grassi, avec le Frère coadjuteur Jean Sürmer, Allemand, qui avait exercé autrefois la profession de sculpteur. Le Père Korsack était originaire de la Russie-Blanche et enseignait la philosophie : il fut nommé supérieur de l'expédition. Le Père Grassi était

Italien et né à Bergame. Il était alors supérieur du collége des Nobles, dépendant du collége de Polocz, et il s'occupait de l'étude de la langue arménienne, étant destiné à la mission d'Astrakhan, sur les bords de la mer Caspienne. Il avait eu le Père Joseph Pignatelli pour maître, au noviciat de Colorno, le premier qui, après la suppression, fut ouvert en Italie dès l'année 1799.

La lettre du Père Général ne faisait aucune mention de la destination des trois Religieux ; elle leur enjoignait seulement de se pourvoir de livres de mathématiques, de physique et d'astronomie.

Ils partirent du collége de Polocz le 14 janvier 1805, et, voyageant jour et nuit, arrivèrent heureusement à Saint-Pétersbourg le 19 du même mois. Le Père Recteur du collége de cette ville (c'était le Père Jean Koëbüder), après les avoir accueillis et embrassés, les avertit de répondre à ceux qui les interrogeraient sur leur voyage, qu'ils allaient vers Stockolm : paroles qui parurent à tous fort mystérieuses.

Ils passèrent ainsi plusieurs jours sans savoir où on les voulait envoyer. Enfin, le Père Général, ayant mandé le Père Korsack, lui déclara ouvertement que lui et ses deux compagnons étaient destinés à la mission de Pékin, et devaient se mettre en route au commencement de février : le temps qui leur restait devait être employé aux préparatifs. Dans toute cette affaire, l'excellent Père déploya le zèle le plus actif, joint à une affection toute paternelle. Il pourvut chacun des Pères d'une chapelle ou cassette renfermant tout ce qui est nécessaire pour célébrer la sainte messe et administrer les sacrements. Il leur acheta une collection d'instruments de mathématiques, de physique, d'astronomie, etc., etc., les pourvut de remèdes et de petits objets propres à être donnés en présents. Il leur fit encore emporter des habits séculiers et de bonnes fourrures. Enfin, il leur remit un écrit qui leur conférait les divers priviléges que l'on a coutume d'accorder aux Missionnaires dans les Indes, leur procura différentes lettres de recommandation et leur remit la somme qu'il jugea convenable pour leurs frais de voyage.

Ayant ainsi tout disposé, le P. Général fixa le départ au 2 février (ancien style), fête de la Purification de la sainte Vierge. Puis, lorsque le moment fut arrivé, il conduisit dans sa chambre les missionnaires qui

avaient déjà quitté l'habit de la Compagnie, qu'ils emportaient cependant avec eux. Ayant prié quelques instants devant un buste de saint Ignace, il les bénit, les embrassa, et donna à chacun d'eux quelque objet de dévotion, comme souvenir de lui Ils partirent ensuite dans trois traîneaux, l'un pour les deux Pères, l'autre pour le Frère Coadjuteur et pour un Suédois qui leur servait d'interprète ; le troisième enfin contenait les caisses et les valises.

Après deux jours d'un heureux voyage, les missionnaires furent contraints de s'arrêter, à cause de fortes indispositions. Le P. Korsack fut pris d'une énorme enflure de la gorge ; le F. Sürmer d'une forte constipation ; et le P. Grassi, qui s'était mis en route, étant à peine convalescent, éprouvait une douleur si aiguë au flanc, qu'il ne pouvait se tenir autrement que couché. Ils passèrent ainsi une partie du samedi et le dimanche tout entier, couchés sur des matelas étendus sur le pavé, dans une chambre qui, fort heureusement, se trouva libre dans la maison du maître de poste, la seule qui se rencontrât dans ce désert.

Leur mal semblait empirer de jour en jour. On ne pouvait consulter de médecin, ni se procurer de remèdes qui eussent pu hâter la guérison. Aussi, encouragés par leur interprète, ils firent violence à la maladie, et partirent le 6 février. Ils parvinrent en un lieu nommé Loïsa, bourgade considérable, située sur les frontières de la Russie et de la Suède, où les troupes ont une garnison. Ils y trouvèrent une assez bonne auberge, et, grâce aux soins et aux attentions du médecin du régiment, ils se virent, au bout de dix jours, en état de poursuivre leur voyage.

La petite troupe se dirigea vers Abo, capitale de la Finlande. Au delà de cette ville, les voyageurs commencèrent à courir la poste sur la mer glacée ; ils changeaient de chevaux d'île en île, et c'est par cette voie qu'ils parvinrent le 3 mars à l'île d'Aland. Ils furent contraints d'y demeurer plusieurs jours, parce que la glace n'était pas assez forte sur le golfe de Bothnie pour supporter le poids des chevaux et des traîneaux ; il fallait donc attendre ou un froid intense qui la raffermît, ou un vent chaud qui la brisât, et ouvrît un passage libre aux navires. Enfin, le 20 mars, les Missionnaires passèrent le golfe dans la chaloupe du courrier, et touchèrent sans encombre à la rive de Suède. Là, ils durent abandonner les traîneaux russes, pour prendre des traîneaux suédois, qui, plus étroits et plus

longs, sont mieux adaptés à la nature des chemins de ce pays et à leur état, pendant la mauvaise saison. C'est en cet équipage qu'ils arrivèrent le 22 à Stockholm.

Ils s'informèrent aussitôt de l'abbé Moretti, Supérieur des missions dans le royaume de Suède, qui, plusieurs fois, avait écrit au P. Général pour le prier de se charger lui-même de ces missions. Mais ils apprirent avec douleur qu'il était mort. Ils trouvèrent dans la capitale M. Fontana, originaire de Livourne, qui venait d'être nommé consul de Russie à Gottembourg. Il était arrivé depuis fort peu de temps de Saint-Pétersbourg, où il avait été informé du voyage des trois Jésuites. Il les reconnut aisément au vu des passe-ports que l'Empereur leur avait accordés aussi amples que possible, et il se hâta de les présenter à M. Alopeus, ministre de Russie à Stockholm. Son Excellence les reçut fort courtoisement, mais ne leur cacha pas qu'il ne pouvait approuver leur voyage en Angleterre, à la recherche d'un navire qui pût les transporter à Canton. « Les Anglais, leur dit le ministre, par esprit de jalousie de commerce, ne voudront vous recevoir à bord d'aucun de leurs navires; et alors même que, par considération pour l'empereur Alexandre, allié de leur gouvernement, ils vous permettraient de vous embarquer, vous seriez en grand danger de vous voir bientôt débarquer, après procès-verbal, et abandonner en quelque île déserte. Je sais, ajouta-t-il, que dans ce moment il se trouve à Copenhague un navire prêt à faire voile pour Canton; je ne puis vous donner de meilleur conseil que de vous rendre au plustôt à Copenhague, et de profiter d'une aussi bonne occasion. Je me charge d'écrire à Saint-Pétersbourg à ce sujet, et je vous donnerai des lettres de recommandation pour le ministre russe près la cour de Danemarck, M. Lisakiawicz. »

Tout le monde, et surtout M. Fontana, trouva les observations du ministre fondées en raison, et son conseil excellent. Les trois Jésuites ne songèrent donc plus qu'à mettre au courant de toute l'affaire le R. P. vicaire général, et à partir pour Copenhague. Ne pouvant plus voyager en traîneau à cause de la saison déjà avancée, ils durent se pourvoir de deux voitures. Ils vendirent leurs fourrures et quelques autres objets désormais inutiles, et partirent de Stockholm le 19 mars. Le 24, ils passèrent le Sund entre Helsingborg et Elseneur; ils déposèrent leur volumineux bagage à la douane de ce dernier port, et, ainsi allégés, prirent une chaise de poste et arrivèrent le soir même à Copenhague.

Le lendemain, jour de la fête de l'Annonciation, après avoir célébré la sainte Messe sur leur autel portatif, les missionnaires présentèrent à M. Lisakiewicz la lettre de M. Alsopeus. Son Excellence, l'ayant lue, s'empressa de faire prendre aussitôt des informations sur ce navire en partance pour la Chine.

Le jour suivant, M. Von-Brin, secrétaire du ministre, vint avertir les Pères qu'il y avait en effet un navire partant pour Canton ; mais il était déjà sorti du port, et attendait sur rade un vent favorable pour mettre à la voile. Il ajouta qu'il était allé lui-même trouver le directeur général de la compagnie danoise des Indes, et l'avait sollicité en faveur des missionnaires. Mais ce fonctionnaire lui avait déclaré que le navire ne recevrait pas de passagers, n'ayant pas même de logements convenables à cette destination. Le secrétaire avait insisté, représentant que les Pères se seraient contentés de n'importe quel local. Mais le directeur répondit que la chose était absolument impossible ; il ajouta que peut-être pourraient-ils partir par un convoi hollandais. M. Von-Brin alla de nouveau aux informations ; mais les renseignements qu'il obtint sur ce convoi ne furent pas plus favorables.

En conséquence, les Pères revinrent trouver Son Excellence M. Lisakievicz, et lui demandèrent s'il ne croyait pas plus à propos de poursuivre leur premier dessein, et de se rendre à Londres, où le P. Général avait déjà écrit pour que l'on s'occupât de leur procurer les moyens de s'embarquer pour Canton.

Le ministre approuva ce projet; on se mit donc en quête d'un navire qui allât en Angleterre. Mais avant qu'il s'en trouvât de prêt à prendre la mer, il se passa un temps assez considérable, pendant lequel les Jésuites furent l'objet de mille attentions délicates de la part des PP. Holzfürster et Bractesende, tous deux Bénédictins allemands qui desservaient l'église catholique de Copenhague. Ce fut aussi pendant cet intervalle que le P. Korsack apprit, par la lecture d'une gazette, la mort du R. P. Général, Gabriel Grüber, et la désignation qu'il avait faite du P. Antoine Lustyg pour vicaire général.

Enfin, le 21 avril, les misssionnaires s'embarquèrent à Copenhague. En passant à Elseneur, ils reprirent leurs caisses, ce qui les retarda longtemps. De plus le temps étant très-peu favorable, force leur fut d'attendre qu'il changeât. Ils levèrent l'ancre

le 25, et poursuivirent lentement leur route par le détroit du Skager-Rack. Ils y furent assaillis, dans la nuit du 8 au 9 mai, par une violente tempête, d'autant plus dangereuse que le détroit a moins de largeur. Par contre, le vent soufflait dans une direction qui poussait rapidement leur navire hors du canal. Ceux qui se sont trouvés en pareille circonstance pourront facilement s'imaginer ce qu'éprouvèrent les Pères, qui, pour la première fois, s'exposaient aux dangers de la mer. La tempête dura juqu'au soir du 10 mai ; alors le vent changea de direction, et devint contraire, ce qui détermina le capitaine à relâcher sur les côtes de Norvége, vers lesquelles on voyait se diriger plusieurs autres bâtiments maltraités par le gros temps. Dans la soirée du 12, ils entrèrent dans une baie nommée Swenhur, qui pénètre assez avant dans les terres, et qui, entourée de montagnes, présente un excellent port de relâche aux navires qui parcourent ces mers. On répara du mieux que l'on put les avaries causées par la bourrasque ; mais le capitaine, encore peu rassuré sur le temps, ne remit à la voile que le 17 mai. Le 22, il mouillait en rade de Gravesend, sur la Tamise. Là, il fallut s'arrêter pour obtenir de l'*Alien office* l'autorisation da monter jusqu'à Londres.

Le P. Korsack informa de l'arrivée des missionnaires le P. Strickland, qui s'empressa de leur envoyer, pour les conduire à la capitale, le P. Antoine Kohlman, ancien paccanariste, qui avait été reçu dans la Compagnie. Ils arrivèrent à Londres le 25 mai. Le P. Strickland les accueillit avec la plus grande affection, les logea et leur prodigua les marques d'une charité vraiment fraternelle. Mais il leur déclara qu'il n'y avait pas à espérer de trouver un navire qui les transportât en Chine ; il avait fait lui-même et fait faire par ses amis les recherches les plus actives : tout avait été inutile. Une seule ressource leur restait encore : c'était de tâcher d'intéresser à leur cause lord Macartney, qui avait été vice-roi des Indes, et ambassadeur du roi d'Angleterre près l'empereur de la Chine. Le P. Strickland savait que ce seigneur avait connu à Pékin les deux derniers Jésuites français, le Père Amiot et le P. Poirot, à qui les missionnaires étaient adressés. Il se présenta donc à Son Excellence, qui le reçut avec une grande bonté, et lui exprima sa reconnaissance pour les services que ces Jésuites lui avaient rendus à Pékin, grâce à leur connaissance pratique du

pays. Le noble lord leur avoua franchement que la compagnie des Indes, bien loin de s'opposer à ces missions, devrait, au contraire, si elle entendait ses intérêts, les favoriser de tout son pouvoir. Il promit de parler de cette affaire aux directeurs de la compagnie, et ajouta qu'il verrait avec grand plaisir les Jésuites s'acheminer enfin vers le terme de leur voyage.

Sur ces entrefaites, le P. Strickland reçut un billet du comte Woronzoff, ministre de Russie à Londres, lui faisant connaître qu'il voulait parler aux missionnaires destinés à la Chine.

Les Pères se rendirent à l'heure marquée chez le ministre, qui leur dit être chargé de leur remettre une lettre pour le P. Poirot, à la place de celle qui leur avait été donnée à Saint-Pétersbourg, et que, rendus à Canton, ils devraient s'acheminer aussitôt vers Pékin. Le changement de dépêches se fit le lendemain. Le comte leur dit alors que la lettre du P. Grüber au P. Poirot renfermait quelques expressions qui auraient pu déplaire aux Chinois. Il ajouta qu'il ne pouvait faire aucune démarche en leur faveur auprès du gouvernement, n'ayant reçu, à cet égard, aucune instruction de Saint-Pétersbourg.

Le 25 juin, les Missionnaires, accompagnés du P. Strickland, se présentèrent chez lord Macartney qui leur fit beaucoup de questions sur la Compagnie, et leur parla de nouveau des Pères Poirot et Amiot qu'il avait connus à Pékin : à ce propos il leur montra le portrait du dernier de ces Pères, qu'il conservait dans son antichambre. Enfin, il leur dit de nouveau tout l'intérêt qu'il portait à l'heureux succès de leur voyage.

Malgré toutes ces bonnes dispositions, le Père Strickland, étant retourné quelques jours après, ce lord s'entendit déclarer que tous les efforts tentés en faveur des voyageurs avaient été vains. Les directeurs de la compagnie des Indes, auxquels il avait parlé lui-même, lui avaient donné de bonnes paroles ; mais en dernière analyse, ils l'avaient joué sur le point principal qui était de recevoir les Jésuites à bord d'un navire partant pour la Chine. D'autres personnages qui s'étaient aussi employés auprès des directeurs firent une déclaration en tout semblable.

Alors les Pères pensèrent à suivre le conseil que leur avait donné le Père Lustyg, vicaire général : il leur avait écrit que s'ils ne pouvaient s'embarquer à Londres pour la Chine, ils feraient

bien de se rendre à Lisbonne, afin de prendre passage pour Macao, sur un navire portugais. Après avoir éprouvé à la douane des difficultés qui leur causèrent beaucoup d'ennuis et de dépenses, ils montèrent avec leurs bagages sur un brick portugais qui était en partance pour Lisbonne. Ils mirent à la voile le 29 juillet. Mais le capitaine, contre l'attente de tous les passagers, se dirigea vers Cork, en Irlande, où il devait prendre un chargement, et comme les vents devinrent contraires, le voyage fut long et dangereux. Ils parvinrent à Cork le 15 août, et n'en repartirent pour Lisbonne que le 20 septembre.

Le séjour des Missionnaires en Irlande leur prouva combien était fondée la réputation d'hospitalité dont jouit ce pays. Entre tous, Mgr Mayland, évêque de Cork, leur fit l'accueil le plus bienveillant.

La traversée de Cork à Lisbonne fut des plus heureuses. Cependant le mal de mer qui ne quitta guère les trois Pères, leur fournit l'occasion de pratiquer la patience. Ils n'y furent pas peu excités par la vue du fort S. Julien, et des murailles des cachots où Pombal enferma tant de Jésuites, dont le seul crime était leur nom.

Ce fut le 28 septembre que les Missionnaires débarquèrent à Lisbonne. Dès le lendemain, ils se mirent en rapport avec un excellent commerçant irlandais, nommé Édouard Stack, pour qui l'un de ses amis, le Père Jacques Jourdan, Jésuite résidant en Russie, leur avait donné une lettre de recommandation. Le bon négociant leur donna les conseils les plus sages relativement à la conduite qu'ils devaient tenir sur une terre si hostile aux Jésuites; et dans la suite de leur séjour en Portugal, il usa envers eux des attentions les plus délicates : ce que fit aussi le Recteur du collége irlandais, autrefois dirigé par la Compagnie.

Une lettre que leur avait remise le Père Pointe, ex-Jésuite français, pour le comte de Novion, également Français et colonel des Gardes à Lisbonne, leur fut d'un grand secours pour échapper aux embarras et aux tracasseries de la douane. L'un des passagers portugais s'offrit à leur trouver un logement au petit couvent des Pères de la Pénitence (connus à Rome sous le nom de Scalzetti), dont le prieur était de ses amis. Les trois Religieux accueillirent avec empressement cette proposition, et, à leur grande satisfaction, trois

cellules furent mises à leur disposition. Comme il ne s'y trouvait pas de lits, ils se pourvurent chacun d'une paillasse.

Les Jésuites se procurèrent ensuite des habits ecclésiastiques semblables à ceux que portent les prêtres anglais; et c'est sous ce costume qu'ils se présentèrent chez le nonce apostolique, Mgr Caleppi, qui était originaire de Bergame. Le prélat montra la plus vive joie de revoir des Jésuites, et protesta leur être attaché du fond du cœur, ajoutant, pour preuve de cet attachement, qu'il avait fait le vœu de s'employer de tout son pouvoir au rétablissement de la Compagnie, dans les rangs de laquelle il avait autrefois sollicité son admission : il avait été empêché d'y entrer par ses parents, effrayés du bannissement des Jésuites d'Espagne. Il leur promit de parler pour eux au supérieur du monastère où ils recevaient l'hospitalité. Ensuite le Nonce leur recommanda la plus grande prudence, vu qu'ils étaient en pays ennemi, car les lois pénales si sévères, édictées par Pombal contre les Jésuites, n'avaient jamais été révoquées. Il leur rapporta à ce sujet que l'abbé Rabazac, paccanariste français, étant soupçonné par la police d'être Jésuite, avait été obligé de sortir du Portugal malgré la protection du marquis Del Campo, ministre d'Espagne. Enfin, il les avertit que les navires portugais qui se rendaient à Macao étaient en fort petit nombre, et qu'ils ne partaient qu'une fois par an, aux environs de Pâques. L'entretien se termina par l'invitation faite aux deux Pères, par le nonce, de dîner à sa table, invitation qu'il renouvela plusieurs fois pendant leur séjour à Lisbonne.

Les missionnaires se présentèrent ensuite chez le chevalier Vasilavicz, ministre de Russie, qui se montra tout disposé, ainsi que son secrétaire, M. Kraft, à seconder leur entreprise. Pour eux, ils employaient le temps dont ils disposaient à se perfectionner dans l'étude des mathématique et de l'astronomie, à visiter les cabinets de physique et d'histoire naturelle, et à parcourir les bibliothèques. Ils firent visite à un Père de l'Oratoire de St-Philippe qu'ils avaient entendu désigner sous le nom de *Père astronome*, pour voir s'il serait disposé à leur donner des leçons d'astronomie pratique. Mais le bon Oratorien répondit ingenûment que c'était lui en demander plus qu'il n'en savait, toute sa science se bornant à savoir réduire au méridien de Lisbonne le temps marqué dans les divers almanachs déjà imprimés en d'autres pays de l'Europe.

Deux mois environ s'étaient écoulés depuis leur arrivée à Lisbonne, lorsque M. Stack leur annonça qu'il avait trouvé un bâtiment qui devait se rendre à Macao, appartenant à un nommé Nunez, qui se transportait en cette ville. La joie que cette heureuse nouvelle apporta aux missionnaires ne tarda guère à être assombrie. Le 29 décembre 1805, ils allèrent en faire part au nonce. Le prélat leur parla longuement et très-sérieusement de leur mission, et leur proposa ses doutes sur sa légitimité même. Il leur demanda si elle avait reçu l'approbation du Pape. Les Pères répondirent qu'ils étaient convaincus que leur supérieur général, qui était en correspondance avec Rome, où résidait le Père Gaétano Augiolini, son agent, avait obtenu l'agrément du Souverain Pontife. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient, il est vrai, aucun document positif à l'appui de cette assertion, mais qu'avec du temps, ils pourraient s'en procurer. — Si je vous en parle, reprit le nonce, c'est d'abord parce que, sans cette autorisation, vous ne sauriez être vraiment Jésuites, dans un pays où le Bref de suppression de votre Compagnie a été publié et exécuté ; et ensuite, parce que vous ne serez reçus à bord d'aucun navire portugais : ces bâtiments n'acceptent que les missionnaires présentés au nom du Pape. Enfin, le gouvernement portugais est tellement ombrageux, que les étrangers ne peuvent mettre le pied sur ses possessions d'outre-mer.

Les Pères parlèrent alors de la lettre de recommandation qu'ils avaient pour le chevalier Vasilavicz, ministre de Russie, qui, sans doute, ne manquerait pas de s'employer en leur faveur, auprès de Son Excellence Révérendissime. Le Nonce se montra très-satisfait de cette circonstance, et conclut qu'il fallait, sans perdre de temps, écrire à Rome et en Russie pour régulariser un point de si grande importance.

Les missionnaires s'empressèrent donc de faire ces nouvelles démarches. Ils durent ajouter à leur lettre que, se voyant forcés de faire un assez long séjour à Lisbonne, ils ne pouvaient se passer de nouveaux fonds. La somme qu'ils avaient reçue à leur départ touchait à sa fin, et déjà même, elle eût été insuffisante, s'ils n'eussent été secourus par le P. Jacques Jourdan, qui leur avait procuré quelque argent par le moyen de ses parents de Lisbonne. Ils se trouvaient donc à bout de ressources, quoiqu'ils eussent toujours usé d'une économie plus sévère que ne l'exigeait la pauvreté

religieuse, puisqu'ils s'étaient contentés d'un seul repas par jour, composé d'une soupe et d'un seul plat.

Il était facile de prévoir que les réponses à leurs lettres ne pourraient leur parvenir avant un temps considérable. Ils résolurent d'employer cet intervalle à se perfectionner dans les calculs d'astronomie pratique. Il s'agissait d'abord de trouver un homme capable de leur en donner des leçons. Après de longues recherches, ils remarquèrent que les *Ephémérides nautiques* du Portugal étaient rédigées par un émigré français, le comte Damoiseau de Montfort. Le comte consentit très-gracieusement à leur apprendre l'usage des tables astronomiques, et la manière de faire tous les calculs dont le résultat est consigné dans les almanachs et dans les Ephémérides nautiques. C'est ainsi que les missionnaires utilisaient leurs loisirs forcés et se mettaient en mesure de se présenter avec assurance à Pékin, comme rédacteurs du calendrier ; car par une singulière disposition de la Providence, les Chinois ne peuvent se passer à cet effet d'Européens, n'étant pas encore assez avancés dans la connaissance des sciences, pour faire ces sortes de calculs. Les Pères faisaient en leur particulier les mêmes opérations qui servaient au comte de Montfort pour ses éphémérides et, en confrontant les résultats, il leur était facile de découvrir et de corriger les erreurs, s'il s'en était glissé.

Sur ces entrefaites, le P. Korsack reçut une lettre du nouveau Général de la Compagnie, le P. Thaddée Brzozowski, qui lui ordonnait de faire entre les mains du Nonce Apostolique, la profession solennelle des quatre vœux. Son Excellence la reçut très-volontiers dans son palais, en présence de plusieurs témoins, le 2 mars 1806, et lui en remit une attestation authentique pour la transmettre au P. Général. Elle continua de traiter les Pères avec la même bonté, d'autant que le ministre de Russie les lui avait recommandés.

Vers le même temps, il entra, dans le port de Lisbonne, un navire américain qui faisait route vers Canton. Les Pères en ayant été informés, en donnèrent avis à M. Kraft, secrétaire de la légation russe, qui leur promit d'en parler à M. Dorpant, ministre de Hollande, à qui ce navire avait été recommandé. Mais peu de temps après, le secrétaire leur fit savoir que le navire américain n'avait pas de destination fixe, mais devait prendre celle qui serait la plus avantageuse aux spéculations et au commerce de ses armateurs ;

il n'y avait donc pas à songer à s'embarquer en de telles circonstances.

Un autre jour, les Jésuites entretinrent le Nonce de la plus ou moins grande probabilité qu'ils avaient de pouvoir effectuer leur départ. Mais le Nonce insista beaucoup sur la nécessité d'obtenir, avant tout, l'autorisation expresse du Pape. Les événements, du reste, les obligèrent bien à suivre cet avis. Le 6 février 1806, Nunez, prêt à partir pour Macao, déclara à M. Stack, que vu la petitesse de son bâtiment, il ne pouvait prendre les trois missionnaires, mais seulement un d'entre eux. Il le recevrait *gratis* comme chapelain du vaisseau, ce qui l'obligerait à revenir en Europe au retour du bâtiment. Cette proposition était trop contraire au but que se proposaient les Pères pour pouvoir être acceptée.

Quelque temps après, un prêtre français nommé François Hanalt, très-affectionné à la Compagnie, arriva de Rome à Lisbonne. Il s'apprêtait à passer au Malabar en qualité de Missionnaire de la Propagande, afin d'y remplacer le P. Manenti, ex-Jésuite sicilien, trop épuisé pour pouvoir continuer plus longtemps son ministère. Cet excellent prêtre avait appris, à Rome, qu'il se trouvait à Lisbonne trois Jésuites destinés à la maison de Chine. Il s'empressa de leur faire visite, et les avertit que leur projet avait mis en émoi les membres de la Congrégation de la Propagande à Rome, et qu'ils cherchaient à s'opposer à leur voyage.

Une lettre qu'ils reçurent du P. Gaetano Angiolini, datée de Sicile du 28 février 1806, confirma ces renseignements. Ce Père leur parlait de leur expédition, et leur disait que cette affaire était fort embrouillée, et rencontrait à Rome de grands obstacles. Les missionnaires comprirent mieux que jamais, en recevant ces fâcheuses nouvelles, la difficulté de leur entreprise, et virent bien qu'il n'y avait pas d'espoir de pouvoir se rendre prochainement à leur destination. Voulant tirer de leur temps le meilleur parti possible, ils songèrent à apprendre pratiquement l'usage des instruments de mathématiques, en faisant eux-mêmes des observations astronomiques. Ils formèrent donc le projet de se rendre à l'Université de Coïmbre, où se trouve un Observatoire en pleine activité. Ils consultèrent le P. Sala, ex-Jésuite portugais, pour savoir s'ils devaient se présenter à l'abbé José Monteiro da Rocha, ex-Jésuite également, auquel on devait l'établissement de cet Ob-

servatoire. Le P. Sala les en dissuada, parce que cet abbé lui semblait très-hostile à la Compagnie. De fait, il leur lut divers passages d'un discours latin prononcé par lui à l'Université de Coïmbre à la louange de Pombal, qu'il élevait jusqu'aux astres pour avoir détruit la Compagnie. C'était, y était-il dit, l'entreprise la plus ardue, la plus magnanime qui se pût imaginer, une entreprise incomparable, supérieure aux exploits les plus vantés, et aux triomphes glorieux des plus fameux héros. Le Nonce approuva fort le projet d'un voyage à Coïmbre, et donna aux Jésuites une lettre de recommandation adressée à l'illustrissime Antonio Jozé Saraïva de Amaral, qui était professeur à cette Université.

Munis de cette pièce, les deux Pères se mirent en route le 12 avril, laissant à Lisbonne leur Frère coadjuteur. Ils eurent libre entrée à l'Observatoire, et s'y virent l'objet des plus délicates attentions. Les employés ne manquaient pas de les prévenir toutes les fois que l'on devait faire quelque observation astronomique et leur expliquaient tout ce qui pouvait leur être utile de connaître sur cette matière. Deux mois environ se passèrent à ces exercices, qui parurent suffire au but proposé, d'autant plus qu'il leur avait été impossible de trouver un homme versé dans les connaissances astronomiques, pour donner des leçons sur les parties les plus relevées de cette science. En conséquence, les Pères repartirent le 1er juin pour Lisbonne, et passèrent par Pombal, où l'on voyait encore gisant sans sépulture le cadavre du trop fameux marquis de ce nom.

Après leur retour dans la capitale, ils reçurent une lettre du P. Strickland, datée du 4 juin : elle renfermait des extraits de diverses lettres récemment écrites par le P. Glé. Il y était dit que les missionnaires devaient se préparer à la mission de Pékin, et, en attendant, demeurer tranquilles à Lisbonne, jusqu'à l'issue des démarches tentées à Rome, dans le but d'obtenir du Saint-Siége l'autorisation de se rendre en Chine en qualité de Jésuites. Il y avait, du reste, de justes motifs d'espérer un heureux succès de ce côté, comme aussi, de nouveaux secours pécuniaires de la part de l'empereur Alexandre. En effet, peu de jours après la réception de ces dépêches, les Jésuites furent mandés par le ministre Wasilewicz, qui leur dit avoir reçu l'ordre de leur fournir tous les fonds dont ils auraient besoin, ce qu'il fit toutes les fois qu'il en fut

requis par les Pères. — Ceux-ci, cependant, continuèrent à réduire leurs dépenses dans la mesure du plus strict nécessaire.

Sur ces entrefaites, les feuilles publiques annoncèrent que le comte Golowkin n'avait pu réussir dans son ambassade de Chine, et cela, à cause d'un cérémonial que l'orgueil chinois voulait imposer à l'ambassadeur, et qui lui parut messéant à la dignité d'un représentant de l'empereur de Russie. Par suite, le projet d'ambassade fut abandonné.

Dans le courant de septembre, le nonce reçut de son côté d'autres nouvelles non moins fâcheuses, de la part de l'abbé Marchini, procureur général des missions de la Propagande à Macao. Il écrivit qu'un missionnaire avait renfermé une carte géographique de la Chine dans une lettre qu'il avait expédiée par le moyen d'un chrétien, à Canton, pour la faire passer en Europe. Le pauvre courrier fut arrêté, et on trouva, cachées dans ses vêtements, la lettre et la carte. Il n'en fallut pas davantage pour exciter au dernier degré la susceptibilité ombrageuse des Chinois. L'affaire fut portée devant l'empereur, qui lança aussitôt un arrêt foudroyant, non-seulement contre l'imprudent missionnaire qui fut immédiatement jeté en prison, mais encore contre tous les missionnaires, et même contre tous les chrétiens. La dépêche ajoutait qu'il y avait tout lieu de craindre de voir chasser de Pékin tous les missionnaires. Les Chinois songeaient à recourir aux Russes pour la rédaction de leur calendrier. Quatre missionnaires français, disait encore le procureur général, après avoir attendu quatre ans entiers, à Canton, un décret impérial qui les autorisât à pénétrer jusqu'à Pékin, l'avaient enfin obtenu ; mais au moment où ils se disposaient à partir pour cette capitale, on leur intima l'ordre non-seulement de ne pas passer plus avant, mais même de déloger au plus tôt de Canton, et cela, par suite d'une lettre du roi d'Angleterre à l'empereur de la Chine, dans laquelle les Français étaient fort maltraités.

De ce fâcheux ensemble de circonstances, le nonce concluait que dans l'état actuel des choses, l'entreprise des Jésuites semblait impossible à exécuter. Une traduction italienne de l'édit impérial lui avait été adressée : il permit aux Pères de la transcrire et d'en tirer deux copies : l'une qu'ils adressèrent au R. P. Général, l'autre

qu'ils remirent au ministre de Russie, qui l'avait demandée pour l'expédier à Saint-Pétersbourg.

Le 2 décembre (1806), le nonce communiqua aux missionnaires une autre lettre fort importante. Elle lui était adressée par Son Éminence le cardinal Casoni, secrétaire d'État, et le prévenait que, non-seulement le Pape accordait aux trois Jésuites plein pouvoir de se rendre à Pékin en qualité de missionnaires, mais que le Saint-Siége lui recommandait, à lui, nonce, de leur faciliter autant que possible le voyage.

Monseigneur Caleppi, cependant, se mit à faire différentes réflexions à ce sujet, disant qu'ils devaient s'attendre à rencontrer de grands obstacles de la part des Portugais, et il cita à ce sujet un mot du gouverneur de Macao à deux missionnaires qui lui étaient présentés : « *Si le roi de Portugal*, dit ce fonctionnaire, *veut perdre cette colonie, il n'a qu'à y envoyer des missionnaires pour la Chine. Sa Majesté ne voit et n'entend évidemment les choses que de loin.* » Le nonce ajouta que les dernières nouvelles venues de ces contrées portaient que les mandarins y excitaient une persécution ouverte contre le christianisme ; que déjà deux chrétiens d'entre les plus notables avaient été exilés à cause de leur constance dans la foi, et que les Portugais de Macao songeaient à profiter de cette tempête pour éloigner complétement tous les missionnaires de leur colonie.

On sera peut-être étonné de la facilité avec laquelle le Père Général obtint du Saint-Siége, pour les deux Pères, l'autorisation de se rendre à Pékin comme missionnaires, malgré l'opposition de la Propagande, qui n'était alors rien moins que favorable aux Jésuites. On comprendra plus facilement le mystère, lorsque l'on saura que depuis quelque temps déjà, l'empereur de Russie avait reçu à sa cour un nonce du Pape, comme le font les princes catholiques. Les prélats, plus tard cardinaux, Garampi, Litta et Arezzo avaient séjourné en cette qualité à la cour de St-Pétersbourg. Mais le dernier avait dû quitter la Russie en 1804 à raison d'un manque de respect envers la Russie que le czar reprochait à la cour de Rome. Des républicains français avaient arrêté, à Rome même, un émigré français alors au service de la Russie, sans que la cour pontificale y eût fait opposition : on prétend qu'elle n'avait même pas eu connaissance de cette arrestation. Le Pape, sentant bien de quelle im-

portance il était, pour le bien de la religion et de ses propres États, d'avoir pour ami un si puissant souverain, avait cherché, mais inutilement, tous les moyens de raccommodement. La satisfaction donnée à la demande du Père Général Brzozowski lui parut propre à atteindre le but qu'il se proposait.

Le Père Général avait représenté au ministre de Sa Majesté impériale les embarras survenus à Lisbonne, aux Jésuites destinés à la mission de Pékin, par suite du manque de l'autorisation pontificale, et il avait insinué que cette autorisation s'obtiendrait facilement, pourvu que Sa Majesté l'autorisât à dire que Sa Sainteté ferait, en l'accordant, une chose agréable à l'empereur. Le ministre répondit que Sa Paternité pouvait écrire en ce sens : et c'est là ce qui facilita la concession si désirée pour les missionnaires, de se rendre à Pékin en qualité de Jésuites, sans être soumis aux vicaires apostoliques de ces contrées, mais avec la liberté dont jouissaient les missionnaires de la Compagnie avant la suppression.

Cependant, malgré cette concession, les Pères, étant retournés quelques jours après chez le nonce, le trouvèrent de fort mauvaise humeur, et il ne leur en dissimula pas la raison. Il avait entendu dire que les supérieurs de la Compagnie suspectaient la loyauté de ses démarches au sujet de cette affaire. Il termina en disant que si le Père Général voulait les perdre, il ne pouvait, lui, concourir à procurer leur ruine; et il leur montra une lettre qu'il avait reçue du cardinal Di Pietro. Cette Éminence lui défendait de laisser partir pour la Chine le Père Antonio de Cajazzo, de l'ordre de Saint-François, parce que, à raison de la persécution qui sévissait, il ne serait nullement en sûreté à Macao même. Le procureur de la Propagande, l'abbé Marchini, s'était vu contraint de quitter cette ville et de se retirer aux Philippines.

Ces paroles surprirent beaucoup les Pères qui jamais n'avaient dépeint dans leurs lettres le nonce apostolique autrement que comme un prélat fort affectionné à la Compagnie. Ce qu'ils lui en dirent sembla calmer son agitation. Il continua à les traiter avec la même bienveillance que par le passé, d'autant plus qu'il recevait quelques mois après une lettre du Père Général, donnant un démenti solennel à ces rumeurs que la malveillance seule avait fait courir.

Outre les études d'astronomie auxquelles ils s'appliquaient sans relâche, les missionnaires avaient d'autres occupations de moindre importance. Le Père Korsack parlait allemand ; il fut chargé d'instruire un protestant d'Allemagne, et lui fit faire son abjuration entre les mains de l'évêque de Méliapor. Ce prélat habitait alors le palais Tavora. Les Pères y virent la marquise, amie du roi Dom Joseph ; elle avait dû à cette royale amitié d'être seule épargnée des membres de la famile Tavora et d'Aveiro, que Pombal avait voulu exterminer. Le Père Grassi donnait des leçons de mathémathiques au fils aîné du comte d'Arcos, dont l'aïeule avait connu les Jésuites à la cour.

Ce ne fut que le 5 septembre 1807 que les missionnaires furent mandés chez le nonce, pour recevoir communication de pièces qui les concernaient, et qui émanaient du cardinal secrétaire d'État de Sa Sainteté. C'étaient des lettres patentes délivrées par la Propagande, et dans lesquelles il était dit que le Père Norbert Korsack et le Père Antoine Grassi, religieux de la Compagnie de Jésus, étaient autorisés à se rendre à Pékin en qualité de missionnaires, « *demeurant, bien entendu, soumis à l'autorité des vicaires apostoliques, comme tous les autres missionnaires de la Propagande* ».

A cette lecture, le nonce lui-même ne put retenir son étonnement ; il ne comprenait pas comment, après la lettre du cardinal Casoni, les lettres-patentes leur étaient adressées en pareille forme. Bien plus grande encore fut la surprise des Pères, qui ne s'attendaient nullement à un semblable procédé qu'ils s'abstinrent de qualifier.

Ils écrivirent aussitôt en Russie pour avertir le Père Général de tout ce qui était arrivé. Il est probable, du reste, qu'il en avait déjà été informé par ses correspondants de Rome. En effet, dès le 23 de septembre, ils reçurent de Sa Paternité une lettre qui leur disait qu'un plus long séjour en Portugal semblait inutile. D'autant plus que ce pays était menacé d'une prochaine invasion des Français. En conséquence, ordre leur était donné de retourner immédiatement en Angleterre et de se retirer au collége de Stonyhurst pour y attendre de nouvelles instructions.

Les Pères s'empressèrent de vendre comme ils purent leurs instruments d'optique et autres objets, à la réserve de quelques-uns dont ils firent présent au comte de Montfort qui, avec tant de bien-

veillance, les avait aidés à acquérir les connaissances astronomiques indispensables pour la rédaction d'un calendrier. D'autres objets furent déposés chez le marquis de Castel-Melhor, dont la mère était fort affectionnée à la Compagnie, et furent plus tard expédiés en Angleterre.

Le nonce se préparait lui-même, à cette époque, à passer au Brésil avec toute la cour pour échapper à l'invasion française. Il approuva fort le retour des Jésuites en Angleterre, pour y attendre des circonstances plus favorables à l'exécution de leur projet, et voulut bien leur donner une attestation dans laquelle il louait la conduite qu'ils avaient tenue durant les deux années de leur séjour à Lisbonne. Ils expédièrent plus tard cette pièce en Russie.

Enfin, le 16 octobre 1807, les trois Jésuites s'embarquèrent sur le navire anglais *l'Anna*, qui faisait partie d'un convoi de soixante-huit navires marchands. Ces bâtiments avaient à bord les familles anglaises qui résidaient en Portugal, et qui se retiraient avec leurs effets les plus précieux. Une frégate royale accompagnait le convoi, pour le défendre contre les corsaires français. Aux trois Pères se joignit un jeune Français, nommé Montardier, chapelain de Lulwort, château de l'éminentissime Weld : ce jeune homme demandait à entrer dans la Compagnie. Le capitaine du navire était un franc-maçon enthousiaste. Le voyage, qui, d'ordinaire, dure de dix à quinze jours, en dura quarante. On fut forcé de courir à l'ouest jusqu'à une distance d'environ 180 lieues, pour éviter les armateurs français. Survint ensuite une série de très-gros temps. Un bâtiment périt tout auprès de *l'Anna*, un second fut démâté ; deux autres s'abordèrent de nuit et se firent de graves avaries.

Pour comble d'infortune, la durée extraordinaire de la traversée fut cause que le biscuit et le vin, puis enfin l'eau même, vinrent à manquer. La frégate royale remédia au manque de biscuit, en en jetant quatre sacs à bord, et le ciel, à celui de l'eau, en faisant tomber une telle quantité de grêle, qu'il y en eut quasi deux palmes sur le pont. Le capitaine en fit recueillir et liquéfier dans des tonneaux. Mais l'eau que l'on se procura de la sorte exhalait une si forte odeur de goudron, qu'il fallait se boucher le nez d'une main, tandis que de l'autre on approchait la tasse de ses lèvres desséchées. Les Pères ne purent avoir de matelas, et durent de-

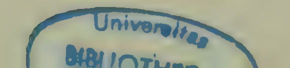
meurer couchés sur la planche nue, presque continuellement. Le mal de mer ne les quitta pour ainsi dire pas. Leur nourriture était plus que frugale, et le froid qu'ils éprouvaient, très-piquant. Que l'on ajoute à ces misères l'étroitesse du lieu où ils couchaient, et l'on aura une idée de ce qu'ils endurèrent pendant leur pénible traversée.

Ils en virent enfin arriver le terme, et, le 16 novembre 1807, ils débarquèrent à Liverpool. Ils eurent le bonheur de célébrer la sainte messe le jour de la fête de saint François Xavier; puis, sur l'invitation que leur en fit le P. Sewal, Américain, ils se rendirent à sa mission de P... (?) où il leur fit oublier, par sa charité, les désagréments de leur navigation passée. Cet excellent Père avait encore près de lui deux autres Jésuite infirmes, et l'on remarqua que les sept convives représentaient sept pays différents : l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, la Pologne, la Flandre et l'Amérique.

Après avoir rempli les formalités de douane et de passe-port, les trois missionnaires se rendirent au collége de Stonyhurst, où ils arrivèrent le 21 décembre, et où ils reçurent le plus gracieux accueil. Le P. Korsack fut chargé d'enseigner la théologie morale, et le P. Grassi, de donner des leçons d'italien aux élèves et de latin au postulant Montardier. Le Frère coadjuteur, qui, comme nous l'avons dit, avait été sculpteur, fut employé à des travaux conformes à sa profession ; en même temps, les deux Pères recevaient du P. Simpson, Français, des leçons de mathématiques supérieures.

L'année 1808 se passa tout entière sans amener d'événements ayant rapport à leur mission de Pékin. A la rentrée des classes, au mois de novembre, le P. Grassi fut chargé du cabinet de physique, et de l'enseignement de la philosophie (2e année), de la mécanique, de l'optique et de l'astronomie ; il donna, vers la fin de l'année, une séance publique de ces diverses sciences, comme c'était alors l'usage dans les colléges de la Compagnie.

Le P. Général ne perdait cependant pas de vue la destination primitive des Pères, qui était la mission de Pékin. Il insistait fortement pour qu'ils s'appliquassent sérieusement aux calculs astronomiques, et s'exerçassent à faire des observations et des expériences de chimie. Pour se conformer à ses intentions, il fut arrêté qu'ils se rendraient tous deux à Londres, ce qu'ils firent dans les



premiers jours de janvier 1810. L'un des rédacteurs de l'Almanach nautique (*nautical Almanach*), qui est la meilleure des éphémérides astronomiques à l'usage de la marine anglaise, consentit à leur donner des leçons à raison de 25 fr. par cachet. Pour diminuer autant que possible le nombre de ces leçons si coûteuses, les Pères s'exerçaient en leur particulier, et ne recouraient au professeur que lorsqu'ils avaient besoin de quelque explication.

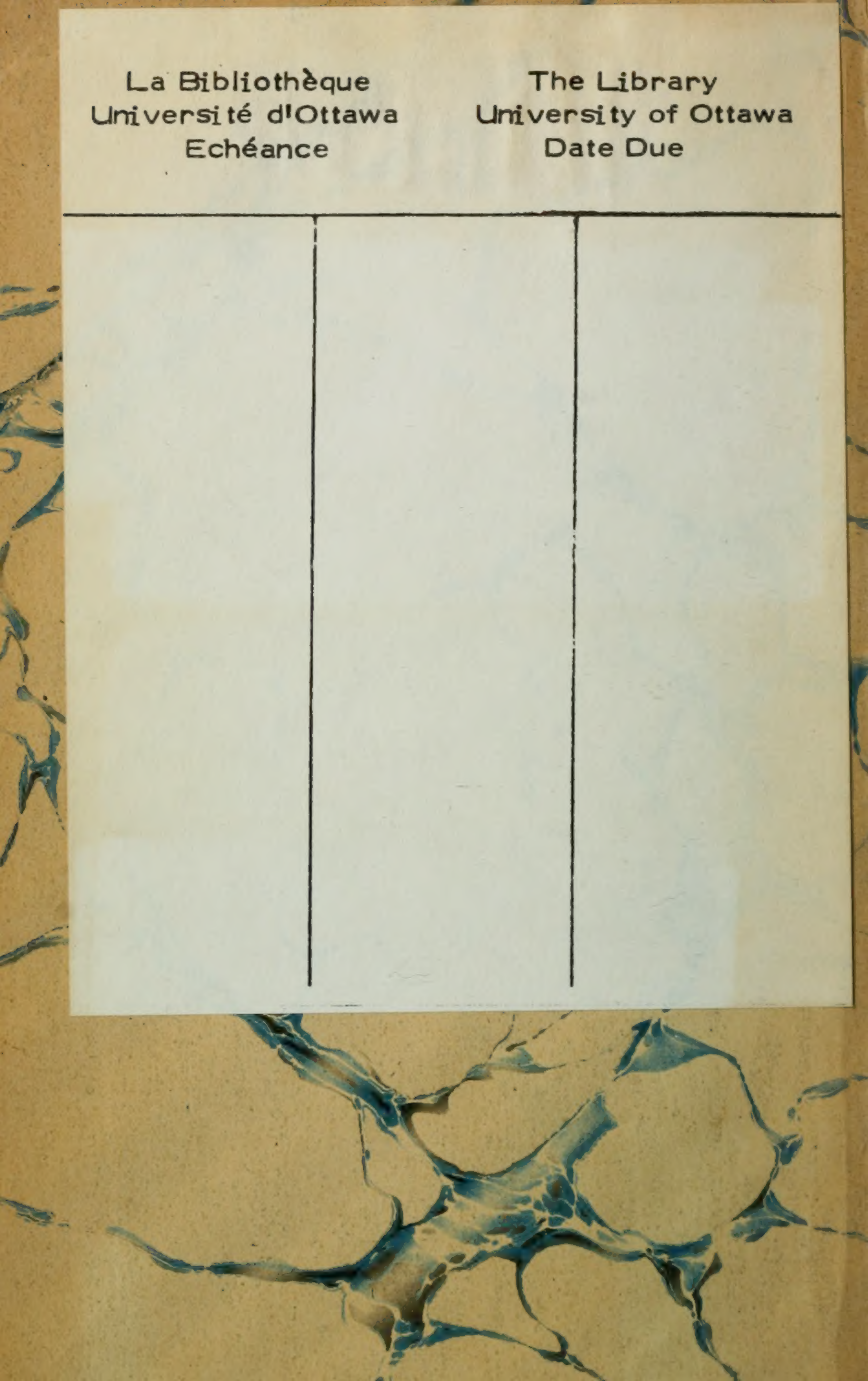
Le 10 avril de la même année, ils reçurent du P. Général une lettre qui leur enjoignait de retourner en Russie, dans l'espérance qu'il leur serait possible de se rendre de là en Chine par la voie de terre, c'est-à-dire par la Grande-Tartarie. Mais, peu de jours après, survint une nouvelle dépêche, qui suspendait leur départ d'Angleterre, parce qu'il était question de les envoyer en Amérique.

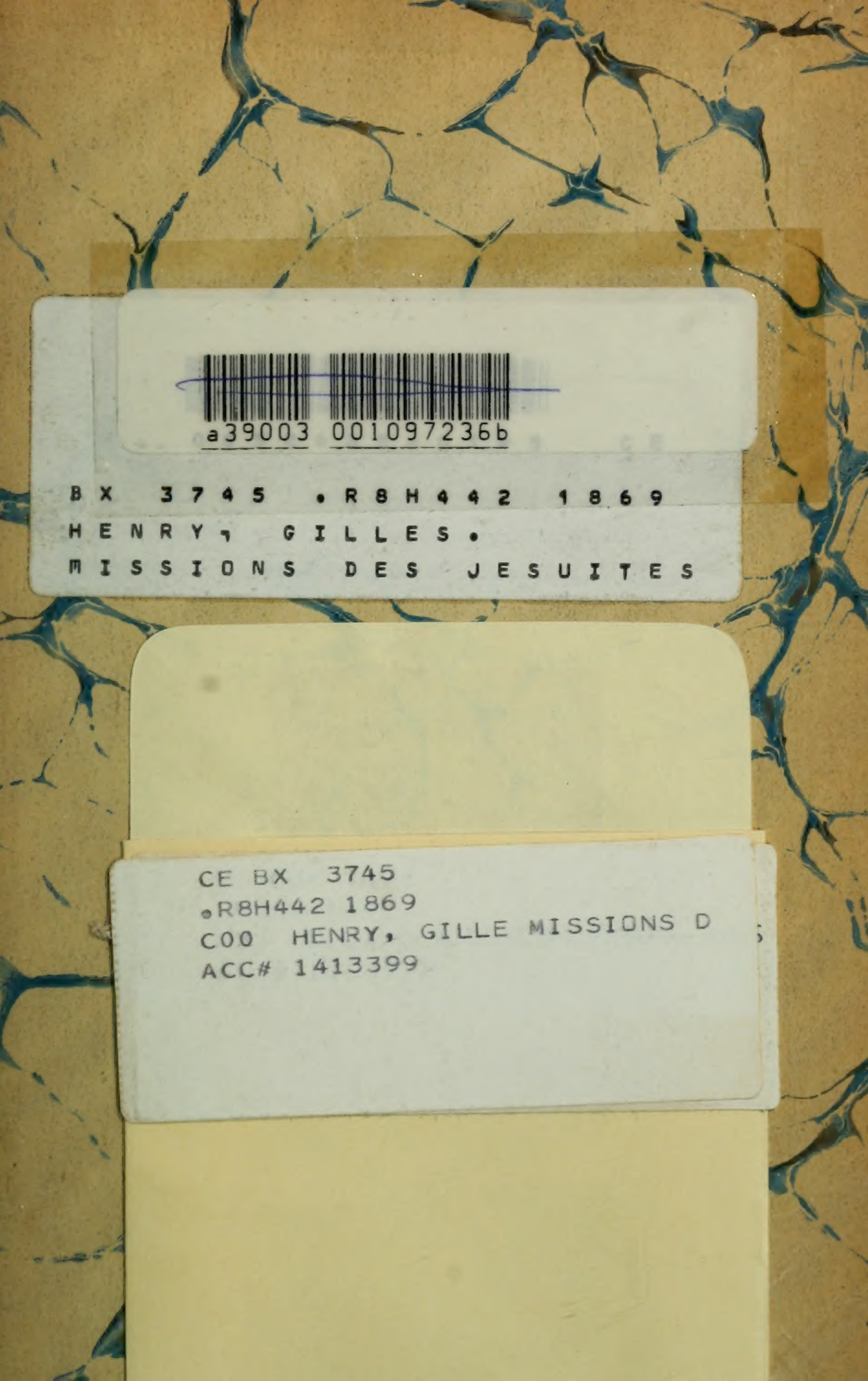
N'ayant plus de raisons de prolonger leur séjour à Londres, les Pères quittèrent cette capitale. Le P. Korsack s'était appliqué plus particulièrement à l'étude de la chimie, et le P. Grassi, à celle de l'astronomie, et ils pensaient avoir acquis dans ces sciences des connaissances suffisantes pour l'utilité de la mission. Ils retournèrent à Stonyhurst, et c'est là que, le 25 juillet, ils reçurent avis de leur destination définitive. Le P. Stone, provincial d'Angleterre, avait demandé les deux Pères au P. Général ; et, comptant qu'ils seraient assignés à sa Province, il avait déjà destiné le P. Korsack à l'enseignement de la théologie, et le P. Grassi à celui de la physique. Mais le Père général les sépara. Le P. Korsack demeura à Stonyhurst, tandis que le P. Grassi fut envoyé au collége de Georgetown, près de Washington (Etats-Unis). Il s'embarqua à Liverpool, le 27 août 1810, et, le 20 octobre, il arriva à Baltimore, d'où il fut bientôt rendu au poste qui lui était assigné par l'obéissance.

La Chine resta fermée à la Compagnie jusqu'en 1841.

FIN.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE H. OUDIN.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001097236b
BX 3745 .R8H442 1869
HENRY, GILLES.
MISSIONS DES JESUITES
CE BX 3745
.R8H442 1869
C00 HENRY, GILLE MISSIONS D
ACC# 1413399


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 02 09 07 5